

Fin de contrat

Caine, Rachel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RACHEL CAINE



FUNÈBRES

3 - Fin de contrat



Rachel Caine

FUNÈBRES – 3

Fin de contrat

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paola Appelius



Rachel Caine

Fin de contrat

Funèbres - 3

J'ai lu

Maison d'édition : J'ai lu

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2015

Dépôt légal : juin 2015

ISBN numérique : 9782290100776

ISBN du pdf web : 9782290100783

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290101575

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

« Désormais, je n'ai plus besoin de mon injection quotidienne visant à assurer mes fonctions vitales. Cela pourrait être positif, or, cette condition est également accompagnée d'une "faim" nouvelle que je ne peux me permettre d'ignorer, auquel cas... Mieux vaut ne pas y penser.

Quoi qu'il en soit, il semble que certains aient décidé d'en finir avec les gens comme moi. Le dernier chapitre de Pharmadene doit être écrit, reste à savoir si je vivrai jusqu'à l'épilogue... ! »

Biographie de l'auteur :

Diplômée d'une maîtrise de comptabilité, Rachel Caine a été tour à tour musicienne, web designer et responsable de la communication d'une entreprise internationale. Auteure de la célèbre série Vampire City, elle vit aujourd'hui exclusivement de sa plume.

Photographie de couverture : © Viona Ielegems / Trevillion Image et mihhailov © Getty

© Roxanne Conrad Longstreet, 2013

All rights reserved

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2015

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

FUNÈBRES

1 – Boulot mortel

N° 10646

2 – Sans préavis

N° 10895

À ma maman, Hazel Longstreet,
à qui je dois d'avoir aimé très tôt les livres et l'écriture.
Je te dédie celui-ci, Maman,
avec tout mon amour – parce que tu sais te battre.

Sommaire

Couverture

Titre

Copyright

Biographie de l’auteur

Du même auteur aux Éditions J’ai lu

Remerciements

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Remerciements

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans l'incroyable patience de mon éditrice, Anne Sowards, et le soutien extraordinaire et sans faille de mon assistante, Sarah Weiss. JE VOUS AIME !

Chapitre 1

Le vrai problème quand on devient un monstre, songeait Bryn, c'est de ne plus savoir à qui se fier.

Bryn Davis, le monstre en question, faisait les cent pas en silence au milieu de ses amis et de ses alliés, et n'osait se fier à quiconque. Pas entièrement, plus maintenant. Parmi eux, une seule personne savait exactement ce qu'elle était devenue... Mais Riley Block avait beau partager à la fois son secret et sa malédiction, Bryn n'était pas certaine de pouvoir, ni de devoir, lui faire confiance.

Quant aux autres, ils seraient déchirés entre l'horreur, la colère, la pitié ; certains la condamneraient à mort tandis que d'autres prendraient sa défense, et tout partirait à vau-l'eau.

Certains secrets devaient être gardés derrière des lèvres closes.

— Bryn ? l'appela son amant, Patrick McCallister, de la voix qu'il prenait quand il devait insister pour attirer son attention.

Elle s'immobilisa et le dévisagea. *Il est épuisé*, songea-t-elle, et, malgré les conflits internes qu'elle devait affronter à cause de sa propre situation, elle avait envie de le réconforter. Elle l'aimait. Un sentiment jailli du plus profond d'elle-même et qu'elle ne pouvait réprimer.

— Bryn, as-tu vu quoi que ce soit au labo de *Pharmadene* qui pourrait nous éclairer sur leurs activités ?

Elle faillit éclater de rire, la même pulsion autodestructrice que l'on devait ressentir au bord d'une falaise. *Dis-leur*, lui murmurait follement une partie d'elle-même. *Dis-leur tout, saute, jette-toi à l'eau.*

Elle avait mieux que ça : elle avait des *preuves*. Le seul problème, c'est que ces preuves circulaient dans ses veines et faisaient d'elle un monstre encore plus inhumain que ce qu'elle avait été jusque-là. Elle n'était plus cette morte vivante régénérée par un produit miracle à base de nanotechnologies qui dépendait de son injection quotidienne. Les petits robots qui lui donnaient l'apparence de la vie avaient été reprogrammés.

Elle était devenue une arme de guerre.

Je ne peux pas lui dire ça, songea-t-elle en secouant la tête.

— Je n'ai pas eu le temps de faire de l'exploration, nous devons défendre nos vies, mentit-elle. Ça ressemblait à ce que j'ai vu dans la maison de retraite : ils se servaient de gens innocents comme incubateurs de nanites. C'était sans doute ce qu'on pourrait appeler... une ferme industrielle.

C'était la vérité. Les nanites étaient cultivés dans des corps maintenus dans un coma artificiel. C'était sur la *nature* de ces nanites qu'elle préférait garder le silence.

— Riley ?

McCallister s'était tourné vers l'agent du FBI, assise par terre contre le mur dans la petite pièce et enfermée dans le mutisme. Bryn avait sauvé Riley Block, qui était l'un des corps alités dans ce fameux labo, et en dépit de leurs différences et leurs antagonismes, elles partageaient ce terrible secret. Riley ne releva pas la tête. On faisait écran devant elle. Ils étaient trop nombreux. La chambre de motel bon marché qu'ils avaient louée pour se mettre momentanément à l'abri était bondée et l'oppressait. Ce genre de chambres étaient faites pour les couples pressés qui n'avaient besoin que du lit.

Bryn avait l'impression de ne plus pouvoir respirer, elle était sur les nerfs et à deux doigts de se mettre à hurler et de devenir violente. Riley ressentait-elle la même chose ?

Riley finit par lever la tête, le regard lointain sous ses cheveux noirs coupés au carré. Sans doute plongée dans ses pensées, tout comme Bryn.

Espérant toujours des informations, Patrick sauta sur l'occasion.

— Et vous, Riley, avez-vous appris quelque chose au labo ?

— Non, répondit-elle, ce qui était un mensonge patent. Je ne sais pas ce qu'ils faisaient, mais Bryn est sans doute dans le vrai. J'étais inconsciente la plupart du temps.

Elle mentait superbement, apprécia Bryn, avec juste ce qu'il fallait de détachement et en vous regardant dans les yeux.

— Combien de temps devons-nous rester ici ? demanda Riley.

McCallister jeta un coup d'œil en direction de Joe Fideli, son vieux complice qui avait pris position à la fenêtre et surveillait le périmètre à travers une fente d'un demi-centimètre entre la vitre et le rideau sans faire bouger le tissu. Ces deux-là n'avaient jamais perdu leur vigilance de Rangers de l'armée des États-Unis, même si leur service actif remontait à plusieurs années – mais Joe Fideli exerçait toujours ses talents au sein d'une société de sécurité privée. Ce dernier haussa les épaules.

— Impossible à dire, répondit-il. Tout est dégagé pour l'instant.

Ce qui signifiait que leurs ennemis n'avaient pas encore retrouvé leur trace. Ils s'étaient échappés avec pertes et fracas de *Pharmadene*, un laboratoire pharmaceutique géré par le gouvernement fédéral, et la confusion avait joué en leur faveur. Mais leurs ennemis étaient sur la brèche et certainement en train de les chercher. Il ne s'agissait pas des forces gouvernementales officielles, mais d'une faction interne de francs-tireurs. Ils avaient donc encore une chance de s'en sortir.

Cependant... une autre incertitude taraudait Bryn ; elle soupçonnait que les nanites qui circulaient dans ses veines – la version 2.0 des minuscules robots qui la maintenaient en vie – pouvaient être localisés par les équipes de *Pharmadene* pour peu qu'elles disposent encore de l'équipement nécessaire.

Même chose pour Riley. Elles avaient fait beaucoup de dégâts, mais ne savaient pas précisément ce qu'elles avaient détruit.

En dépit de ce risque, Bryn hésitait sur ce qu'elles pouvaient révéler aux autres... mais cette épine lui fut retirée du pied parce que Manny Glickman, leur grand gaillard de savant fou mercenaire, avait pensé à tout. Comment Patrick avait pu rencontrer ce type demeurait un mystère, mais une chose était sûre : Manny était doué.

Il possédait aussi un sac à dos bourré de matériel, qu'il venait d'ouvrir. Il y préleva une seringue, qu'il tendit à Pansy Taylor, sa compagne.

— Deux précautions valent mieux qu'une, dit-il. C'est un bloqueur de fréquence pour les nanites. Bryn, vous, votre sœur et Riley feriez mieux de le prendre. Je ne crois pas qu'ils soient encore capables de vous localiser, mais je préfère considérer qu'ils sont malins et me montrer plus malin qu'eux.

Entre tous ceux à qui elle désirait cacher l'évolution de ses nanites, Manny se trouvait tout en haut de la liste. C'était certes un brillant chimiste, mais il était aussi maladivement paranoïaque. Elle ne pensait pas qu'il soit en mesure de la tuer, mais il essaierait néanmoins, et il avait sans doute quelque vilaine surprise cachée au fond de son sac. Manny détestait dépendre de quiconque et ne faisait confiance à personne, à l'exception peut-être de Pansy et de Patrick McCallister.

Quant à Pansy, elle demeurait un mystère tant elle paraissait... normale. Franche et cordiale, mais parfaitement capable de tenir son rang dans un combat quand c'était nécessaire. Elle se faufila derrière Patrick et Joe et passa par-dessus les jambes étendues de Riley pour s'accroupir au côté de l'agent du FBI, qu'elle gratifia d'un sourire d'excuse.

— C'est une aiguille de gros calibre, dit-elle. Vous allez la sentir passer... Désolée.

— Si c'était le pire que j'aie eu à subir aujourd'hui..., répondit Riley, qui releva sa manche.

Pansy piqua le biceps de Riley et lui administra le contenu de la seringue. Elle remit en place le capuchon protégeant l'aiguille, puis s'approcha de Bryn. Elle se servit de la même seringue – les nanites les protégeaient des infections. Bryn reçut son injection sans broncher. Elle sentit la piqûre de l'aiguille, puis la brûlure du produit, mais comme l'avait justement dit Riley, ce n'était pas ce qui lui était arrivé de pire aujourd'hui. Loin s'en fallait. Pansy s'approcha ensuite d'Annalie, la sœur de Bryn, qui était restée jusqu'ici inhabituellement silencieuse, blottie dans un coin près de Liam. Elle tendit son bras sans mot dire en faisant la grimace, mais serra les dents quand Pansy lui injecta à son tour le produit. Elle aussi, malheureusement, en avait vu d'autres depuis qu'elle avait été interceptée par Freddy la Foudre et Jonathan Mercer alors qu'elle rentrait chez elle après avoir rendu visite à Bryn.

— Excusez-moi, mais j'aimerais que nous fassions le point sur nos ressources, si vous le voulez bien ?

Cette question, posée avec hésitation, émanait de Liam, l'homme de haute stature entre deux âges qui se tenait debout près de la salle de bains... et Bryn se rendit compte qu'elle ne savait plus qui il était. Jusqu'à ce jour, elle avait considéré Liam comme l'administrateur-majordome courtois et discret du domaine familial des McCallister – une sorte d'Alfred pour le Batman sans costume qu'était Patrick. Mais depuis qu'il était venu à son secours et qu'elle l'avait vu se servir d'une arme automatique avec le même flegme que pour accueillir les invités à la porte d'entrée, il était devenu un facteur inconnu.

— Vas-y, Liam, répondit Patrick. Débarrassons-nous des mauvaises nouvelles.

— Je peux prélever des fonds sur notre compte secret, mais cette source se tarira vite. J'ai donné des ordres de transfert afin d'alimenter plusieurs comptes offshore avant de vous rejoindre aujourd'hui. Ils en trouveront une partie, bien sûr, mais pas tous. J'estime nos ressources totales à quelques millions de dollars, guère davantage – tant que durera cette crise.

Aux yeux de Bryn, qui avait grandi dans la pauvreté, cela représentait beaucoup d'argent, mais elle se doutait que ce qui lui semblait une fortune devait s'épuiser très vite quand il s'agissait de subvenir aux besoins d'un groupe de fugitifs en cavale, qui devraient combattre de surcroît. Cela dit, la famille de Patrick était absurdement riche, au point que les légendaires 1 % les mieux lotis de la population américaine faisaient figure de classe moyenne par comparaison. Patrick n'avait pourtant aucun accès à la fortune familiale ; ses parents l'avaient déshérité au profit d'un trust familial administré par Liam. Mais il se débrouillait très bien tout seul. Ce qui était une bonne chose. Il n'y avait rien de pire que des fugitifs en cavale dans la dèche.

Annalie prit soudain la parole :

— Où irons-nous ? Où que nous allions, ils nous retrouveront, n'est-ce pas ?

Elle semblait effrayée, mais pas aussi paniquée que Bryn l'avait craint. Annie avait toujours été le maillon faible de la famille – la petite sœur frivole manquant d'esprit pratique, la fille au grand cœur toujours prête à épouser une cause et à la laisser tomber pour la suivante. Pleine de bonnes intentions, mais qui faisait tout de travers.

Et elle avait un vrai problème avec l'argent. Toujours à découvrir...

Mais rien de tout cela n'avait plus d'importance depuis qu'Annie, à l'instar de Bryn et Riley, avait été tuée et régénérée, faisant d'elle une morte vivante. Les nanites développés à l'origine pour le Pentagone sous le nom d'Athanax dans l'objectif de ressusciter les soldats morts sur le champ de bataille remplissaient parfaitement leur rôle. Ils leur permettaient de respirer, de parler et de maintenir l'apparence de la vie, mais quelque chose en elles avait définitivement cessé de fonctionner. Elles n'étaient pas à proprement parler ressuscitées, mais sous l'assistance d'un système de survie. Et Annie avait toujours besoin de ses injections quotidiennes pour demeurer en vie.

De la même façon que Bryn et Riley en avaient été tributaires... jusqu'à

ce que les nanites 2.0 aient pris le relais dans le laboratoire secret de *Pharmadene*. Avant qu'elles s'en échappent, Riley lui avait expliqué que ces nanorobots améliorés étaient autonomes et autorépliquants, capables de s'alimenter, de se réparer et de se reproduire sans besoin de nouvelles injections.

Riley avait également dit qu'ils étaient transmissibles. Et Bryn était bien placée pour le savoir, ayant elle-même été contaminée par une tierce personne.

Elle disposait à présent de trente jours pour trouver un moyen de stopper le processus, ou elle les transmettrait elle-même au premier pauvre type susceptible de les recevoir dès que la nouvelle colonie serait arrivée à maturité. Elle contaminerait quelqu'un. Répandrait cette... maladie. Grossirait les rangs de cette armée de soldats invincibles – car tel était bien l'objectif de ce programme de dingues.

Ce qu'impliquait sa nouvelle condition commençait juste à se frayer un chemin en elle... ainsi que le danger qu'elle faisait courir aux autres. *Je dois les mettre au courant*, songea-t-elle soudain, et elle regarda Riley.

Riley lui rendit son regard. Comme si elle connaissait ses pensées. Elle secoua légèrement la tête. *Non*.

— Il faut... commença Bryn, mais Riley parla en même temps, d'une voix plus forte.

— Il nous faut de la nourriture, dit-elle, ce qui était la stricte vérité.

Cela éveilla instantanément en Bryn une sensation de faim impérieuse qui la choqua et l'horrifia. Car il ne s'agissait pas d'une « faim » ordinaire. Les nanites qui la maintenaient en vie avaient besoin de protéines. D'un régime carné. En grande quantité. Et peu leur importait d'où venaient ces protéines. Les scientifiques qui avaient conçu ces petits monstres avaient fait preuve d'un sens pratique macabre... Car la seule chose que l'on trouve à coup sûr en abondance sur un champ de bataille, c'est de la « viande » – morte ou vive.

— Nous mangerons une fois que nous serons en sécurité, répondit Joe Fideli sans détourner les yeux de la fenêtre. Le moment est mal choisi pour commander des pizzas.

La perspective de ne pas pouvoir satisfaire tout de suite cette faim était franchement terrifiante. Bryn tenta de passer outre à la sensation qui devenait de plus en plus pressante, mais elle savait ce que ça signifiait : les nanites avaient besoin de carburant. Et, tôt ou tard, les nanites prendraient le pas sur son libre arbitre et se mettraient en quête de nourriture. Et il y avait ici une pièce pleine de protéines. Entre Riley et elle, ce serait un massacre.

— Toilettes, murmura-t-elle en se ruant sur la porte, qu'elle claqua derrière elle et verrouilla à double tour.

Plantée devant le lavabo, elle fut saisie d'un haut-le-cœur improductif. Relevant la tête, elle contempla son visage exsangue dans le miroir. Elle avait la bouche sèche et but quelques gorgées d'eau fraîche au robinet. Cela lui fit

du bien. Ce n'était pas grand-chose, mais ça pourrait l'aider. Se laissant choir sur le siège des toilettes, elle inclina la tête entre ses mains, le corps agité de tremblements. Elle s'efforça de ne pas penser à ce que sa vie était devenue.

Une morte vivante. Ainsi pouvait-elle se décrire auparavant. Mais qu'était-elle désormais ? Un monstre affamé de chair fraîche, infecté jusqu'aux yeux et susceptible de transmettre sa maladie.

Dis-le.

Elle était devenue un putain de *zombie*.

Le pire étant qu'elle ne disposait même pas du choix de détruire la menace qu'elle représentait. Les nanites qui maintenaient et régénéraient son intégrité corporelle lui avaient conféré jusqu'ici une invulnérabilité relative, mais ces nanites nouvelle version étaient une application militaire. Elle ne pouvait même pas espérer mettre un terme à sa vie si les choses empiraient.

Elle était presque sûre que les nanites l'en empêcheraient.

Et elle était quasi certaine que le pire était à venir.

On frappa doucement à la porte.

— Bryn ? Ça va ? s'enquit la voix de Patrick.

— Oui, répondit-elle.

Elle s'essuya les yeux, bien qu'elle n'ait pas versé de larmes, respira un grand coup à fond, puis se leva et ouvrit la porte. Patrick resta un instant sur le seuil, l'observant attentivement, et elle soutint son regard sans flancher.

— Je suis juste crevée.

— Tu as besoin d'une injection ? Tu es très pâle.

— Pas pour l'instant.

Bon Dieu, les injections. Si elle décidait de ne pas l'informer de sa nouvelle condition, elle devrait trouver une explication qui tienne la route pour les piqûres.

— J'ai eu... beaucoup de choses à gérer.

— Je sais, dit-il en s'avançant pour la prendre dans ses bras. Je suis désolé.

C'était si bon de sentir sa chaleur, sa solidité... et elle se détendit un peu contre lui. Pas longtemps. Son odeur aussi était délicieuse, aussi surprenant que cela puisse paraître après une journée de combats. Il avait une odeur...

De sang.

De chair fraîche.

Une odeur de nourriture.

Bryn rompit leur étreinte et recula d'un pas, soudain glacée.

— Désolée, dit-elle. J'ai besoin d'une minute.

Et elle referma la porte sur lui, la verrouilla et regarda autour d'elle dans les toilettes, affolée. *Je ne peux pas. C'est trop dur. Je ne peux pas rester à proximité des gens que j'aime...*

Ils étaient en danger.

Les toilettes étaient dotées d'une lucarne de verre dépoli, munie de barreaux à l'extérieur. Et le motel n'avait visiblement pas entendu parler de la

réglementation anti-incendie, car ils n'étaient pas amovibles.

Peu importait.

Elle brisa la vitre, descella les barreaux d'une violente secousse et se contorsionna par l'étroite ouverture. Ses hanches passèrent de justesse, écorchées par la brique nue, et le reste de son corps suivit. Elle se laissa choir sur le sol spongieux recouvert de déchets, prit une seconde pour s'orienter, et se dirigea vers le mur de béton de deux mètres cinquante de haut à quelques enjambées. Elle bondit d'un seul saut sur le faîte du mur, au même moment où Patrick défonçait la porte des toilettes. Elle se retourna juste à temps pour voir sa tête à la lucarne. Il semblait stupéfait.

Puis l'inquiétude l'emporta.

— Bryn, non ! appela-t-il. Qu'est-ce que tu fabriques ? Non !

— Je n'ai pas le choix, répondit-elle. Je suis désolée. Je ne peux pas t'expliquer tout de suite pourquoi, mais je t'en prie. Laisse-moi partir.

Sur ces mots, elle sauta de l'autre côté dans un fossé d'environ un mètre vingt de haut creusé au pied du mur, qu'elle remonta à quatre pattes avant de traverser la route. La campagne alentour était déserte, mais un trafic relativement dense circulait sur la route, fréquentée par des camions de transport long-courrier. La plupart des routiers avaient la sagesse de ne pas prendre d'auto-stoppeurs, mais ce n'était pas ce qu'elle avait en tête.

Bryn se mit à courir le long du bas-côté recouvert de graviers, prit de l'élan et gagna de la vitesse... puis bondit au passage d'un semi-remorque.

Son timing était *presque* parfait. Elle manqua de peu le toit, atterrit sur les câbles hydrauliques raccrochant la remorque à la cabine et parvint à se rétablir de justesse avant de passer sous les roues.

Elle se faufila jusqu'à un coin plus stable et appuya son dos contre le métal ondulé de la remorque, prête à encaisser les secousses. Elle n'aurait pas besoin de rester très longtemps sur ce camion. Ce serait même contre-productif, et mieux valait ne pas faciliter la tâche de Patrick, qui ne manquerait pas de la chercher. Elle s'efforça de ne pas penser à ce qui arriverait si elle était éjectée de son perchoir par les cahots... Cela ne la tuerait sûrement pas pour de bon, mais ce ne serait pas beau à voir.

Profitant d'un carrefour où le camion ralentissait quelques minutes plus tard, elle quitta sa cachette pour rouler dans le caniveau. Avisant un second camion qui arrivait, elle sauta une nouvelle fois en marche. Ce fut plus facile cette fois-ci, ou bien elle s'était déjà améliorée dans cet exercice. Sans se poser plus de questions, confortablement installée, elle fila ainsi vers l'ouest pendant quatre-vingts kilomètres. Elle n'avait pas de destination précise en tête, parce qu'elle était dans l'improvisation totale et ne pensait qu'à mettre le plus de distance possible entre Patrick et elle. Elle devait apprendre à se connaître avant de prendre le risque de le blesser, ou Annie, ou l'un des autres.

Et Riley ? Ne représente-t-elle pas une menace pour eux, elle aussi ? C'était le côté pragmatique de son esprit qui se manifestait, mais à la vérité,

elle ne pensait pas que Riley soit aussi dangereuse pour les autres. Elle semblait parfaitement au fait de sa nouvelle condition, et avait appris à la gérer. Elle y était soumise depuis suffisamment longtemps pour avoir procédé aux ajustements mentaux nécessaires.

Mais Bryn ne se fiait pas à elle-même. Pas encore.

Pas quand elle éprouvait cette faim dévorante.

Elle abandonna le camion quand il s'arrêta sur une aire de repos, une de ces stations-service géantes prévues pour les routiers. Par chance, il y avait des boutiques et Bryn put acheter des vêtements propres pour remplacer les loques maculées de taches qu'elle portait. Après s'être douchée dans la cabine prévue à cet effet à côté des toilettes et s'être rhabillée, elle partit dépenser le reste de son maigre pécule au restaurant.

— C'est quoi, votre plus gros steak ? demanda-t-elle à la serveuse, une beauté américaine fanée aux cheveux blonds parsemés de fils d'argent et au sourire avenant.

— Eh bien, c'est le Big Tex. Deux kilos de barbaque, mais ça relève du tour de force, mon chou ; on le sert à des gros bras de camionneurs ou à des étudiants en goguette, gratuit s'ils sont capables de le finir, ce qui n'arrive pratiquement jamais. Sinon, il coûte la modique somme de quarante dollars. La plupart de ceux qui s'y frottent n'arrivent même pas au parking avant de tout dégomber. Que diriez-vous plutôt d'un chateaubriand ?

— Non, dit Bryn. Je vais prendre le Big Tex. Aussi bleu que vous y autorise le département sanitaire.

La serveuse attendit la chute, croyant à une plaisanterie. Voyant que Bryn était sérieuse, elle secoua la tête et nota sa commande dans son carnet.

— Votre ticket pour l'ambulance, mon chou. Vous voulez quoi, avec ?

— Seulement de l'eau, répondit Bryn.

Elle tenta d'enrober le tout d'un sourire engageant, mais la serveuse n'était pas née de la dernière pluie et se contenta de hausser un sourcil dubitatif avant de se diriger vers le hublot de la cuisine. Elle échangea quelques mots avec le chef, et un homme chauve revêtu d'une tenue immaculée se pencha pour la regarder. Il secoua lui aussi la tête, mais Bryn entendit bientôt le grésillement de la viande sur le gril, et la faim qu'elle tentait de contenir se manifesta plus violemment que jamais.

Elle serra très fort les paupières. *Un peu de patience. Attends. Ça arrive.*

Elle perdit la notion du temps, assise à table, luttant pour garder le contrôle, et ne revint à la réalité qu'au bruit de l'assiette qu'on posait devant elle... Son repas était là, deux kilos de viande rouge baignant dans son jus. Cuite à minima, comme elle l'avait demandé. La serveuse ajouta sur la table un grand verre d'eau glacée et recula d'un pas.

— OK, faites-moi signe quand vous commencerez à caler, et je...

Bryn ne se servit même pas de ses couverts.

Attrapant le morceau de bœuf à deux mains, elle mordit dedans à pleines

dents. La serveuse laissa échapper un petit cri de surprise et recula encore d'un pas. Bryn s'en aperçut à peine, trop occupée à déchiquter sa viande, la mâcher et l'avaler sans même en percevoir le goût, autre que celui du sang, du sel et de la chair, et dévora sa part sans s'arrêter jusqu'aux moindres filaments de nerfs accrochés à l'os. Elle brisa ensuite ce dernier à deux mains pour aspirer la moelle à l'intérieur.

Elle enregistra alors un signal de satiété dans son cerveau – les nanites avaient fait le plein – et reposa les morceaux dans son assiette. Se laissant aller contre son dossier, elle s'essuya la bouche et le menton avec sa serviette, puis but son verre d'eau d'une seule traite.

Elle s'avisa alors du silence autour d'elle et releva les yeux, découvrant la serveuse bouche bée qui avait reculé contre le mur. Le chef, penché à son hublot, affichait une mine tout aussi stupéfaite. Les autres clients avaient arrêté de manger et tous les yeux étaient braqués sur elle.

Un gosse avait sorti son téléphone portable pour filmer la scène. Il le reposa et applaudit lentement.

— C'était *ouf*.

— Je...

Bryn déglutit et recommença.

— Je suis dingue de viande rouge.

Quelqu'un éclata de rire. Ce n'était pas le cuisinier ni la serveuse. Ceux-là avaient vu défiler les durs à cuire tentant de relever le défi du Big Tex, et Bryn imaginait très bien que la plupart d'entre eux en avaient laissé la moitié.

Et personne ne l'avait englouti comme elle en moins de cinq minutes en le dévorant à belles dents comme un chien affamé.

Après avoir laissé un généreux pourboire sur la table, Bryn se hâta vers la sortie. Elle fit une nouvelle halte aux toilettes pour se débarbouiller. Sous les lumières blafardes, elle se trouva... étonnamment en forme. Elle se débarrassa des dernières traces de graisse et de jus, mais elle se sentait bien. Mieux que bien. Elle se sentait... *au top*.

— J'y arriverai, dit-elle à son reflet. Un steak par jour. Ou n'importe quelle source de protéines, pourvu qu'elle ne soit pas... vivante. C'est un drôle de truc, mais j'y arriverai. Je suis capable de gérer. Je ne suis pas obligée d'être un monstre.

Mais elle n'avait pas oublié l'expression hébétée sur le visage de la serveuse. Ce qu'elle appelait « gérer » pouvait se dire « péter les plombs » pour quelqu'un d'autre. Quoi qu'il en soit, ce serait difficile de prétendre à une vie normale à présent que la faim la poussait à de telles extrémités. Et à quel rythme cela se produirait-il ? De quel volume de protéines avait-elle besoin ? Elle aurait des questions concrètes à poser à Riley, mais elle se doutait bien que le niveau de carburant nécessaire était directement proportionnel aux efforts déployés.

Considérant qu'ils étaient en guerre, sans armes et sans préparation... Il fallait s'attendre à fournir des efforts colossaux.

Tu ne peux pas y échapper, Bryn. C'est ce que tu es devenue. Tu devras faire avec parce que ça ne passera pas.

Elle s'approcha des cabines téléphoniques dans le couloir – des cabines à l'ancienne, mais toujours opérationnelles, il fallait l'espérer – et appela le motel. Elle demanda le numéro de leur chambre, et n'attendit qu'une demi-sonnerie avant que quelqu'un décroche.

— Putain de merde, qu'est-ce que vous foutez, Bryn ? retentit la voix de Riley.

— Vous saviez que c'était moi.

— Bien sûr, je le savais... je ne suis pas une idiote. Où êtes-vous ?

— Dans une station-service sur la route 70, répondit Bryn. Je viens de dévorer un aloyau de deux kilos en cinq minutes chrono. Je crois que j'ai battu le record.

Riley ne répondit pas tout de suite.

— Vous pensez que c'est intelligent ?

— Certainement pas. Mais je ne pouvais pas... Je n'étais pas sûre de pouvoir contrôler ma faim, Riley. À proximité de Patrick. De Joe. Cette idée m'est insupportable. J'avais besoin de me nourrir et ce n'était pas une barre de céréales et un jus d'orange qui allaient me rassasier. Vous comprenez ça.

— Vous croyez que c'est moins dangereux dehors ? Vous ne ferez qu'attirer l'attention en commandant des repas de ce genre, vous en êtes consciente.

— Oui, dit Bryn. Mais j'avais besoin d'un peu de temps seule avec moi-même. Pour tester mes limites. Pour savoir... si je suis capable de me contrôler.

— Je vois. Mais vous ne pouvez pas rester toute seule dehors ; vous ne serez pas en sécurité.

— Je sais. C'est pour ça que j'appelle.

— Nous sommes prêts à lever le camp, dit Riley. On va venir vous chercher. Restez bien en vue dans le restaurant et nous vous trouverons. Prenez donc un dessert. Faites-vous plaisir. Vous n'avez plus à vous soucier de votre ligne. Tout ce que vous avalez est consommé par les nanites.

— Faut croire qu'il y a un bon côté à tout.

— Absolument, conclut Riley, qui raccrocha.

Bryn retourna donc dans le restaurant, où elle reprit sa place, et commanda une part de tarte aux pommes accompagnée d'une boule de glace. Parce que Riley disait vrai à propos des calories, elle fut cette fois pleinement capable d'apprécier le goût de la pâtisserie. Et elle était délicieuse. Extraordinaire. Ou c'était peut-être dû à ses nouveaux sens améliorés.

Elle était tentée de commander une seconde portion quand elle vit un gros fourgon noir se garer dans le parking. Il lança deux appels de phare et Bryn se leva de son box.

La serveuse l'intercepta, flanquée d'un homme dégingandé vêtu d'une chemise en flanelle et d'un jean qui brandissait un appareil photo.

— Juste une seconde, mon chou. On a besoin de votre portrait pour notre mur. Je vous présente Matt. C'est le gérant du restaurant.

Bryn eut juste le temps de lever la main avant l'explosion du flash, puis se rua vers la sortie, bousculant la serveuse et le gérant – qui persistait à chercher l'angle pour sa prochaine photo.

— Attendez ! hurla-t-il. Ça fait partie du deal. Nous devons prendre une photo de tous ceux qui viennent à bout du Big Tex. Attendez...

Faisant la sourde oreille, Bryn sortit du restaurant, traversa le parking et s'engouffra sans s'arrêter dans le fourgon noir, dont la portière latérale avait coulissé. Elle la referma derrière elle et ordonna :

— Démarrez.

Joe Fideli, qui était au volant, enclencha une vitesse et se dirigea en douceur vers la bretelle d'accès.

Surprise par le silence, Bryn regarda autour d'elle. Tout le monde sans exception – y compris Joe dans le rétroviseur – avait les yeux fixés sur elle.

— Votre repas était bon ? lança Manny.

Riley la regardait aussi, et hocha imperceptiblement la tête au bout d'une seconde.

Bryn soupira.

— J'ai quelque chose à vous dire. Ça ne va pas vous plaire.

De ça, au moins, elle était sûre.

Bryn choisit soigneusement ses mots, consciente que ce qu'elle allait dire pouvait tout changer pour toujours. Elle savait aussi que Riley se servait d'elle comme d'un écran de fumée... Quoi qu'elle décide de révéler de sa condition, elle ne devait pas y inclure Riley.

Pas encore.

— La version de l'Athanax que l'on m'a administrée à l'origine nécessitait une injection quotidienne, commença-t-elle. Manny a amélioré la formule en la débarrassant d'une partie de ses programmes et a pu contourner les aspects les plus glauques, comme de devenir un esclave actionné à distance. Il n'a cependant pas pu faire mieux qu'allonger le délai entre deux injections.

— Vous dites ça comme si quelqu'un d'autre l'avait fait, intervint Manny.

— C'est en effet le cas, répondit Bryn. Là-bas, chez *Pharmadene*. Mais c'est un petit peu plus compliqué que ça. Vous savez que l'Athanax était originellement développé pour le Pentagone. Mais les militaires ont buté sur la barrière de l'injection quotidienne et un taux de réussite hasardeux, ce qui les a conduits à abandonner le programme. Ce que nous ignorions, c'est que le projet avait perduré au sein d'un département corrompu du FBI à la solde de contractants de l'armée, comme je l'ai découvert dans cette maison de retraite... Cet établissement thérapeutique n'était ni plus ni moins qu'une unité de production de ces nouveaux nanites dans les corps inconscients de pauvres gens qui n'avaient plus de famille et leur servaient d'incubateurs.

Elle était encore en proie à de hideux flash-back de cet établissement – et des horreurs qui s’y déroulaient à l’abri des regards.

— Nous savons tout cela, dit Manny. Quel rapport avec votre petite fugue pour aller dévorer un steak ?

Riley tourna la tête vers Bryn, très légèrement, sans croiser son regard. Sans rien manifester.

— Quand Annie et moi sommes allées chercher refuge chez *Pharmadene*, nous avons découvert que le projet avait fait des avancées fulgurantes pour coller aux priorités militaires, poursuivit Bryn. Nous l’avons découvert... à nos dépens. J’ai été contaminée par ces nanites nouvelle version. Je n’ai plus besoin d’injections. En revanche, j’ai un besoin impérieux de repas hautement protéinés. Vous ne pouvez pas me garder enfermée dans une chambre de motel et me nourrir d’une barre de Granola de temps en temps. Désolée, mais c’est... un impératif physiologique.

Cela jeta un froid et le silence accueillit ses déclarations.

— Une nouvelle génération de nanites, finit par répéter Manny. C’est comme ça que vous avez pu survivre aux attaques chez *Pharmadene*. Mais comment cela, vous n’avez plus besoin d’injections ?

Respirant un grand coup, elle se jeta à l’eau.

— Les nanites nouvelle version sont autorépliquants. Une fois arrivés à maturité, ils se reproduisent et cette nouvelle colonie doit migrer vers un nouvel hôte.

De nouveau, un silence accueillit ses paroles, plus pesant, et ce fut finalement Pansy Taylor qui le rompit.

— D’accord, puisque personne ne veut s’y coller, je me dévoue. Tu veux dire que tu as été contaminée, et que tu vas devenir contagieuse à ton tour. Et quand tu dis que tu as besoin de repas protéinés, tu veux dire de la chair.

— Nom de Dieu, dit Joe Fideli d’une voix sombre assortie à son expression. Putains de crânes d’œuf. La DARPA¹ a développé la même technologie pour leurs chiens de combat robotisés. Les communiqués de presse officiels annoncent qu’ils sont capables de s’autoalimenter à partir des protéines disponibles, mais tout le monde sait ce que ça veut dire. Ils mangent des cadavres. Ou, théoriquement, des proies vivantes si elles sont à leur portée. C’est cela qui vous effraie. Vous avez une envie impérieuse de viande parce que les nanites ont besoin de protéines. Vous avez peur de ne pas pouvoir vous empêcher de... quoi, de nous manger ?

— Je...

Elle ne pouvait plus reculer.

— Oui. Peut-être. Je ne sais pas. Mais j’avais besoin de m’alimenter et je ne pouvais pas prendre le risque de rester près de vous. Manny, la période d’incubation dure trente jours, et c’est le temps dont je dispose pour essayer d’enrayer le processus. Je ne veux pas transmettre la nouvelle colonie. Mais pour cela je vais avoir besoin de votre aide.

— Ouai, répondit-il. Ça, vous avez raison.

Il sortit aussitôt son arme et lui tira une balle dans la tête.

Bryn vit le coup partir mais n'entendit pas la détonation.

Le monde devint noir.

Quand elle retrouva des sensations, c'était un flot de douleur dense et rouge – comme une réaction en chaîne explosant dans chaque cellule de son cerveau et toutes les parties de son corps. La machine se remettait en marche avec des élancements cinglants comme la lanière d'un fouet.

Elle se rendit compte qu'elle convulsait, puis ce fut terminé et elle aspira une grande goulée d'air froid avant d'essayer de se redresser. Elle n'y parvint pas, car quelqu'un la retenait. Une odeur de cheveux brûlés, de sang et de poudre flottait dans l'habacle et des cris s'élevaient autour d'elle.

L'air était imprégné de violence et le fourgon s'était arrêté.

— Non, tenta-t-elle de dire.

Elle finit par trouver les mains qui la maintenaient.

— Non ! Arrêtez !

Cela n'aurait dû surprendre personne de la voir récupérer d'une blessure par balle en pleine tête, mais ils s'interrompirent suffisamment longtemps pour qu'elle puisse s'asseoir avec difficulté.

— Ne lui faites pas de mal, articula-t-elle.

Ses paroles étaient compréhensibles, ce qui l'étonna beaucoup. Elle ne se serait pas crue capable d'aligner deux mots avec cette affreuse migraine qui lui comprimait le cerveau. La balle avait dû suivre une trajectoire linéaire sans être déviée. Ou il y aurait eu beaucoup plus de dégâts à réparer, et cela aurait pris davantage de temps, mais quoi qu'il en soit, elle leur devait des explications au sujet de ce sang qui avait giclé sur ses vêtements neufs.

— Ce n'est pas sa faute. Il ne fait que répondre à ce qu'il considère comme une menace.

Manny avait été maîtrisé et Liam était en train de lui attacher les mains derrière le dos avec des liens autobloquants. Pansy s'était rendue, mais son visage était tendu et ses yeux lançaient des éclairs. Riley Block la tenait en joue avec son arme et surveillait tout le monde dans le fourgon.

— Vous savez que j'ai raison, dit Manny. Bryn doit être éliminée et nous devons nous éloigner d'elle. Très loin. Vous avez entendu ce qu'elle a dit ? Elle est *contagieuse*.

— Dans ce cas, son sang l'est également, Manny, fit valoir Patrick.

Bryn s'aperçut qu'il la tenait contre lui. Elle était appuyée sur son épaule et il la soutenait de l'autre bras.

— Tous ceux qui ont été éclaboussés sont peut-être contaminés à l'heure qu'il est. Toi y compris.

— Ça ne fonctionne pas comme ça, dit Bryn.

Elle était soudain lasse et nauséuse et ressentait une douleur qui n'était pas entièrement physique.

— Je ne peux pas contaminer n'importe qui. Seulement les Régénérés, d'après ce que j'ai entendu chez *Pharmadene*. Le système immunitaire d'un

être humain normal éliminera tout bonnement les nanites.

Cette réaction violente ne ressemblait pas à Manny ; ils n'avaient plus affaire au brillant scientifique, mais à l'homme apeuré qui avait autrefois été enterré vivant dans un cercueil six pieds sous terre. C'était bien la même personne, sauf qu'il était submergé par ses phobies et sa paranoïa... et Bryn s'était heurtée de plein fouet à ce mur. Patrick également, et ses observations rationnelles ne lui valurent que des hurlements hystériques de la part de Manny, qui continuait de se débattre, jusqu'à ce que Liam comprime un point sur son cou, le plongeant aussitôt dans l'inconscience.

— Cela ne durera pas longtemps, dit Liam. Nous devons lui administrer un sédatif.

— Si vous le droguez, je jure que je vous tuerai, grogna Pansy d'une voix sourde.

— Préférez-vous que je le prive d'oxygène à répétition ? Parce que je suis presque sûr qu'il y a des risques de dommages cérébraux, répliqua Liam, et Pansy, toujours blême de rage, détourna les yeux. Agent Block, les sédatifs, je vous prie.

Riley tendit la main en direction d'un sac à dos posé près d'elle, fouilla à l'intérieur et en extirpa une petite trousse zippée, qui contenait une seringue et plusieurs flacons. Elle remplit la seringue et la donna à Liam, qui la planta dans le bras de Manny et lui injecta le produit alors qu'il revenait à lui. Manny sombra de nouveau avec un petit soupir.

— Et elle ? demanda Liam à Patrick.

Ce dernier dévisagea Pansy quelques instants, puis secoua la tête.

— Non. Pansy sait que Manny est un danger pour lui-même autant que pour les autres quand il se met dans cet état. Elle comprend que c'est pour son bien.

— Va te faire foutre, McCallister. Je croyais que c'était ton ami.

— Il vient de tirer une balle dans la tête de ma copine. Je crois que je fais preuve de beaucoup de retenue, Pansy. Tu dois comprendre que nous sommes au pied du mur. Pas de place pour les conneries et les problèmes personnels, d'accord ? Ces enfoirés de *Pharmadene* se sont payé une partie du FBI, qui n'a pourtant pas la réputation de se laisser facilement corrompre. Alors, sers-toi de ton cerveau et laisse de côté les réactions épidermiques. Nous avons besoin d'un lieu sûr où nous pourrions tester les nanites de Bryn et comprendre ce que nous combattons. Nous devons aussi disparaître des radars, parce que je te fiche mon billet que Jane, ma cinglée d'ex-épouse, est après nous avec une armée à sa disposition.

Patrick ne lui avait encore jamais paru aussi déterminé et sûr de lui, songea Bryn. Et il avait raison. Leur priorité était de trouver un abri d'où ils pourraient préparer leur action.

Jane. Le général de première ligne de leurs ennemis – celle qui adorait mettre les mains dans le cambouis. Bryn réprima un frisson. Le visage souriant, pathologiquement jovial de cette femme – non, de ce *monstre* – était

encore présent dans son esprit. Elle avait enduré les pires tortures entre les mains de Jane, et la perspective d'y retomber n'était guère réjouissante.

D'autant moins que Jane était l'ex-femme de Patrick – une douloureuse trahison que Bryn avait encore du mal à accepter.

Elle écarta tout ce qui touchait à Jane de son esprit. Agir comme une équipe signifiait qu'ils devaient gagner Manny à leur cause... ou du moins Pansy. Pansy était capable de gérer Manny quand il le fallait.

Pansy les bombardait d'un regard noir pendant un long, très long moment, puis leur lança :

— Manny ne fera plus jamais confiance à aucun de vous, vous le savez.

Patrick secoua la tête.

— Manny peut aller se faire foutre en ce qui me concerne, parce que n'oublions pas qu'il a *tiré une balle dans la tête de ma petite amie*. Tu vois le problème ? Je ne peux pas lui faire confiance, moi non plus. Nous sommes donc à égalité. Mais les cachettes de Manny sont notre seule et unique chance de rester en vie à l'heure actuelle. Même si vous partez tous les deux, ils finiront par vous retrouver. Manny a besoin de travailler pour gagner de l'argent, et il ne le pourra pas si ces trouducus sont à ses trousses et que le monde s'écroule. C'est dans ton intérêt, Pansy, de collaborer avec nous. Nous devons gagner cette guerre ensemble. Nous n'avons pas le choix.

Pansy demeura silencieuse pendant un long moment, puis elle hocha la tête et prit une profonde inspiration.

— Je viens peut-être bien de trahir Manny, mais je dois admettre que tu as raison, dit-elle. D'accord. Où sommes-nous, exactement ? Géographiquement parlant.

Joe Fideli – qui était resté au volant, mais s'était retourné depuis qu'il avait immobilisé le fourgon – abaissa l'arme qu'il pointait sur eux et répondit :

— Précisément ? Vous voulez les coordonnées GPS ?

— La route et la ville la plus proche.

Joe lui fournit les informations requises, puis Pansy hocha encore une fois la tête, et lui donna un itinéraire, que Bryn fut infichue de suivre à cause de la migraine qui brouillait sa vision. *Tiens bon*, s'exhorta-t-elle tandis que son estomac protestait à son tour. *Ça va passer. Ça va passer*. Mais ça n'en prenait pas le chemin. Elle avait l'impression de mourir plutôt que de guérir.

Elle manqua le moment où ils se mirent d'accord, et ne reprit conscience que lorsque le fourgon fit soudain demi-tour pour repartir dans la direction opposée. Cela ne les mènerait pas bien loin de son point de vue, mais elle s'en remit entre les mains de ceux qui savaient ce qu'ils faisaient, n'aspirant qu'au repos. *Une balle dans la tête me donne encore du fil à retordre*, songea-t-elle avec un amusement amer. *Dieu, j'ai besoin d'une douche. Je pue la mort, une fois de plus*.

Curieusement, elle n'avait pas faim. Pas encore. Le Big Tex de deux kilos avait rempli son office.

Ils roulèrent pendant ce qui lui parut des heures – vitesse soutenue et régulière, des virages qui pouvaient être des bretelles d'autoroute. Quand la migraine de Bryn se dissipa enfin, Joe Fideli engageait le fourgon sur une bretelle de sortie et calmait l'allure.

— On est presque arrivé, dit-il. Je n'ai vu personne derrière nous. Je pense que nous sommes en sécurité.

— Ou bien ils nous observent pour voir où on va se planquer, dit Patrick. Ce sera plus facile et plus propre de nous éliminer dans une zone qu'ils pourront contrôler. Garde les yeux ouverts, Joe.

— Ce n'est pas ce que je fais toujours ? grommela ce dernier d'un ton inhabituellement grognon. Prenez votre mal en patience. Encore une dizaine de minutes.

Ce furent dix très longues minutes. Aucun d'eux ne croyait qu'ils allaient y arriver, comprit Bryn, et ce fut un immense soulagement pour tout le monde lorsque le fourgon ralentit et s'immobilisa.

— Pansy, nous sommes bloqués par un portail, dit Joe. Et ça m'a l'air d'être du sérieux de chez sérieux.

— C'est là que j'interviens, dit-elle en enjambant tout le monde pour atteindre la portière coulissante.

Elle la referma derrière elle et, quinze secondes plus tard, le fourgon redémarrait. Derrière les vitres teintées, la lumière du jour diminuait, avant de complètement disparaître alors que l'inclinaison du fourgon se modifiait. Ils s'enfonçaient sous terre. Encore quelques minutes et Joe coupa le moteur, puis Pansy revint leur ouvrir la portière avec un sourire fatigué.

— Bienvenue dans la Batcave, dit-elle.

Et ce n'était pas une blague.

1. La Defense Advanced Research Project Agency est une agence du département de la Défense des États-Unis chargée de développer des nouvelles technologies destinées à un usage militaire. (N.d.T.)

Chapitre 2

La Batcave – Bryn supposait que ce n'était pas le vrai nom de cet endroit, mais on ne savait jamais avec Pansy – était impressionnante même depuis le parking, assez vaste pour abriter plusieurs semi-remorques, avec sa hauteur de plafond et son imposante architecture d'acier et de béton. Certaines grandes entreprises ne pouvaient pas se targuer de posséder une infrastructure de stationnement de cette qualité.

Il y avait trois issues, que Bryn identifia mécaniquement : par la rampe d'accès, bien sûr, mais elle était bloquée par un portail d'acier infranchissable qui n'aurait pas déparé au QG de la CIA à Langley. Un panneau rouge indiquait la présence d'une sortie par l'arrière, qui était certainement verrouillée, ne serait-ce que par une serrure biométrique. Elle n'en attendait pas moins de la part de Manny Glickman, qui élevait la paranoïa à une forme d'art.

La troisième issue était l'ascenseur, que Pansy avait appelé en appliquant sa main sur un lecteur palmaire. De taille industrielle, la cabine aurait pu contenir leur fourgon, et leur offrit toute la place nécessaire à l'intérieur. Patrick portait le corps inanimé de Manny à cheval sur une épaule, à la manière des pompiers.

Bryn s'attendait à ce que la cabine s'élève, au lieu de quoi elle s'enfonça dans les profondeurs de la terre. La descente dura une bonne minute, et elle jeta un regard interrogateur à Pansy, qui hocha la tête pour la rassurer.

— C'est un silo à missiles datant de la Guerre froide. Une des rares bases de missiles Titan qui ont été construites – il n'y en a qu'une douzaine sur tout le territoire. Manny l'a rachetée grâce à un accord de complaisance dès qu'elle a été mise en vente aux enchères publiques il y a une dizaine d'années, et il a passé plusieurs années à l'aménager. C'est l'un des endroits les plus sûrs du pays, à moins de faire la guerre à une autre base de missiles Titan.

— J'imagine qu'ils ont gardé les missiles.

— Malheureusement, oui. Mais il y a presque un kilomètre de galeries et près de quatre mille mètres carrés de surface de stockage et d'habitation. Plutôt mastoc, comme abri. J'ai cru comprendre qu'on ne rigolait plus, n'est-ce pas ? En outre, il n'y a pas mieux comme base opérationnelle. Nous disposons d'un système de communications sécurisé, d'un forage et d'une pompe à eau raccordée à la nappe phréatique, de nos propres générateurs,

d'un système de ventilation protégé et de suffisamment de stocks de boissons, de nourriture et de divertissements pour survivre à un hiver nucléaire.

L'ascenseur s'immobilisa dans une secousse, les portes coulissèrent et Pansy les gratifia d'un sourire chaleureux en les guidant à l'extérieur.

— Comme je vous le disais, bienvenue dans la Batcave. Les chambres d'amis ne sont pas luxueuses, mais nous en avons beaucoup. La cuisine et la pièce à vivre se trouvent ici, au centre. La salle des communications se double d'une salle de jeu, car que serait l'apocalypse sans Xbox ? Faites comme chez vous... oh, attendez. Avant de vous laisser circuler, je vais entrer vos données dans l'ordinateur. Tout est contrôlé à distance par un système de sécurité centralisé.

Ils la suivirent dans une petite antichambre, dont la porte ne s'ouvrit qu'après que Pansy eut appliqué sa paume sur le scanner palmaire ; d'épaisses parois de verre blindé donnaient sur des couloirs des deux côtés, puis une seconde porte s'ouvrait à l'autre extrémité. Un poste de travail en arc de cercle supportait un écran et un clavier dernier cri, ainsi que divers appareils dont l'usage ne sautait pas aux yeux. Pansy se glissa dans le fauteuil de l'opérateur et alluma l'ordinateur.

Elle n'eut besoin que d'un temps étonnamment court pour entrer les données de chacun dans le système de sécurité – empreintes palmaire et rétinienne, lecture d'une phrase dans un micro pour la reconnaissance vocale. Pansy agissait méthodiquement et avec efficacité, en dépit de son état de fatigue manifeste. Quand tout fut terminé, elle leur distribua des badges cliquables.

— Nous disposons également d'une réserve de vêtements, les informa-t-elle, sans doute à la vue de la tenue irrécupérable de Bryn. Vous trouverez un dressing au niveau deux. Un genre de magasin. Les vêtements y sont classés par taille dans des sections homme, femme et enfant. Des vêtements ordinaires et opérationnels. N'hésitez pas à vous servir.

Sortant une paire de pinces d'un tiroir, elle sectionna les liens autobloquants emprisonnant Manny, qu'ils avaient installé sur une chaise en plastique, avant de se diriger vers la seconde porte.

— C'est par ici qu'on accède aux quartiers résidentiels, dit-elle. Oh, n'oubliez pas de garder vos badges bien en vue. Les portes s'ouvrent à l'aide de scanners palmaires ou rétinien, mais sans vos badges, tous les équipements se bloquent. Et ce n'est pas agréable quand ça vous arrive sous la douche, vous pouvez me croire. Je vous parle d'expérience. Euh... Patrick, tu veux bien... ?

Elle montrait Manny, et Patrick le reprit sur ses épaules pour lui faire franchir la porte. Bryn le suivit... et comprit que Pansy n'avait pas exagéré en parlant de « quartiers résidentiels ».

Que ce soit Manny ou Pansy, ou tous les deux, ils avaient transformé une pièce inhospitalière en un splendide espace à vivre aux plafonds vertigineux. Les sols de béton étaient peints de couleurs subtiles et couverts

de luxueux tapis entourant des fauteuils et des canapés douillet. Le mobilier était moderne et confortable, et des tableaux abstraits ou de l'école impressionniste – très certainement des originaux follement onéreux – étaient accrochés aux murs. La télévision à écran plasma, pourtant de bonnes dimensions, paraissait minuscule dans cet espace gigantesque.

Et ils avaient aussi des livres. Une flopée de livres rangés dans des rayons sur deux étages – une véritable bibliothèque avec un système d'échelles en bois mobiles.

— Ouah, s'exclama Riley. Je constate que ça nourrit son homme d'être un savant fou mercenaire. Parce que je peux vous garantir que ce ne sont pas ses années au labo du FBI qui lui ont permis de se payer ça.

Pansy posa sur elle un regard froid et impénétrable, puis se tourna vers Patrick.

— Merci, tu peux le laisser ici, sur le canapé. Vous feriez mieux d'aller choisir vos chambres, de prendre une douche ou ce que vous voudrez. Suivez les couloirs sur la droite ou la gauche. Les chambres sont signalisées et vous pourrez inscrire vos noms sur les tableaux effaçables sur les portes.

— Pansy...

Bryn avait envie de la serrer dans ses bras, mais le moment n'était pas aux effusions, surtout qu'elle se sentait toute poisseuse.

— Merci. Merci de faire ça pour nous.

— Je ne le ferais pas pour n'importe qui, répondit Pansy avec un clin d'œil. Manny va être grognon comme un ours, et même comme un grizzly, pendant un certain temps, mais ça finira par lui passer. Laissez-moi m'occuper de ça. Oh, à propos. Toutes vos armes restent ici avec nous. Sans exception. C'est pour votre sécurité.

Ils échangèrent des regards, surtout Patrick et Joe qui n'aimaient pas être privés de leurs joujoux, mais il n'y avait ici aucune menace, du moins aucune à laquelle ils pourraient échapper en défouraillant à tout va. Avec un haussement d'épaules, Joe déposa d'abord son fusil d'assaut AR15 modifié pour tirer en rafales, puis il sortit son arme de poing de son étui, ainsi que deux ou trois couteaux de combat. Patrick déposa également ses armes, et tous les autres aussi. Quand ils furent tous désarmés, Pansy les remercia d'un hochement de tête.

— Tout vous sera rendu, promit-elle. Il y a une armurerie au niveau deux. Il faut un code spécial pour y accéder, connu de Manny et de moi-même. Il vous le communiquera sûrement une fois qu'il sera certain que vous ne représentez pas un danger, mais ce n'est pas à moi de vous le donner. J'en ai déjà assez fait comme ça. Oh, j'allais oublier, encore une chose. Ton bras, Bryn. Annie. Vous également, Riley.

Elle sortit trois seringues. Riley fronça les sourcils.

— Encore une piqûre ?

— Ce que je vous ai administré tout à l'heure était un bloqueur de fréquences, mais ce produit inhibera la fonction de traçage de vos nanites,

répondit Pansy. Sans ça, ils vont coloniser les os et vous transformer en balises GPS vivantes, et nous ne pourrons pas vous injecter indéfiniment le bloqueur de fréquences. Alors, mesdames, on ne proteste pas et on prend ses médicaments.

Elles ne trouvèrent rien à objecter, conscientes des risques que Pansy avait pris pour eux tous et de la grande faveur qu'elle leur faisait.

Même si Manny pouvait les renvoyer dans leur fourgon et les jeter dehors à tout moment. Bryn songea qu'elle avait tout intérêt à se doucher, se changer et prendre autant de repos que possible tant qu'il était dans le coaltar. Dès que la brûlure du produit que lui avait injecté Pansy se fut résorbée, elle quitta la grande pièce commune en compagnie de Patrick et ils empruntèrent le couloir de droite.

— C'est quand même incroyable, dit Bryn en faisant courir ses doigts sur le béton froid et lisse des murs tandis qu'ils avançaient. Comment se débrouille-t-il pour financer tout ça ?

— Tu veux vraiment le savoir ? demanda Patrick.

— Bien sûr.

— Il détient les brevets de trois grands médicaments de confort développés ces quinze dernières années, et il est consultant pour une dizaine de laboratoires de recherche – voilà pour ses revenus officiels. Il se fait beaucoup plus d'argent avec des clients... moins réguliers. Des gens fabuleusement riches qui lui commandent des drogues festives développées spécialement pour eux, par exemple de quoi se mettre la tête à l'envers sans risques pour la santé et sans transgresser les lois. Des organisations qui ne veulent pas avoir affaire aux forces de l'ordre font appel à lui pour des travaux de médecine légale. Ce genre de choses. Il connaît de nombreux secrets, pour sûr, et tout cela alimente ses tendances naturellement paranoïaques. Ajoute à ça un certain degré d'agoraphobie, et... voilà comment on finit enterré dans un silo à missiles.

— Mais un silo bien équipé qui ne manque pas d'agrément.

— Exactement.

Il lui sourit d'un air las et elle lui prit la main.

— Ah. Voilà une chambre.

La porte était ainsi signalisée par une simple plaque noire, en dessous de laquelle se trouvait un tableau blanc. Bryn inscrivit son nom et pénétra dans la pièce. Elle s'attendait à quelque chose de spartiate – un lit, peut-être un bureau, une cabine de douche. Mais la pièce comprenait un tapis épais, un immense lit, une table de chevet, un poste de travail, des tableaux sur les murs... et une salle de bains moderne de bonnes dimensions. Bryn éprouva soudain une violente envie de profiter de tout ça qui la laissa tremblante.

Sans prononcer un mot, elle se tourna vers Patrick, qui lut dans son regard ce qu'elle ressentait. Il se pencha sur elle pour l'embrasser avec douceur.

— Va donc prendre une douche et un peu de repos, dit-il. Nous

parlerons plus tard.

Il s'abstint de préciser qu'ils ne pourraient pas y couper, mais Bryn le comprit à demi-mot. Ce n'était pas ce qui lui importait dans l'immédiat, pourtant. Elle était trop fatiguée, trop épuisée, trop sale pour s'en soucier. Elle referma la porte, tira le verrou d'un coup de pouce, retira ses habits maculés de sang et fila sous la douche. Elle était en train de se shampouiner quand elle songea qu'elle n'avait pas de vêtements propres. *Et merde.*

Mais chaque chose en son temps, décida-t-elle.

Au bout d'une demi-heure sous le jet brûlant, elle s'essora les cheveux à l'aide d'une serviette et se glissa nue comme un ver entre les draps, où elle sombra dans le sommeil quelques secondes après avoir éteint la lumière.

Elle aurait pu faire le tour du cadran, mais six heures plus tard, une sonnette dont elle ignorait l'existence fit entendre un doux carillon, et les lampes de la chambre s'allumèrent automatiquement pour diffuser une lumière tamisée lui permettant de se déplacer jusqu'à la porte. Bryn se souvint qu'elle était nue deux secondes avant d'ouvrir, et se précipita sur le placard, où elle trouva un épais peignoir de bain blanc dont elle s'enveloppa dans une exhalaison luxueuse de bois de santal.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle trouva Liam dans le couloir. Il tenait plusieurs cintres à la main et s'inclina légèrement avant de les lui tendre.

— Je me suis permis, dit-il. Patrick a pensé que vous auriez besoin de vêtements de rechange, car les vôtres étaient en piteux état, et que vous seriez trop épuisée pour aller en chercher.

Liam s'était changé, lui aussi ; le jean et la chemise à carreaux qu'il portait à présent n'étaient pas aussi fringants que ses tenues habituelles, sans le priver pour autant de son allure empesée. Bryn accepta les cintres en souriant.

— Merci, Liam. Euh... Je n'ai pas eu le temps de vous demander, mais... est-ce que les chiens vont bien ?

Car ils partageaient tous les deux l'amour de leurs compagnons canins. Lui pour les chiens de meute du domaine McCallister ; elle pour son bouledogue français – judicieusement nommé Mister French – qui s'était retrouvé ballotté au milieu de tout ce chaos. Il lui manquait terriblement.

— Nous les avons tous récupérés à l'extérieur de la propriété de *Pharmadene*, y compris Mister French, répondit Liam. J'ai eu le temps de les conduire dans un chenil avant de venir vous chercher. Je crains que tout ce qui se trouve encore dans la propriété ne soit, au mieux, saisi, et je ne voulais pas que les chiens tombent entre leurs mains.

Bryn éprouva un pincement au cœur à l'idée de son bouledogue chéri enfermé dans une cage, mais il n'y avait rien qu'elle puisse faire pour lui dans l'immédiat. Connaissant Liam, elle pouvait en outre être sûre qu'il avait choisi la pension pour chiens la plus douillette et que Mister French ne manquerait de rien. Elle avait certainement besoin de l'amour inconditionnel de son chien davantage que lui du sien.

Son monde s'était rétréci, se résumait désormais à tuer ou être tuée, et il n'y avait pas de place pour son petit animal chéri. Elle n'était pas cruelle au point de souhaiter sa présence.

Même s'il lui manquait vraiment beaucoup.

— Puis-je vous poser une question ? demanda Liam, et elle cligna les yeux en revenant à la réalité. À propos de votre... nouveau statut biologique. Quel danger représentez-vous, Bryn ? Réellement.

— Aucun pour Patrick ou pour vous, dit-elle. Peut-être pour ma sœur, chez qui les nanites sont déjà présents. Les nanites nouvelle version ne peuvent contaminer que des Régénérés.

Sans se départir de son sourire placide, il poursuivit :

— Vous ne me mentiriez pas à ce sujet, n'est-ce pas ?

— Non, Liam.

— Je comprendrais parfaitement que vous en ressentiez le besoin, dit-il.

Mais ce serait une grossière erreur de céder à cette tentation.

Elle hocha légèrement la tête, sans le quitter des yeux.

— Vous êtes capable de tuer pour le protéger, dit-elle. Je le sais.

— Et en particulier, je n'hésiterai pas à vous tuer, *vous*, pour le protéger, précisa Liam. Si vous représentez une menace avérée. Mais je vous crois sur parole.

Il ne précisa pas « pour le moment », mais Bryn le comprit et en prit acte.

— Le dîner va être servi. Vous devez avoir faim.

C'était effectivement le cas, se rendit-elle compte. Elle était même affamée. Ce qui était perturbant et préoccupant. Bryn serra les vêtements propres sur sa poitrine, ferma la porte et s'habilla rapidement ; tout était plus ou moins à sa taille, et elle trouva sa sœur qui l'attendait dans le couloir quand elle quitta sa chambre.

Annie était pâle, les traits tirés, et ses yeux s'emplirent de larmes quand elle aperçut Bryn. Elle se jeta dans ses bras et les deux sœurs s'étreignirent en silence pendant un long moment.

— J'étais tellement inquiète pour toi, murmura Annie. Bon Dieu, Bryn. Tu vas bien ?

— Oui, je vais bien, répondit-elle en tapotant le dos de sa sœur. On en a vu d'autres, pas vrai ?

— Tellement vrai que ce n'est même plus drôle. Bon sang, j'imagine qu'on va devoir appeler la famille et leur raconter des craques, n'est-ce pas ? Histoire qu'ils ne s'inquiètent pas et ne fassent pas un truc idiot, genre appeler les flics et signaler notre disparition.

Annie soulevait effectivement un point important, auquel Bryn n'avait pas pensé.

— Tu as raison. C'est vrai qu'on a dû laisser derrière nous nos téléphones portables, et ils pourraient s'imaginer qu'on a été...

— Enlevées, termina Annie, qui éclata d'un rire étrange à la limite de

l'hystérie. C'est quand même comique, non ?

Son rire était contagieux, et Bryn en sentit la secousse monter dans sa propre poitrine – pas une hilarité authentique, mais une sorte d'amusement sombre largement teinté de désespoir. Accrochées l'une à l'autre, elles rirent ainsi aux larmes jusqu'à ce qu'elles aient repris leur souffle et soient capables de se séparer.

— Je crois qu'on devrait aller manger quelque chose, non ? dit finalement Annie en s'essuyant les yeux.

— J'espère qu'il y a du steak, ajouta Bryn. Je l'espère *vraiment*.

Il y en avait, bien sûr ; Riley et Pansy s'étaient visiblement concertées. Le dîner était présenté dans les plats, libre à chacun de se servir... et il y avait d'énormes steaks, dont une pile à peine cuits. Lorsque Bryn prit une assiette, Riley – qui s'était également changée et reposée – lui désigna la viande.

— Spéciale dédicace, dit-elle. Je crois que c'est ce qu'il vous faut. Ça m'a fait le plus grand bien.

— Vous avez déjà mangé ?

— Bien obligée, répondit Riley.

Une réponse laconique, mais qui en disait long, surtout lorsqu'elle l'appuya d'un haussement de sourcils.

— Pansy a eu la gentillesse de me préparer un en-cas.

Bryn les imaginait parler cuisine, toutes les deux. Surréaliste.

— Manny est-il réveillé ?

— Oh, oui, répondit Liam en se servant des brocolis pour accompagner ses escalopes de poulet. M. Glickman a repris connaissance et il a poussé les hauts cris. Il s'est barricadé dans sa chambre et dit qu'il n'en sortira pas tant que vous n'aurez pas débarrassé le plancher et qu'il n'aura pas tout décontaminé.

— Ça lui passera, dit Pansy. C'est le choc. Il va nous surveiller pour voir comment les choses se déroulent, et si tout va bien, il sortira de sa tanière d'ici quelques jours. Vous verrez.

— Nous n'avons pas quelques jours, répliqua Patrick.

Joe et lui s'étaient déjà installés à table avec leurs assiettes, et Joe avait englouti la moitié de ce qui ressemblait à une sorte de ragoût. Bryn déposa un steak dans son assiette et vint s'asseoir à côté d'eux.

— On peut sans doute attendre encore un jour, mais ceux qui financent les recherches du groupe Fontaine, quels que soient leur identité et l'usage qu'ils entendent faire de ces nanotechnologies de malheur... ont plus de moyens que Bill Gates en personne. Ils nous retrouveront, et malgré toutes ses qualités, cet endroit a ses points faibles – principalement parce que c'est un bunker disposant d'un nombre limité d'issues. Ils ne manqueront pas de trouver un moyen de nous en déloger, et nous aurons du mal à passer entre les mailles une fois qu'ils seront là. Voilà mon sentiment : on soutient le siège, mais une partie d'entre nous doit sortir dès à présent et leur porter le premier coup. Nous ne gagnerons pas cette guerre avec une stratégie défensive.

— Et comment procède-t-on quand on n'a pas la moindre d'idée de l'endroit où ils sont ? demanda Annie, qui venait de s'asseoir à côté de Joe. Ailleurs qu'à *Pharmadene*, je veux dire. J'aimerais autant ne jamais retourner là-bas, si c'est possible.

— Le FBI va s'occuper de *Pharmadene*, tu peux me croire, dit Bryn. Ils doivent être furieux qu'une partie de leurs troupes se soit laissé corrompre. Mais nous ne sommes pas dans le noir complet. Nous savons à qui appartient la maison de retraite où nous avons entendu parler pour la première fois de l'incubation des nanites.

— Le groupe Fontaine, approuva Patrick. Liam se renseigne sur eux. Enfin, c'est ce qu'il faisait quand nous avons dû tout abandonner séance tenante, mais j'imagine que les invités de cette forteresse ont droit au Wi-Fi.

— Si tu me le demandes gentiment, répondit Pansy avec un sourire radieux. Le mot de passe est généré aléatoirement et change tous les jours. Je vous dirai où vous pourrez vous procurer les nouveaux codes.

— Ouah, s'exclama Bryn. Tu ne commences pas à te lasser de toutes ces... mesures de sécurité ?

— Si, répondit Pansy en avalant une cuillerée de sa soupe. Mais on finit toujours par faire des concessions dans un couple. Manny a besoin de tout ça. Je m'y suis habituée. Ce n'est pas très différent des conditions de vie à l'époque où les missiles Titan étaient encore en exploitation, sauf qu'on a le Blu-ray et le son *surround*.

— C'est en effet une façon de voir les choses. Liam ?

— Je vais reprendre immédiatement mes recherches sur le groupe Fontaine, acquiesça ce dernier. Mais ils sauront qu'on les a percés à jour dès que je commencerai à creuser en profondeur.

— Ils ne peuvent pas remonter jusqu'à nous. Nous utilisons plusieurs routeurs anonymes.

— Je n'en doute pas, ma chère Pansy. Mais ils sauront quand même que quelqu'un se renseigne sur eux, et ils relèveront leur niveau d'alerte. Je suppose que cela va les faire accélérer. C'est un facteur que nous devons prendre en compte.

Bryn refoula une soudaine envie de déchiqueter sa viande à mains nues et s'obligea à faire usage du couteau et de la fourchette qu'elle avait apportés. Le jus saignant qui coula sur sa langue à la première bouchée la fit frissonner jusqu'au fond de ses cellules ; elle ferma les yeux et exhala un long soupir de satisfaction.

Quand elle les rouvrit, ils la regardaient tous.

— Ce steak est délicieux, dit-elle en enfournant une seconde bouchée.

Ils l'observèrent pendant quelques secondes, sans doute pour s'assurer qu'elle n'allait pas se transformer en zombie avide de chair fraîche et se jeter sur eux, puis reprirent eux-mêmes leur repas.

Bryn s'aperçut que Pansy avait sorti une arme de poing, qu'elle pointait sur elle sous la table depuis le début du repas. Pansy rengaina le pistolet avec

un petit haussement d'épaules d'excuse. Bryn ne lui en voulait pas vraiment. Manny devait avoir posé comme condition que Pansy soit prête à la tuer à tout moment, même si ce n'était que temporaire, pour autoriser Bryn à rester – ce qui était de bonne guerre. Et en dépit de sa jovialité et de son apparente fragilité, Pansy était parfaitement capable de presser la détente s'il le fallait. Exactement comme Manny, même si ce dernier avait la détente un peu *trop* facile.

— Liam a raison, dit Bryn en coupant une troisième bouchée de viande. Dès que nous commencerons à fouiller du côté du groupe Fontaine, ils réagiront. Et si nous devons envoyer une unité tactique à l'extérieur, il faut le faire avant qu'ils soient à notre porte. L'intérêt d'une forteresse est de bloquer nos ennemis tout en conservant une force de frappe mobile. Je propose que nous passions la nuit ici, et que nous levions le camp demain matin. Liam attendra que nous soyons partis pour reprendre ses recherches, et nous transmettra les données au fur et à mesure.

Personne ne vit d'objection à son plan, excepté Annie, qui bombarda sa sœur d'un regard sombre depuis l'autre côté de la table.

— Tu comptes me laisser ici, c'est ça ? demanda-t-elle. Oh, allez, je le vois venir gros comme une maison. Je suis toujours la petite sœur stupide que tu ne veux pas avoir dans les pattes.

— Non, intervint Riley Block. (Elle avait pratiquement terminé son propre steak, qu'elle avait mangé rapidement et en silence, et réclamait à présent leur attention.) Il y a plusieurs bonnes raisons pour que vous restiez ici, Annie. La première, c'est que vous n'êtes pas entraînée pour le combat. Ensuite, vous avez toujours besoin de votre injection quotidienne, ce qui implique de transporter un stock de produit qui risquerait d'être détruit ou de se perdre, vous mettant en danger.

Elle croisa le regard de Bryn et prit une décision.

— Je ne l'ai pas mentionné plus tôt parce que je pensais que ça compliquerait les choses, mais... je n'ai pas besoin d'injections, moi non plus. J'ai reçu les nouveaux nanites. Comme Bryn.

Le silence se fit autour de la table, puis Patrick demanda d'un ton sec :

— Pourquoi nous l'avoir caché ?

— Quand Manny a appris qu'une seule d'entre nous était contaminée, il a tiré une balle dans la tête de Bryn. J'avais de bonnes raisons de penser qu'il aurait pris des mesures plus radicales s'il avait soupçonné une épidémie.

Joe réfléchit à sa réponse et haussa les épaules le premier.

— Pas de problème pour moi, dit-il. Comme je vois les choses, nous devons tirer parti de tous nos avantages si nous voulons avoir une chance de l'emporter.

Annie s'humecta les lèvres.

— Mais... je pourrais vous aider, non ? Bien sûr que oui. Je ne suis pas impotente.

— Il n'y a pas de « mais », trancha Riley. Vous seriez un poids mort et

vous resterez ici. Manny et Pansy disposent de tous les ingrédients pour fabriquer votre sérum et vous pourrez les aider à défendre le silo en cas de besoin. En outre, je suis certaine que Bryn sera soulagée de ne pas avoir à s'inquiéter de vous perdre encore une fois. Si vous étiez ma sœur, je ferais mon possible pour vous soustraire au danger, Annie. Je suis sûre que Bryn ressent la même chose vis-à-vis de sa famille.

Annalie finit par se taire, dévisageant Riley. C'était mot pour mot ce que Bryn aurait dit, mais quelque part, le fait qu'ils aient été prononcés par une tierce partie impartiale leur conférait davantage de poids. Et, incroyablement, Annie acquiesça.

— D'accord, se rendit-elle. Je reconnais que c'est logique. Mais ce n'est jamais agréable d'être laissée pour compte, si vous voyez ce que je veux dire.

— Les cabossés de la vie sont des gens formidables, dit Pansy. Parce que nous résistons. Regardez Manny et moi. Nous avons été brisés en miettes et nous nous sommes reconstitués, exactement comme vous. Vous n'êtes pas faible, Annie. Vous êtes encore convalescente. Ce n'est pas la même chose.

Annie prit une profonde inspiration, puis hocha de nouveau la tête. Elle mangea même un peu de brocoli, alors que Bryn savait qu'elle détestait ça. C'était un bon début.

— Alors, repos cette nuit, puis on se carapate demain matin, résuma Joe Fideli. Pat, moi, Riley et Bryn. Liam et Annie restent ici avec vous, Pansy. Ça convient à tout le monde ?

— Très bien. Faites-moi une liste de ravitaillement et d'armement, et je vous préparerai ce que vous voulez emporter. La tambouille vous a plu ?

— Vous devriez ouvrir un restaurant et un spa dans un bunker, dit Joe. Vous pourriez même y adjoindre une salle de massage, une piscine avec diffuseur aromathérapique...

— Qui vous dit que nous n'avons pas déjà tout ça ?

— Personne. Et je n'affirme jamais rien vous concernant, Pansy. Parce que je serais sûr de me tromper.

— Vous savez parler aux femmes, monsieur Fideli. Pour la peine, je vous ferai moitié prix pour le massage spécial aux pierres chaudes.

— Avant que vous vous lanciez sur les bienfaits de la méthode Mézières, revenons aux choses sérieuses, les interrompit Patrick. Nous aurons besoin d'appui et de renforts. Est-ce que Manny a des contacts qu'il pourrait appeler ?

— Tu n'en as pas, toi ?

— Si. Mais je suis à peu près certain qu'ils sont tous surveillés à l'heure qu'il est. Les amis de Manny, en revanche, seront plus difficiles à identifier, à localiser et donc à éliminer.

— Les amis de Manny ne travaillent pas pour rien. Ce sont des mercenaires.

— Nous pouvons payer, dit Liam. Sur une courte période, en tout cas. Mais j'imagine qu'il s'agira d'une opération éclair.

— Si le conflit s'installe sur la durée, nous perdrons la guerre, dit Patrick. Le groupe Fontaine représente une menace réelle. Ils sont montés au créneau quand *Pharmadene* a perdu pied, et ils avaient suffisamment d'influence et de préparation en amont pour infiltrer le FBI et reprendre à leur compte le programme de recherche – et mettre au point ces nanites 2.0. Nous ne savons pas quelles sont leurs intentions, seulement qu'ils sont allés trop loin pour reculer et que ce n'est pas la morale qui les arrête. Nous bénéficierons de l'appui du gouvernement, en tout cas des départements pas encore infiltrés, pour une partie de nos actions. Mais si nous parvenons à frapper le groupe Fontaine à la tête de manière rapide et chirurgicale, tout cela peut être l'affaire de quelques jours. C'est l'objectif que nous devons nous fixer. Une opération qui se compte en jours, pas en semaines.

— J'aime mieux ça, parce que je n'ai pas envie que ma femme et mes gosses vivent planqués toute leur vie, dit Joe.

Bryn éprouva un tiraillement de culpabilité. C'était à cause d'elle que la famille de Joe se retrouvait prise dans la tourmente, même si elle n'en était pas directement responsable. Les enfants de Joe étaient d'adorables bambins et Kylie une femme charmante. Joe ne méritait pas que sa vie soit détruite, mais maintenant, ils étaient tous dans la même galère et ils n'avaient plus le choix. Ils devaient se battre et en sortir victorieux ou bien ils perdraient tout.

Patrick chercha le regard de Bryn et le soutint tout en disant :

— Nous ne baisserons pas les bras. Personne ici ne capitule. Ce n'est pas dans notre nature.

Cela étant dit, ce fut comme si l'ombre noire qui planait au-dessus d'eux s'éloignait enfin. Bryn et Riley finirent leur steak ; tous les autres reprirent leur repas ; Joe, Annie et Pansy échangèrent quelques plaisanteries grinçantes. Liam y ajouta un bon mot ironique à l'occasion. L'ambiance était... conviviale.

Jetant un coup d'œil au fond de la pièce, Bryn repéra une petite caméra. Elle avait senti qu'on les observait, et il y avait de fortes chances que ce soit Manny.

Elle ramassa son assiette et ses couverts et les porta jusqu'à l'évier, où elle les rinça avant de les mettre au lave-vaisselle. Que Manny voie donc que le zombie imprévisible et avide de chair fraîche avait de bonnes manières. Il changerait peut-être d'avis, un tout petit peu, si elle faisait en sorte de ne pas l'effrayer. « Empêcher Manny de faire une bêtise » était une expression qui revenait souvent dans la bouche de Pansy et ce n'était pas toujours qu'une façon de parler, bien que, de l'avis de Bryn, il soit plus porté sur l'homicide que sur le suicide.

Elle se servit un verre de vin de la bouteille commune qui était sur la table, et posa une main sur l'épaule de Patrick en passant à côté de lui.

— Je vais dans ma chambre, l'informa-t-elle. Il faut qu'on parle. Je t'attends.

Il la dévisagea, cherchant visiblement à l'évaluer, puis hocha la tête.

Dans le chaos et la furie de leur évasion de chez *Pharmadene*, elle n'avait pas eu le temps de s'attaquer au mur qui se dressait entre eux, mais ce soir... ce soir il fallait en finir.

Ce soir, ils devaient parler de son nouveau statut qui faisait d'elle un zombie véritable, même si cela la mettait aussi à l'abri de la pourriture... et, si égoïste que cela puisse paraître, ils devaient aussi parler de ce que Patrick avait choisi de lui cacher.

D'une façon ou d'une autre, où que les mène cette conversation... ils allaient parler de Jane.

Bryn attendait Patrick assise à la table de sa chambre ; elle avait trouvé une pile de livres sur une petite étagère dans le mur du fond, et parcourait le récit fort intéressant d'un explorateur du fleuve Amazone quand on frappa à sa porte.

Elle respira un grand coup et se leva.

Elle ouvrit, accueillit Patrick d'un signe de tête, qu'il lui rendit, puis referma derrière lui. Elle s'assit sur le bord du lit et il ne fit pas mine de la rejoindre. Une chose qu'on ne pouvait pas enlever à Patrick : il avait toujours su lire entre les lignes. Il s'empara de la chaise du bureau, qu'il fit rouler près d'elle, et s'y installa, coudes plantés sur les genoux et le corps penché en avant. C'était la première fois qu'elle le voyait en tenue de bûcheron, mais le jean et les grosses chaussures de marche lui allaient bien, ainsi que le tee-shirt gris qu'il portait sous sa chemise à carreaux. Son style vestimentaire s'accordait avec ses joues et son menton couverts de chaume.

Elle ne pouvait pas dire le contraire, il lui plaisait ainsi dépenaillé. Mais elle rangea toutes ces considérations dans un petit compartiment mental qu'elle referma à clé, parce que la discussion de ce soir ne prendrait pas ce chemin-là.

Pas du tout.

— Alors, commença-t-il. Tu es... le dernier modèle amélioré.

— Je suis toujours moi, Pat. Tu me connais. Je suis juste... moins vulnérable. Ce qui est assez pratique, tu peux me croire.

— Je te crois, dit-il. Mais nous étions déjà loin de comprendre tous les tenants et aboutissants de la première version du produit, Bryn. Et maintenant... tu transportes avec toi une nanotechnologie expérimentale qui n'a encore jamais été testée. Tu dois me promettre de m'informer si tu sens des... changements. Quels qu'ils soient.

— Eh bien, je suis déjà soumise à ce besoin impérieux de m'alimenter en importantes quantités. Tu sais ce qu'on dit quand une femme est enceinte, qu'elle doit manger pour deux ? Moi, je dois manger pour cent milliards de ces petits enfoirés.

Elle essayait de se montrer désinvolte, mais il n'était pas dupe. Il savait que cela l'effrayait.

Mais ce n'était pas grave. Elle ne craignait pas de lui montrer sa peur.

— Tu ne dois rien me cacher si des changements se produisent, insista-t-

il. Promets-le-moi.

— Oui, et puisqu'on en parle, tu aurais dû m'informer que ton ex-femme était une tueuse psychopathe sadique qui louait ses services. Ou au moins que tu avais été marié.

— C'était...

Il s'interrompt en secouant la tête, contempla ses chaussures pendant un long moment avant de pouvoir de nouveau soutenir son regard.

— C'est une chose sur laquelle je n'ai guère envie de revenir, Bryn. J'espérais que tu l'aurais compris.

— Tu dois pourtant l'avoir aimée.

— En effet, répondit-il dans un souffle. Nous étions jeunes et partagions les mêmes idéaux, les mêmes aspirations. Je l'ai rencontrée à l'armée. C'est un environnement sous pression propice aux relations obsessionnelles... et c'est ce qui nous est arrivé. Je l'admets. Mais je pensais vraiment que nous parviendrions à former un couple quand nous avons été démobilisés, et nous avons tenu le coup quelque temps. Mais elle avait un côté sombre, plus prononcé que le mien, et il n'a cessé de... grandir. Quand elle s'est portée volontaire pour les essais de *Pharmadene*, au début des tests sur les nanites... elle était déjà un peu instable. J'ai tenté de l'en dissuader, mais elle n'a rien voulu entendre.

— Jane a donc fait partie des premiers sujets d'expérience. Un des premiers cobayes humains de l'Athanax.

— Oui, et l'expérience a été concluante. Une brillante réussite. Elle s'était si bien adaptée aux nanites, et si vite, que cela semblait valider tout ce qu'ils en attendaient... jusqu'à ce qu'elle devienne agressive. Son côté sombre a pris le dessus, celui qui m'inquiétait déjà. Elle a commencé par... infliger des blessures pour le plaisir. D'abord de petites choses. Et puis, au cours de sa deuxième mission, elle a tué quelqu'un. Elle ne s'est pas contentée de... lui ôter la vie. Elle l'a massacré de façon inutilement violente.

Il détourna les yeux.

— Tu sais de quoi elle est capable aujourd'hui... mais elle n'avait pas encore atteint cette folie perverse. On m'a demandé de... d'essayer de la ramener à la raison. De l'empêcher de franchir le point de non-retour. Mais elle s'est retournée contre moi et a essayé de me tuer, Bryn. Et j'ai dû... j'ai dû me défendre. Je pensais qu'elle était morte – je le croyais vraiment. Ils m'avaient dit qu'elle était morte. Le pire, c'est que j'en étais heureux, parce que je savais que sa folie n'aurait pu qu'empirer.

— Je confirme, dit Bryn. Ça ne s'est vraiment pas arrangé. Et je sais de quoi je parle, Patrick. Elle m'a réduite à sa merci et a joué avec moi de longues heures. C'était jouissif pour elle de me faire souffrir. Autant que pour un tueur en série.

Il tressaillit.

— Je suis désolé.

Il lui tendit la main, mais elle garda les siennes sur ses genoux, et il finit

par se renfoncer dans son siège.

— Tu as raison. J'aurais dû te parler d'elle, mais... je pensais réellement qu'elle était morte. Qu'elle faisait partie du passé. J'espérais...

— Quand tu m'as rencontrée, alors que je venais d'être régénérée, tu t'es dit que tu allais m'empêcher de devenir comme elle, c'est ça ? Tu as transféré sur moi les sentiments que tu éprouvais pour elle.

Bon Dieu, que ça faisait mal ; une douleur bouillonnante comme de l'azote liquide, terriblement glaçante.

— Je ne peux pas remplacer Jane, Patrick.

— Ce n'est pas le cas, Bryn, absolument pas. Je ne sais pas comment faire pour que tu me croies, mais...

— Tu ne peux rien faire, l'interrompt-elle. Pas pour l'instant. Tu aurais dû m'en parler. Peut-être que si tu t'étais ouvert à moi, nous aurions pu, ensemble, trouver un moyen de nous en accommoder. En ce moment, je... je crois dans le fond de mon cœur que je t'ai servi d'ersatz, et je ne le veux pas. Je ne veux pas être une remplaçante. Pas de *Jane*. Elle m'a torturée, Pat, mais c'est d'apprendre qu'elle était ta femme... qui m'a fait le plus mal, d'une façon que je ne peux même pas expliquer.

Il prit une profonde inspiration et faillit dire quelque chose, mais il se ravisa. Il se leva et roula sa chaise jusqu'au bureau. Il s'y appuya des deux mains, alors qu'il lui tournait le dos, et dit :

— As-tu suffisamment confiance en moi pour te reposer sur moi quand nous quitterons cet endroit ? Parce que dans l'immédiat, c'est le plus important. La confiance. Le reste... le reste prendra du temps, mais nous devons pouvoir nous faire confiance.

— Je sais que tu feras les bons choix, répondit-elle. Je t'ai toujours fait confiance pour ça. Tu es mon allié, mon ami, mon compagnon d'armes. Mais ça s'arrête là pour l'instant. C'est tout ce que je suis capable de gérer. Le reste est trop... trop *compliqué*. Les nanites nouvelle version que j'ai reçus... sont les mêmes qui ont été administrés à Jane. Cela pourrait me démolir, comme ils ont détruit Jane de l'intérieur.

— Pas toi, protesta-t-il, et il se retourna pour lui faire face. Je te l'ai dit, Jane possédait déjà une propension à la noirceur, que les nanites n'ont fait qu'amplifier. Tu... tu n'es pas comme elle, Bryn. Tu ne possèdes pas une once de cruauté. Les nanites n'auront pas sur toi la même prise qu'ils ont eue sur elle. J'en suis convaincu.

Si seulement elle pouvait en être aussi certaine ! Elle le souhaitait plus que tout. Mais elle comprenait la folie et la perversité malsaine de Jane pour les avoir vues de trop près et redoutait de les trouver un jour dans son miroir. Le seul fait d'être *capable* d'une telle violence la rendait presque inévitable. Quand la violence était si facile et réclamait si peu d'efforts... elle devenait rapidement la seule réponse.

— Merci, dit-elle, et elle était sincère. Je suis désolée. J'aimerais pouvoir... J'aimerais pouvoir être celle que tu veux, tout de suite. Mais cela

m'est impossible.

— Tu as dit que tu étais toujours toi, dit-il. Prouve-le.

— Pardon ?

— Tout ça me tue, Bryn. Parce que je t'aime et je vois bien que tu crois que je me sers de toi comme d'un... substitut de mon ex-femme. Ce n'est pas vrai. Tu n'es pas Jane, et à aucun moment je ne vous ai confondues toutes les deux. Mais il faut que je sache une chose : éprouves-tu encore des sentiments pour moi ? Quels qu'ils soient ?

La brutalité de sa question et le regard calme et déterminé dont il la scrutait la laissèrent un instant sans voix.

— J'ai éprouvé de la haine pour toi quand j'ai appris pour Jane, répondit-elle. En dépit de tout le reste, même les tortures que j'avais subies, j'ai eu l'impression que la seule personne à qui je pouvais me fier venait de me planter un couteau dans le dos.

Une ombre passa sur le visage de Patrick et elle vit ses traits se crisper, prêts à encaisser la suite.

— Mais je t'aime toujours, termina-t-elle doucement. Je préférerais presque ne plus t'aimer. J'aimerais pouvoir garder mes distances avec toi, parce que... j'ai peur de te faire souffrir, comme l'a fait Jane. Ou de te perdre. Et cela aussi me détruirait.

Il baissa les yeux un long moment, puis demanda, toujours sans la regarder :

— Me laisserais-tu t'embrasser ? Parce que là, tout de suite, j'en ai très envie.

Elle frissonna d'appréhension à cette idée – pas parce qu'elle craignait qu'un baiser la répugne, mais libérée au contraire en elle un torrent d'émotions qu'elle serait incapable d'endiguer. Des choses qui les balaieraient tous les deux, une fois de plus. Entre elle et lui, c'était Patrick qui dérivait parfois du côté sombre, et elle ne voulait pas non plus que la noirceur l'emporte.

Elle se blottit néanmoins dans ses bras.

Les lèvres de Patrick descendirent sur les siennes avec une exquise lenteur.

Elle sentit sa chaleur. La sensation de sa peau irradiant la sienne avant le premier contact, d'abord léger comme un murmure, puis plus pressant, plus sensuel, doux et mouillé, plus brutal quand sa barbe titilla son menton. Ils échangèrent un long baiser, qui avait pour elle le goût de ces ténèbres, à la fois voluptueuses et dérangeantes. Tout son corps devenait brûlant, fourmillant de désir pour lui, et elle rompit leur étreinte avec un hoquet.

— Va-t'en, murmura-t-elle en se laissant basculer en arrière sur le lit. Je t'en prie, va-t'en. Je suis désolée.

Il ne dit pas un mot et s'exécuta sans attendre. Dans la périphérie de son champ de vision, elle le vit s'éloigner pour se diriger vers la porte et elle entendit le déclic du loquet quand il referma derrière lui.

Alors seulement, elle porta une main à ses lèvres.

Le magnétisme que Patrick exerçait sur elle était toujours là, plus fort que la logique et la raison. Plus fort que la douleur et que la déception. Elle avait envie de lui. Chaque cellule de son corps avait *besoin* de lui.

Et elle n'était pas en état de gérer cette attirance, et les complications qui allaient avec. Pas maintenant.

Elle se dévêtit, s'enroula dans les draps et les couvertures et s'abandonna à la nuit pour quelques heures de précieux sommeil, agité et peuplé de cauchemars.

Il était impossible de distinguer le jour de la nuit, mais l'éclairage était manifestement programmé pour pallier cet inconvénient. À l'aube, la luminosité monta progressivement en intensité, et Bryn s'éveilla avec la sensation d'être baignée par les premiers rayons du soleil matinal. C'était très agréable. Paisible.

Puis elle se souvint qu'elle se trouvait dans une base souterraine profondément enfouie sous terre, qu'elle était morte et que des gens essayaient de détruire tous ceux qui lui étaient chers. L'agréable sensation du réveil éclata comme une bulle.

Il lui restait encore le petit bonheur de la douche. Son instinct lui disait que ce serait sans doute le dernier luxe auquel elle goûterait avant longtemps, aussi profita-t-elle pleinement de l'eau chaude, du savon moussant et du shampoing floral. Le peignoir moelleux remplit une nouvelle fois son office, puis Bryn renfila ses vêtements de la veille. Ils lui parurent frais et confortables sur sa peau échauffée. Elle se brossa les dents et les cheveux, puis contempla son reflet dans le miroir pendant un long moment sans un mot.

Je devrais avoir changé, songea-t-elle. Quand quelqu'un faisait de vous un monstre – encore plus monstrueux qu'avant – on devrait changer d'apparence. C'était troublant, et certainement déchirant pour son entourage, que le monstre affamé de chair fraîche qu'elle était devenue ait l'air aussi... normal. On devrait pouvoir reconnaître tout bon zombie qui se respecte à sa démarche lente et saccadée et à ses grognements inarticulés. C'était la moindre des choses.

Un coup frappé à la porte la tira de ses rêveries futiles. C'était Joe Fideli, habillé de pied en cap de vêtements de ville, un gros paquetage noir en travers de l'épaule. Il frotta son crâne rasé, la gratifiant d'un sourire neutre.

— Bonjour, Bryn. C'est le moment de faire vos bagages.

— Oui, c'est ce que je me disais, répondit-elle en le rejoignant dans le couloir avant de refermer la porte de sa chambre. Vous êtes déjà équipé ?

— J'aime faire mes courses avant la cohue, répondit-il. Et puis, je l'avoue, je voulais me servir le premier. Mais ne vous en faites pas, je ne fais pas la même taille que vous.

Elle roula des yeux en lui soufflant un baiser moqueur et il répondit d'un coup de coude. Ils s'entendaient bien tous les deux, depuis le début. Joe était... un type normal. Un mec bien. Il n'y avait rien entre eux, rien qu'une saine camaraderie.

— Qu'est-ce qu'on doit emporter ?

— On ne peut pas risquer de se faire prendre avec des armes illégales, alors je m'en suis tenu aux matériels autorisés, agrémentés de deux ou trois petits bonus que nous ne sortirons que si nous avons l'intention de nous en servir. Le meilleur moyen pour nos ennemis de se débarrasser de nous, c'est de nous piéger et d'appeler les flics. On se retrouve en cellule, des proies faciles. Alors, on joue à la régulière et on reste dans la légalité, jusqu'à ce qu'on soit obligés de faire autrement. Pigé ?

— Pigé, acquiesça-t-elle. Mais je pensais plutôt aux vêtements de rechange. Vous en avez pris pour combien de jours ?

— Je suis un homme, Bryn. Je ne me change pas très souvent.

Ils avaient atteint le bout du couloir, d'où ils descendirent au niveau inférieur par un escalier métallique en colimaçon. Une porte munie d'une serrure biométrique affichait l'inscription « armurerie », mais ils la laissèrent derrière eux dans l'immédiat et ouvrirent celle sur laquelle était marqué « dressing ».

On aurait dit un centre commercial en miniature. Il y avait même une signalétique aux murs délimitant les rayons homme, femme et enfant. Au fond, Bryn aperçut une mini boutique de chaussures. Elle inspecta les rayons et choisit d'autres vêtements fonctionnels pour elle-même : tee-shirts et pantalons basiques lui permettant de se fondre dans une foule. Ne sachant où les mèneraient leurs pérégrinations, elle y ajouta un blouson léger et un manteau épais, ainsi qu'une paire de bottes de combat, en plus des chaussures de sport qu'elle avait aux pieds. Puis elle passa aux sous-vêtements. Les soutiens-gorge étaient tous des modèles de sport extensibles, ce qui limitait l'embarras du choix de la taille des bonnets.

Au bout d'un quart d'heure, elle avait terminé et entassa tout son barda dans un packaging identique à celui de Joe, prélevé dans la sélection de bagages alignée dans le fond, bleu marine pour elle. Une fois le sac rempli, elle le hissa sur son épaule et hocha la tête.

— Suivant, dit-elle.

Joe la fit sortir du dressing et ils entrèrent dans l'armurerie.

Elle ne fut pas surprise, à ce stade, de découvrir une pièce de la taille d'une armurerie de quartier dans une petite ville, dans laquelle les armes étaient soigneusement rangées dans des râteliers, des revolvers aux pistolets semi-automatiques en passant par toute une variété de fusils et de carabines (fusil de précision, fusil de chasse, fusil d'assaut). Manny semblait avoir un faible pour la fabrication américaine, mais on se serait cru aux Nations Unies de l'artillerie, où se mêlaient des pièces venant d'Israël, de Russie, d'Autriche, de Suisse, de Belgique et de Chine. Bryn laissa échapper un sifflement.

— C'est ce qu'on appelle faire des stocks, dit-elle. Est-ce que l'ATF¹ est au courant ?

— Ils l'ont probablement aidé à obtenir la moitié de ces armes. Les

fédéraux adorent Manny, dit Joe.

Elle choisit son arme de poing de prédilection – un Glock 23, équipé d'un chargeur standard treize coups. Les chargeurs longs contenaient davantage de cartouches, mais dépassaient de la crosse et déséquilibraient l'arme, du moins dans l'opinion de Bryn. C'était une arme solide, choisie par plusieurs agences fédérales, dont le FBI, et qui avait la réputation d'être l'une des plus fiables, même en situation de tir rapide.

Les carabines étaient plus lourdes, mais c'étaient des armes décisives dans les combats en milieu clos, aussi, après avoir consulté Joe pour savoir ce qu'il avait pris, Bryn opta-t-elle pour une Winchester. Elle y ajouta un pistolet-mitrailleur FN PS90, soit la version civile du P90 avec sélecteur de tir qu'utilisait l'armée américaine. Elle s'était toujours sentie à l'aise avec ces armes, et d'après son expérience militaire, elles étaient robustes et précises.

Les munitions occupèrent ce qui restait d'espace dans son sac, et quand elle le souleva, il était à la limite de ce qu'elle pouvait porter sans trop d'efforts.

— Où est la caisse ? demanda-t-elle à Joe, qui se fendit d'un sourire.

— Je suppose que les scanners font automatiquement l'addition et que Manny nous présentera la facture plus tard, répondit-il. Ce gars-là n'est pas un philanthrope.

Parfaitement vrai. Depuis le début, Manny leur avait fait clairement comprendre que son assistance avait un prix, et un prix élevé. Bryn respectait cela. Elle savait également que tous ces problèmes ne faisaient pas partie du marché qu'il avait accepté. Patrick avait-il songé à ce qu'il ferait si Manny décidait de changer de bord ? Cela pouvait arriver à tout moment. Pansy tenterait à coup sûr de l'en dissuader, mais Manny ne l'écoutait pas toujours, surtout quand il s'agissait de sa sécurité.

Bryn était très consciente d'avoir atteint les limites de la tolérance de Manny, peut-être même de les avoir atomisées, et une chose était sûre : la situation actuelle ne lui plaisait pas du tout. La seule chose qui empêchait Manny de les vendre à l'ennemi, c'était que le groupe Fontaine ne le laisserait jamais repartir vivant avec tout ce qu'il savait sur eux.

C'était donc dans son intérêt de rester de leur côté, ce qui était une bonne chose.

Ils trouvèrent Riley et Patrick à l'étage résidentiel, près des ascenseurs. Riley tendit un sac à dos à Bryn, qui en examina le contenu. Des barres hautement protéinées, beaucoup d'argent liquide et un nécessaire de toilette comme dans les avions.

— Les indispensables, dit Riley. Je ne sais pas pour vous, mais je n'ai aucune envie de subir cette faim ni de me retrouver sans le sou dans notre situation actuelle... et je déteste avoir les dents sales.

— Entièrement d'accord avec vous, dit Joe, qui accepta le sac à dos qui lui était destiné. Il ne nous manque plus qu'un jeu de cartes.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je vous aurais plutôt pris pour un joueur

d'échecs.

— On ne peut pas miser aux échecs. Et encore moins bluffer. Bon, eh bien, nous sommes prêts à partir.

— Je voudrais dire au revoir à ma... commença Bryn.

Avant qu'elle ait pu terminer sa phrase, Annalie jaillit de sa chambre, encore en peignoir et pantoufles, et se précipita vers eux. Hors d'haleine, elle se jeta dans les bras de Bryn, qui la serra contre son cœur.

— ... sœur, acheva-t-elle. Salut, Annie.

— Salut, idiote, répondit Annie. Je n'arrive pas à croire que tu vas me laisser là.

— Je n'arrive pas à croire non plus que je vais sortir. C'est dingue, non ?

— Complètement dingue.

Annie se dégagea des bras de Bryn, sans lui lâcher les mains.

— Tu seras prudente, hein ? Je suis sérieuse. Vraiment prudente.

— Promis. Et toi, tu restes tranquille. Fais ce que te disent Manny et Pansy.

Bryn l'embrassa sur la joue et l'attira contre elle pour une nouvelle étreinte.

— Je t'aime, frangine.

— Je t'aime aussi, répondit Annie en s'efforçant de sourire malgré ses yeux brillants de larmes contenues. C'était une réunion de famille mémorable, pas vrai ?

— Je ne sais pas. On a vu pire. Tu te souviens quand on était chez le cousin Bernard, et des histoires de la tante qui avait quatre pouces ?

— Et de son ragoût d'animaux morts trouvés sur le bord de la route. Oh oui, je me souviens. Tu as raison. On n'est même pas dans le top cinq.

Patrick tapa sur l'épaule de Bryn ; le temps était venu de se séparer pour de bon. Que ça lui plaise ou pas. Après une dernière embrassade, Annie se dégagea des bras de Bryn, et croisa les siens sur sa poitrine. Pas de manière défensive, mais comme pour garder près du cœur le souvenir de sa sœur.

Les portes de l'ascenseur coulissèrent et Bryn s'y engouffra la première, suivie des autres. Ils se répartirent à égale distance les uns des autres dans la cabine comme le font les gens dans un ascenseur, et Bryn eut une dernière vision d'Annie, debout dans le couloir, les cheveux ébouriffés comme au sortir du lit.

Elle leva une main et l'agita en signe d'adieu.

Bryn fit de même, puis les portes se refermèrent et ils quittèrent la sécurité de ce qui se rapprochait le plus d'une vie normale.

— Avant d'atteindre la surface, assurons-nous que la procédure est claire pour tout le monde, déclara Patrick. Pansy nous a fourni un fourgon blindé de leur parc de véhicules. Il est enregistré au nom d'une société-écran dans le Belize et ne devrait pas déclencher d'alertes. On prend la route et Pansy nous tiendra informés au fur et à mesure de ce qu'ils auront trouvé. Elle affirme pouvoir passer les pare-feu de leurs serveurs et commencer à nous

transmettre des noms et des adresses de dirigeants du groupe Fontaine ou de leur entourage d'ici à quelques heures. On en neutralise le plus possible aussi vite que possible. En cas de problème hors du véhicule, on prend le large et on reste en contact. Nous possédons des téléphones anonymes dans nos paquetages. Aucun échange de coups de feu à moins d'y être obligés, c'est clair ?

— Oui, dit Bryn. Et on fait profil bas avec la police.

— Des avis de recherche ont dû être lancés, et nous ne pourrions pas toujours échapper à la reconnaissance faciale ; trop de caméras dans les rues. Tâchons d'éviter les zones du métro dans la mesure du possible. Autre chose ?

Riley prit la parole.

— J'ai un ami qui peut nous aider. Il s'appelle Jonas. C'est un retraité du Bureau – honnête jusqu'au trognon. Il travaille maintenant à son compte, principalement comme contractant dans les zones de conflit.

— J'ai entendu parler de lui, dit Joe. Tout le monde en dit le plus grand bien.

— Non, trancha Patrick. Personne de l'extérieur tant qu'on peut l'éviter. Nous avons déjà entraîné trop de braves gens dans cette affaire.

Il n'avait pas tort, songea Bryn, mais Riley non plus. C'était toujours bon d'avoir des options, et viendrait forcément un temps où ils auraient besoin de quelqu'un qui ne soit pas repéré. Patrick pensait peut-être la même chose, mais l'expression de son visage fermait la porte à toute discussion.

Riley se contenta de hausser les épaules tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvraient au rez-de-chaussée. Ils durent franchir quatre portiques de sécurité pour sortir. Quand ils pénétrèrent dans le dernier sas, une lumière rouge s'alluma et la voix de Manny sortit d'un haut-parleur invisible.

— À partir de maintenant, vos badges de sécurité sont désactivés, dit-il. Si vous tentez d'entrer, vous serez considérés comme des intrus, ce qui déclenchera les contre-mesures prévues, auxquelles vous ne survivrez pas. Vous ne pouvez plus revenir en arrière. Votre seule issue est cette porte. Je me suis fait comprendre ?

— Manny...

— Tais-toi, Patrick. Vous m'avez roulé dans la farine, toi et ta petite copine. L'apocalypse des zombies, ce sera sans moi. Tu as compris ? N'essayez pas de revenir. Jamais.

— Que va devenir ma sœur ? demanda Bryn. Et Liam ?

Silence à l'autre bout, puis Manny répondit :

— Je m'occuperai d'eux, parce qu'ils n'avaient pas le choix. Mais pour vous, c'est fini. La boutique est fermée.

L'épaisse porte blindée donnant sur l'extérieur s'ouvrit dans un bourdonnement et des lumières jaunes se mirent à clignoter. Une voix enregistrée se fit entendre, les informant qu'ils avaient trente secondes pour quitter le sas avant le déploiement des contre-mesures.

Ils sortirent donc et regardèrent la porte se refermer. Dans le grincement

des mécanismes, le verrouillage se remet en place.

— Voilà, dit Patrick, d'une voix résignée, et aussi un peu triste. Allons-y.

1. Bureau of Alcohol, Tobacco, Firearms and Explosives. (*N.d.T.*)

Chapitre 3

Les premières informations leur parvinrent une heure après leur départ, sous la forme d'un texto de Pansy sur le téléphone de Patrick. Le message n'indiquait pas grand-chose, seulement une adresse à Kansas City. Bryn soupira à la perspective d'un long trajet ennuyeux... si la chance était avec eux, bien sûr. Et ce fut le cas pendant les premières heures, où ils purent rouler à vitesse constante, en respectant la limite autorisée, sans attirer l'attention de personne.

— C'est un peu tard pour poser la question, mais sommes-nous certains de l'efficacité de l'inhibiteur des nanites traceurs ? demanda-t-elle.

Riley leva les yeux du clavier de son téléphone et hocha la tête.

— J'ai vérifié, dit-elle. Silence radio, nous n'émettons sur aucune fréquence. Personne ne nous a suivis.

Quel soulagement. Bryn était presque sûre qu'ils auraient déjà subi une attaque sans les contre-mesures de Pansy. Jane était d'une efficacité redoutable et ne négligerait aucune piste pour les retrouver. Y compris de s'en prendre à leurs amis et à leur famille.

Elle pensait à sa propre famille. Heureusement, à l'exception d'Annie qui s'était retrouvée prise elle aussi dans cette folie, ils n'étaient au courant de rien. Les mauvaises communications familiales pouvaient avoir du bon, finalement. Bryn ne savait rien de Riley, mais elle espérait que la famille de Joe Fideli était quelque part à l'abri. Joe avait en effet beaucoup à perdre.

Il était trop tard pour les prévenir ou tenter de les mettre à l'abri – ses frères et sœurs, dont elle n'était pas particulièrement proche, ne l'auraient pas prise au sérieux de toute façon. Pas au point de tout quitter et d'abandonner leur vie derrière eux. Le mieux était de garder ses distances. Le moindre contact pouvait les mettre en danger.

— On continue sur l'Interstate I-40 jusqu'à Oklahoma City, annonça Joe, puis on prendra la 35. Nous aurons bientôt besoin de faire le plein et de nous reposer un peu. Disons une demi-heure, si c'est bon pour vous ?

— Arrête-toi plutôt sur une aire très fréquentée. Un endroit qui voit passer beaucoup de monde, une grande station-service de routiers, par exemple. La foule est une bonne couverture. Ou si tu trouves que c'est trop dangereux, choisis une station à l'écart des grands axes avec de vieilles pompes. S'ils n'ont pas jugé utile de les moderniser, il y a de grandes chances qu'ils n'aient pas non plus installé un système de surveillance dernier cri.

— Tu te fais vraiment du souci, on dirait ? lui demanda Bryn.

Patrick la dévisagea pendant quelques secondes avant de répondre.

— Oui, je me fais du souci, acquiesça-t-il. Le groupe Fontaine n'est pas resté les bras croisés pendant que nous pensions que les programmes de recherche de *Pharmadene* étaient chapeautés par le FBI. Ils ont obtenu de grandes avancées et ont embauché Jane. Je la connais. Nous savons tous les deux de quoi elle est capable, mais au-delà de sa brutalité, elle possède de grandes compétences tactiques. Elle va tendre un filet aussi large que possible. Elle pourrait même avoir déjà repéré toutes les cachettes de Manny, et nous suivre par satellite à l'heure qu'il est. Je ne doute pas un instant que le groupe Fontaine dispose de telles capacités, ou des moyens d'acheter ceux qui les ont. Nous nous exposons à un risque potentiellement mortel chaque fois que nous nous arrêtons. Nous devons garder ça à l'esprit.

— Moi qui me réjouissais à l'idée de faire des réserves de bœuf séché et de bière pour la route, dit Joe. Faut toujours que tu plombes l'ambiance, mec.

— Espérons que je me trompe.

Et il semblait se tromper, du moins dans la première partie du voyage. Joe décida de s'arrêter dans une station-service géante pour camions long-courriers. Dans la zone de stationnement, il y avait au moins cinquante voitures, pick-up et fourgonnettes, et plusieurs dizaines de semi-remorques. Joe se dirigea vers la pompe, et les trois autres se dispersèrent dans la boutique en libre-service. Même s'ils avaient décidé de se priver du plaisir des lanières de bœuf séché et des barres chocolatées, Bryn et Riley avaient de toute façon besoin de soulager un besoin naturel. La file d'attente était – inévitablement – trop longue au goût de Bryn. Elle se sentait terriblement vulnérable, immobilisée dans ce lieu... mais la pause toilettes se déroula sans incident, autre que les hurlements d'un gamin de deux ans faisant une crise à ses parents au comptoir.

Bryn fit ensuite l'acquisition d'une casquette plutôt seyante pour dissimuler son visage aux caméras et de barres chocolatées, puis retourna au fourgon, où elle ne trouva que Joe.

Étrange. Elle aurait cru que Riley serait déjà revenue, puisqu'elle était devant elle dans la queue. Patrick aussi. Elle ne l'imaginait pas faire du shopping dans les rayons d'un magasin d'autoroute.

Elle passa un Snickers à Joe, qui le sortit de son emballage et en dévora la moitié. Elle s'était installée à l'avant sur le siège passager, et ils restèrent une longue minute assis en silence, mangeant leur barre chocolatée, attentifs à ce qui les entourait.

Patrick les rejoignit bientôt, chargé de bouteilles d'eau et d'un café géant, ce qui expliquait son retard.

Mais Riley manquait toujours à l'appel.

— Bryn, dit Joe dès qu'il eut terminé son Snickers.

— J'y vais, répondit-elle, et elle quitta aussitôt le véhicule pour retourner dans la boutique.

La foule qui y déambulait était curieusement homogène : une masse populaire d'hommes et de femmes en surpoids que leurs shorts cargo et leurs tee-shirts patriotes n'avantageaient guère, saupoudrée pour faire bonne mesure de quelques représentants de l'élite, minces et soignés, qui gardaient leurs distances, venus acheter leurs bouteilles d'eau de régime avant de remonter dans leurs voitures hors de prix. Bryn se demanda dans quelle catégorie on pouvait la classer, que ce soit ici ou ailleurs. Quelle que soit la réponse, Riley n'était pas en vue.

Bryn retourna aux toilettes. Rien. Elle était sur le point de donner l'alerte lorsqu'elle distingua l'autre femme à travers les portes vitrées, qui faisait les cent pas sur le côté du bâtiment. Elle parlait dans son téléphone et raccrocha lorsque Bryn se rapprocha d'elle.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je couvre nos arrières, répondit Riley.

Elle avait, elle aussi, investi dans un couvre-chef, une sorte de chapeau de brousse kaki, qui lui allait étonnamment bien.

— Ce n'est pas que je ne fasse pas confiance à Pansy, mais je veux être certaine que nous aurons des options et une force d'appui.

— Vous avez appelé votre ami Jonas, c'est ça ? Patrick a dit...

— Personne ne l'a élu commandant en chef, répliqua Riley. Et vous pouvez me croire, on aura besoin d'aide.

Sur ce dernier point, elle avait malheureusement raison. Ils auraient besoin d'aide, c'était indéniable, et Bryn finit par se rendre à ses arguments.

— Très bien, je ne lui dirai rien. Mais nous devons repartir. J'ai acheté des barres de Snickers dans la boutique. Et vous ?

— De la teinture pour les cheveux, répondit Riley. Et une paire de ciseaux. Vous et moi allons changer de style.

Ils firent une nouvelle pause avant le crépuscule, et après de longues discussions, Patrick et Joe décidèrent qu'ils passeraient la nuit dans un motel. Les hôtels routiers anonymes sans prétention ne manquaient heureusement pas sur le bord des voies. L'établissement en stuc rose qui eut la préférence de Joe avait l'air de dater au moins des années 1950. Kitsch à souhait, et certainement pas équipé des technologies dernier cri. Les télécrans plats étaient encore de la science-fiction ici et l'air conditionné consistait en des blocs encastrés dans les fenêtres et qui fuyaient. Mais au moins c'était propre, c'était calme et l'eau chaude fonctionnait.

Bryn se coupa les cheveux avant de teindre ses mèches blond foncé en brun. Riley, elle, opta pour un style punk – cheveux hirsutes et mèches violettes – accessoirisé d'un collier de chien clouté autour du cou.

— Ce n'est pas la coupe réglementaire du FBI, fit remarquer Bryn tandis que Riley ébouriffait ses cheveux pour les hérissier.

— Tant mieux, répondit l'autre. Si on a le temps, j'achèterai aussi quelques piercings et un de ces débardeurs qui laissent voir le nombril. Moins on regardera mon visage, mieux je me porterai.

La nuit fut brève et agitée. Bryn consomma des barres protéinées toutes les deux heures, qui semblaient soulager son inquiétante sensation de faim... Celle-ci ne disparaissait pas, mais devenait supportable. *Il nous faut de la viande*, songea-t-elle. Pourrait-elle convaincre les autres de trouver une brasserie qui accepterait de leur servir un steak bleu au petit déjeuner ? Rien que d'y penser, elle en avait l'eau à la bouche.

Elle s'apprêtait à regagner le fourgon quand elle fut frappée par le silence qui régnait. Certes, ils étaient en zone rurale, loin du vrombissement constant des voitures sur l'autoroute, mais un silence aussi profond dans le petit matin tira une sonnette d'alarme.

Bryn rebroussa chemin et frappa doucement à la porte de Patrick. Il ouvrit au bout de quelques secondes, et elle se glissa dans sa chambre, refermant derrière elle.

— Je crois qu'on a un problème, annonça-t-elle.

Elle n'en était pas certaine, mais ne voulait prendre aucun risque.

Patrick la crut sur parole, sans même jeter un coup d'œil dehors. Elle déposa son sac à terre et en sortit son PS90 ; il l'imita, optant pour un fusil à pompe. Bon choix, apprécia-t-elle. Ils étalèrent également leurs munitions bien en vue sur le lit.

Patrick était en train de charger son fusil quand une voix féminine retentit de l'autre côté de la fenêtre.

— Coucou, chéri, je suis rentrée !

C'était Jane. Bryn n'oublierait jamais cette voix, et Patrick ferma brièvement les yeux pour refouler un flot d'émotions qui n'étaient sûrement pas de l'amour et du soulagement. Cela ne dura qu'une seconde et il reprit ses esprits, introduisit la cartouche dans le magasin de son arme et imprima un mouvement de va-et-vient à son chargeur.

— Nous sommes encerclés, dit-il. Elle ne s'annoncerait pas comme ça si elle n'était pas certaine de son avantage. Elle est persuadée de nous tenir.

— Elle a peut-être raison, dit Bryn.

— On ne se rendra pas sans combattre, sauf si elle a avec elle d'autres Régénérés 2.0. comme toi et Riley, mais ça m'étonnerait ; Jane a toujours voulu être la meilleure. Elle ne voudra pas courir le risque d'être surpassée. Si elle a un talon d'Achille, c'est son ego.

Il s'exprimait d'une voix calme, mais saccadée, et prit position sur la droite de la fenêtre couverte d'un rideau. Bryn se plaça sur la gauche. Comme elle avait examiné les issues de sa propre chambre, elle savait que l'étroite fenêtre de la salle de bains était protégée par des barreaux de fer et ne représentait donc pas un réel danger. Un ennemi qui voudrait passer par là devrait y consacrer du temps et beaucoup d'énergie, sans compter que ça ferait un boucan de tous les diables.

Non, Jane opérerait pour un assaut frontal, comme à son habitude. Patrick avait raison, elle éprouvait le besoin de leur montrer qui était le chef. Particulièrement à Patrick. Et encore plus à Bryn.

— On est faits comme des rats, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Patrick sans vraiment le regarder.

Il répondit sans quitter la fenêtre des yeux.

— C'est probable.

Elle entrevit l'ébauche d'un sourire dans la périphérie de son champ de vision.

— Mais on va vendre chèrement notre peau.

Ils n'en eurent pas l'occasion, car le vrombissement d'un hélicoptère rompit soudain le silence. Non, pas *un* hélicoptère, mais tout un escadron. Le grondement haché et régulier des pales s'intensifia, se rapprocha au-dessus d'eux.

Bryn écarta le rideau pour jeter un coup d'œil et découvrit dix hélicoptères de combat en vol stationnaire au-dessus du petit motel – entièrement blindés, armés de mitrailleuses lourdes et de paniers à roquettes, la mort venue du ciel dans toute sa splendeur. En parfaite formation serrée, ils étaient prêts à l'attaque, et la menace n'aurait pu être plus explicite. Ils n'avaient même pas procédé aux sommations d'usage.

— Bon, dit doucement Patrick. On est foutus.

Il avait raison. Si Jane avait pu rassembler une telle force de frappe, ils ne faisaient pas le poids. Leur armement – pourtant de très bon niveau pour une opération légère au sol – ne ferait pas long feu face à des tirs de roquettes et à des mitrailleuses lourdes.

C'est alors qu'une chose très étrange se produisit : les hélicoptères n'attaquèrent pas, se contentant d'osciller lentement dans le ciel. Et la formation ne semblait pas les prendre pour cible.

Bryn comprit alors que c'était Jane qui était visée.

L'ex de Patrick – une grande femme puissante et complètement cinglée – se tenait à côté d'une flotte de cinq Hummer surblindés, et si elle s'efforçait de ne pas se montrer intimidée, on ne pouvait pas en dire autant de son détachement, ses hommes levant des yeux apeurés vers l'artillerie lourde qui les surplombait. Ces grands gaillards musclés, lourdement armés et équipés de protections balistiques personnelles, étaient aussi nerveux que des souris dans un champ sous la menace d'un faucon dans le ciel. Leur discipline leur permit de tenir leurs positions jusqu'à ce qu'elle donne le signal de la retraite, et puis ce fut la débandade.

— Tu attendais ces hélicoptères ? demanda Bryn.

Patrick secoua brièvement la tête.

— Est-ce qu'on a un plus gros problème ?

Cette fois, ses yeux se plissèrent dans ce qui était presque un vrai sourire.

— Tu sais, j'ai appris à ne jurer de rien, répondit-il. Attendons de voir.

Jane fut la dernière à se replier. Elle tenait un fusil d'assaut – difficile de voir ce que c'était, mais il paraissait meurtrier – qu'elle leva et pointa en direction de la fenêtre. Bryn recula instinctivement, mais Patrick... ne fit pas

un geste. Il constituait pourtant une cible facile, parfaitement visible, si Jane avait décidé qu'elle se fichait des conséquences.

Mais elle ne s'en fichait pas, après tout, car elle éclata de rire, baissa son arme et grimpa dans le Hummer. Dès qu'elle se fut assise, le véhicule fit brutalement demi-tour et s'éloigna à toute allure, les autres le suivant en formation. Trois des hélicoptères virèrent de bord et se détachèrent du groupe pour les filer, mais les véhicules tout-terrain se séparèrent également, et le reste de la formation changea de position. Bryn ne comprit d'abord pas pourquoi, puis elle les vit... *D'autres* hélicoptères d'attaque arrivaient de la direction où les Hummer s'étaient repliés. Moins nombreux, mais suffisamment pour provoquer un affrontement digne des combats héliportés dans *Apocalypse Now*.

Les deux formations s'immobilisèrent en vol stationnaire, chacune au-dessus des troupes qu'elles protégeaient.

— On dirait que Jane dispose également d'un appui aérien, dit Patrick.

Il avait l'air un peu hébété, et Bryn se sentait tout aussi perdue.

— Seigneur. Ce qui veut dire que *nous* disposons *nous-mêmes* d'un appui aérien. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Je crois qu'on le doit à Riley, répondit Bryn. Elle a passé un coup de fil hier, à son ami Jonas. J'imagine qu'il a dû tirer quelques ficelles, juste au cas où. Je ne te l'avais pas dit parce que j'étais sûre que tu le prendrais mal.

— Il est certain que ça m'aurait mis en rogne, reconnut-il. Et nous serions tous morts parce que je ne vois pas assez grand. Je m'attendais à ce qu'elle nous attaque avec une petite force de frappe, pas une foutue division blindée.

— Elle sait à quoi tu t'attends. C'est pourquoi nous ne pouvons pas te laisser conduire la stratégie contre elle, Patrick. Tu la connais, elle te connaît, et cela vous aveugle. Laisse Riley mener la mission. On aura l'avantage de l'effet de surprise – Jane ne s'attendait pas à ça.

Bryn montrait les hélicoptères. L'un d'eux rompit la formation, gracieux comme une feuille emportée par le vent, et se dirigea vers une zone dégagée dans le parking peu encombré. L'appareil toucha le sol dans le brouhaha de ses rotors, et un homme de haute stature en descendit. À l'instar des hommes de Jane, il était en tenue de guerre, protections balistiques et armement impressionnant. Près de lui, un second homme, plus petit et plus musculeux, portait ce qui ressemblait aux yeux de Bryn à l'uniforme d'un commandant de l'armée de l'air américaine.

Riley sortit de sa chambre, talonnée par Joe Fideli. Il portait toujours son PS90, mais à deux mains et replié contre sa poitrine dans la position du présentez armes – geste non agressif tout en restant sur le qui-vive. Prêt à couvrir Riley en cas de besoin.

Bryn et Patrick quittèrent également le motel et arrivèrent à hauteur des nouveaux venus en même temps que Riley et Joe.

— Brick, salua Riley en tendant une main à l'homme qui n'était pas en

uniforme.

Il ignora la main tendue et la prit dans ses bras.

— Oumpff. Tu soulèves toujours de la fonte, vieux fou ?

— Ouais, un peu, quand j'ai le temps. On dirait que tu ne t'étais pas trompée pour le grabuge, Riley, répondit Brick.

Il la relâcha, puis son regard sombre et pénétrant se posa tour à tour sur Joe, puis sur Bryn, et enfin sur Patrick.

— Je suis Jonas Wall. Mes amis m'appellent Brick. Riley dit que vous faites partie de cette catégorie. J'espère qu'elle a raison, parce que je viens de jouer très gros pour vous.

— Tu n'es pas le seul, dit Riley en tendant la main à l'homme à côté de Brick. Major Plummer. Ça fait un bout de temps. Dans quel merdier vous êtes-vous fourré, cette fois-ci ?

L'homme haussa les épaules. C'était même impressionnant qu'il soit capable de les soulever avec la masse de muscles qui les garnissait. Ce type faisait forcément du bodybuilding.

— Nous sommes en manœuvres, répondit-il. D'après ce que j'ai vu, j'ai moins de comptes à rendre que ceux d'en face. J'ai toutes les autorisations nécessaires. Alors que leurs opérations sont complètement clandestines, et je peux vous assurer qu'à l'heure actuelle il y en a qui font des pieds et des mains pour se couvrir. Mais, Agent Block, vous avez également un problème. Un gros problème.

Elle éclata de rire.

— Vous voulez dire, en plus des hélicos qui ont failli raser le motel ?

— Oui. Ma mission a été annulée par mes supérieurs ; j'ai reçu l'ordre de me désengager et de rentrer à la base. Ce que je suis en train de faire sans me presser, à cause de problèmes mécaniques, comme vous pouvez le constater.

Son pilote se pencha à l'extérieur, brandissant une clé à six pans.

— De très sérieux problèmes. Mon gars va mettre un certain temps à réparer, sécurité oblige. Quelque chose me dit que ces abrutis ont beau mener cette opération irrégulière pour leur propre compte, ils ont forcément des soutiens au Pentagone. Peut-être même au Congrès. Vous allez devoir vous montrer très prudents. Il y a des magouilles politiques derrière tout ça.

Brick approuva.

— Ils ont déjà infiltré le FBI. D'après ce que j'ai entendu dire, certains clament en haut lieu que tu nous as trahis, et de grosses sommes ont sans doute changé de mains. C'est un vrai sac de nœuds, que les hautes instances vont devoir démêler, mais je doute que vous puissiez compter sur un soutien gouvernemental officiel jusqu'à ce qu'ils s'en soient dépêtrés. *Pharmadene* était déjà un beau merdier depuis le début. C'est maintenant officiellement devenu un borborygme et tout le monde se refile la patate chaude.

— Je me fous de la politique, répliqua Riley. Major, je sais que vous devez regagner vos pénates. Je vous dois une faveur pour être venu à notre

secours. Je ne m'attendais pas à ce que vous ameniez autant... d'artillerie lourde.

— Mieux vaut trop que pas assez, répondit-il en dévoilant ses dents, grandes et très blanches, dans un sourire. Si vous êtes dépassés par les événements, n'hésitez pas à appeler à l'aide. Je ferai ce que je pourrai. Ainsi qu'une partie de mes collègues, au mieux de leurs capacités. Mais vous êtes entre de bonnes mains avec Brick.

Il serra les mains à la ronde, et il était doué pour ça – poignée de main ferme et sèche, en vous regardant dans les yeux. Puis il remonta dans l'hélicoptère, qui s'éleva dans les airs, combinaison de force brute et de grâce mécanique qui donnait le frisson.

— Plummer nous donnera peut-être un quart d'heure d'avance, cria Brick pour se faire entendre dans le mugissement des rotors au-dessus de leurs têtes. Levez le camp. Je vous escorterai jusqu'à destination.

— Et où allons-nous ? demanda Bryn, ce qui lui valut un regard froidement évaluateur de l'homme.

Il était... redoutable, dut-elle reconnaître. Dans le bon sens du terme – comme Joe, il avait opté pour un crâne rasé, ce qui accentuait la présence de ses yeux bruns et de sa peau cuivrée. Une courte barbe encadrait sa bouche, qui paraissait, même en cet instant, sur le point d'esquisser un sourire.

— Top secret, répondit-il avec un clin d'œil. Faites-moi confiance. Je sais de quoi vous avez besoin et je ferai en sorte que vous y arriviez sains et saufs. C'est mon job. Logistique et protection.

— Brick dirige une société de sécurité privée, l'informa Riley. Vous pouvez me faire confiance. C'est un ami.

— Comprend-il dans quoi il met les pieds ? questionna Patrick. Brick, les gens qui sont après nous ont la ferme intention de nous tuer, et ils se moquent bien de ceux qu'ils devront éliminer en cours de route pour atteindre leur objectif. Ils ne sont peut-être pas encore prêts pour un combat de missiles dans l'espace aérien américain, mais ils n'en sont pas loin. Êtes-vous préparé à ça ?

Brick le gratifia d'un grand sourire.

— J'y suis préparé, j'ai le personnel nécessaire et j'ai l'habitude. En voiture, les enfants. On met les voiles.

Il se dirigea alors en direction d'un fourgon de couleur noire assez semblable au leur qui venait de s'arrêter devant eux, et Bryn remarqua pour la première fois la raideur de ses gestes quand il grimpa à l'intérieur. Ce n'était pas très perceptible, jusqu'à ce qu'il se hisse dans la cabine. Sa jambe droite bougeait de façon... anormale.

Riley le nota également.

— Brick a perdu une jambe en Irak, expliqua-t-elle. Il a aussi reçu des éclats d'obus dans la tête. Les médecins disent que c'est un miracle qu'il ait survécu à ses blessures. Il a décidé de faire bon usage de cette seconde chance.

— Vous avez toute confiance en lui ? Vous remettriez votre vie entre ses mains ? demanda Patrick.

— Oui, répondit Riley. Nos vies à tous. Venez.

Et sur ces mots, ils regagnèrent leur propre fourgon. Moins d'une minute plus tard, ils étaient sur la route, encadrés de véhicules d'escorte, leur appui aérien en formation serrée occultant le soleil, et filaient en direction du nord-est.

Au bout d'une demi-heure, les hélicoptères du major Plummer virèrent et se déployèrent dans le ciel pour regagner leur base, et le convoi de fourgons continua à rouler à plus de cent kilomètres à l'heure dans une formation en losange, qu'ils eurent rarement besoin de rompre à cause de la circulation – ce n'était ni les heures de pointe ni la région la plus fréquentée du pays, même s'il y avait beaucoup de semi-remorques sur la route. Bryn se sentait toujours menacée, mais tout de même moins vulnérable que précédemment. Jonas Wall, alias Brick, affichait une assurance à toute épreuve qui semblait pleinement justifiée. Même contre Jane et ses brutes.

Évidemment, il n'avait sans doute pas vu de quoi Riley ou elle-même étaient capables sous la pression. Ou Jane. *Combien sommes-nous ?* Cette question lui revenait sans cesse à l'esprit... et cela la terrifiait. L'opération qu'elle avait découverte dans la maison de retraite consistant à utiliser les corps sans défense de vieillards sans famille comme incubateurs avait pour but de produire des nanites destinés à être siphonnés pour les réimplanter. Le groupe Fontaine avait-il d'ores et déjà atteint cette étape, ou n'était-ce encore qu'un projet ? *Pharmadene* était-il le seul programme pilote mis en œuvre ?

Elle savait que dix soldats comme elle ou Riley pouvaient facilement venir à bout d'une centaine d'hommes. Peut-être dix fois plus. Le rapport de force était aussi disproportionné qu'entre des mitrailleuses et les gourdins de l'âge de pierre. Pour peu que ces soldats nouvelle génération soient dotés d'armements avancés, et... Son esprit se déroba à cette idée. Mieux valait ne pas songer à ce qui pourrait arriver.

— Nous serons bientôt à Wichita, annonça Joe Fideli. Notre escorte fait du super boulot, mais est-ce qu'ils vont nous serrer d'aussi près en ville ?

— Nous serons protégés plus discrètement, répondit Riley. Dès que nous serons sortis de Wichita, nous reprendrons la formation jusqu'à Topeka, où des hommes de Brick prendront le relais. Ceux-ci seront relevés et quitteront le groupe.

— Pas mal, dit Joe. Faut que je bosse pour ce mec. J'adore l'organisation réglée au cordeau, et ce n'est pas si fréquent dans la sécurité privée. Et Bryn, je vous aime beaucoup, mais jusqu'à nouvel ordre, ce n'est pas en travaillant pour vous que je vais payer ma baraque, encore moins les études de mes gosses.

— Je croyais que vous le faisiez par affection pour moi, Joe.

— Aussi, oui. Mais la prime de risque va faire gonfler la facture, répliqua Joe avec un petit sourire carnassier. Je vous parie que Manny vous

dira la même chose.

Il y avait des chances. Rien que la location de ce fourgon blindé à l'épreuve des balles devait se chiffrer à plusieurs dizaines de milliers de dollars.

— Hé, je vous ai déjà offert un job dans mon entreprise de pompes funèbres.

Entreprise qui était à son nom et qu'elle dirigeait, bien qu'elle ait été contrôlée et en partie financée par le gouvernement – puis le trust McCallister. Ils avaient espéré ainsi retrouver la trace de ceux qui avaient été traités à l'Athanax et illégalement ramenés à la vie par M. Fairview, l'ancien propriétaire de ce funérarium. Dans une certaine mesure, Bryn avait été chargée de s'occuper en binôme avec Riley de ceux qui avaient survécu au processus de régénération – s'assurer qu'ils recevaient leurs piqûres, qu'ils ne perdaient pas les pédales et n'attiraient pas trop l'attention. Cela avait fait plus ou moins partie du marché.

Mais tout cela était maintenant terminé, et elle trouvait ça bien triste, parce que ce boulot l'avait rendue... heureuse. Aussi heureuse que pouvait l'être une morte vivante, en tout cas. Elle avait aimé le calme et la tranquillité qu'apportaient les soins aux défunts – et à ceux qui avaient été ramenés d'entre les morts contre leur volonté par la magie d'une super-science. Elle avait été le chef de file d'une partie de ces drogués dépendants malgré eux de l'Athanax. Certains s'étaient adaptés, d'autres avaient renoncé.

Les conséquences du renoncement étaient terribles, car le produit était conçu pour vous maintenir en vie quoi qu'il arrive, et au fur et à mesure que les nanites perdaient de leur efficacité, le corps se... décomposait. Mais vous restiez vivant et conscient jusqu'à la fin.

Bryn s'était juré de ne pas finir comme ça. S'il le fallait, elle ferait promettre à Patrick ou à Joe de la brûler vive dans un incinérateur et de réduire son corps en cendres. Ce serait épouvantable, mais relativement rapide en comparaison.

Ou plutôt non. Elle demanderait à Riley ; elles pourraient faire un pacte de destruction mutuelle. Riley pouvait comprendre.

Le téléphone de cette dernière sonna soudain, ramenant Bryn à la réalité. Riley décrocha, écouta parler son interlocuteur, répondit laconiquement par un monosyllabe et raccrocha.

— Il y a du nouveau. On nous informe qu'ils vont tenter une interception. Brick est sur le coup, mais gardez tous les yeux ouverts.

Le terrain se prêtait en effet à une attaque, songea Bryn. La route se rétrécissait ici, en pleine campagne, ce qui signifiait que leur escorte ne pouvait plus protéger leurs flancs.

Cela dit, les champs plats s'étendant à perte de vue du Kansas n'étaient pas propices à une embuscade.

Ils restèrent néanmoins sur le qui-vive, cherchant des objets assez volumineux pour représenter une menace, et ne virent rien pendant près de

quatre-vingts kilomètres, à moins que leurs ennemis n'aient opté pour des drones de surveillance dotés de caméras thermiques.

Devant eux, Brick actionna son clignotant et s'engagea sur une bretelle de sortie. Bryn s'en étonna, mais elle jeta un coup d'œil sur la jauge de carburant de Joe, qui était à un niveau très bas. Ils venaient de passer un panneau signalant la « dernière station avant 250 kilomètres », et c'était certainement plus sage de s'arrêter maintenant. La station Shell devant eux paraissait ancienne et déserte, et une voie ferrée les en séparait.

Bryn s'attendait à tout type de menace, mais oublia pourtant de s'inquiéter d'engins explosifs improvisés.

Elle vit bien la voiture abandonnée sur le bord de la route, à moitié dans le fossé, à sept ou huit mètres de la voie ferrée. En dépit de son expérience en Irak, de son expérience *personnelle* car le convoi de ravitaillement qu'elle accompagnait avait sauté sur un de ces maudits engins, elle ne l'identifia pas immédiatement comme un danger. Le véhicule était garé de travers, une roue dans le fossé, et affichait un de ces autocollants fluo indiquant que la police avait demandé son enlèvement. Rien d'inhabituel, et cela n'aurait pas présenté de danger à n'importe quel autre moment dans ce pays.

Mais pas aujourd'hui.

Elle ne vit pas l'explosion ; elle venait de tourner la tête pour inspecter l'autre côté de la route. Elle n'entendit pas non plus la déflagration ; avant que l'onde sonore puisse les atteindre et les écraser comme un tank, le souffle avait déjà soulevé leur fourgon dans les airs et l'avait à moitié retourné, et son corps devait gérer l'afflux de tous les stimuli anormaux qu'il recevait – bruits, éblouissement, chaleur, distorsion de la gravité, pression, douleur.

Puis le fourgon toucha le sol sur le flanc avec un fracas étourdissant – que ses tympan saturés ne perçurent qu'à peine – et bascula sur le toit dans le gémissement des vitres blindées qui se gauchissaient et se fissaient. Le véhicule n'avait pas assez d'élan pour faire d'autres tonneaux et s'immobilisa. Bryn ne bougea pas pendant quelques secondes, évaluant l'état de son corps.

Bon pour le service, visiblement. Les sensations douloureuses qu'elle aurait normalement dû éprouver étaient émoussées par l'adrénaline, et si ces foutues saloperies de nanites étaient bons à quelque chose, c'était bien à réparer les dégâts corporels.

L'habitable était empli de fumée, et elle entendit quelqu'un tousser.

— Patrick ?

Ses doigts fouillèrent à l'aveuglette pour trouver l'attache de sa ceinture de sécurité, qu'elle libéra. Elle atterrit sur le cou et l'épaule, et rampa sur le verre brisé.

— Joe ? Riley ?

— Riley RAS, répondit la voix de l'agent fédéral, qui se dégagea de sa ceinture qui la retenait suspendue et se laissa rouler près de Bryn.

— Joe, au rapport, dit Fideli, pris d'une autre quinte de toux. Putain de merde. Hé, Pat, tu fais la sieste ? Parce qu'on a un problème.

Tout en parlant, il s'affairait afin de déboucler sa ceinture. Elle était bloquée, mais un couteau de combat apparut très vite dans la main de Joe, tranchant dans l'épais matériau comme dans de la soie. Riley se recula pour lui faire de la place, et il se laissa choir à côté d'elles de manière bien plus élégante que Bryn ou Riley, mais il devait avoir l'habitude.

Pas de réponse de Patrick. Maintenu par sa ceinture, il semblait inconscient, et ses bras ensanglantés pendaient dans le vide. Joe jura entre ses dents, se mit à genoux et sectionna la sangle qui le retenait. Sans attendre qu'il le lui demande, Bryn l'aida à le réceptionner. Derrière elle, elle entendit des bris de glace et des grincements de métal ; Riley était en train de défoncer la portière côté passager à coups de pied puissants. Une fusillade s'était engagée dehors, des échanges nourris claquant avec fracas, soutenus par le grondement sourd d'un klaxon qui se rapprochait à grande vitesse. *Qu'est-ce que c'était encore que ce bordel ?*

Joe avait empoigné Patrick sous les aisselles et dégageait à reculons, tirant son ami avec lui. Bryn secoua le brouillard qui lui embrumait l'esprit et se tourna vers la vitre craquelée à côté d'elle. Elle finit de la briser avec une série de coups de poing pour regarder dehors, faisant fi des coupures et des fractures.

Une lumière aveuglante avançait vers eux à très grande vitesse, et le hurlement du métal dominait les bruits du combat. Elle comprit que la vibration provenait de la voie ferrée... au travers de laquelle leur fourgon était renversé, et que la lumière provenait des phares d'une locomotive noire qui fonçait droit sur eux et allait les réduire en bouillie tel le poing de Dieu.

Riley l'enregistra aussi. De l'autre côté du fourgon, elle agrippa Joe à bras-le-corps et tira de toutes ses forces pour les sortir du véhicule, lui et Patrick, puis recula jusqu'au fossé.

Bryn sauta par la fenêtre qu'elle venait de briser, atterrit sur une poutre d'acier trépidante, et n'eut pas le temps de se relever... juste celui de rouler dans le gravier et les traverses de bois entre les rails.

Le train gronda au-dessus d'elle comme un ouragan, noire tempête vrombissante d'acier et de fumée, métal hurlant crachant des étincelles. Face contre terre, la joue enfoncée dans les graviers, Bryn fut submergée par l'odeur de l'huile brûlée.

Elle n'entendit pas le train percuter le fourgon, mais il avait dû dégager l'obstacle, car il poursuivit sa rugissante avancée au-dessus de sa tête, puis ralentit progressivement jusqu'à s'immobiliser, sans l'avoir dépassée.

Elle s'assura qu'il ne bougeait plus, puis rampa en tremblant entre les roues fumantes, se laissa glisser du talus et roula dans un fossé tapissé d'herbe, parsemé de débris de la voiture piégée.

Plus haut sur la route, la bataille faisait rage.

La moitié des fourgons de leur escorte étaient bloqués de l'autre côté de la voie de chemin de fer par le train ; les deux autres unités de Brick étaient toujours opérationnelles et arrosaient leurs adversaires – il y en avait aussi

dans ce putain de train – de tirs de couverture pour les empêcher de viser Riley, Pat et Joe, qui étaient exposés. Il ne fallut à Bryn que quelques secondes pour appréhender la situation. Elle concentra son attention sur l'unité d'assaut équipée de protections balistiques complètes dans les wagons de marchandises, qui avait fait coulisser les portes et mitraillait les fourgons de leur escorte avec des fusils semi-automatiques pour s'en débarrasser d'abord.

Bryn remonta sur le talus, saisit à deux mains la portière arrière côté passager de l'épave de leur fourgon éventré et se prépara à l'effort. *Tout est question de levier*, se dit-elle. La portière déjà déformée pendouillait dans le vide. *Allez !*

Elle tira de toutes ses forces, le métal gémit et frémit, mais la portière tenait bon.

L'un de leurs agresseurs dirigea ses tirs sur elle. Elle sentit l'impact des balles qui pénétraient sa chair, mais passa outre ; ce n'était que de la douleur à encaisser, les nanites s'occuperaient du reste. Sa seule préoccupation était la portière du fourgon.

Elle tira violemment, la tordit, et la dernière charnière céda, lui laissant dans les mains la lourde plaque blindée.

Bryn la souleva, contourna le véhicule fumant, et plongea dans le fossé où se trouvaient Joe, Patrick et Riley. Cette dernière vint à son aide et elles positionnèrent la portière au-dessus d'eux, de façon à protéger les deux hommes, quelques secondes avant que les tirs ennemis se concentrent sur eux.

— Mesdames, dit Joe en reprenant son souffle, j'ai l'impression d'être inutile.

— Vous êtes le seul à pouvoir tirer, haleta Bryn. Rassuré ?

Joe sourit de toutes ses dents. Son visage maculé de sang à cause d'une blessure au cuir chevelu lui donnait l'air d'un farouche guerrier. Il avait toujours son arme de poing – Bryn n'avait pas eu le temps de prendre le sac où se trouvaient ses armes avant de quitter le fourgon – et il rampa jusqu'à la limite de la protection de la portière blindée.

— On y va, dit-il, et elles abaissèrent la portière de quelques centimètres devant lui.

Il tira six balles en trois secondes environ, déplaçant le canon de son arme par petits mouvements vifs et précis.

— Terminé.

Elles ramenèrent la portière pour le couvrir, et la riposte fut beaucoup moins soutenue.

— J'en ai eu cinq sur six. Le dernier salopard a bougé.

— Vous avez touché les gilets ? demanda Riley

— Vous me prenez pour un amateur ? Je vise la tête, merci.

Il prit deux ou trois profondes inspirations, puis opina du chef.

— On y va.

Elles répétèrent la manœuvre et Joe plaça six autres tirs. Quand il signala

qu'il avait fini, une salve désordonnée égratigna encore l'acier, puis les armes se turent.

L'ennemi battait en retraite.

Joe demeura néanmoins en position de tir. Il éjecta le chargeur vide, en inséra un nouveau et fit coulisser la glissière d'un mouvement fluide. Dix secondes s'écoulèrent. Quinze. Vingt. Les muscles des bras de Bryn commençaient à la brûler sous l'effort, et elle vit que Riley tremblait aussi.

Elle entendit alors un cri derrière elle ; l'un des hommes de Brick leur faisait signe depuis son fourgon criblé d'impacts.

— Les gars, notre taxi est là, dit-elle. Joe, vous pouvez porter Patrick ?

— Je vais plutôt le tirer, répondit-il en rengainant son arme pour prendre le corps toujours inconscient de son ami sous les aisselles. À trois ?

Ils comptèrent jusqu'à trois et se mirent en mouvement en direction du fourgon, Joe traînant Patrick sur le sol pendant que Bryn et Riley maintenaient la portière blindée au-dessus de leurs têtes. Quand ils furent arrivés, des hommes de Brick qui en avaient réchappé – deux au moins étaient étendus sur la route – chargèrent Patrick à l'intérieur, puis aidèrent Joe, Riley et Bryn à monter. L'un d'eux voulut soulever la portière blindée, et son visage exprima la surprise quand il se rendit compte de son poids.

Le comique de la situation frappa Bryn, qui ravala ses gloussements paniqués. Elle reprit ses esprits tandis que le reste des mercenaires s'entassaient avec eux dans le fourgon, et appliqua ses doigts sur le cou de Patrick. Son pouls était fort et régulier, mais il avait reçu un sale coup à la tête et présentait de nombreuses contusions.

— Il est vivant ? s'enquit le commandant du groupe.

Il ressemblait un peu à Brick, en miniature – petit, musculeux, visiblement formé à gérer les situations de crise. Il s'était attribué le rôle du tireur, sur le siège passager, et sans leur laisser le temps de répondre, il fit feu par la fenêtre du fourgon sur les survivants de l'unité qui les avait attaqués. Un ennemi fut abattu ; les autres se mirent à couvert.

— Il va s'en remettre, répondit Joe. Commotion cérébrale, sans doute. Heureusement, je ne vois pas de fracture crânienne.

— Nous disposons d'une unité médicale d'urgence, dit le commandant. Quelqu'un d'autre a été blessé ?

— Rien qui nécessite des soins, répondit Bryn.

Ce n'était pas de la désinvolture ; elle savait qu'elle avait reçu cinq ou six blessures par balles, mais elles s'étaient déjà refermées et les projectiles avaient été expulsés. Elle n'avait pas encore complètement cicatrisé, mais c'était en bonne voie. Les nanites étaient d'une efficacité redoutable. Elle aurait presque pu aimer ces petits salopards... sans les effets secondaires.

Comme de voir le sang sur le visage de Joe et d'éprouver l'envie quasi irrésistible de le lécher et de mordre dans cette chair fraîche et tendre...

Elle détourna la tête et ferma les yeux.

— Riley, dit-elle.

— Ouais, répondit Riley. Je sais. Tenez bon.

— Un problème ? demanda le chauffeur.

Il enclencha la marche arrière, contourna habilement l'autre véhicule abandonné qui bloquait le chemin – compte tenu de la fumée s'échappant du bloc-moteur, il n'était plus utilisable – et écrasa la pédale d'accélérateur.

— Rien qui vous concerne, lui répondit Riley. Quel est le programme ?

Le fourgon recula à une vitesse terrifiante – Bryn n'aurait jamais imaginé qu'on puisse rouler aussi vite en marche arrière, mais l'homme qui était au volant semblait parfaitement à son aise. Elle décida que la meilleure chose à faire était de ne pas regarder et reporta son attention sur le tireur, qui introduisait un nouveau chargeur dans son P90 militaire avec sélecteur de tir autorisant le tir en rafale.

— On décroche de ce piège à rats et on se regroupe, dit-il. Je ne suis pas un bleu, mais c'est la première fois que je vois déployer une telle puissance de feu pour tuer quatre personnes, en dehors des diplomates et des trafiquants de drogue. Seigneur, qui avez-vous mis en rogne, les gars ?

— Mieux vaut que vous ne le sachiez pas, répondit Riley. Information classée secrète. Quel est votre nom, soldat ?

— Vous pouvez m'appeler Harm, ou le Fléau, dit-il. Tout le monde m'appelle comme ça.

— Sérieux ? Vous aimez jouer les gros bras ?

Il émit un petit rire sans joie.

— Harmon Strang, troisième du nom. Harm pour faire plus court. Ce n'est pas pour me vanter, madame.

— Je ne crois pas que ce soit votre genre, Harm, dit Bryn. Les gars de votre acabit n'ont pas besoin de ça.

— Vous savez parler aux hommes. Ça me donnerait presque envie de me faire tuer pour vous.

Son sarcasme était grinçant, comme la froide tristesse brûlant dans ses yeux sombres.

— Je ne peux pas en dire autant des deux gars que j'ai laissés là-bas.

— Je suis désolée, dit Bryn. Des amis ?

— Des collègues, répondit-il. Les risques du métier. Mais je suis sûr qu'ils ne s'imaginaient pas finir sur le bord d'une route du Kansas. Du beau gâchis.

Il n'avait pas tort.

Ils avaient atteint une portion plus large de la route et le pilote redressa le véhicule en un dérapage contrôlé qui fit monter un cri d'angoisse dans la gorge de Bryn, qu'elle parvint de justesse à réprimer en faisant appel à toute sa volonté. Riley devait éprouver les mêmes sentiments, à en juger par le regard qu'elles échangeaient.

Quant à Joe, il souriait à pleines dents, comme s'il n'avait jamais été aussi heureux de toute sa vie. Shooté à l'adrénaline. Il en subirait le contre-coup plus tard, mais pour l'instant, il était prêt à sauter d'une falaise

avec un cri de guerre et à mitrailler tout le monde pendant sa chute. Un vrai soldat jusqu'à la moelle.

Ils accélérèrent sur la bretelle d'accès, virant sur les chapeaux de roues dans un crissement de pneus pour rejoindre l'autoroute, et filèrent sur le pont qui enjambait la voie ferrée et sous lequel se trouvaient le train, les restes de leur fourgon coupé en deux et de la voiture piégée, ainsi que le second véhicule d'escorte, à présent inutilisable. Depuis cette position élevée, Bryn contempla les corps éparpillés sur le bitume comme des jouets cassés. Il y en avait beaucoup plus que les deux hommes qu'ils avaient perdus. De l'autre côté des rails, les deux autres fourgons de Brick avaient quitté la route pour s'abriter derrière les murs de béton de la station-service... qui était fermée et abandonnée, découvrit Bryn. C'était un piège depuis le début.

Une embuscade parfaitement préparée.

Les deux fourgons de Brick démarrèrent et accélérèrent pour les rejoindre sur l'autoroute... où leur convoi prit sa vitesse de croisière. Il était amputé de deux véhicules, mais ils allaient beaucoup plus vite. Harm contacta son chef via son téléphone cellulaire.

— Cette route ne me plaît pas, Brick, trop rectiligne et rien pour se mettre à couvert. Quelles sont nos options ?

— On n'en a pas beaucoup, répondit la voix de Brick dans le haut-parleur. Des renforts sont en route, mais tu as raison, on fait une cible idéale. Pas moyen de se mettre à couvert. Tout le monde va bien chez vous ?

— McCallister a été touché, mais toujours vivant. Les autres m'ont l'air prêts au combat.

— Qu'ils le restent, dit Brick, parce que mon petit doigt me dit que ce n'est pas terminé.

Brick avait raison, et c'est seulement grâce à leurs pilotes de combat qualifiés que les quatre fourgons ne finirent pas en amas de tôle froissée. Ils n'avaient en effet parcouru que quelques kilomètres lorsque deux semi-remorques entrèrent en jeu pour tenter de leur faire quitter la route. L'affrontement avec ces mastodontes fut presque aussi violent qu'avec le train, mais les fourgons avaient l'avantage de la vitesse et de la maniabilité, et l'un des hommes de Brick au moins était un tireur d'élite. Il abattit l'un des conducteurs en moins de trente secondes, puis immobilisa le second camion avec quelques tirs bien placés dans le bloc-moteur.

— Brick, appela Harm alors qu'ils s'éloignaient du dernier semi-remorque qui disparaissait rapidement derrière eux. On est presque à sec, mec. Donne-moi de bonnes nouvelles.

— Ravitaillement en carburant pour bientôt, répondit Brick. Colle-moi aux fesses. On va voir si ces engins sont vraiment tout-terrain et faire la nique à ces enforçés en coupant à travers champs.

Moins d'un kilomètre plus loin, le pilote de Brick quitta brusquement la route pour s'engager dans la terre meuble, puis vira brutalement à droite, en plein... dans un champ de maïs.

— Putain de merde, jura Harm en se retenant au tableau de bord. J'espère qu'il sait ce qu'il fait.

Le fourgon de Brick couchait les plants sur son passage, et les autres purent le suivre sans le perdre de vue dans cette trouée au milieu des hautes tiges vertes agitées par le vent d'été. Une odeur de terre et d'herbe écrasée les enveloppait, un peu comme quand on tond la pelouse, ce qui était complètement dément vu la taille des graminées qu'ils abattaient.

Cela ne dura pas longtemps ; le fourgon de tête émergea bientôt des maïs pour déboucher dans un étroit chemin de terre, creusé de profondes ornières séchées par le soleil, que le fermier et ses ouvriers devaient utiliser. Ils le suivirent à une vitesse beaucoup trop élevée pour ce type de terrain, laissant derrière eux un sillage de poussière qui brillait dans l'air chaud et sec comme le doigt de Dieu pointé sur eux. Pour la discrétion, c'était raté.

— Où allons-nous ? demanda Joe. Je n'aime pas beaucoup votre plan si on tombe sur des planteurs de maïs en colère armés de canons sciés.

— Détendez-vous, répondit Brick dans le téléphone. Nous sommes en lieu sûr.

Encore une fois, il avait raison.

La ferme elle-même – typique du Kansas avec ses murs de bois blanchi à la chaux et ses huisseries peintes en roux – était située dans une zone dégagée de plus de deux kilomètres carrés, juste à côté d'une immense grange rouge et d'une tour métallique brillante qui pouvait servir de silo à grains ou de citerne à eau, Bryn n'était pas une spécialiste. L'ensemble paraissait bien entretenu et parfaitement normal.

Jusqu'à ce que les portes de la grange s'ouvrent avec la lenteur de charnières hydrauliques, se révélant d'un acier aussi épais que le portail du silo à missiles Titan de Manny Glickman. Brick pénétra à l'intérieur et s'immobilisa rapidement ; le fourgon où se trouvait Bryn le contourna et se gara juste à côté avec une précision militaire. En une dizaine de secondes, tous les véhicules étaient alignés dans la grange, dont les portes reprirent leur position initiale derrière eux.

— Les mains en l'air, ordonna une voix masculine dans un haut-parleur. Tout le monde. Nous avons des lunettes infrarouges et nous verrons si vous n'obéissez pas.

Bryn s'exécuta immédiatement, et les autres l'imitèrent, sauf Patrick, qui n'avait pas repris connaissance. Il fallut donner des explications à la voix désincarnée, mais ils furent finalement autorisés à descendre de leurs véhicules et à se mettre en ligne contre le mur, sans baisser les bras.

— Je n'aime pas ça, dit Riley, et Bryn perçut dans son regard cet éclat métallique sauvage, cette même soif brûlante qu'elle ressentait au creux de l'estomac. Je croyais qu'on était en lieu sûr.

— Je n'ai jamais dit qu'on était chez nous, répondit Harm, qui montra l'exemple.

Il s'avança contre le mur, et Bryn le rejoignit à contrecœur. Elle se

sentait exposée, elle bouillait de colère, et lorsque Joe vint se placer à côté d'elle, il lui lança un regard préoccupé.

— Pas de panique, lui dit-il.

J'ai vraiment l'air si mal que ça ? Probablement. Elle respira un grand coup à fond et se concentra sur le motif du bois des planches devant ses yeux. Enfin, cela ressemblait à du bois, mais ce n'en était sûrement pas si les portes d'entrée étaient blindées.

Brick ne se joignit pas à eux contre le mur. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Bryn le vit parler à voix basse avec deux individus sortis de ce qui ressemblait à une salle de contrôle à en juger par les consoles et les commandes qu'elle distinguait à l'intérieur. Elle ne pouvait pas entendre ce qu'ils disaient depuis sa position, mais Riley fronça les sourcils en se tournant à demi vers Harm.

— Ils parlent russe ?

Harm haussa les épaules.

— Nous vivons dans un monde multiculturel.

— Est-ce que nous sommes dans une base d'*agents russes* ?

— Pourquoi ? Ça vous pose un problème ?

— En dehors du fait que je suis un agent du FBI, vous voulez dire ?

— Nous sommes tous amis aujourd'hui, que je sache, répondit-il avec un sourire qui n'avait rien d'innocent. La Guerre froide est finie. De plus, qu'est-ce que foutaient des espions russes dans une ferme au fin fond du Kansas ?

Elle le bombarda d'un regard si noir que Bryn s'attendait à ce qu'elle le transperce... mais avant qu'elle puisse répondre, si toutefois elle en avait l'intention, Brick revint vers eux.

— Vous pouvez baisser les bras, dit-il. Mais gardez vos mains bien en vue. Ils vont nous faire le plein de carburant, puis nous reprendrons la route.

— Brick, bordel de merde, qu'est-ce que...

Joe Fideli hocha la tête, interrompant Riley au milieu de sa phrase.

— Écoutez, mon petit, je sais que vous avez prêté serment de loyauté et tout le bazar et je respecte ça, mais Brick, Harm et moi-même avons un certain nombre de choses en commun. Un, nous ne sommes pas employés par l'Oncle Sam. Deux, nous l'avons été à une période de notre vie, et nous ne l'avons pas oublié. Alors, je ne sais pas ce qu'est ce foutu endroit, mais je sais que ces gens ne sont pas des ennemis du gouvernement fédéral ou du peuple des États-Unis d'Amérique, et je vous suggère de laisser tomber, parce que sans eux, nous finirons à l'état de cadavres sur le bord d'une route.

Ça ne plaisait pas à Bryn plus qu'à Riley, mais elle reconnut la sagesse de ces paroles. Elle faisait confiance à Joe, et croyait effectivement qu'il serait resté loyal à sa patrie s'il avait estimé que ces gens représentaient une menace. Et même si elle connaissait mal Brick ou Harm, elle était persuadée qu'ils étaient faits du même bois et animés du même patriotisme d'anciens militaires... qu'elle partageait aussi.

Elle hochait donc la tête. Riley restait butée.

— Je veux savoir ce qu'il se passe, dit-elle.

— Dans ce cas, posez la question à Brick... C'est votre ami.

— Je ne plaisante pas, Joe. Je ne peux pas fermer les yeux sur...

— Il le faudra pourtant, répondit-il froidement. Littéralement, fermez les yeux et imaginez-vous dans un autre endroit s'il le faut, mais si vous merdez maintenant, Riley, vous allez tous nous faire buter. Et que se passera-t-il si vous provoquez une fusillade et qu'ils découvrent à quel point Bryn et vous êtes *bien entraînées* ? Vous ne croyez pas qu'ils voudront en apprendre davantage ?

Il avait insisté sur ces deux mots en haussant les sourcils.

Riley encaissa le coup. Soudain, elle ne se voyait plus comme un agent du FBI... mais comme un rat de laboratoire qui valait des milliards. Elle était déjà passée par là et ne voudrait pour rien au monde se retrouver dans les labos des chercheurs russes pour y subir les mêmes horreurs.

Bien sûr, les vêtements de Bryn troués d'impacts de balles et tachés de sang malgré l'absence de toute blessure apparente pouvaient leur mettre la puce à l'oreille... mais après l'explosion et ses reptations dans le fossé, elle était assez crasseuse pour que le sang et les déchirures passent inaperçues.

Riley finit par se rendre à la raison – pas explicitement, mais elle cessa au moins de protester, ce qui était suffisant. Ils restèrent debout sans dire un mot pendant que Brick et ses hommes faisaient reculer les véhicules jusqu'à la pompe à essence, qui se trouvait à l'extérieur. Les deux Russes – si c'était bien ce qu'ils étaient, un homme et une femme qui ressemblaient à un couple d'Américains moyens – attendirent avec eux. Leurs yeux captaient tout, vifs et mobiles, détaillant et évaluant chacun des nouveaux arrivants.

Quand Patrick se mit à grogner et bougea faiblement, la femme échangea un regard avec son partenaire, puis s'avança vers eux. Elle s'agenouilla près de Patrick, dont les paupières papillonnaient, et qui grognait toujours.

— Pas de fracture visible, mais il pourrait y avoir un œdème, dit-elle. Et presque certainement une commotion cérébrale. Vous devriez le conduire à l'hôpital le plus vite possible pour éviter des lésions permanentes. Une perte de connaissance aussi longue est une indication de blessures sérieuses.

Elle s'était exprimée dans un anglais parfait, sans accent perceptible.

— Merci, docteur, mais nous avons les choses en main, répondit Bryn.

Ce n'était qu'une supposition, mais les manières calmes et professionnelles de la femme lui paraissaient très familières. Même si elle n'éprouvait pas un amour inconditionnel pour le corps médical.

— Tout ira bien.

La femme haussa un sourcil, puis les épaules, et retourna auprès de son compagnon. C'était cependant aimable de sa part d'avoir proposé ses services ; elle n'y était pas obligée, d'après l'accord qu'ils avaient conclu avec Brick.

Bryn s'agenouilla à son tour près de Patrick, dont les paupières battirent

de nouveau. Il n'avait pas tout à fait repris connaissance, mais n'était plus totalement inconscient non plus. Elle examina ses pupilles. Pas de dilatation unilatérale, ce qui était une bonne chose, mais la femme médecin russe avait raison ; il devait être vu par un professionnel qualifié pour un bilan complet. La médecine d'urgence sur le champ de bataille avait ses limites, et beaucoup de patients passaient l'arme à gauche à cause de complications secondaires passées inaperçues.

— Nous sommes parés, annonça Brick, et Bryn se retourna, découvrant tous leurs véhicules dans la cour de gravier. Embarquez-le. Nous avons rendez-vous avec l'équipe médicale dans une demi-heure.

— Et comment allons-nous faire ça avec Jane à nos trousses ? demanda Joe.

— C'est mon problème, répondit Brick. En route.

— Un instant, dit la femme russe, s'avançant de nouveau vers eux en fronçant les sourcils. Vous avez été touchée.

Elle s'adressait à Bryn, les yeux fixés sur les taches de sang à peine visibles sous l'herbe écrasée et la boue qui maculait son tee-shirt. Bryn se figea une seconde, jetant un regard furtif à Joe, lui aussi en alerte.

— Ce n'est pas mon sang, dit-elle avec une ébauche de sourire. Je vais bien, merci de vous en inquiéter. Joe, aidez-moi à porter Patrick dans le fourgon, voulez-vous ?

Joe réagit au quart de tour. Il prit Patrick sous les aisselles et Bryn s'empara de ses pieds. Joe aurait très bien pu le porter sans son aide, mais elle avait besoin d'un prétexte pour se soustraire au regard inquisiteur de la femme. Ensemble, ils l'installèrent sur la banquette arrière. Riley contourna le véhicule et grimpa près du blessé de l'autre côté. Brick s'installa au volant et Bryn se dirigea vers le côté passager.

— Attendez, insista la doctoresse russe. Soit vous avez été touchée soit vous avez dépouillé un cadavre criblé de balles. Il n'y a pas d'autre explication pour...

Avec calme, Brick sortit une carabine à canon scié de sous son siège et la braqua sur les deux agents russes.

— On s'entendait tous si bien. Mais j'imagine que la détente ne dure jamais longtemps, pas vrai ? Laissez la fille tranquille, sauf si vous avez envie d'entendre toutes les horreurs qu'elle a subies alors qu'elle était retenue prisonnière dans un entrepôt, entièrement nue, avant qu'on vienne à son secours. Oui, elle a dépouillé un cadavre. Qu'elle avait d'abord tué elle-même. Vous n'auriez pas fait la même chose ?

Sa diatribe délivrée froidement et la lueur dans ses yeux renforçaient la menace de l'arme qu'il pointait sur eux, et même si les deux Russes ne levèrent pas les mains pour se rendre, ils s'abstinrent de poser d'autres questions. Brick passa sa carabine à Joe, qui grimpa sur la banquette derrière lui, le canon toujours dirigé sur le couple.

— Merci pour l'hospitalité, les gars, lança-t-il. La prochaine fois, on

pourrait se faire un petit frichti, qu'en dites-vous ? Pour moi, ce sera vodka et bortsch.

Brick exécuta une manœuvre rapide et fluide et prit la tête du convoi. Ils quittèrent la ferme en rebroussant chemin. Cette fois-ci, ils ne coupèrent pas par le champ de maïs, mais suivirent les sentiers de terre battue qui permettaient de rejoindre l'autoroute.

— Cette arme est cool. Est-ce que je peux la garder ? demanda Joe.

— Sûrement pas, répondit Brick en tendant la main. C'est un héritage de famille... Tu n'as qu'à t'en procurer une, mec, ajouta-t-il affectueusement, passant naturellement au tutoiement entre amateurs d'armes.

— J'avais du beau matos, moi aussi, mais un putain de train lui est passé dessus.

— On dirait le début d'une bonne vieille chanson de country, répliqua Brick en souriant, avant de lui redonner la carabine. Tu peux me la garder au chaud.

— Gaffe, mec, c'est comme ça que j'ai épousé ma femme.

Leur petit échange amical allégea quelque peu la tension qui nouait le ventre de Bryn, mais elle ne pensait pas qu'ils étaient sortis de l'auberge pour autant.

— Comment connaissiez-vous cet endroit, Brick ? demanda-t-elle.

— J'ai bossé pour eux il y a quelques années. On est devenu potes. Aussi potes que peuvent l'être des types comme nous, en tout cas. Ce sont de braves gens. Un peu crispés, mais qui ne l'est pas de nos jours ?

— Ce sont des espions russes opérant sur le territoire américain, intervint Riley. Ils ont de bonnes raisons de l'être.

— Ils vont lever le camp et mettre les voiles avant que tu aies le temps de faire ton rapport, dit Brick. Ce qui est très dommage, parce qu'ils avaient une bonne petite planque ici, au milieu de nulle part. Ce n'est pas comme s'ils dissimulaient des ogives nucléaires.

— Qu'est-ce qu'ils font ici, alors ? demanda Bryn.

— C'est une base de ravitaillement, répondit-il. Nourriture, vêtements, abri, assistance médicale, communications, ce genre de trucs. Vous voyez le topo. La CIA possède des bases similaires à travers toute l'Europe, et aussi en Russie. Ça fait partie du jeu, ma chère.

— Je ne considère pas ça comme un jeu.

— C'est là que vous avez tort. C'en est un, un jeu qui ne finit jamais, et où il n'y a jamais de gagnant. On marque des points, on perd des points, les joueurs changent et les camps aussi, mais le jeu lui-même ne s'arrête jamais. Il dure depuis que les premières nations du monde se sont mises à parlementer au lieu de se faire la guerre. L'espionnage est le second plus vieux métier du monde. Il est d'ailleurs assez comparable au premier, sauf qu'on le fait pour son pays.

Bryn ne savait pas trop si ces propos étaient destinés à la déprimer ou à l'inspirer, mais elle s'inquiétait davantage de l'état de santé de Patrick, qui

était en train de revenir à lui – et d’après l’accélération de sa respiration quand il ouvrit les yeux, il devait souffrir de désorientation et de nausées.

— Patrick ?

Elle lui prit la main ; après quelques secondes d’hésitation, il tourna la tête vers elle.

— Comment va ta tête ?

— Je crois que je t’envie tes nanites, répondit-il en essayant de sourire, sans réellement y parvenir. Qu’est-il donc arrivé, bon Dieu ?

— Engin explosif improvisé. La voiture sur le bord de la route était piégée, on a fait un tonneau, tu t’es cogné la tête, il y a eu une bataille rangée. On s’est même fait percuter par un train, dit Bryn. Désolée que tu aies raté ça. C’était épique. Il y avait aussi des espions russes.

— Tu me fais marcher.

— Si seulement.

— Seigneur. Où est Jane ?

— Je ne sais pas exactement, mais j’imagine qu’on va la revoir bientôt. Nous avons rendez-vous avec une équipe médicale, qui va t’examiner.

— Pas la peine, protesta Patrick, mais Bryn le trouvait bien trop pâle et ses pupilles lui paraissaient bizarres. Donnez-moi une arme.

— Pas question que je me sépare de ma jolie carabine des familles, dit Joe. Je viens juste de l’avoir. Repose-toi, Pat. Il n’y a pas de danger pour l’instant.

Il s’était exprimé d’un ton léger et désinvolte, mais quand il jeta un coup d’œil par-dessus l’appui-tête, Bryn vit qu’il était inquiet.

— Brick, sommes-nous loin du point de rendez-vous ?

— Quinze minutes après qu’on aura rejoint l’autoroute.

Joe ne lui dit pas d’aller plus vite, mais Brick saisit le message et le fourgon accéléra autant que le lui permettait la route sillonnée d’ornières. Patrick s’accrochait vaillamment à sa ceinture, le teint verdâtre. Si mal entretenue que fût l’autoroute, elle leur parut lisse comme de la soie quand les roues du fourgon s’engagèrent finalement sur la surface plane du bitume, et Patrick (et les autres aussi) poussa un soupir de soulagement. Les fourgons qui les escortaient se placèrent autour d’eux sur la route à deux voies – plus réellement une formation en losange, mais c’était tout ce qu’ils pouvaient faire étant donné les conditions. Et Brick appuya de nouveau sur l’accélérateur, explosant les limites de vitesse au point que les champs de blé et de maïs qui défilaient derrière les vitres se muèrent en un kaléidoscope coloré.

Patrick referma les yeux, et Bryn sentit sa main se crispier dans la sienne.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-elle.

Pas de réponse. La peur lui comprima le cœur.

— Patrick !

Sa main se ramollit dans la sienne, mais il ne rouvrit pas les yeux. Et il ne répondit pas plus quand elle appela de nouveau son nom.

— Brick ! s'écria-t-elle, consciente de la panique qui montait dans sa voix. Brick, il a de nouveau perdu connaissance !

Elle savait que c'était mauvais signe, aussi tenta-t-elle de le réveiller en frottant ses phalanges sur son sternum – une sensation très désagréable qui faisait réagir la plupart des gens.

Aucune réaction. Il respirait toujours, et quand elle prit son pouls, elle le trouva rapide, mais régulier.

— Cinq minutes, répondit Brick. Je ne peux pas faire mieux.

Elle savait qu'il avait raison, mais cela lui parut une éternité. Elle avait laissé ses doigts sur le cou de Patrick, là où battait son pouls, et sa peau lui parut moite. Il était sans doute en état de choc. Il fallait le réchauffer avant que sa pression artérielle ne chute trop gravement.

L'attention de Bryn était tellement focalisée sur Patrick qu'elle fut surprise lorsqu'ils ralentirent. Relevant la tête, elle vit que le fourgon de tête obliquait brutalement sur la gauche – encore une fois dans une voie de service non signalée. La route, cette fois-ci, était moins cahoteuse et moins longue, et ils s'immobilisèrent bientôt dans une zone dégagée près de ce qui ressemblait à une station-service abandonnée.

Un semi-remorque noir sans marques distinctives était garé dans le parking. Dès que le convoi de fourgons se fut arrêté, le hayon de la remorque se releva, et trois hommes en jaillirent, en tenue civile, mais porteurs de sacs médicaux rouges. Tout se passa très vite. Ils placèrent Patrick sur une civière et le chargèrent dans la remorque, qui se révéla être une unité de soins médicalisés bien équipée. Pas de place pour les observateurs, et Bryn dut rester dehors, avec les autres, pendant qu'ils faisaient un bilan de l'état de santé de Patrick.

Ce ne fut qu'au bout de quinze longues minutes que le chef de l'équipe médicale mobile – du moins, Bryn supposa que c'était le médecin chef – sortit faire son rapport.

— Une vilaine commotion cérébrale, annonça-t-il. Pas de fracture crânienne, mais il y a des hématomes et un œdème. On va le garder ici et procéder à des examens plus poussés ; il a besoin de calme et de repos, ce qui veut dire qu'il ne reprendra pas la route avec vous. Vous voulez rester avec lui ?

Oui, Bryn le voulait. Désespérément. Mais cela ne servirait à rien – qu'à lui faire du mal, et Patrick serait le premier à l'encourager à poursuivre leur mission et à terminer le boulot, ou tous leurs efforts auraient été vains. En restant avec lui, elle risquait même de conduire Jane jusqu'à Patrick au moment où il était le plus vulnérable.

Alors, elle ravala son désir et répondit :

— Non. Je prendrai de ses nouvelles, mais je ne peux pas rester.

Le médecin ne parut pas surpris, et lui tendit une petite carte vierge avec un numéro de téléphone manuscrit.

— Voilà mon numéro, dit-il. S'il est comme nos patients habituels, il

nous signera une décharge pour quitter l'unité bien avant que ce soit raisonnable, mais nous nous assurerons qu'il est hors de danger avant de le laisser faire. D'autres choses qu'on doit savoir ?

— Nous sommes dans la merde jusqu'au cou, répondit Brick, et vous n'êtes pas à l'abri, alors préparez-vous. Rendez-vous dans un endroit sûr et barricadez-vous.

— Compris, monsieur.

Le médecin devait être un vétéran des zones de conflit, songea Bryn. Il avait accueilli cette information avec calme, et remonta dans la remorque pour donner des ordres à ses hommes. Le hayon fut refermé, et les chauffeurs – qui devaient également être entraînés au combat, supposa Bryn – mirent le moteur en marche et s'éloignèrent sur le chemin de terre dans la direction opposée à l'autoroute. Ils avaient manifestement une autre destination en vue.

La radio de Brick grésilla alors qu'ils se dirigeaient vers leur propre véhicule et il répondit :

— Parlez !

— Monsieur, on détecte une activité au nord-est.

— Des hélicos ?

— Non, monsieur, ça pourrait être un drone. Je n'aime pas beaucoup ça, monsieur. Il faut vous mettre à couvert immédiatement.

— Fenêtre d'action ?

— Pas plus de dix minutes.

— Bon Dieu, fiston, tu sais qu'on est dans le putain de Kansas, ici ? C'est plat comme une table, et on ne peut pas distancer un drone. Avons-nous de quoi le descendre ?

— Rien dans la zone en ce moment, monsieur. Je suis en communication avec notre base aérienne la plus proche, mais j'ai comme l'impression qu'ils préfèrent ne pas se salir les mains en descendant un de leurs propres joujoux les plus coûteux, même sans pilote.

Saisissant son propre téléphone, Bryn vérifia leur position sur une carte. *On est à côté. Juste à côté.*

Brick et ses hommes discutaient toujours leurs options, et Joe fit quelques suggestions, mais elle se pencha en avant en brandissant son téléphone.

— Ici, dit-elle. Dirigez-vous sur ces coordonnées. Magnez-vous le train et poussez les moteurs à fond. C'est notre seule option.

— C'est parti, dit Brick à Joe, et il se pencha sur la radio pour donner des ordres à ses hommes.

Il ne demanda même pas où ils allaient ; peu lui importait, à vrai dire, songea Bryn. *Attends un peu que je raconte ça à Annie.* C'était en effet l'obsession d'Annie pour les attractions familiales complètement kitsch quand elle était adolescente qui avait éveillé ses souvenirs ici, au beau milieu de nulle part.

Ils mettaient à présent le cap sur Strataca, le musée souterrain des mines

de sel de Hutchinson.

Chapitre 4

— Tenez, dit Riley en glissant une barre protéinée dans la main de Bryn.

Elle n'avait pas réellement eu conscience de la faim qui la tenaillait, devenue une sorte de constante pour elle, mais se rendit compte qu'elle fixait la nuque de Brick depuis beaucoup trop longtemps, ce qui n'était sûrement pas bon signe. Elle s'humecta les lèvres, qu'elle trouva salées, et remercia Riley d'un signe de tête tout en sortant la friandise de son emballage.

La pâte avait un goût de sciure, de colle vaguement sucrée et de faux chocolat, mais Bryn fut surprise de sentir sa faim apaisée – pas autant qu'après un bon steak bien épais et presque cru, mais elle était ainsi moins susceptible de se transformer en zombie avide de chair fraîche dans l'espace confiné de leur fourgon. Ce qui n'aurait pas été raisonnable, et très salissant.

Elle engloutit trois barres... Riley également, ce qui signifiait que l'autre femme était elle aussi en manque de protéines. La situation devenait compliquée à gérer pour elles, mais au moins elles étaient encore capables de penser rationnellement et de comprendre quand elles fonçaient droit dans le mur et devaient corriger leur trajectoire.

Mais le mur... Eh bien, le mur était toujours là, et Bryn savait que Riley ne l'oubliait pas davantage.

— Route 50, indiqua-t-elle en montrant la bretelle de sortie.

Le convoi bifurqua à une vitesse frôlant l'insanité, et Bryn se cramponna à son siège comme à une bouée de sauvetage.

— Cap à l'ouest et mettez la gomme. Nous allons au Musée des mines de sel d'Hutchinson.

— Attendez, un *musée* ? s'exclama Brick. Vous comprenez que ce drone pourrait larguer une bombe et faire sauter tout ce putain...

— Ce sont des mines souterraines, l'interrompt Bryn. Il y a une rampe d'accès qu'ils utilisent pour acheminer et évacuer les équipements lourds, nous pourrions y pénétrer directement avec les véhicules – couverture immédiate. Les mines elles-mêmes comportent près de cent douze kilomètres de galeries creusées sous la couche rocheuse dans un bloc de sel si dur qu'on ne peut même pas y planter des clous. Le drone ne sera pas capable de faire sauter tout ça.

— Devons-nous nous inquiéter de pertes civiles ? s'enquit Brick.

Question sensée, que Bryn avait déjà explorée sur son téléphone.

— Le musée est fermé le lundi, on devrait donc être tranquilles de ce

côté-là. Ils ne sont pas non plus en sureffectif de personnel. Nos ennemis enverront peut-être une équipe au sol, mais ils auront beaucoup de mal à parvenir jusqu'à nous. Si nous bloquons l'ascenseur et sécurisons la rampe d'accès, la descente sera très longue – deux cents mètres au-dessous du niveau du sol par un escalier très étroit. Je suis pratiquement certaine qu'ils ne prendront pas ce risque, parce qu'un seul d'entre nous serait capable de défendre cette issue.

— Pas des conditions idéales, mais ça fera l'affaire, dit Brick. Ils ne pourront pas maintenir le drone très longtemps dans les airs ; si les gens ont l'impression que des opérations militaires sont conduites sur le sol américain, ça devient très mauvais pour eux. Ils espéraient pouvoir nous infliger une frappe rapide et définitive en rase campagne. L'attaque d'une attraction touristique leur paraîtra moins séduisante. Ils ne sont pas prêts à tout.

— Pas encore, dit Riley.

Brick ne répondit rien. Ils roulèrent en silence dans le grondement du moteur du fourgon et le gémissement des pneus qui avalaient les kilomètres de bitume des routes du Kansas. Ils semblaient glisser sans effort, avec cette fausse impression de facilité que donne la vitesse. Pourtant, Bryn avait une conscience aiguë de la menace du drone quelque part dans le ciel nuageux, qui s'avavançait vers eux avec la même froide efficacité. Ils ne s'en rendraient sans doute même pas compte si le pire devait se produire. L'armement lourd embarqué par le drone réduirait leurs fourgons en cendres et il était fort peu probable que les nanites, même nouvelle version, puissent survivre à une frappe aérienne directe.

Bonne façon de partir, lui souffla une partie traîtresse de son cerveau. *Mieux vaudrait peut-être en finir ici et maintenant. Avant de faire des choses irrévocables.*

Mais si elle abandonnait maintenant, plus rien n'arrêterait le groupe Fontaine et leur odieux programme. Ces gens-là n'avaient pas de pitié, pas de compassion, pas de remords. Et elle devait rester en vie pour les combattre s'ils voulaient avoir une petite chance de les arrêter.

Si séduisante que fût la perspective d'en finir une fois pour toutes dans une gerbe de feu, ils devaient pourtant remporter cette bataille à tout prix.

Ils dépassèrent le panneau du Musée des mines de sel, qu'ils verraient bientôt apparaître, et Brick ouvrit sa radio.

— Virage très serré sur la droite imminent, les gars – tenez-vous prêts. Heure d'arrivée prévue de notre petit ami ?

— Le petit oiseau va sortir, répondit l'opérateur radio. Environ une minute. Ça va être chaud, patron.

Les drones n'étaient pourtant pas uniquement des machines à tuer automatisées ; on pouvait les utiliser pour toutes sortes de missions, simple reconnaissance ou ravitaillement jusqu'aux bombardements effectifs, et ils étaient toujours pilotés – à distance – par des équipes parfaitement entraînées. C'était l'une des raisons de leur efficacité – cette flexibilité leur permettait de

réagir en temps réel. Celui-ci n'était pas forcément en mission d'attaque air-sol, mais il était plus sûr de supposer que l'ordre lui en serait donné si la situation s'y prêtait. Et de toute façon, dans la rase campagne du Kansas, l'aéronef n'avait certainement pas été envoyé pour cartographier un territoire inconnu ou pister des talibans.

Bryn se surprit à chercher l'avion sans pilote dans le ciel, alors qu'elle savait pertinemment que c'était inutile ; les drones étaient extrêmement difficiles à repérer même quand on connaissait leur trajectoire. Elle agrippa la poignée de sécurité alors que le fourgon négociait le virage annoncé. Les roues décollèrent du côté gauche ; le véhicule ne bascula pas, mais ne ralentit pas non plus l'allure, ou la décélération lui parut négligeable.

Ils percutèrent la barrière du parking avec suffisamment de force pour la faire voler en éclats, projetant des fragments de chaîne dans les airs tels des confettis d'acier. Devant eux, après la zone de stationnement de taille modeste, se trouvait un bâtiment bleu de forme circulaire ; ce n'était pas ce qu'ils cherchaient. Bryn afficha la carte aérienne et zooma.

— À l'arrière du bâtiment, dit-elle. Vous trouverez une grille et un portail. Défoncez le portail et continuez tout droit – la rampe d'accès est située à environ trente mètres. Une fois que nous serons sous la chape de béton, le drone perdra le visuel, mais il lâchera peut-être quand même ses charges en misant que la structure s'effondrera sur nous avant qu'on puisse s'enfoncer sous la terre. Ce n'est pas le moment de ralentir.

Elle espérait de toutes ses forces que le Musée n'était pas doté d'un système de surveillance ou de sécurité dernier cri. Elle espérait aussi que les opérateurs du drone hésiteraient à bombarder un bâtiment public, sur le sol américain, en l'absence de cible identifiée. Si c'était un drone militaire – ce qu'ils étaient *tous* censés être – et si cette opération était menée par des complices de leurs ennemis au sein de l'armée, il y aurait forcément des dissensions dans les rangs, dans la chaîne de commandement, et donc de fortes chances que l'opération soit suspendue.

En revanche, si le drone était tombé entre des mains privées, dont les motivations n'étaient que pécuniaires, alors tout pouvait arriver.

Le pilote de Brick était bon, vraiment excellent. Ils défoncèrent le portail en grillage derrière le bâtiment sans ralentir, et moins de dix secondes plus tard, la structure de béton de la rampe se profila devant eux, puits d'obscurité que Bryn crut être, l'espace d'une seconde où son cœur s'arrêta, un obstacle solide... Mais ils s'engouffrèrent en trombe dans l'ouverture, percutant un second portail dans la foulée. Le pilote avait allumé ses phares, et le temps que Bryn reprenne son souffle, ils dévalaient toujours aussi vite une forte pente dans un étroit tunnel.

Les autres fourgons étaient juste derrière eux.

Bryn se prépara à la déflagration, tous les muscles contractés, mais rien ne se produisit. Au bout d'une vingtaine de secondes à ce régime, le conducteur leva le pied de l'accélérateur, et le convoi de quatre fourgons

descendit en roue libre la galerie creusée dans la roche qui s'enfonçait dans les profondeurs de la terre. Les parois du tunnel changèrent d'aspect, d'abord semblables à du calcaire – couche géologique aquifère – avant de prendre une teinte grisâtre scintillante comme du diamant.

Le sel gemme.

Ils avaient réussi.

Dans l'obscurité oppressante, les murs étincelants semblaient se rapprocher, puis soudain, les faisceaux de leurs phares parurent baisser d'intensité – ou plutôt non, se déployer. Ils avaient atteint le bout de la rampe, et débouchèrent dans une vaste salle circulaire et encombrée. Ils n'étaient certainement pas dans les zones accessibles au public. Il s'agissait d'une sorte d'espace d'entreposage pour le matériel d'excavation et d'entretien des galeries. Ils roulèrent sur une grande grille de fer, un peu comme celles que l'on installe sur les routes de campagne pour empêcher le bétail de passer mais qui laissent circuler les voitures et les piétons. Un conduit d'évacuation, comprit Bryn, une sorte de bouche d'égout géante destinée à dévier les eaux de pluie qui pouvaient ruisseler par la rampe. Un contact prolongé avec le sel dissoudrait ce dernier et toute la structure s'effondrerait. Bryn frissonna à cette idée.

Les quatre fourgons s'arrêtèrent à la suite les uns des autres et coupèrent leur moteur. Bryn descendit de voiture pour inspecter les murs. Elle trouva une armoire électrique, actionna l'interrupteur et des projecteurs de chantier s'allumèrent au-dessus d'eux.

Ils découvrirent une féerie argentée qui chatoyait sous les lumières, veinée sporadiquement des ocres et des bruns sourds des minerais prisonniers de la roche saline. Bryn effleura la paroi du bout des doigts. Les cristaux paraissaient durs comme de l'acier, et leurs surfaces étaient tranchantes si l'on n'y prenait garde. Elle se lécha un doigt, le fit courir sur le sel et goûta. Les parois de cette salle étaient... comestibles. Cela tenait quasiment du miracle. Vraiment très bizarre.

Cela lui rappela de nouveau sa faim.

— Nous sommes hors de portée du drone, dit Brick derrière elle, mais nous allons devoir songer à une stratégie d'évacuation. Il va leur falloir un moment pour mettre sur pied une unité d'assaut, mais ils finiront par venir, et je veux avoir décroché à ce moment-là. Mon boulot consiste à vous escorter jusqu'à Kansas City, et je compte bien y parvenir sans perdre d'autres hommes, nom de Dieu. Après ça, j'aime autant vous prévenir, je ne suis plus dans la course. Toute cette histoire s'est révélée plus coûteuse et malsaine que nous ne l'avions imaginé.

Il se tenait près de Joe Fideli et de Riley Block, et Bryn les rejoignit. Le calme, la présence solide et rassurante de Patrick lui manquaient terriblement.

— Séparons-nous, proposa-t-elle. Nous continuerons tous les trois à pied jusqu'à l'espace public du musée, d'où nous pourrons sortir, pendant que vous et votre équipe repartirez par le même chemin. Cette partie des galeries est en

chantier, elle sera balisée et éclairée, et débouchera forcément dans les zones publiques. Vos quatre véhicules regagnent l'autoroute, et vous vous séparez. Un des fourgons vient nous récupérer. Diviser pour régner. Ils ne disposent que d'un seul drone et pas pour longtemps.

Brick considéra son plan quelques secondes, puis hocha la tête.

— D'accord, dit-il. Harm, tu conduiras un des fourgons ; affecte des pilotes aux deux autres. On va rester ici une vingtaine de minutes et puis on fout le camp.

— Tu devrais attendre plus longtemps, intervint Riley. Les drones ont une grande autonomie. Celui-ci pourrait survoler la zone un certain temps.

— Il le pourrait sans aucun doute, acquiesça Brick. Mais il ne le fera pas.

— Parce que ?

Le sourire carnassier de Brick était presque effrayant.

— Parce qu'on a nos informations et on sait que la sortie du drone est officieuse. Les chaînes de commandement en sont actuellement avisées, et tu peux me croire sur parole que dans vingt minutes l'opération sera annulée, l'aéronef rappelé à sa base et ordre donné aux opérateurs d'oublier qu'ils ont fait voler leur joujou au-dessus du Kansas. Les autres auront droit à une visite guidée de la prison disciplinaire militaire de Leavenworth. Il y a de toute évidence des traîtres à la solde de Jane parmi les officiers de commandement, mais aucun ne sera prêt à encourir la cour martiale pour elle. Nous avons l'avantage côté renseignement. Pour l'instant, en tout cas.

— Ne prends pas la grosse tête non plus, dit Joe. En tout cas, si nous avons une ouverture, il faut la saisir. Le temps n'est plus aux hésitations.

— Ça me va, dit Riley. On fait comme a dit Bryn, les gars. Notre fenêtre d'action est étroite. Dès qu'ils seront privés de leur drone, ils vont envoyer une équipe au sol, mais on peut sortir d'ici avant leur arrivée si on se magne le train.

— Emportez des sacs d'évacuation, dit Brick avec un signe de tête à Harm, qui se dirigea au pas de course vers le fourgon le plus proche, dont il revint chargé de quatre sacs à dos camouflage. On y a ajouté des Glocks et des chargeurs. Désolé de ne pas pouvoir vous fournir d'équipement plus lourd, mais nos stocks se réduisent à la portion congrue et nous avons pour principe de ne jamais distribuer d'armes illégales à des civils.

— Ça ira, répondit Bryn.

Elle sortit le Glock de son sac, le chargea et accrocha l'étui à sa ceinture pour pouvoir dégainer plus vite.

— Prêts ?

Joe Fideli jeta son sac sur l'épaule. Il était armé d'un fusil, très certainement issu de l'arsenal personnel de Brick, et Riley, comme Bryn, avait sorti son pistolet.

Ils se mirent en route en direction de la galerie balisée où étaient annoncés des travaux. Bryn consulta rapidement le plan qui se trouvait à

l'entrée dans une vitrine lumineuse. Cette galerie longeait la mine et donnait sur une zone éclairée en vert : le musée ouvert au public. Il semblait y avoir une sorte de train, pas l'idéal pour seulement trois personnes, et un autre moyen de transport appelé « wagonnets ».

— Exactement ce qu'il nous faut, dit Bryn. Par ici.

Courir lui fit du bien. Son corps aimait le mouvement et ses muscles lui furent reconnaissants d'avoir l'occasion de se dégourdir. Riley suivit facilement son rythme, et Joe leur emboîta le pas – même sans être amélioré par les nanites, il tenait néanmoins son rang. Son endurance serait forcément moindre que la leur, mais ils n'avaient pas beaucoup de distance à parcourir à cette allure. Au bout d'environ huit cents mètres, ils tombèrent sur une porte métallique. Elle était verrouillée, mais les forces combinées de Bryn et de Riley vinrent à bout du mécanisme.

Seul problème, l'éclairage de l'autre côté dépendait d'un autre circuit électrique, et c'était comme de plonger dans l'espace inconnu.

Joe eut vite fait de brandir une torche tactique, dont il balaya les parois de l'immense chambre dans laquelle ils venaient d'entrer alors que la porte se refermait derrière eux. Comme la précédente, cette pièce était creusée dans le sel, qui formait un tapis granuleux sous leurs pieds. Le faisceau de la torche éclaira une autre armoire électrique, et Joe actionna les interrupteurs.

Les luminaires, plus sophistiqués que ceux de la zone précédente, révélèrent un grand espace vide au plafond assez bas et oppressant. L'air, au moins, était frais. Cette zone devait faire partie du circuit touristique et des wagonnets électriques reliés à des bornes étaient alignés, prêts à servir. Bryn s'avança pour en débrancher un. Riley et Joe grimpèrent derrière elle tandis qu'elle mettait le contact. Il y avait également un vieux train datant du début du XX^e siècle, véritable relique avec ses wagons chargés de caisses en bois étiquetées « dynamite », qui n'avaient pas vu d'explosifs depuis plus de cent ans. Elle appuya sur l'accélérateur et le wagonnet se mit en route dans un bourdonnement. Bryn accéléra – ils n'avaient pas à s'inquiéter des visiteurs, après tout – et ils dépassèrent plusieurs ramifications de la galerie principale, sombres et obstruées. On devait facilement se perdre dans la mine si l'on s'écartait des circuits ouverts au public.

Ils virent des pancartes – apparemment des nouvelles toilettes, puis une salle de spectacle... et une zone de stockage de films. Bryn songea que l'environnement était effectivement parfait pour la préservation des vieilles bobines de pellicule – sec, frais, pratiquement ignifuge.

Domage qu'ils n'aient pas le temps d'y jeter un coup d'œil de plus près. Elle adorait tout ce qui était ancien et historique.

Mais la survie passait avant tout.

Le trajet s'effectua sans encombre ; Bryn suivit les indications dans les tunnels larges et voûtés creusés dans la même matière grisâtre étincelante striée de veines sombres, jusqu'à ce qu'ils débouchent dans une immense salle en forme de dôme. « La Grande Chambre », lut-elle sur un écriteau. Le nom

était bien choisi : c'était effectivement *très* grand.

— Les ascenseurs, dit Riley, qui montrait une vaste cabine industrielle à l'autre bout de la pièce.

Bryn y dirigea le wagonnet et freina à seulement quelques mètres. Bondissant du wagon, elle s'apprêtait à appeler l'ascenseur...

Mais avant qu'elle puisse le toucher, un cliquetis métallique se fit entendre au-dessus d'eux.

Bryn recula aussitôt, jetant un regard inquiet à Riley et Joe.

— Ce n'est pas moi qui l'ai appelé, les informa-t-elle. Quelqu'un descend.

— Merde, jura Joe. Combien de temps ?

— À cette profondeur ? Environ une minute et demie, répondit Riley. Il faut se mettre à couvert.

Leur unique avantage, songea Bryn, était que quiconque se trouvait dans cet ascenseur serait pris au piège dans la cabine. Des cibles faciles. Et la cabine était grillagée, ce qui ne leur offrirait pratiquement aucune protection.

Elle éprouva un début de nausée à l'idée de ce qu'elle allait peut-être devoir faire, mais elle savait aussi qu'elle n'avait pas le choix. S'il s'agissait de Jane, ou d'hommes à elle, elle ne devrait pas flancher et le combat serait sans merci d'un côté comme de l'autre.

— Séparons-nous, ordonna Bryn, qui se précipita derrière un gros bloc de sel cubique qui faisait partie de l'exposition et constituait une protection balistique aussi bonne que l'acier.

Riley choisit l'un des piliers qui supportaient la chambre, et Joe un tableau d'informations planté au milieu de la salle.

Ces quatre-vingt-dix secondes parurent durer une éternité tandis qu'ils écoutaient le cliquètement de l'ascenseur bringuebalant qui descendait lentement vers eux. Bryn vérifia que son Glock était chargé et armé, s'essuya les paumes sur son jean et se mit en position derrière son bloc de sel, canon pointé sur la cabine dès qu'elle la vit arriver. Celle-ci n'était pas éclairée, et Bryn n'avait aucun visuel sur les occupants et ignorait jusqu'à leur nombre. Elle prit une profonde inspiration quand la porte métallique coulisssa latéralement.

Elle retira aussitôt son doigt de la détente. Des *agents de sécurité*. Deux, en uniforme – un jeune en bonne condition physique, l'autre bedonnant et grisonnant. Ils avaient des armes de poing – des revolvers – mais ne paraissaient pas dangereux. Juste nerveux. Elle aurait dû se douter que le musée était gardé... Les galeries abritaient des vieux films, sans doute d'autres objets précieux. Il y avait toujours un marché pour les objets rares. Le musée devait posséder au minimum des systèmes d'alarme silencieux pour la protection de ces trésors.

C'était bien le problème quand on devait prendre des décisions au pied levé sans disposer du temps de s'informer correctement. On oubliait toujours un truc.

Les deux hommes sortirent de l'ascenseur, sans remarquer Bryn, qui était pourtant pile en face d'eux. Cela en disait assez long sur leurs compétences.

— Ce n'est rien, dit le plus jeune. Crois-moi, ces détecteurs de mouvement se déclenchent pour un oui ou pour un non. Le plus souvent, c'est un animal. Mais ils ne s'attardent pas dans le coin. Il n'y a rien qui les intéresse, ici.

— Et c'est aussi un chat de gouttière qui a allumé les lumières ?

Ainsi donc, l'homme plus âgé était le cerveau de l'équipe. Il fut aussi le premier à voir Bryn, et l'arme qu'elle pointait sur eux. Visiblement surpris, il ne courut pas se cacher pour autant, mais se contenta de braquer le canon de son revolver sur elle.

— Lâchez votre arme, mademoiselle ! Tout de suite !

— Impossible, répondit-elle. Monsieur, vous êtes en joue depuis deux autres angles. S'il vous plaît, lâchez votre arme et allongez-vous à plat ventre sur le sol.

— Vous bluffez, rétorqua le plus jeune.

Il souriait à pleines dents en menaçant Bryn de son arme.

— Je crois qu'on tient un voleur, Bud.

Bud n'avait pas l'air convaincu. L'assurance de Bryn l'avait destabilisé. Tant mieux. Elle ne voulait surtout pas faire du mal à ces gens.

— Elle ne bluffe pas, intervint Riley depuis son pilier, dont elle se détacha pour aligner le canon de son arme sur les deux hommes.

— Les fusils l'emportent sur les revolvers, ajouta Joe, qui venait à son tour de quitter son abri. C'est comme à pierre-feuille-ciseaux, sauf qu'on joue pour de vrai.

Son argument porta. L'homme le plus âgé prit aussitôt la sage décision de lâcher son arme alors que le plus jeune dévisageait encore les nouveaux arrivants en écarquillant de grands yeux. Au bout de quatre secondes, quand il vit que son partenaire (ou son chef) était déjà à plat ventre au sol, le gamin comprit qu'il allait se faire tirer dessus. Pris de panique, il jeta son arme loin de lui et leva haut les mains au-dessus de sa tête. Un peu comme s'il avait l'intention de plonger plutôt que de se rendre.

— À plat ventre, fiston, lui intima Joe en lui faisant signe du canon de son fusil. Fais comme ton copain.

Le jeune homme se laissa tomber à genoux, les mains toujours levées, et parut tout à coup décontenancé.

— Tu peux utiliser tes mains, dit Joe en soupirant.

— Merci, bafouilla le type, qui s'allongea face contre terre.

Plus expérimentée que les deux autres dans ce genre d'intervention en tant qu'agent du FBI, Riley les prit en charge avec calme et efficacité. Elle leur immobilisa les mains dans le dos avec des attaches autobloquantes, puis confisqua leurs armes qu'elle fourra dans son sac à dos.

— Bon, dit-elle en tapotant l'épaule de Bud. Le système d'alarme. Est-il

aussi relié au central de la police ?

— Oui, répondit l'homme. Ils seront là dans deux minutes. Vous feriez mieux de dégager, et vite.

Il semblait sûr de lui, et Bryn l'aurait cru sur parole si elle n'avait pas jeté un coup d'œil – de même que Riley – à son jeune acolyte, qui paraissait troublé.

— Bien tenté, dit Riley. Bryn, le système d'alarme est seulement local. Nous ne risquons plus rien. Je vais vous dire ce qu'on va faire : on appellera la police en partant pour que vous ne restiez pas trop longtemps bloqués ici.

Elle se remit debout et se dirigea vers l'ascenseur, où les deux autres la rejoignirent. Bryn referma sur eux la porte de la cabine, et l'ascenseur commença immédiatement à remonter.

— Vous avez appuyé sur le bouton ? demanda-t-elle à Riley, qui était la plus proche du panneau de commandes.

L'ascenseur dépassa le plafond de la Grande Chambre, et les lumières disparurent, les plongeant dans l'obscurité la plus totale tandis que la cabine métallique s'élevait en cahotant. Bryn avait l'impression de se trouver dans un train fantôme, oppressant et branlant, et elle dut prendre plusieurs profondes inspirations pour évacuer la sensation d'être prise au piège.

— Non, je n'ai rien touché, répondit finalement la voix de Riley, calme et dépourvue d'émotion. Je vous parie qu'on aura de la compagnie en arrivant en haut, et que ce ne seront pas des flics d'opérette.

— D'un autre côté, ils pourront croire que c'est ce que nous sommes, au moins pendant une seconde, fit valoir Bryn. Ils savent sans doute qu'il y a des agents de sécurité et qu'ils sont descendus.

— Et vous croyez que ça va les arrêter ? Si ce sont les hommes de Jane, ils se moqueront bien de trouver des innocents sur leur chemin.

Vrai. Malheureusement. Bryn compta les secondes ; quand elle arriva à soixante-dix, elle dit posément :

— Préparez-vous. Aplatissez-vous contre les parois.

Joe et Riley se placèrent sur la gauche, Bryn sur la droite, et quand la lumière pénétra dans la cabine à travers le grillage, ils entendirent des bruits métalliques et sentirent l'odeur des armes à feu. *Le pire des scénarios*, songea Bryn dans un sursaut d'adrénaline, et le temps parut ralentir.

Tous ses mouvements étaient accélérés.

Ce serait trop long d'ouvrir la porte ; ils auraient le temps de se faire tirer dessus à de multiples reprises, probablement dans la tête. Empoignant la grille à deux mains, elle la repoussa violemment, la désolidarisant de son ancrage, et l'abattit sur deux de leurs attaquants qui se retrouvèrent aplatis dans le hall du musée. Sans marquer aucune pause, Bryn jaillit de la cabine, mit en joue, et ce fut comme si elle disposait d'une visée infrarouge pour abattre les hommes armés qui l'entouraient avec une précision millimétrée.

Elle fit feu à sept reprises, aussi vite qu'elle pouvait presser la détente, et fit mouche à chaque fois. Épaule contre épaule avec elle, Riley tira dans le

même mouvement. Le hall était redevenu silencieux, hormis les mouvements saccadés des corps tombés au sol, avant que Joe sorte de l'ascenseur. L'odeur du sang et des tripes se mêlait à celle de la poudre.

C'était bien des hommes de Jane, mais cette dernière n'était pas avec eux. Et pour autant que Bryn puisse en juger, pas de Régénérés parmi eux. Dans tous les cas, ils avaient été mis hors de combat avec une balle dans la tête. Bryn s'accroupit et ramassa deux fusils d'assaut ; elle en lança un à Riley et passa la courroie de l'autre en travers de sa poitrine, avant de regarder autour d'elle. L'endroit était exigu. Une boutique de souvenirs sur la droite qui vendait des tee-shirts, des gilets à capuche et – inévitablement – des objets dans la thématique du sel comme des lampes ou des épices. Le comptoir d'un petit restaurant retint son attention ; elle le contourna et s'engouffra dans les cuisines par la porte à double battant, où étaient stockées les réserves de nourriture. Ils servaient là des plats basiques, comme des hamburgers. Les matières premières étaient conservées sur place. Elle s'empara de viande de bœuf hachée en vrac conditionnée dans des tubes, qu'elle empila dans son sac à dos.

Riley, à défaut de Joe, avait compris son intention ; elles échangèrent un regard entendu pendant que Joe vérifiait le pouls des ennemis qu'elles avaient abattus. Relevant la tête après la dernière vérification, il secoua la tête.

— OK, les filles, c'est officiellement une boucherie, et vous commencez à me fichier les jetons, déclara-t-il. Faut nous tirer d'ici très vite. Nous venons de devenir des ennemis publics.

Bryn acquiesça. Deux camions d'aspect menaçant appartenant aux hommes de Jane étaient garés dehors, mais ils étaient très certainement équipés de balises GPS. Les voler serait complètement absurde, à moins de vouloir conduire Jane droit sur eux.

— Allons-y.

Avant de partir, Bryn prit tout de même le temps d'appeler le 911.

— Sept hommes armés morts dans le Musée des mines de sel, annonça-t-elle. Deux agents de sécurité vivants ont besoin d'assistance dans les galeries.

Elle raccrocha dès qu'elle se fut assurée que le répartiteur avait bien reçu le message, puis rejoignit Riley et Joe, qui étaient déjà au milieu du parking.

Ils quittèrent le musée à pied.

Il y avait peu d'éléments pour leur permettre d'avancer à couvert, mais ils se débrouillèrent en s'abritant derrière des arbres et en empruntant des fossés. Quand ils atteignirent l'intersection avec la route principale, Bryn se retourna vers le musée, et repéra un fourgon noir qui se dirigeait vers eux à toute allure. Le timing était presque parfait.

Le fourgon ralentit à peine, juste le temps qu'ils grimpent à bord.

Brick leva la tête de sa carte tandis que Bryn refermait la portière, et le fourgon accéléra.

— Des problèmes ?

— Rien d'ingérable, répondit Riley.

Joe ne dit rien, mais un muscle de sa mâchoire tressaillit. Rien de tout ça ne lui avait plu, mais c'était un professionnel et il garda ses réserves pour lui.

— Sommes-nous poursuivis ?

— Les hommes de Jane nous encerclent, dit Brick. Mais ils se sont séparés pour prendre en chasse les autres véhicules. Ceux que vous avez liquidés au musée étaient chargés de ce côté du piège.

Il savait donc qu'ils avaient rencontré des problèmes, et ne leur avait posé la question que pour savoir s'ils lui mentaient. C'était un test, auquel ils avaient échoué. Bryn croisa le regard de Riley et sut que l'agent du FBI l'avait également compris.

— Désolée, dit-elle. Mais je n'ai dit que la vérité. Nous avons géré.

— Vous avez laissé un monceau de cadavres derrière vous, fit-il remarquer. Certains d'entre eux se trouvaient aussi dans le train, ce qui peut les mener jusqu'à moi. Alors, tu m'excuseras si je ne suis pas tout amour et confiance au moment où je te parle.

— C'est là qu'on se sépare, Brick ? Parce que j'aimerais garder mon fusil de fiançailles, dit Joe.

Il avait tenté de prendre l'air désinvolte, mais le cœur n'y était pas. L'ambiance était sombre et tendue dans le fourgon, et pendant quelques instants, ils auraient presque pu en venir aux mains.

Puis Brick se fendit d'un sourire. Un sourire forcé, mais qui signifiait qu'il acceptait de laisser couler.

— Notre nuit d'amour n'est pas terminée, Joe, répondit-il. Tu peux le garder encore un peu. Mais je vous préviens tous amicalement : ne vous avisez pas de me mentir à nouveau, ou nos chemins se sépareront immédiatement. Je suis clair ?

— Oui, monsieur, répondit Bryn.

Riley renâcla un peu, mais finit par hocher la tête, ainsi que Joe.

— Navré, les gars, mais ça dépasse ce pour quoi nous avons signé, et on pensait pourtant savoir où on mettait les pieds.

— Aucun plan ne résiste au premier engagement, dit Joe. Le tout est de savoir en changer sans perdre de vue ses objectifs. C'est ce qu'on fait, Bryn. Haut les cœurs.

Elle s'efforça de sourire, puis ferma les yeux un moment, tandis que le fourgon filait à toute allure vers l'étape suivante.

Étonnamment – et c'était peut-être encore pire – ils ne subirent pas de nouvelle attaque jusqu'à Wichita, et pas non plus jusqu'à Kansas City. Personne ne disait rien, mais ils pensaient tous que c'était de mauvais augure. Pourtant, cela signifiait peut-être que l'absence d'appui militaire avait sapé la contre-offensive de Jane, et que la perte d'autant de fantassins si tôt dans l'opération l'avait obligée à réviser sa stratégie.

Bryn s'accrochait à ce mince espoir, sans trop oser y croire.

Le fourgon de Brick bifurqua plusieurs fois après être entré dans les

faubourgs de la ville, puis s'arrêta dans une zone industrielle – ancienne, pratiquement déserte, pleine d'entrepôts à louer et envahie d'herbes folles. Un autre fourgon les y attendait, moteur coupé.

— Bon, dit Brick. C'était bien sympathique, mais notre association s'achève ici. Riley, je t'adore, mais ne m'appelle plus jamais. Ce ne sera pas la peine.

— Je t'en dois une pour le fourgon, répondit Riley en lui tendant la main.

Il la serra en souriant.

— Tu me dois beaucoup plus que ça, et je t'enverrai la facture. Le véhicule a le plein de carburant, n'est pas fiché et ne peut être relié à aucun d'entre vous. Il y a un ordinateur portable à l'intérieur, tout aussi intraçable. Si vous avez besoin d'autre chose, j'espère pour vous que vous avez autant de contacts que vous êtes vernis.

Il pivota ensuite vers Joe, et ils échangèrent une poignée de main solennelle.

— Tu viens bosser avec moi quand tu veux, mec.

Joe hocha la tête.

— Heureux d'avoir travaillé avec toi.

Enfin, il se tourna vers Bryn.

— Vous n'allez pas nous dénoncer ? demanda-t-elle.

Il éclata de rire mais, si étonnant que cela puisse paraître, ne sembla pas prendre ombrage de ses inquiétudes.

— Vous avez payé pour ma loyauté, elle vous reste acquise, répliqua-t-il. Si quelqu'un m'engage dans un an pour vous descendre, ce sera une autre histoire, mais je ne change pas de camp comme une girouette. Et je vous promets que personne de mon équipe ne vous trahira.

— D'accord, accepta-t-elle, avant de respirer un grand coup. Encore une chose. Pourriez-vous surveiller ma famille ? Je m'inquiète que Jane les utilise pour faire pression sur moi. Je vous paierai.

Les sourcils de Brick s'agitèrent légèrement et il demeura silencieux pendant une minute.

— Votre famille est constituée de gens normaux ? demanda-t-il enfin.

— Normaux, c'est beaucoup dire. J'ai une tante qui a quatre pouces. Mais ils ne sont impliqués dans rien de tout ça, et j'aimerais que les choses restent ainsi.

Il réfléchit quelques instants.

— Je vais voir ça, dit-il. J'aime autant vous prévenir, je ne suis pas sûr d'accepter le boulot. Mais je vais aller jeter un coup d'œil, et je vous donnerai au moins de leurs nouvelles. Ça vous va ?

— Ça me va, dit Bryn, et ils se serrèrent la main pour sceller leur accord. Merci, Brick. Je regrette qu'on se soit rencontrés comme ça.

— Ouais, moi aussi. Dans d'autres circonstances, vous auriez pu me plaire, ma jolie.

Elle acquiesça, prit le sac à dos qu'il lui avait donné précédemment et quitta le fourgon. Tandis qu'ils se dirigeaient tous les trois vers l'autre véhicule, le chauffeur en descendit pour rejoindre celui de Brick comme lors d'un échange de prisonniers. Tout s'effectua en silence et avec efficacité, et lorsque Joe s'installa au volant et Bryn dans le siège passager, le fourgon de Brick quittait déjà tranquillement le parking.

— J'ai l'impression de m'être fait plaquer, dit Joe en mettant le contact. Attachez vos ceintures, les filles, ça va secouer. Bryn, vous faites le copilote.

Elle avait déjà retrouvé l'adresse que Pansy leur avait envoyée et entra les coordonnées dans le GPS.

— On est à huit kilomètres, dit-elle.

— Cool. On ne va pas attendre longtemps pour savoir à quelle sauce on sera mangé.

Il engagea le fourgon sur la route et suivit l'itinéraire clignotant de la carte. Bryn respira à fond et regarda autour d'elle. L'après-midi glissait doucement vers le crépuscule, et la circulation était peu dense dans cette partie de la ville même aux heures de pointe, si tant est que ce concept existe à Kansas City. Dans les rues, les gens vaquaient à leurs occupations habituelles, qui consistaient dans ce quartier à pousser de vieux caddies rouillés ou à fouiller dans les poubelles.

D'ailleurs, à ce propos... Cela lui déplaisait, mais Bryn saisit son sac à dos, l'ouvrit et en sortit l'un des tubes de viande hachée maintenant tiède.

— Il faut recharger nos batteries, dit-elle à Riley, qui opina du chef.

Riley fendit le cylindre en deux dans le sens de la longueur et s'empara à pleine main d'une poignée de viande crue. Bryn fit la grimace, mais plongea elle aussi les doigts dans le carburant. Cela semblait... inconvenant. Pourtant, lorsque l'odeur emplit ses narines, cela éveilla en elle un violent appétit qui la fit aussitôt saliver, et elle enfourna la viande gluante avec délice. Du nectar et de l'ambrosie ; c'était la meilleure nourriture au monde, précisément ce dont elle avait besoin.

Elle en engloutit quatre poignées avant de s'obliger à s'arrêter. Riley en reprit une portion. Le tube était presque vide.

Alors qu'elle s'essuyait la bouche et se calait au fond de son siège, Bryn surprit le regard de Joe. Un voile d'impassibilité neutralisa aussitôt l'expression de son visage, mais de toute évidence, ce spectacle l'avait pour le moins perturbé.

— Désolée, s'excusa-t-elle en ravalant le goût de viande et de fer. Mais nous devons être au maximum de nos capacités.

— Reçu cinq sur cinq, répondit-il, et il changea de vitesse sans ajouter un mot.

Malgré l'exaltation troublante que lui avait procurée la viande, Bryn se sentait pourtant triste et déprimée. Pas tant pour elle – elle avait abandonné tout espoir d'un retour à la normalité – que pour le monde qui l'entourait et n'avait pas la moindre idée du grand chambardement qui se profilait. Parce

que les choses allaient changer, c'était inévitable. Quoi qu'il arrive, même s'ils parvenaient à neutraliser le groupe Fontaine, le mot se répandrait à propos de l'Athanax. Des gens désespérés se battraient pour s'en procurer dans les larmes et le sang. Et quelqu'un, quelque part, serait là pour leur en fournir.

L'humanité deviendrait accro à l'immortalité comme à une drogue dévastatrice.

Elle cligna les yeux quand Joe immobilisa le fourgon, et regarda où ils étaient.

— On est arrivé, dit Joe en désignant un bâtiment d'un mouvement de menton. Vous voyez cet immeuble ? C'est l'adresse que nous a donnée Pansy. Je délire peut-être, mais ça ne ressemble pas vraiment à l'établissement haut de gamme pété de thunes que j'imaginai.

C'était une clinique. Un de ces dispensaires ouvert par une association caritative pour soigner les déshérités. Bryn fut parcourue d'un frisson glacé en songeant aux vieilles personnes malades et sans défense si cruellement exploitées par le groupe Fontaine dans une prétendue résidence thérapeutique.

— Ils préfèrent s'en prendre aux plus faibles, dit-elle. Pour les utiliser. Cet endroit a tout pour leur plaire.

— Ou c'est une personne en particulier que nous cherchons ici, intervint Riley, qui s'était penchée en avant. Appelez Pansy.

Bryn composa le numéro sur son téléphone jetable. Au bout de trois sonneries, Pansy répondit, hors d'haleine.

— Si vous appelez pour me proposer des taux plus bas pour ma carte de crédit, vous tombez mal, dit-elle.

— C'est Bryn. Est-ce que tout va bien ?

— Tout dépend de ce que tu entends par là, répondit Pansy. Manny est sorti de son bunker, ce qui est une bonne chose. Ta sœur s'ennuie à mourir, ce qui est moins drôle. Liam nous concocte des petits plats incroyables avec nos réserves de nourriture. Tu sais que c'est un vrai cordon-bleu ? Je crois qu'on va le garder. Oh, et nous sommes complètement encerclés par les hommes de Jane qui essaient de nous déloger.

Bryn prit une profonde inspiration et regarda Joe.

— Est-ce que ça va aller ?

— Pas de souci. On gère, répliqua Pansy. Du moins, tant que vous faites votre partie du boulot et que cette affaire est pliée d'ici la fin de la semaine prochaine. Je pense que c'est le temps qu'il leur faudra pour parvenir à entrer. Qu'est-ce que tu veux ?

— Nous sommes arrivés à l'adresse que tu nous as donnée. Que cherchons-nous exactement ?

— Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est un nom : Ziegler. Il apparaît en toutes lettres dans des communications du groupe Fontaine que nous avons pu décrypter. Mais je ne sais pas quel est le rôle de cette personne, seulement qu'elle semble impliquée jusqu'au cou.

Bryn entendit un cri à l'autre bout de la ligne et le ton enjoué de Pansy se fit plus pressé.

— Bon, Manny m'appelle, faut que je file. Bonne chance, Bryn.

— À toi aussi, répondit-elle, mais Pansy avait déjà raccroché.

Secouant la tête, Bryn referma son téléphone et rapporta ce qu'elle avait appris aux deux alliés qui lui restaient.

— Très bien, dit Riley. Je suis le choix logique pour aller glaner des infos. Mon nouveau look est pile dans le ton.

Elle avait raison ; grâce au style punk qu'elle avait adopté, Riley se fonderait certainement mieux dans le public de ce dispensaire que Bryn ou Joe.

— Gardez votre téléphone allumé, dit Joe. On peut intervenir en quinze secondes.

Riley hocha la tête, dissimula son arme sous son tee-shirt à l'arrière de son pantalon et sortit du fourgon. Elle parcourut la portion de rue, mains enfoncées dans les poches de son blouson, tête baissée, d'une démarche lente et titubante.

Si Bryn n'avait pas su qui elle était, elle s'y serait laissé prendre.

— Elle est douée, dit-elle.

— Ça vous étonne ?

— Un peu.

— Le temps d'arriver au dispensaire, elle aura imaginé une histoire plausible pour étayer son personnage, ainsi qu'un problème médical correspondant à ceux de leur clientèle habituelle.

— Mais elle n'est pas malade.

— Aucune importance. Beaucoup des gens qui fréquentent les dispensaires ne le sont pas, ils veulent seulement des médocs. C'est une méthode infaillible pour s'en procurer, expliqua Joe.

Le téléphone de Bryn sonna à ce moment-là et elle le posa sur la console du tableau de bord entre eux, puis enclencha le haut-parleur.

— Riley, on vous a en ligne, on reste à l'écoute.

Elle devait avoir gardé son téléphone à l'oreille pendant qu'elle faisait la queue à l'accueil, car ils l'entendirent prononcer :

— Quitte pas... Oui, je voudrais voir un médecin. J'ai des douleurs dans le dos.

La voix de la réceptionniste était lasse et étouffée, mais très compréhensible.

— Remplissez ces formulaires. Vous êtes déjà venue ?

— Oui, j'avais vu le docteur... euh... Ziegler, un truc comme ça ?

— Le Dr Ziegler consulte aujourd'hui, répondit la réceptionniste. Asseyez-vous, on va vous appeler.

Ils entendirent le froissement des vêtements de Riley tandis qu'elle allait s'asseoir, puis elle s'exprima à voix basse :

— J'attends mon tour. Je vous rappelle quand ce sera à moi.

— Riley, non, ne raccrochez pas...

Trop tard ; Bryn parlait déjà à la tonalité.

— Et merde.

— Elle économise sa batterie, dit Joe. C'est un dispensaire. Il peut se passer une heure avant qu'elle voie autre chose que des sans-abri et des gosses qui hurlent.

— Mais il suffit de quelques secondes pour la neutraliser si le nom de Ziegler tire une sonnette d'alarme, contra Bryn. Vous ne croyez pas ?

— Je ne dis pas que vous avez tort, mais nous devons jouer le jeu. Riley n'est pas une débutante.

— Sans doute pas, mais il s'agit du groupe Fontaine, et ce n'est pas un jeu, Joe.

Après y avoir réfléchi pendant quelques secondes, il finit par hocher la tête.

— D'accord, vous avez gagné. Trouvez-moi de quoi faire un pansement dans le kit de premiers secours.

— Euh... d'accord ?

Ouvrant le compartiment d'urgence à l'arrière de son siège, elle en sortit un rouleau de gaze.

— Ça ira ?

— Ouais, ça fera l'affaire. Déroulez-en une bonne longueur et tenez-vous prête.

— Prête à quoi ?

— À ça, répondit-il en sortant son couteau de combat d'un étui de poignet.

Et sans lui laisser le temps de lui demander ce qu'il allait faire, il fit glisser la lame sur son front, au-dessus du sourcil. Une simple estafilade de quelques centimètres, mais le sang ruissela sur son visage, dans ses yeux, jusqu'à son menton, et macula son tee-shirt de grosses gouttes épaisses. Le sang continuait de couler, rouge et clair, et Bryn le regardait fixement, comme hypnotisée. *Heureusement que je me suis nourrie*, songea-t-elle, car l'odeur du sang exerçait sur elle un puissant attrait.

— Un vieux truc de combattant, dit Joe. Donnez-moi la gaze, maintenant.

Clignant les yeux, elle sursauta et lui tendit ce qu'il avait demandé avec une hâte coupable. Il appliqua le pansement sur son front et demanda :

— De quoi j'ai l'air ?

— Vous faites peur, répondit-elle.

— Excellent. Ma couverture est prête. Cette coupure se refermera toute seule d'ici une demi-heure ; je n'ai besoin que d'une bonne désinfection et de deux ou trois sutures adhésives, mais j'aurai un prétexte pour m'asseoir dans la salle d'attente et surveiller Riley.

— Soyez prudent.

— Je laisse mon téléphone allumé. Si vous m'entendez prononcer le mot « femme », ramenez-vous illico parce que ça voudra dire qu'on a une situation

d'urgence.

Bryn acquiesça et Joe quitta à son tour le fourgon pour se diriger vers la clinique. Comme Riley tout à l'heure, qui avait vraiment l'air d'une droguée en manque, il campait parfaitement son personnage, la démarche affolée et un peu vacillante de quelqu'un qui a besoin d'aide.

Le téléphone de Bryn sonna alors que Joe se trouvait encore à l'extérieur. Elle le brancha sur le haut-parleur.

— Je rentre dans la clinique, silence radio.

Elle l'entendit engager le même dialogue avec la réceptionniste, qui semblait se ficher tout autant d'un homme ensanglanté que d'une droguée cherchant sa dose, bien qu'elle l'ait soumis à un interrogatoire plus poussé. Joe s'arrangea pour que son état ait l'air assez grave pour voir un médecin, sans être assez urgent pour qu'il soit prioritaire dans la file d'attente, et Bryn l'entendit prendre un siège.

— Je suis dans la place, l'informa-t-il à mi-voix. Tout va bien pour Riley... Attendez une seconde.

Dans le lointain, une voix appela un nom que Bryn ne comprit pas, mais Joe chuchota :

— Ils viennent de l'appeler. Restez en ligne. Je passe à la vitesse supérieure.

Il avait dû se lever et elle l'entendit appeler à haute voix :

— Hé, est-ce que quelqu'un peut m'aider ? Je me sens tout...

S'ensuivit un choc sourd et violent, comme s'il avait tourné de l'œil et s'était effondré au sol.

Bryn résista à l'envie de lui parler et s'empara hâtivement d'un pistolet et de plusieurs chargeurs avant de quitter le véhicule. Elle prit les clés et verrouilla le fourgon, qui contenait des armes qu'elle ne voulait pas voir s'envoler. Dissimulée dans l'ombre d'une porte cochère, elle observa l'entrée violemment éclairée du dispensaire dans le soleil déclinant.

Des bruits et des marmonnements indistincts lui indiquèrent qu'on emmenait Joe dans l'unité de soins ; au bout de trente secondes, il déclara qu'il allait bien et ils durent le laisser seul, parce qu'il murmura :

— Je suis dans une salle de soin. Riley est dans le box en face du mien, mais ils ont tiré le rideau. Je vais essayer d'aller voir ce qu'il se passe.

— Soyez prudent, chuchota Bryn en retour, sans être sûre qu'il puisse l'entendre, même si c'était inutile dans tous les cas.

Joe se leva et elle entendit cliqueter des anneaux sur un rail tandis qu'il ouvrait le rideau et quittait son box, puis reconnut le même son quand il ouvrit le rideau du box de Riley.

Joe prononça alors d'une voix pâteuse et confuse :

— Attendez un peu que je raconte ça à ma femme !

Femme.

Bryn respira à fond, puis jaillit de sa cachette, franchissant en quelques secondes la dizaine de mètres qui la séparaient de l'entrée du dispensaire. La

porte battante s'ouvrit violemment sous la poussée de son bras tendu et elle fonça sur le comptoir d'accueil, projetant plusieurs mètres en arrière la réceptionniste stupéfaite assise sur sa chaise dactylo.

Bryn marqua une pause pour tenter de s'orienter, mais ce ne fut pas nécessaire, car des bruits de chute et de bris retentirent sur sa gauche. Elle bondit dans cette direction, juste à temps pour rattraper Joe qui titubait à reculons dans le couloir. Sa blessure à la tête saignait toujours, mais il avait maintenant aussi une coupure sur l'avant-bras, qui paraissait profonde.

Elle le stabilisa avant de le pousser derrière elle, prête à affronter ce qui se présenterait.

Ce n'était pas bon du tout.

Riley était maintenue dans son lit par un homme en blouse blanche armé d'un scalpel. Vieillissant, la petite cinquantaine, avec une frange de cheveux poivre et sel qui lui collait au crâne et des yeux noirs luisants derrière des lunettes cerclées d'acier.

Il tenait son scalpel contre le cou de Riley, appuyant suffisamment fort pour que le sang s'échappe et coule sur sa peau claire. Elle était parfaitement immobile, mais elle avait les yeux ouverts et le regard farouche.

— Je ne parviendrai peut-être pas à la décapiter complètement avant que vous m'arrêtiez, mais le plus gros du travail sera fait, dit le médecin à Bryn.

Ses sourcils étaient perlés de sueur, mais sa main de chirurgien ne tremblait pas.

— Une lame aussi bien aiguisée tranchera les tissus mous comme de la soie. Reculez.

— Riley ? demanda Bryn.

— Docteur Ziegler, je présume ? dit Riley et l'homme baissa les yeux sur elle avec une surprise non dissimulée presque comique. Vous allez venir avec nous.

En guise de réponse, il enfonça le scalpel assez profond pour faire gicler un geyser de sang rouge jusqu'au plafond, mais Riley lui avait saisi le poignet et roulait déjà hors du lit, l'entraînant avec elle sur le sol, où Bryn la rejoignit aussitôt. Ensemble, elles réussirent à le désarmer, puis Riley s'adossa au mur carrelé, couvrant d'une main sa gorge ensanglantée.

— Elle va mourir, éructa Ziegler en montrant les dents. Et vous n'obtiendrez rien de moi !

— Pour qui nous prenez-vous, exactement ? lui demanda Bryn. Riley ?

L'agent du FBI leva deux pouces tremblants pour indiquer que tout allait bien. Les yeux ronds comme des soucoupes qu'ouvrit alors Ziegler valaient leur pesant d'or tandis qu'il regardait les jets de sang artériel de Riley diminuer d'intensité, puis se tarir.

Il vit ensuite la plaie se refermer.

— Oh, bon Dieu, murmura-t-il. Bon *Dieu*.

— Dieu n'y est pas pour grand-chose, dit Bryn. Relevez-vous. On s'en va.

Elle réquisitionna un kit de suture stérile en sortant ; pas pour Riley, mais pour Joe, qui devenait de plus en plus vert. Ce dernier prit le matériel médical et ouvrit la route. Bryn maintenait le docteur d'une clé de bras dans le dos et l'obligeait à avancer aussi vite que possible. La salle d'attente s'était vidée. Soit tout le monde avait disparu, soit ils tentaient de se rendre invisibles, comme la réceptionniste accroupie sur le sol qui avait l'air terrifié.

Riley était juste derrière eux.

Les quarante mètres qui les séparaient du fourgon lui parurent interminables et Bryn confia le docteur à Riley pour prendre les clés dans sa poche et déverrouiller les portières ; Ziegler fut assis à l'arrière entre Riley et Joe, et Bryn prit le volant. Elle s'inséra rapidement dans la circulation, à l'affût des gyrophares de police, mais ne vit rien dans ses rétroviseurs.

Apparemment, une altercation au dispensaire ne faisait pas partie des urgences prioritaires. C'était une chance.

— Hé, doc, dit Joe. Qu'est devenu le *primum non nocere*, avant tout, ne pas nuire ? On n'apprend plus ça dans les écoles de médecine ?

— Allez vous faire foutre, espèces de monstres...

La voix du Dr Ziegler s'étrangla tandis qu'il regardait Joe de plus près.

— Vous ne cicatrisez pas.

— Sans blague.

— Vous n'êtes pas l'un d'entre eux ?

— Je ne suis même plus sûr de ce qu'ils sont à l'heure qu'il est.

Ziegler parut soudain déconcerté. Et effrayé.

— Vous... vous n'êtes pas avec cette psychopathe de Jane ?

— Certainement pas, répondit Bryn. Mais vous commencez à m'intéresser, docteur. Poursuivez.

— Votre ami a besoin de soins.

— Occupez-vous de lui. Voici un kit de suture stérile et il y a de la Bétadine dans la trousse de premiers secours sur le siège. Mais continuez de parler pendant que vous le soignez. Nous risquons de manquer de temps.

Le docteur se mit au travail ; avec l'assistance de Riley, il ouvrit le kit stérile, enfila les gants de latex et introduisit le fil dans le chas de l'aiguille ; il nettoya ensuite le bras de Joe à la Bétadine avant de commencer à recoudre.

— Ça va faire mal. Je suis désolé, pas d'anesthésique local.

— C'est cool, dit Joe. Ce que j'adore avec les toubibs, c'est qu'ils peuvent vous taillader à coups de scalpel, mais ils vous recousent après.

— Vous avez perdu beaucoup de sang. Vous allez devoir vous reposer.

— Vous croyez que ça va être possible ? demanda Bryn, qui n'obtint que le silence pour toute réponse. Docteur, nous avons trouvé votre nom dans des documents décryptés du groupe Fontaine. En quoi précisément êtes-vous lié à eux ?

— La recherche, dit-il en s'épongeant le front du revers de sa manche avant de reprendre sa suture.

Bryn s'efforçait de conduire en souplesse afin de ne pas les secouer et

Riley dirigeait le faisceau d'une lampe sur le bras de Joe pour éclairer la plaie.

— J'ai travaillé sur leur programme pendant plusieurs années. Mais je leur ai faussé compagnie.

— Soyez plus précis, le pressa Bryn. Parlez-moi du groupe Fontaine. Je veux des noms, des adresses, des détails.

— Je ne peux pas. Ils me tueront. Ils tueront ma famille. Ils tueront tous les gens que j'ai seulement *approchés*.

Riley avait retrouvé l'usage de son larynx.

— C'est trop tard, docteur. Ils sauront que vous êtes tombé entre nos mains, ce qui fera de vous un problème à leurs yeux, dit-elle d'une voix hideusement rocailleuse qui donnait un poids terrifiant à ces mots. Ce n'était qu'une question de temps, n'est-ce pas ? C'est pour ça que vous vous cachiez dans ce dispensaire. Vous ne me ferez pas croire que c'est votre clientèle habituelle.

Il frissonna, évitant son regard. Il préférerait visiblement s'adresser à l'aiguille chirurgicale entre ses doigts.

— J'étais au chômage. Le groupe Fontaine m'a recruté pour un nouveau programme.

— Que faisiez-vous exactement ?

— De la recherche !

— Ne jouez pas au plus fin avec nous, doc, dit Joe. Vous savez très bien ce qu'elle vous demande.

— Je ne répondrai plus à vos questions, déclara Ziegler, qui noua son fil de suture d'une manière que Bryn trouva étonnamment experte. Laissez-moi descendre.

— Non, assena Riley d'une voix évoquant des graviers dans un mixer.

Elle n'avait pas l'air d'humeur clémente, et souillée de sang comme elle l'était, elle paraissait plus morte que vive.

— Vous allez nous dire tout ce que vous savez. D'une façon ou d'une autre. Vous feriez mieux de parler tout de suite, vous vous épargnerez la douleur.

Bryn était quasi sûre que l'agent du FBI n'aurait pas mis sa menace à exécution, mais elle était très convaincante, et Ziegler sembla la prendre au sérieux. Elle lui retira le kit de suture des mains, qu'il croisa sur ses genoux, l'air misérable et apeuré.

Tant pis pour lui. Bryn n'éprouvait pas beaucoup de sympathie pour ce personnage.

— Mon véritable nom n'est pas Ziegler, dit-il doucement. Je m'appelle Calvin Thorpe. Je dirigeais l'équipe de régénération des laboratoires *Pharmadene* avant que... les choses tournent mal et que je démissionne.

— Démissionner, répéta Bryn. Vous voulez plutôt dire désertier. Ils n'ont laissé personne partir vivant lorsqu'ils pouvaient l'éviter.

Il acquiesça, les yeux toujours fixés sur ses mains gantées de latex.

— J'ai bénéficié de complicités. Un ami à l'intérieur de l'entreprise. Il...

m'a aidé à simuler ma mort. J'ai changé de nom pour pouvoir travailler, mais les gens du groupe Fontaine m'ont retrouvé. Je ne voulais plus faire ce qu'ils me demandaient. Je ne voulais plus tremper dans le sale boulot de la réanimation de ces abominations.

Il hésita quelques instants, puis ajouta sans conviction :

— Sans vouloir vous insulter.

— Pas de souci, répondit Bryn sur le même ton. Vous êtes donc un spécialiste de la régénération des morts via l'administration du sérum à base de nanites... Je me trompe ?

— J'administrais les doses, je mesurais les résultats, je suivais les patients. J'ai été le premier à mentionner certaines... anomalies.

— Quel genre d'anomalies ?

— Du genre de cette cinglée de Jane, répondit-il. J'ai presque réussi à la tuer. S'ils m'avaient laissé finir le boulot, elle serait morte à l'heure qu'il est.

Bryn freina brusquement et gara le fourgon le long du trottoir, parce que son cœur s'était mis à battre comme un dingue et qu'elle ne se faisait plus confiance pour partager son attention entre la conduite et cet interrogatoire.

— Vous avez failli tuer Jane, répéta-t-elle. Vous voulez dire, avant qu'elle reçoive les nanites nouvelle génération ?

Il la considéra, les sourcils froncés, puis détourna vite les yeux comme s'il ne pouvait supporter de contempler une telle monstruosité.

— Je veux dire que j'ai failli la tuer *le mois dernier*, répondit-il. Elle et ses nanites 2.0. J'y serais parvenu s'ils ne m'avaient pas repéré. J'ai dû de nouveau passer sous le radar. J'espérais pouvoir recommencer bientôt.

Un silence pesant accueillit ces paroles, et ce fut Joe qui le rompit.

— Doc, comment prévoyez-vous de tuer Jane, exactement ? Parce que j'avais cru comprendre que c'était mission presque impossible.

— Tout est dans le presque, répondit-il, et pour la première fois Bryn perçut l'arrogance de cet homme qui avait décidé de jouer à Dieu avec des vies humaines. Mais en substance, ce qui la maintient en vie – ce qui les maintient *tous* en vie – n'est qu'un programme biomécanique. Il peut être interrompu. On peut la tuer. Et je sais comment faire.

— Qui d'autre est au courant ?

— Personne, dit Thorpe, qui fusilla Joe d'un regard noir. Voilà pourquoi vous n'avez plus intérêt à me menacer. Si vous avez l'intention de descendre cette enfoirée de Jane, je suis votre seul et unique espoir.

Chapitre 5

— On a besoin d'une planque, croassa Riley de sa voix toujours abîmée. Maintenant. Nous ne pouvons pas prendre le risque de le garder comme ça à découvert. Qu'est-ce qui vous a pris de travailler dans un lieu public ? Vous ne savez pas que ces gens n'hésiteront pas à vous tuer ?

— Bien sûr que si ! répliqua Thorpe en serrant les poings sur ses cuisses. Mais je ne vais pas me terrer au fond d'un trou. Tant qu'il me restera un souffle de vie, j'aiderai mes semblables. C'est le moins que je puisse faire pour compenser ce... ce que j'ai fait en les aidant à répandre cette terrible épidémie.

— Ce n'est pas une épidémie, dit Bryn. Ce n'est pas contagieux.

Thorpe éclata d'un rire qui sonnait creux, et lorsqu'elle croisa son regard dans le miroir, Bryn y lut la hantise et la folie.

— Non ? questionna-t-il à mi-voix. Vous croyez que ce n'est pas contagieux ? Mais ce n'est qu'une question de temps. Quelques ajustements dans la programmation. Et nous serons tous... perdus. J'ai permis qu'une telle chose arrive. Je *mérite* la mort. Mais pas encore. Pas avant d'y entraîner Jane avec moi, et autant de ses semblables que possible, dit-il avec un regard qui incluait clairement Bryn et Riley dans cette définition.

— Oui, c'est très noble, dit Joe. Mais ce n'est pas depuis une décharge dans un sac en plastique que vous y arriverez, alors il faut vous mettre à l'abri.

— J'attends vos propositions, dit Bryn. Il y a certainement mieux à faire que de continuer à errer sans but dans les rues de la ville.

Joe sortit son téléphone – Bryn se rendit compte qu'il était toujours allumé – et coupa la communication avant de composer un autre numéro.

— Salut, jeune fille, dit-il. Ça boume ? Oui, on est toujours vivants. On tient Ziegler. Enfin, le Dr Calvin Thorpe, à ce qu'il paraît, si vous pouviez regarder ça. Mais plus urgent, nous risquons de tous nous faire massacrer par Jane si elle est dans les parages, alors... des suggestions ?

Il écouta la réponse de Pansy, puis couvrit le micro de sa main.

— Elle est heureuse de nous savoir en vie et elle dispose d'une planque ici à Kansas City. Dormante depuis des années, mais qui devrait être opérationnelle.

Il lui donna l'adresse.

— Elle dit qu'elle peut la déverrouiller pour nous à distance. Ce n'est pas aussi impressionnant que leurs chambres meublées, mais ça devra faire

l'affaire.

En dépit du ton jovial et détaché qu'il avait adopté, Joe s'appliquait à ne citer aucun nom – sans doute au cas où Calvin Thorpe serait un traître ou essaierait de monnayer des informations. Il avait raison. Pas la peine de compromettre Manny encore davantage.

Même si Manny brûlerait sans doute cette planque et couvrirait le sol de sel après leur passage. Pour ce qui était de la confiance, leur solde était dans le rouge très foncé.

La circulation s'était densifiée, congestionnant les artères principales, et Bryn utilisa le GPS pour passer par des petites rues afin de ne pas risquer de se retrouver bloqués dans les embouteillages, où ils constitueraient des cibles idéales. La planque de Manny était située – surprise, surprise – dans une zone industrielle désaffectée, ce qui leur facilita la tâche... jusqu'à ce qu'ils débouchent devant un imposant portail de fer.

Qui était fermé.

— Et maintenant ? demanda Bryn.

Pile au même moment, un bourdonnement se fit entendre et le portail s'ouvrit avec fracas. Bryn avança, et les grilles commencèrent à se refermer alors que l'arrière du fourgon n'avait pas encore franchi le portail.

— Elle nous surveille par satellite, ou quoi ?

— Je crois qu'on peut supposer qu'elle serait capable de lancer une bombe atomique depuis l'orbite terrestre, dit Joe. Cap sur le parking souterrain. Elle va déverrouiller l'ascenseur pour nous.

Le décor ressemblait beaucoup à ce qu'ils avaient déjà vu, en plus petit – l'ascenseur était plus oppressant, et lorsque les portes s'ouvrirent à l'étage, ils découvrirent un laboratoire vide et poussiéreux, criblé de... d'impacts de balles ? Ce lieu avait été la scène d'événements violents. Des taches sur le sol pouvaient avoir été laissées par du sang.

Mais tout ce qui comptait, c'est qu'ils y étaient en sécurité.

Bryn alluma les lumières et découvrit fort à propos un banc d'écrans de surveillance.

— Docteur Thorpe, venez avec moi, dit-elle. Nous allons vous trouver une chambre.

Que l'on puisse verrouiller de l'extérieur. Elle trouva ce qu'elle cherchait, vers le fond du bâtiment. Une sorte de réduit, meublé d'un lit de camp, de toilettes et d'un lavabo. Parfait.

Le Dr Thorpe se laissa tomber sur le lit, la bombardant d'un regard sombre.

— Je suis donc votre prisonnier ?

— Disons seulement qu'on ne vous fait pas confiance pour manier le scalpel. Et autres objets tranchants, répondit-elle. Reposez-vous. Je reviendrai vous apporter quelque chose à manger.

— Je préférerais parler à l'autre.

— Riley ? Je ne suis pas sûre qu'elle ait très envie de parler après que

vous lui avez tranché...

— L'homme, l'interrompit-il. L'humain. Je ne veux rien avoir à faire avec vous ni avec elle.

Haussant les sourcils, Bryn lui renvoya tranquillement son regard et répondit :

— Je ne suis pas sûre que vous pourrez avoir le choix, mais je ferai mon possible pour respecter vos... préférences.

Elle referma la porte et se rendit compte qu'elle s'était verrouillée automatiquement. Levant les yeux, elle découvrit l'objectif brillant d'une petite caméra pointée sur elle et agita la main à l'intention de Pansy.

C'était toujours utile d'avoir des amis haut placés.

Une fois Thorpe en lieu sûr, Bryn fit un petit tour de reconnaissance. Il n'y avait pas grand-chose à voir : des paillasses de laboratoire vides, un garde-manger de plain-pied où étaient stockés des boîtes de conserve, des bouteilles d'eau et des médicaments basiques. Le frigo était vide. Elle trouva en revanche un lit étonnamment luxueux, un canapé et une salle de divertissement. Joe s'était d'ores et déjà attribué le fauteuil de relaxation, et Bryn entendit des bruits d'eau provenant de la droite – Riley, dans la salle de bains, qui nettoyait le sang dont elle était couverte.

— Le doc est au chaud ? demanda Joe, et Bryn hocha la tête. Je ne suis pas dingue de ce type, Bryn. Comme de tous ceux qui tranchent d'abord les gorges et discutent ensuite.

— Il savait peut-être qu'elle cicatriserait.

— Mais pas moi, et il m'a pourtant attaqué au scalpel, fit-il remarquer. Et je n'aime pas les gens qui jugent par catégories, et pas les individus. Ce qu'il fait, vous remarquerez. Soyez sur vos gardes, Bryn. Il essaiera de vous tuer à la première occasion.

— Il peut toujours essayer.

— N'est-ce pas pour cette raison que nous le gardons ici ? Parce qu'il prétend en être capable ?

Joe n'avait foutrement pas tort sur ce coup-là. Bryn secoua la tête et poursuivit son exploration, à la recherche d'une station informatique. Près de l'ascenseur, elle remarqua un second bouton, mais rien ne se produisit lorsqu'elle le pressa.

Le haut-parleur sous le clavier s'activa soudain.

— Bryn ?

— Pansy ?

Elle releva la tête et tomba sur une caméra de surveillance braquée sur elle.

— Je fais le tour du propriétaire. Y a-t-il un ordinateur sécurisé que je puisse utiliser ici ?

— Non, répondit Pansy. Désolée, on a déménagé tout ce qui était susceptible d'être repéré ou de contenir des données personnelles. Il n'y a que ce que tu as sous les yeux. Mais j'ai au moins laissé les draps et les serviettes

d'invité.

— Tu es une hôte parfaite, opina Bryn. Qu'est-ce qu'il y a à l'autre étage ?

Silence. Long silence. Puis, Pansy répondit :

— C'est un espace privé. De toute façon, on n'a rien laissé qui vous intéresse. Il s'agit surtout de dossiers d'affaires classées non élucidées des années où Manny bossait au FBI. Des trucs qu'il triturerait dans tous les sens pour essayer de dénicher des preuves. Et il me tuerait si je vous autorisais à y accéder.

— D'accord. Bon, ben... on fait quoi ? On tient Thorpe. Il affirme connaître un moyen de tuer Jane – et donc aussi Riley et moi. C'est une bonne nouvelle, mais c'est flippant. Que veux-tu que je fasse ?

— Rien du tout, dit Pansy. Reste où tu es et ne bouge plus.

— Pansy, c'est impossible, répondit Bryn en baissant le ton pour que sa voix ne porte pas dans le laboratoire vide. Riley et moi avons besoin de viande. J'en ai encore suffisamment pour le moment, mais notre faim va grandir. Il risque d'y avoir du grabuge si nous sommes toujours coincées ici. Tu comprends ? Nous ne pouvons pas... patienter. Nous avons besoin de carburant.

— Oui, je comprends. Il y a une moto dans le parking, dans un réduit fermé à clé ; je pense qu'elle est en état de rouler. Tu peux l'utiliser pour te ravitailler, mais tu devras être très prudente et éviter autant que possible les caméras de surveillance. Oh... il y a aussi de l'argent liquide dans le coffre-fort de la chambre, derrière la peinture abstraite sur le mur. Je vais te l'ouvrir.

Respirant un grand coup, Bryn hocha la tête.

— Tu gardes un œil sur tout le monde en mon absence ?

— Pas de problème, répondit Pansy avec un gloussement désincarné. Appelle-moi HAL¹.

— Haha, fit Bryn d'un air revêche en appuyant sur le bouton déclenchant l'ouverture des portes de l'ascenseur.

Rien ne se produisit.

— Je suis désolée, Bryn. Je ne crois pas pouvoir faire ça, dit Pansy.

— Ce n'est pas drôle, soupira Bryn.

— Quand même *un peu*, non ?

1. Référence à l'intelligence artificielle observant et contrôlant tout le vaisseau dans *2001, l'Odyssée de l'espace* et qui finit par se rebeller contre les astronautes. (N.d.T.)

Chapitre 6

Bryn vida son sac de la viande crue, qui s'abîmait très vite, et annonça à Joe et Riley – rafraîchie enfin par sa douche, les cheveux fièrement hérissés et qui avait retrouvé sa voix habituelle – qu'elle allait faire les courses. Joe commanda de la bière, ce qu'elle n'écoula même pas, et elle descendit au parking chercher la moto après avoir pris de l'argent dans le coffre-fort – décidément, Pansy et Manny avaient vraiment poussé très loin la paranoïa comme s'ils s'attendaient à devoir affronter une invasion de zombies.

C'était une simple Honda noire, rien de tape-à-l'œil, accompagnée d'un casque de la même couleur. Bryn s'était attendue à quelque chose de très sophistiqué et de très coûteux, mais Pansy avait clairement choisi le fonctionnel sans se soucier de l'apparence. Elle vérifia la jauge d'essence et comme Pansy l'avait dit, le réservoir était plein. On avait retiré la batterie, qui était connectée à un chargeur, et ce fut l'affaire de quelques minutes pour la remettre en place. Bryn enfila ensuite son sac à dos vide, puis se coiffa du casque et mit l'engin en route d'un coup de kick.

C'était très agréable de piloter à nouveau une moto – elle avait passé son permis deux-roues quand elle était adolescente, et également plus tard dans l'armée, mais cela faisait un moment qu'elle n'avait pas eu l'occasion de chevaucher une bécane. Kansas City était une zone moins dangereuse que beaucoup d'autres qu'elle avait fréquentées, et elle apprécia de se faufiler dans les ruelles, à la recherche d'une boucherie de quartier. Les habitants du Kansas étaient de gros mangeurs de bidoche, et elle n'eut pas de mal à en dégouter une, où elle acheta autant de viande qu'elle pouvait en transporter : bœuf haché, steaks et salami. Ce dernier étant cuit, ils pourraient l'emporter avec eux, même quand ils n'auraient plus de base fixe.

Au bout du compte, son sac à dos était rempli et cela lui coûta un beau paquet de billets.

Par précaution – grâce aux leçons de paranoïa de Manny – elle fit des boucles et des détours pour revenir à la planque... Et c'est ainsi qu'elle remarqua l'hélicoptère au-dessus d'elle.

Dans une ville de cette taille, il n'était pas inhabituel de voir patrouiller des hélicos ; ils faisaient partie du paysage, fournissaient des rapports sur la circulation ou un appui aérien à la police ou aux pompiers. Il devait aussi y avoir quelques vols privés touristiques, même s'il n'y avait pas grand-chose à voir dans la région.

Ce qui alerta Bryn, c'était que celui-ci paraissait rester directement au-dessus d'elle, ou du moins dans son champ de vision. Il était peu probable que la boucherie soit équipée de caméras reliées à un logiciel de reconnaissance faciale ; peu probable également que leurs ennemis aient mis sous surveillance tous les débits de viande de la ville dans l'espoir de les repérer.

Bryn accéléra donc sur une route au hasard en direction de la campagne. Les vibrations de la moto la secouaient de part en part, brutales en même temps qu'apaisantes, alors qu'elle gardait l'appareil à l'œil dans son rétroviseur. Il la suivait, se calant sur sa vitesse tandis qu'elle s'éloignait de leur abri.

Et merde.

Elle allait devoir les semer, si elle le pouvait – et donc abandonner la moto.

La meilleure façon de cacher un arbre, c'est dans une forêt... et pour une moto, un bar de motards très fréquenté ferait parfaitement l'affaire.

Par chance, Kansas City ne manquait pas de ce genre d'établissements, surtout dans les faubourgs. Après avoir parcouru quelques rues, elle repéra un motard vieille école sur sa Harley, portant un blouson de cuir élimé et un casque jet vintage. Elle donna un coup d'accélérateur pour se porter à sa hauteur et lui adressa un salut jovial, auquel il répondit d'un hochement de tête. Quand elle lui demanda s'il connaissait un bar, il lui fit signe de le suivre.

Il la guida jusqu'à ce qui se faisait de mieux dans le genre. Le rade était si grand qu'on aurait dit un centre commercial à lui tout seul, illuminé de plus de néons qu'à Vegas. Toutes les machines alignées dans le parking lui réchauffèrent le cœur.

Parfait.

Elle gara sa moto à côté de celle de son guide et lui sourit ; il lui proposa de lui offrir une bière, ce qu'elle accepta, parce que... pourquoi pas ? Elle avait du temps à tuer pour faire maronner l'hélico un moment.

Elle sirota sa bière à petites gorgées, refusa les avances du motard aussi délicatement que possible, et dut en décourager une dizaine d'autres. Elle s'éclipsa aux toilettes, d'où elle se faufila jusqu'à la salle de repos des employés, qui était heureusement vide. Il faut dire qu'ils ne chômaient pas à cette heure de la journée. Elle farfouilla dans les casiers et trouva des clés de voiture.

Elle laissa le reste de l'argent qu'elle avait pris dans le coffre-fort de Manny – environ mille dollars – et sortit par la porte de derrière.

Les clés étaient celles d'une vieille Ford qui ne valait pas plus que la somme qu'elle avait laissée dans le casier. Bryn avait pris la précaution de jeter sur ses épaules un blouson de cuir qu'elle avait « emprunté », de fourrer son sac à dos dans un sac-poubelle et de nouer ses cheveux en queue-de-cheval ; personne ne pourrait la reconnaître, mais elle s'efforça néanmoins de ne pas présenter son visage à la vue de l'hélicoptère.

Et lorsqu'elle démarra, l'hélicoptère ne la suivit pas.

Quand elle se fut suffisamment éloignée, elle mit la gomme. Elle abandonna la voiture volée à près de deux kilomètres de leur planque, y passa un chiffon pour effacer ses empreintes et parcourut le reste du trajet à pied, au pas de course.

Jusqu'ici... tout allait bien. Il fallait l'espérer.

Une fois à l'intérieur, après l'intervention à distance de Pansy pour les grilles, puis pour l'ascenseur, elle rejoignit Joe et Riley. L'agent du FBI était profondément endormie sur le canapé, enveloppée d'une couverture moelleuse. Joe s'affairait dans la cuisine, où il s'efforçait de préparer un repas à partir des boîtes de conserve.

— Vous avez pris votre temps, dit-il en remuant ce qui ressemblait à des haricots à la tomate. Des ennuis ?

— Un peu, répondit-elle. J'étais surveillée depuis le ciel. Un hélicoptère. Il se figea quelques secondes, puis reprit sa tambouille.

— Alors, ce n'est pas bon.

— Ils m'ont peut-être repérée quand je suis sortie, ou ils avaient un moyen de nous pister, Joe.

— Vous croyez que le fourgon est balisé ?

— Je pense qu'on a un mouchard, mais qu'il n'est pas sur nous. Nous savons que le groupe Fontaine avait retrouvé Ziegler, puisque c'est dans leurs propres fichiers que nous avons découvert ses coordonnées. Dans ce cas, pourquoi ne l'ont-ils pas repris ?

— Merde, jura Joe. Parce qu'ils lui ont collé un mouchard, bordel de Dieu. Je ne l'ai pas fouillé. Je l'ai palpé pour vérifier qu'il n'était pas armé, mais...

Joe coupa le feu sur la cuisinière et suivit Bryn dans la zone qui tenait lieu de chambre à coucher. Les placards contenaient encore quelques vêtements sur des cintres, très basiques et unisexes. Joe y préleva une tenue de rechange et ils prirent la direction de la cellule de Thorpe.

Pansy l'ouvrit pour eux sans faire de commentaire. Elle avait entendu leur conversation. Cela n'allait pas arranger leurs relations déjà houleuses avec Manny, et Bryn avait l'impression que les yeux des caméras la perforaient comme des lasers. Ils ouvrirent la porte et Bryn monta la garde pendant que Joe s'avançait vers Thorpe avec les vêtements. Ce dernier leva sur lui un regard las.

— Déshabillez-vous, lui ordonna Joe. Complètement, y compris vos lunettes. Et enfilez ceci.

— Je n'y vois rien sans mes lunettes.

— On vous les rendra quand on les aura vérifiées.

— Vous croyez que je porte un mouchard ?

Thorpe semblait indigné, puis les couleurs désertèrent son visage et il arracha ses lunettes pour les examiner. Quand Joe tendit la main, il les lui donna, puis se leva et entreprit de retirer sa chemise.

Bryn se détourna légèrement par courtoisie. Ce ne fut pas long. Joe lui

tapa sur l'épaule et lui donna le tas de vêtements tandis que Thorpe boutonnait son nouveau pantalon (une taille trop grande pour lui, mais ça ferait l'affaire).

— Brûlez-les, dit Joe. Je serais vraiment surpris que Manny ne dispose pas d'un incinérateur quelconque ici.

— Derrière vous, sur la gauche... dit la voix de Pansy, mais Bryn l'interrompit.

— Non.

Joe s'immobilisa pour la dévisager.

— Non ?

— S'il y a bien un mouchard, ils nous ont déjà repérés. Nous devons nous débarrasser d'eux et le seul moyen d'y parvenir est de les mettre sur une fausse piste. Pansy, pouvons-nous sortir d'ici par une galerie souterraine ?

Silence. Le ton de Bryn se durcit.

— Pansy, nous n'avons pas de temps à perdre ! Existe-t-il un accès souterrain ? Nous devons pouvoir sortir le mouchard sans être vus !

— Je ne peux pas...

Soudain, la communication fut coupée.

Tout s'arrêta. Les lumières s'éteignirent... l'air conditionné se tut progressivement. La seconde suivante, une constellation de lumières rouges se mit à clignoter en silence au-dessus d'eux.

— Merde, dit Joe. J'avais très envie de manger ces haricots. Allez, mon joli, on met les bouts.

Agrippant Thorpe par le col, il le poussa vers la porte, où Bryn le réceptionna par le bras. Elle lâcha les vêtements suspects par terre, et les lunettes aussi.

— Allez chercher Riley, dit-elle, mais c'était inutile.

Riley les avait rejoints, pâle mais concentrée, enfilant son étui d'épaule, qu'elle recouvrit d'un blouson de cuir. Elle avait aussi remis son collier de chien, qui dissimulait la fine cicatrice rouge due au scalpel de Thorpe.

— Riley, prenez le sac dans le frigo. Il contient de la viande.

Riley acquiesça et se dirigea vers la cuisine. Bryn appuya sur le bouton de l'ascenseur, mais il n'y avait plus d'électricité et la cabine était bloquée à l'étage inférieur.

— Il n'y a plus qu'à espérer que les issues de secours sont encore opérationnelles, dit-elle.

Ils suivirent les flèches rouges clignotantes jusqu'à une petite entrée fermée par une épaisse porte d'acier.

Elle était munie d'un clavier, mais également d'une barre antipanique, qui s'ouvrit quand Bryn la poussa, dévoilant un escalier étroit et sombre s'enfonçant dans le sol.

Des impacts de balles criblaient les murs ici aussi. Et il y avait du sang sur les marches. Ces marques semblaient anciennes, ce qui était plutôt rassurant, mais indiquait une fois de plus, s'il en était besoin, que Manny et Pansy avaient des raisons de craindre pour leur sécurité.

— Descendez, intima-t-elle à Thorpe, qui hésitait.

L'éclairage d'urgence avait pris le relais, et les lumières rouges intermittentes conféraient à ce lieu l'atmosphère d'un film d'horreur, mais Bryn parvint à tirer Thorpe jusqu'à un premier palier, puis un second. Il y avait une autre porte de métal munie d'une barre antipanique, et Bryn s'apprêtait à l'ouvrir... quand elle se retourna vers la structure de béton étayant l'escalier.

Là se trouvait une ouverture. Discrète et encastrée, mais bel et bien présente.

Bryn tourna la poignée. Elle était certainement sécurisée par une serrure électronique, mais le courant étant coupé, elle s'ouvrit elle aussi dans un soupir... révélant une obscurité totale. Pas d'éclairage d'urgence ici. Cela sentait la terre, mais l'air y était frais, et Bryn sentit une brise légère.

— Par ici, dit-elle.

Elle attendit de voir Joe apparaître en haut des marches pour lui indiquer l'ouverture. Il hocha la tête et lui lança une lampe torche.

— Je vais chercher les sacs d'évacuation, dit-il. Vous êtes armée ?

Elle secoua la tête. Il laissa tomber son Glock en bas des marches ; Bryn le récupéra et le glissa dans la ceinture de son pantalon sur ses reins, heureuse de sentir son poids rassurant. Treize coups. Ce n'était pas suffisant, mais c'était toujours ça.

Le faisceau de sa lampe éclairait un tunnel – bétonné, circulaire comme une canalisation d'égout géante. Une mince rigole creusée dans le sol charriait un filet d'eau boueuse, mais des marques sur les murs à hauteur de taille indiquaient que des eaux usées l'avaient rempli au moins une fois... ce qui n'était heureusement pas le cas aujourd'hui. Aujourd'hui, dans le lointain, le soleil brillait au-delà d'une vieille grille rouillée.

Joe et Riley les rattrapèrent à mi-chemin dans le tunnel ; Riley se chargea de Thorpe pendant que Bryn accélérât l'allure pour atteindre la grille avant eux. Faisant signe aux autres de rester dans l'ombre, elle observa attentivement les environs.

Un canal d'évacuation tapissé d'herbes folles où stagnait une mare saumâtre d'un vert surnaturel. Aucun signe de vie autre que des insectes, mais les bouteilles de bière vides et les préservatifs usagés qui jonchaient le sol attestaient que des êtres humains fréquentaient aussi cet endroit. Quant au genre de gens qui trouvaient ce lieu romantique, Bryn préférait ne pas l'imaginer.

La grille présentait des points de rouille par endroits, mais ce n'était que du camouflage. Bryn repéra des gonds, et lorsqu'elle fit sauter la serrure, la grille pivota en douceur sans le moindre grincement.

Elle sortit du tunnel et attendit. Pas d'autres bruits que le ronronnement de la circulation sur la route voisine. Pas d'hélicoptère patrouillant dans le ciel. Elle fit signe aux autres de la rejoindre et ils progressèrent rapidement en rangs serrés dans le canal, qui se transforma bientôt en fossé. Celui-ci,

encombré de déchets et de métal rouillé, devint impraticable au bout de huit cents mètres, et Bryn escalada la pente en s'aidant des buissons pour jeter un coup d'œil au niveau du sol.

Ils étaient en sécurité. À six mètres de là, un grillage rouillé délimitait la zone de chargement d'une entreprise de camionnage, où des équipes de manutentionnaires empilaient des cageots dans des semi-remorques. Quand elle tourna la tête dans la direction d'où ils venaient, Bryn aperçut des gyrophares. La police, ou en tout cas des représentants de l'autorité. La planque de Manny à Kansas City était à présent éventée pour de bon.

Son téléphone portable sonna alors qu'elle tendait une main à Thorpe, poussé par Riley, et elle répondit tout en continuant de l'aider. Joe lui fit signe qu'il prenait le relais.

— Allô ?

— Vous vous en êtes tirés ? demanda Pansy.

— Jusqu'ici, tout va bien, répondit Bryn. Nous avons trouvé le tunnel. Nous sommes en train de chercher un moyen de transport, mais tu en as assez fait. Ne t'implique pas plus que nécessaire.

— Je ne peux plus rien pour vous, reconnut Pansy. Manny pète des fusibles en rafale et je vais devoir couper toutes les communications. Une dernière chose quand même : j'ai trouvé le nom de quelqu'un de haut placé dans l'organigramme du groupe Fontaine. Si vous voulez leur porter le fer, c'est certainement un bon départ, surtout si Thorpe est réellement en mesure de faire ce qu'il prétend.

— Ouais, nous débattons encore à ce sujet, mais on va voir. Donne-moi l'adresse.

— Je n'en ai pas. Tout ce que je sais, c'est que c'est en Californie du Nord.

— Merde.

— Je sais. J'aimerais t'en donner davantage. Le type s'appelle Martin Damien Reynolds. Ne te laisse pas étourdir par les fausses pistes, c'est un nom très courant. Celui que vous cherchez est en Californie... Bryn, sois prudente. Je suis vraiment désolée.

Pansy raccrocha et Bryn devina que ce n'était pas la peine de la rappeler parce qu'elle tomberait au mieux sur une boîte vocale. Ou plus probablement sur un message l'informant que le numéro n'était plus attribué. Quand Manny faisait place nette, rien ne repoussait là où il était passé.

— Laissez-moi deviner, dit Joe. On vient de se faire lâcher.

— Comme la fameuse patate chaude, répondit Bryn. On va peut-être pouvoir embarquer clandestinement dans l'un de ces camions.

— Peut-être, soupira-t-il dubitativement. Mais il y a beaucoup de monde, et à quatre ce n'est pas évident. Il serait sans doute plus facile de voler une voiture dans le parking des employés.

— J'aimerais autant qu'on quitte la ville proprement, intervint Riley. Ils nous serrent de près, et il nous faut impérativement brouiller les pistes.

Bryn réfléchit quelques longues secondes, contemplant les camions, puis acquiesça d'un air déterminé.

— Suivez-moi, dit-elle. Je crois que j'ai ce qu'il nous faut.

Joe n'aimait pas beaucoup son plan, mais accepta néanmoins de coopérer. Ils coupèrent à travers des zones industrielles et des terrains vagues envahis par les herbes, traversèrent deux ou trois fossés, et débouchèrent sur le chemin d'accès à l'entreprise de camionnage grouillante d'activité. Bryn observa la sortie des camions. Il en partait un toutes les dix minutes environ.

Elle se positionna derrière des broussailles et attendit le grondement du prochain poids lourd à l'approche. Un semi-remorque surgit en haut de la côte et redescendit vers l'intersection, où il tournerait à droite pour rattraper l'autoroute la plus proche.

Elle compta jusqu'à dix, et jaillit de sa cachette à la dernière seconde, se plantant devant le camion.

Le besoin viscéral de fuir était presque insurmontable, mais Bryn parvint cependant à faire face à la calandre du camion qui fonçait sur elle. Elle eut une brève vision du visage du chauffeur, d'abord las, puis choqué et horrifié, et fut submergée par le sifflement des freins à air comprimé... avant d'être percutée avec suffisamment de force pour être violemment projetée à six mètres sur la route. L'impact lui brisa plusieurs os, et l'arrière de son crâne entra brutalement en contact avec l'asphalte. Une douleur incommensurable fulgura dans tout son corps, la privant de ses autres sensations, et elle acheva sa course en un misérable tas disloqué de chair et d'os. Un foyer de chaleur intense s'embrasa immédiatement en elle, qu'elle reconnut à travers ses bribes de conscience. Ses fidèles petits envahisseurs zombies qui venaient à son secours... évaluant les dégâts, régénérant les cellules endommagées. Le processus prendrait du temps, mais elle s'en sortirait vivante. Comme d'habitude.

Elle avait beau les détester, ces petits enfoirés de robots miniaturisés s'avéraient parfois bien utiles. Comme en ce moment, alors que le semi-remorque s'immobilisait dans un dérapage et que le chauffeur en descendait précipitamment pour se ruer sur elle en même temps qu'il dégainait son portable.

Joe sortit alors de sa cachette, lui enleva tranquillement le téléphone des mains et dit :

— Remontez dans votre camion, monsieur. Vous allez avoir de la compagnie.

— Mais... elle est blessée ! Elle a besoin de...

— Faites-moi confiance, ça va aller.

Joe sortit alors son arme de poing, qu'il pointa fermement sur le chauffeur.

— Remontez dans le camion, s'il vous plaît. Sans discuter.

L'homme s'exécuta sans plus de protestations, mais il semblait terrorisé – surtout quand Riley ramassa Bryn sur la route (éveillant d'atroces douleurs

dans son corps fracassé) pour la porter jusqu'au tracteur, où Joe la hissa puis l'allongea sur l'étroite banquette à l'arrière. Riley s'assit à côté d'elle, ainsi que Thorpe, et Joe s'installa à l'avant, son pistolet braqué avec une décontraction toute professionnelle sur le chauffeur.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ? demanda-t-il.

— Euh... Lonnie. Lonnie Brinks, répondit l'homme, complètement flippé. Je vous en prie, ne me tuez pas. J'ai des gosses.

— Moi aussi. Et je les aime, exactement comme vous les vôtres, répondit Joe. Détendez-vous. Nous avons seulement besoin d'un moyen de transport. Personne ne vous fera de mal. Où allez-vous ?

— Long-courrier jusqu'à San Francisco. Où voulez-vous aller ?

— San Francisco, répondit Joe.

— Euh... cette fille... elle va crever, mec.

— Non, dit Bryn, le regard trouble. Malgré les apparences, je ne vais pas mourir. Je vous le promets.

Lonnie parut franchement choqué de l'entendre parler ; lorsqu'il se retourna, elle leva deux pouces tremblants. Il la regarda sans comprendre, puis les autres aussi.

— Vous êtes qui, les mecs ?

— Des gens qui ont besoin de votre aide, si nous voulons vous et moi revoir un jour nos familles, Lonnie, répondit Joe avec une chaleur et une sincérité qui vinrent à bout des dernières réticences de l'homme. Je vous jure sur la tête de mes gosses que vous vous en sortirez vivant, et peut-être même avec un peu de cash en prime. Vous n'aurez rien d'autre à faire que conduire.

Il bluffait pour l'argent, songea Bryn ; elle avait laissé tout ce qu'il leur restait dans ce casier en compensation de la voiture volée. Pansy avait raison, la vie de cavale coûtait très cher. Joe l'avait pourtant convaincu, et Lonnie finit par pousser un soupir résigné, hocha la tête et remit le contact.

— D'accord, dit-il. Mais je ne veux pas me faire virer à cause de vous. J'ai besoin de ce boulot.

— Au pire, vous direz qu'on vous a menacé, le rassura Joe. Quoi qu'il arrive, vous en sortirez gagnant. Surtout si vous livrez votre marchandise dans les temps, pas vrai ?

Lonnie parut beaucoup plus détendu après cet échange. Joe avait un don pour alléger l'atmosphère et donner une impression de normalité en toutes circonstances. C'était l'une des raisons pour lesquelles Bryn l'appréciait tant.

Joe était vraiment un chic type.

La régénération de Bryn se poursuivit, entraînant des explosions de douleur foudroyantes au fur et à mesure que ses os se ressoudaient et que ses muscles se reconstituaient. Les sensations n'étaient pas nouvelles pour elle, mais cela ne les rendait pas moins brutales. *Je vais subir un syndrome de stress post-traumatique*, songeait-elle. C'était peut-être en partie ce qui expliquait ce que Jane était devenue. La perspective de cette douleur sans fin. Au bout d'un moment, pourtant, ses souffrances s'atténuèrent, la laissant

seulement engourdie, et tout ça n'eut plus d'importance. Riley l'aida à nettoyer le sang dû à la collision. On ne pouvait rien contre les taches et les déchirures de ses vêtements, mais Riley l'assura que ça lui donnait l'air coriace d'une fille qui avait roulé sa bosse. Ce qui tira un sourire à Bryn. Même dans l'uniforme de l'armée, elle n'avait jamais eu l'air coriace.

Mais cela ne l'avait jamais empêchée de l'être en réalité. Comme elle venait encore de le prouver.

La viande dans son sac, exposée à la température ambiante, commençait à se corrompre, mais resterait comestible un certain temps – et rien ne permettait de penser que les nanites feraient les délicats quant aux dates de péremption. Cette seule idée lui coupa l'appétit, et elle se rabattit sur deux barres protéinées pour tromper la faim des nanites. Thorpe mangeait en silence, les observant de son regard las. Il avait trouvé un roman aux pages cornées, sans doute le livre de chevet de Lonnie, et se plongea dans la lecture.

Tandis que Joe et Lonnie – qui devenaient les meilleurs amis du monde et se tutoyaient déjà – tuaient le temps en bavardant, Bryn et Riley reprenaient des forces sans dire un mot. Elles dormaient. Elles se nourrissaient.

Thorpe restait dans son coin, lisant et relisant le vieux bouquin usé avec une détermination quasi obsessionnelle. Il était visiblement peu désireux de faire plus ample connaissance et cela convenait tout à fait à Bryn.

Le voyage fut étonnamment revigorant. Pour la première fois depuis longtemps, Bryn se sentait libérée de cette sensation oppressante d'être chassée, traquée, surveillée.

Alors que le soleil avait sombré derrière l'horizon et que la route n'était plus qu'un ruban noir éclairé par les phares des autres véhicules, le téléphone de Bryn sonna.

Ce n'était pas le numéro de Pansy.

Cela déclencha en elle un accès de peur paranoïaque qui fit voler en éclats sa bulle de bien-être, et elle échangea un regard inquiet avec Riley et Joe avant de décrocher.

— Allô ?

— Je vais faire bref, dit la voix de Brick à l'autre bout de la ligne. J'espère que tout va bien pour vous. Je voulais juste vous informer que la blessure à la tête de votre ami n'était pas grave et qu'il a quitté l'unité de soins de sa propre initiative contre l'avis de mes médecins. J'imagine qu'il doit être en train de vous chercher.

Patrick. Bryn éprouva un sentiment de soulagement, mêlé de culpabilité. Elle n'avait pas pris de ses nouvelles, pour ne pas le mettre en danger, mais elle s'en voulait de ne pas s'être inquiétée davantage.

— Vous auriez dû le retenir.

— Ne vous emballez pas, il ne nous a pas vraiment demandé notre avis. Il a subtilisé l'arme de l'un de mes hommes et leur a dit qu'il s'en allait, et ils ont préféré le laisser faire. Ils sont payés pour se faire tirer dessus par les ennemis de nos clients, pas par les clients eux-mêmes. C'est le monde à

l'envers, répondit Brick d'une voix calme qui semblait amusée. Il va bien, et comme il a volé l'un de nos meilleurs fourgons, il est mobile et bien équipé, si vous voyez ce que je veux dire. Donc, ouvrez l'œil.

— Entendu, dit Bryn. Merci. Je le pense vraiment. Surtout de vous être occupé de lui. Rien ne vous y obligeait.

— J'ai comme l'impression que vous allez devenir des clients réguliers, les amis, dit-il. Et vous savez ce qu'on dit, le client a toujours raison.

— Je croyais que vous ne vouliez plus entendre parler de nous.

— Eh bien, disons que votre copine Pansy m'a fait livrer une palette pleine de billets par la voie aérienne et que je reconsidère ma position. Je suis aussi allé voir votre famille. Tout a l'air normal de ce côté-là. On garde un œil sur eux. Faites attention à vous.

— Vous aussi.

Bryn raccrocha puis composa le numéro de Patrick, mais elle tomba sur une boîte vocale. La batterie de son propre téléphone était presque épuisée et elle n'avait rien pour le recharger... mais Joe, qui n'était jamais pris au dépourvu, sortit un chargeur de l'une de ses nombreuses poches.

Il ne s'inquiétait pas non plus outre mesure de ne pas obtenir de réponse sur le téléphone de Patrick.

— Il a peut-être été séparé de son chargeur, et son téléphone n'a plus de batterie, fit-il valoir. Pat en a vu d'autres, vous pouvez me croire. Il trouvera le moyen de nous faire parvenir un message et de nous donner rendez-vous quelque part sur la route. Heureux de savoir que sa tête est toujours en un seul morceau.

Bryn s'aperçut alors que Lonnie l'observait dans le rétroviseur.

— C'est quoi, cette nana ? demanda-t-il. Je sais à quelle vitesse je l'ai percutée, mec. Elle devrait être morte.

— C'est une cascadeuse, répondit Joe. Une professionnelle entraînée pour les scènes d'accidents.

Lonnie réfléchit un moment, puis parut accepter la réponse de Joe – à défaut d'autre explication rationnelle, songea Bryn.

— Ça paie bien ? Vous bossez pour le cinéma et tous ces trucs ?

— Exactement, mentit-elle sans hésitation. Et oui, on se fait du pognon. Figurez-vous que vous nous rendez un fier service. Grâce à vous, nous allons pouvoir rejoindre un tournage – on travaille sur un film de Spielberg.

— Sans dec ?

Ses yeux s'écarquillèrent et son visage s'illumina.

— J'adore le cinéma, mec. Mais pourquoi vous n'avez pas pris l'avion ?

Joe désigna Riley du pouce derrière lui.

— Elle est interdite de vol.

Riley avait le look adéquat, Bryn dut le reconnaître, avec ses cheveux de punk dressés sur la tête et son collier de chien. Elle leur offrit un doigt d'honneur pour la crédibilité du personnage.

— Vous auriez pu louer une voiture, non ?

— Oui, si on avait eu une carte de crédit, répliqua Joe, qui avait depuis longtemps remisé son pistolet dans son étui. On s'est fait piquer nos affaires, mec. Nos valises, nos fringues, nos portefeuilles, ils ont tout emporté. On n'a plus que le fric qu'on a sur nous. Alors soit on arrêtais ton camion, soit on braquait la caisse d'un pauvre type.

Pour changer, songea Bryn sans rien dire.

Lonnie goba toute l'histoire et revint à ce qui l'intéressait.

— Vous tournez quel film ?

Bryn inventa de toutes pièces un scénario avec des extraterrestres qui débarquaient à San Francisco, et Lonnie était aux anges. Elle y ajouta un casting de première classe juste pour le plaisir et promit à Lonnie une photo avec Johnny Depp.

Tant qu'il continuait de conduire.

Il se trouvait – était-ce vraiment une surprise ? – que Joe possédait son permis poids lourd, et Lonnie le laissa prendre le volant pendant qu'il se reposait sur sa couchette. Le Dr Thorpe, qui était demeuré dangereusement silencieux jusque-là, profita des ronflements de Lonnie pour se manifester.

— Laissez-moi descendre au prochain arrêt, je vous promets de ne rien dire à personne. Vous n'entendrez plus parler de moi.

— Pourquoi on ferait ça, doc ? demanda Joe. On commence tout juste à faire connaissance. Vous nous avez promis que vous étiez en mesure d'arrêter Jane et les Régénérés 2.0, et vous pouvez nous croire, ça nous intéresse foutrement. De quoi s'agit-il ? Un appareil ? Une injection ?

— Je ne vous dirai rien, répliqua Thorpe en serrant les dents d'une façon qu'il pensait sans doute déterminée, mais qui lui donnait l'air constipé. Vous n'aurez aucune raison de me laisser en vie si je vous révèle ce que je sais.

— En fait, intervint Riley d'une voix veloutée en se penchant sur son épaule, ce serait plutôt l'inverse. Nous n'avons aucune raison de vous laisser en vie si vous ne le faites pas. Soit vous êtes notre allié, soit vous êtes un fardeau ou un ennemi. Quel camp choisissez-vous ?

Il tressaillit.

— Vous ne me ferez pas de mal. Vous n'avez aucune raison de...

— J'ai reçu les mêmes nanites 2.0 que Jane, l'interrompit-elle. Trouvez autre chose.

Il en resta sans voix et son visage blêmit. Il la croyait sur parole. Bryn comprit qu'il était prêt à croire les pires horreurs sur les Régénérés. Dans toute société, il y avait ceux qui acceptaient la différence – comme Patrick et Joe – et ceux que cela terrifiait, comme Thorpe. Cette pensée ne le lui rendit pas plus sympathique.

Du moins, jusqu'à ce qu'il se rende à ses raisons, avec beaucoup de réticence :

— J'imagine que je suis votre allié, dans ce cas. Vous ne me laissez guère le choix.

— On a toujours le choix, dit Riley. Même si ça ne nous plaît pas. De

quoi avez-vous besoin pour pouvoir partager vos connaissances ?

Il aurait préféré ne pas répondre, cela sautait aux yeux, mais après un très long silence, il finit par s'y résigner.

— J'ai juste besoin d'un téléphone.

Tous les yeux se braquèrent sur lui, et Thorpe s'empourpra.

— Je l'ai caché en lieu sûr, dit-il. Et je pourrai le récupérer si vous me laissez passer un coup de fil.

— Nous pouvons le passer pour vous, dit Riley, un doigt sur son clavier, mais il secoua la tête.

— Je ne marche pas, refusa-t-il. Vous m'achetez un téléphone jetable au prochain arrêt, je passe ce coup de fil pour organiser la livraison, et je détruirai la carte SIM de sorte que vous ne puissiez pas localiser mon correspondant. C'est clair ?

Joe haussa les épaules.

— C'est bon pour moi. Bryn ?

— Pas avant de savoir ce qui lui sera livré, répondit-elle, et Riley approuva d'un hochement de tête. Riley et moi avons des intérêts très personnels à ce que la confiance soit mutuelle.

Thorpe soupira, visiblement contrarié, et réfléchit encore un long moment avant de lâcher :

— C'est un vaccin. Il contient une autre souche de nanites programmés dans le seul but d'attaquer et de détruire leurs congénères.

— Je croyais que c'était impossible, objecta Riley. Qu'il fallait les programmer avec exactement les mêmes codes séquentiels que les nanites à détruire, et que ceux-ci se reprogrammaient eux-mêmes constamment en fonction de la structure génétique du receveur.

— Oui, oui, c'est vrai, mais le génie de l'affaire, si j'ose dire, c'est que cette souche utilise la même technologie de réplication pour écrire son propre code. Elle s'adapte à sa cible, en quelque sorte. Mais bien sûr, chaque vaccin est à usage unique et chaque individu doit en recevoir une dose. Cette souche n'est pas transmissible directement comme les nanites 2.0. Une dose, un vaccin.

— Et de combien de doses disposez-vous ? s'enquit Bryn.

— Une, répondit-il. Une seule. J'en avais trois, mais j'ai employé les deux autres pour des essais. Je réservais celle-ci à la réplication en milieu de culture neutre.

— Une seule dose ? répéta Joe, qui secoua la tête en échangeant un regard avec Riley et Bryn. On n'ira pas loin avec ça. Et si vous l'utilisez, combien de temps faut-il pour en fabriquer d'autres ?

— Plusieurs jours, répondit Thorpe d'un ton sec et catégorique. Au minimum, si vous avez tout ce qu'il faut sur place. Si j'utilise la dernière dose pour tuer Jane comme vous le suggérez, on aura sacrifié notre seule arme pour détruire une part négligeable du dispositif armé du groupe Fontaine. Jane est certes un de leurs généraux, mais un général, ça se remplace, si vous voyez ce

que je veux dire.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous utilisé les autres doses ?

— La première, pour faire la preuve de l'efficacité du vaccin. La seconde parce que je n'avais pas le choix, dit-il, dénudant pour la première fois ses dents dans un sourire sans joie, étonnamment troublant. Ils ont transformé ma collègue, voyez-vous. Ils lui avaient confié la mission de me tuer et de rapporter l'antidote à ses supérieurs. Ils voulaient un moyen de contrôler leurs propres créations ; c'est pour cette raison qu'ils m'ont laissé le développer. Je croyais agir pour mon propre compte, mais je n'étais en réalité qu'un pion entre leurs mains. Comme vous tous.

— En quoi sommes-nous des pions, grosse tête ? demanda Riley en le repoussant contre la paroi métallique de la cabine. C'est *nous* qui vous avons trouvé. C'est pour *nous* arrêter que le groupe Fontaine remue ciel et terre.

— Vous croyez ça ? Alors, vous êtes plus bêtes que je ne le pensais. S'ils voulaient vraiment vous tuer, vous seriez des cadavres au fond d'un fossé à l'heure qu'il est. Enfin, pas vous deux. Ils vous auraient réduites en cendres comme tous leurs sujets d'expérience ratés. Mais ils vous ont permis de vous échapper. Je suis désolé de vous le dire, mais vous n'êtes que des marionnettes. Vous ne sentez peut-être pas les ficelles, mais vous êtes manipulés.

— Il a perdu la raison, dit Riley à Bryn, qui était encline à penser la même chose.

C'était bien l'éclat de la folie qui brillait au fond des yeux de Thorpe, un délire paranoïaque qui avait explosé les compteurs. Mais peut-on encore parler de paranoïa quand ils sont vraiment après vous ?

— Si c'est lui notre arme secrète, mon avis de professionnelle, c'est que...

— ... nous sommes foutus, termina Joe pour elle. Bah, je suis si souvent tombé au trente-sixième dessous que je devrais y faire suivre mon courrier. Allons, Riley. Ne vous laissez pas abattre.

Elle le gratifia d'une grimace.

— Écoutez, s'il dit vrai, on n'a aucune chance. S'il délire, ça veut dire qu'on se retrouve coincés avec un...

— ... savant fou paranoïaque dont on ne sait pas s'il voudra nous aider ? Je dirais que ça me rappelle quelque chose, poursuivit Bryn en regardant Riley dans les yeux. Arrêtons-nous à la prochaine station-service et achetons ce téléphone.

— Non, se braqua Riley. Croyez-moi, le risque est trop grand.

Elle avait sans doute raison, mais après un temps de réflexion, Joe hocha la tête.

— C'est certainement risqué, mais nous ne sommes pas en position de faire la fine bouche, dit-il. Hé, Lonnie, au boulot, mon pote. Il faut que tu reprennes le volant. Tu t'arrêteras à la prochaine station-service.

Cela leur prit un certain temps, mais ils trouvèrent une boutique où ils

purent acheter un téléphone jetable. Dès qu'ils l'eurent activé, Lonnie reprit la route et Bryn s'installa à l'arrière avec Thorpe.

— Composez le numéro, dit-elle en lui tendant l'appareil.

Elle sortit son pistolet de son étui et le tint négligemment à côté d'elle, ajoutant à voix basse pour que Lonnie ne puisse pas l'entendre :

— Un mot de travers et je vous descends. Non négociable.

Il la dévisagea une seconde, le visage inexpressif, puis acquiesça. Il composa un numéro, porta le téléphone à son oreille et attendit. Il prononça ensuite deux mots :

— Boîte trois.

— C'est tout ? s'étonna Bryn tandis qu'il raccrochait et lui rendait le téléphone.

— C'est tout.

— Vous ne lui avez pas donné de lieu de rendez-vous.

— Je lui ai indiqué où déposer le vaccin, dit-il. Nous devons aller le chercher.

— C'est loin ?

— D'ici ? Environ trois cents kilomètres après la frontière de l'État de Californie, répondit-il en haussant les épaules. J'ai choisi le dépôt le plus proche de votre destination.

Bryn fit signe à Joe, qui les rejoignit à l'arrière, changeant de siège avec Riley. Elle lui rapporta ce qu'elle avait appris et il soupira.

— Je déteste tous ces trucs d'espions à la manque, dit-il. Donnez-moi juste l'adresse.

Thorpe s'exécuta. Les coordonnées ne disaient rien à Bryn, qui laissa Joe s'en occuper. Elle fracassa le téléphone jetable, en retira la puce, qu'elle réduisit en miettes avant de tout balancer par la fenêtre. Elle prit bien soin de ne laisser aucune trace. Comme elle n'avait rien d'autre à faire, elle s'allongea sur la couchette qui servait de lit à Lonnie quand il était loin de chez lui. Sa couche sentait l'homme, avec des relents de sueur et de fluides corporels. Il avait collé au plafond la photo d'une pin-up des pages centrales d'un tabloïd, qui la regardait d'un air lascif, les jambes écartées. Génial. Elle allait devoir prendre une douche.

Dieu, que Patrick lui manquait. *Je l'ai abandonné. Nous l'avons tous abandonné. Il est tout seul dans la nature.* L'idée qu'il errait quelque part, à la merci de Jane et peut-être blessé lui coupa la respiration. *J'aurais dû rester avec lui. Pour le protéger.*

— Vous vous rongez les sangs à propos de Pat ?

Elle ouvrit les yeux et vit Joe qui la regardait, gentiment inquiet pour elle, et elle s'efforça de sourire.

— Brick a dit qu'il était parti contre l'avis des médecins, ce qui signifie qu'il n'est pas... à cent pour cent de ses capacités. Il essaie de nous rattraper, mais je ne vois vraiment pas comment il peut faire. Il est tout seul, Joe. Contre Jane.

Joe s'agita un peu et détourna les yeux.

— Oui, eh bien, puisqu'on en parle... Il a un moyen de nous retrouver.

Cette information lui valut l'attention de tous les autres, y compris de Riley, qui se figea.

— Pardon ?

— Émetteur par rafales, expliqua Joe. Usage unique et intraçable. J'envoie, il reçoit. Cela lui fournit les coordonnées GPS du point d'émission. On a déjà fait ça, Bryn. Ce n'est pas notre coup d'essai. Il va bien. Il va faire profil bas et se débrouiller pour nous rejoindre par ses propres moyens.

Bryn le regarda en clignant les yeux, incapable de traiter cette information pendant quelques secondes, puis le soulagement se répandit en elle, chassant la peur glaciale qui avait envahi ses veines. *Il va bien. Tout ira bien.* L'idée de savoir Jane à ses trousses lui était insupportable, mais ça... c'était nettement mieux. Tant que Joe était confiant, elle pouvait se permettre de l'être aussi.

Elle passa les deux heures suivantes à somnoler d'un œil, tout comme Joe apparemment, mais Riley demeura sur le qui-vive, attentive aux moindres mouvements que Thorpe aurait pu tenter. Mais il semblait jouer le jeu, et Lonnie était de bonne humeur. Bryn réussit même à s'habituer à la musique qu'il écoutait – qui allait du jazz-funk à une sorte d'électro-country très étonnante. La musique lui sembla même étrangement apaisante au bout d'un moment, couplée aux vibrations du camion qui lui massaient la colonne vertébrale. *Un massage.* Dans son monde, cela relevait du fantasme de pouvoir profiter de quelque chose d'aussi simple et sensuel qu'une heure de détente sans craindre qu'on essaie de la tuer. Une heure où elle pourrait baisser la garde, complètement, et s'abandonner entre les mains bienfaisantes de quelqu'un d'autre.

Oui, c'était bien un fantasme. Sa vraie vie à présent, c'était cette traque perpétuelle où elle ne dormait que d'un œil, toujours tendue au plus profond d'elle-même, prête à réagir à toute situation, à tout moment.

Mais l'idée de ce massage était maintenant si obsédante qu'elle en aurait presque pleuré.

— Debout là-dedans, dit Joe en lui touchant l'épaule.

Elle avait dû s'assoupir, et revint brutalement à la réalité.

— On est arrivé. Équipez-vous. On aura besoin de nos armes.

Elle jeta un coup d'œil alarmé à Lonnie, qui lui sourit de toutes ses dents.

— Bah, ça fait bien trois cents kilomètres que je me doute que vous n'êtes pas des clampins ordinaires, les gars, dit-il. Vous êtes des espions, c'est ça ? Une opération clandestine ? C'est cool. Je ne révélerai pas votre couverture. Je ne me suis pas autant amusé depuis des années.

C'était... ennuyeux. Mais il n'y avait pas moyen d'y couper. Lonnie se ferait forcément des idées, que la suite des événements viendrait à coup sûr confirmer voire dépasser. Elle haussa donc les épaules à l'intention de Joe, lui

donnant le feu vert :

— OK, mon pote, tu nous as percés à jour. Notre mission est confidentielle et je ne peux rien te dire, mais je te promets que ce que tu es en train de faire est vital pour la sécurité de ce pays.

— Cool, répondit Lonnie. Est-ce que vous allez me donner une arme ?

— Non, dit Riley.

Plus professionnelle et intimidante que jamais, elle vérifiait déjà ses munitions, et Bryn s'empessa de l'imiter.

— Vous ferez exactement ce qu'on vous dit, quand on vous le dit, et pas de coup d'éclat, Lonnie. Laissez travailler les pros.

— À vos ordres, madame, répondit-il en mimant un salut militaire maladroit qui détonnait avec son grand sourire.

Bon Dieu, pourvu que ce type ne se fasse pas tuer.

— On y est presque, annonça Joe.

Lonnie réduisit l'allure et Joe se tourna vers Thorpe.

— Que cherchons-nous exactement ?

— Il y a un panneau d'affichage sur la droite. Ce que nous cherchons sera collé avec du ruban adhésif contre l'un des poteaux.

— Quelqu'un nous y attend ?

— Non, c'est une boîte aux lettres morte.

Bryn savait que c'était un terme technique, mais ça n'en sonnait pas moins comme un mauvais présage. Dès qu'ils seraient sortis du camion, ils seraient exposés et vulnérables.

— Thorpe, dit-elle, et il la regarda en fronçant les sourcils, les yeux emplis de crainte et de dégoût. Vous allez venir avec moi. Riley et Joe, vous restez à couvert et vous faites en sorte qu'il n'arrive rien à Lonnie.

Ce qu'elle voulait dire était plutôt : *Faites en sorte que Lonnie ne nous plante pas là*, mais ça passait mieux formulé comme ça.

Thorpe n'eut pas l'air enchanté par cette proposition, sans doute parce qu'il devait faire équipe avec elle. Il préférerait la compagnie de Joe Fideli. Bryn comprenait ça. Bordel de merde, elle était du même avis que lui. Mais il allait devoir ravalier ses préjugés et supporter sa présence pendant cinq minutes. Et Dieu sait si elle-même devait faire contre mauvaise fortune bon cœur depuis... une éternité, lui semblait-il.

— Je ne serai pas armé ? demanda-t-il d'un ton plaintif alors qu'elle vérifiait son arme de poing.

Il n'eut droit pour toute réponse qu'à un haussement de sourcils, puis elle ouvrit la portière et posa le pied sur le sol. Un sol solide et immobile. Elle éprouva un soulagement profond à se retrouver sur la terre ferme après toutes ces heures sur la route, mais elle ne pouvait pas rester là. Agrippant Thorpe par le bras, elle le tira jusqu'à elle, puis le poussa en direction du panneau d'affichage qui ondulait doucement en grinçant dans la brise. L'air était frais, et il flottait une odeur de sauge mêlée à celle de métal chaud et de graisse de moteur du camion. Tandis qu'ils s'éloignaient de la cabine, les effluves

industriels se dissipèrent, cédant la place à la fragrance nettement plus agréable de l'herbe et des broussailles.

Thorpe craignait certainement de s'exposer trop longtemps, car il se précipita à la base du panneau. Quatre épais poteaux étaient plantés dans le sol, entre lesquels s'agitaient dans le vent des papiers volants en bout de course et des toiles d'araignée emmêlées.

Mais le dernier poteau avait été nettoyé. Un tas d'herbes séchées d'aspect peu naturel, comme une pièce rapportée, en dissimulait la base.

Thorpe écarta les herbes, révélant un objet enveloppé de ruban adhésif argenté. Il s'avança d'un pas pour le saisir... et Bryn entendit un déclic très net. Un son qu'elle ne connaissait que trop bien. Elle fut parcourue d'un frisson glacé ; alors que Thorpe baissait les yeux, pensant sans doute qu'il venait de marcher sur une brindille, elle lui saisit le bras.

— Ne bougez plus, lui ordonna-t-elle.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui peut bien...

— Plus un geste, dit-elle en s'accroupissant près de lui.

Le sable sec sur le sol avait été déplacé par le vent, révélant l'arrondi mat et métallique d'un côté du sommet de la bombe. Bryn souffla sur le sable restant, tout doucement, pour ne rien faire bouger. Ce n'était pas un engin militaire, plutôt une bombe artisanale, bien qu'elle ne puisse jurer de rien sans y regarder de plus près.

Ce qu'elle ne pouvait pas faire, puisque le poids de Thorpe reposait sur l'objet. Mais elle connaissait suffisamment ce type de bombes et ceux qui les fabriquaient pour savoir que ce ne serait pas un spectacle son et lumière, comme les explosions de cinéma, avec profusion de flammes et de fumée. Ce serait une bombe sale et impitoyable, pleine de billes d'acier qui les pulvériseraient, Thorpe et elle, et blesseraient sans doute gravement tous ceux qui se trouvaient dans le camion aussi. Les billes de shrapnel étaient bon marché, on en trouvait partout, et elles étaient mortellement efficaces.

Tout dépendrait de la structure de l'engin, et Bryn ne disposait ni du temps ni des moyens nécessaires pour procéder à une analyse approfondie. Thorpe était condamné. Il ne possédait pas la discipline lui permettant de rester parfaitement immobile pendant plusieurs heures d'affilée, et même si c'était le cas, ils ne pouvaient pas se permettre de rester là. L'existence même de ce piège explosif signifiait qu'ils étaient repérés.

Thorpe prit la mesure de tout cela, lui aussi. Elle vit la compréhension déferler sur son visage en vagues successives qui finirent par former un masque blême et figé.

— Écoutez, dit Thorpe, qui s'humecta les lèvres et ferma brièvement les yeux avant de la regarder en face. Si vous utilisez cette dose sur Jane, il ne vous restera rien pour les autres... rien pour reconstituer le produit par ingénierie inversée. Une arme ne vous sera d'aucune utilité si vous n'avez pas la capacité de la reproduire.

— Nous n'aurons peut-être pas le choix. Si elle nous tombe dessus avant

que nous ayons pu ramener l'antidote à nos scientifiques... Je vous promets de ne l'utiliser qu'en dernier recours.

— Ça ne suffit pas, répondit-il. Deux précautions valent mieux qu'une, Bryn. Je vous ai menti. Il existe une autre dose, le prototype. Je l'ai mise à l'abri le plus loin possible sous la garde d'une personne en qui j'ai toute confiance. Vous... Vous en aurez sans doute besoin. Mais surtout, vous devez empêcher qu'elle tombe entre les mains de Jane.

— Où est le prototype ? Thorpe, Votre temps est compté !

— Je sais, répondit-il avec un petit sourire triste en inclinant légèrement la tête. Le prototype se trouve chez Kiera Johannsen, une climatologue qui vit dans une station de recherche isolée en Alaska, près de Barrow. Elle ne sait pas ce que c'est. Je lui ai seulement dit qu'il s'agissait d'une formule défectueuse que je désirais conserver pour des recherches ultérieures, en lui demandant de la garder pour moi. Elle a accepté. Tâchez de la protéger, si vous le pouvez.

— Je le ferai, promit Bryn.

Soudain, toutes ces foutaises de préjugés et de grimaces dégoûtées n'avaient plus d'importance. C'était un homme sur le point de mourir et il le savait.

— Je suis désolée.

— Vous n'y êtes pour rien, dit-il en prenant une profonde inspiration. La personne que j'ai appelée nous a trahis. Pour la petite histoire, c'était mon beau-frère, Jason Grant. Jane lui a sans doute mis la main dessus et il est probablement mort. Tous les gens que je connais sont sûrement morts, mais ils ne sont peut-être pas au courant pour Kiera. Pas encore.

Il lui sourit soudain d'un air cynique.

— Vous avez déjà été soufflée par une bombe ?

— Non, répondit-elle. On m'a tiré dessus, on m'a poignardée, j'ai sauté du haut d'un immeuble, j'ai subi divers supplices très inventifs nés de l'imagination fertile de Jane, mais je n'ai jamais été soufflée par une bombe. Vous voulez savoir si ça fait mal ?

— Je suis pratiquement certain que je n'aurai pas le temps de souffrir, dit-il. Dites-leur de reculer le camion, s'il vous plaît.

Avec un hochement de tête, Bryn déploya son téléphone pour appeler Joe. Il répondit avant la première sonnerie.

— Que se passe-t-il ?

— Un EEI. Reculez le camion. Loin. La bombe est sur le point d'exploser.

— Alors, ramenez vos fesses et on décampe.

Bryn recula d'un pas, puis hésita.

— Non, dit-elle sans quitter Thorpe des yeux. Non, je crois que j'ai mieux à faire ici.

— Mourir ?

— Vous savez comme moi que ça ne me tuera pas.

— Qu'est-ce que vous en savez, bordel ?

— Le risque en vaut la peine. Faites ce que je vous dis, Joe.

Il débita un chapelet de jurons, raccrocha cependant et dans la seconde suivante Lonnie faisait reculer le camion jusqu'à la route, de l'autre côté de la colline afin de mettre un écran de terre solide entre eux et l'explosion.

Quand ils eurent disparu de son champ de vision, Bryn jeta son téléphone de l'autre côté de la route, dans le fossé, puis fit un signe de tête à Thorpe.

— Advienne que pourra, dit-il. Vous avez compris ce que j'attends de vous ?

— Oui, répondit-elle. Bonne chance, Calvin.

— Mes amis m'appellent Cal, dit-il. À la revoyure.

Sur ces mots, il respira un grand coup, tendit la main et décolla le ruban adhésif de la surface rugueuse du poteau supportant le panneau d'affichage.

Bryn vit toute la scène en haute définition et au ralenti tandis qu'il se retournait, lui lançait l'objet argenté et que sa main se levait pour le réceptionner. Elle avait déjà tourné les talons avec la grâce et l'efficacité d'une danseuse, sans un geste ou une contraction musculaire inutile, et était en train de courir à longues foulées, propulsée par l'adrénaline et le renfort des nanites ; elle avait presque traversé la route quand le souffle de l'explosion l'atteignit.

L'onde de choc la cueillit dans un miroitement d'air brûlant qui la souleva du sol, la transperça de part en part, la déchiqueta dans une explosion de billes d'acier incandescentes, et elle retomba, en charpie, dans le fossé, serrant instinctivement contre elle le ruban adhésif argenté. Elle ferma très fort les paupières pour protéger ses yeux du flamboiement aveuglant.

Le son l'atteignit une seconde plus tard, se propageant comme une vague physique qui vint se briser sur ses tympans, et alors que le feu de l'explosion brûlait encore dans l'air, le corps pulvérisé de Bryn Davis rendit l'âme.

Ses dernières pensées furent étranges et incohérentes.

Tu me manques.

Elle vit le visage de Patrick, tel un flash, puis plus rien.

Une fois de plus.

MordueetBeau-la grotte

Chapitre 7

Le retour à la vie ne fut pas une partie de plaisir, mais Bryn s'y était attendue. Elle avait agi instinctivement, et l'instinct possédait une sorte d'acceptation fataliste de la douleur. Au début, tout n'était qu'animal – gémissements, convulsions et l'impression que le monde la submergeait telle une lame de fond, la ramenant brutalement dans un tourbillon sanglant d'agonie et de violence, et il lui fallut un moment avant que sa conscience se fraie un chemin dans ce chaos et commence à analyser les données qui lui parvenaient.

Il y en avait beaucoup. Et ce n'étaient pas de bonnes nouvelles.

Sa vue se reconnecta avant son ouïe. Elle voyait que ses compagnons lui parlaient, mais était incapable de lire sur les lèvres ; cela demandait beaucoup trop d'efforts. À défaut, elle se concentra sur le visage de Joe pour tenter d'avoir une idée de ce qui l'attendait.

Il était pâle, et ses traits formaient un masque figé. Rien de bon, apparemment. Riley se trouvait de l'autre côté. Bryn sentait ses os se remettre en place. D'habitude, ils se remboîtaient comme des Lego, mais cette fois, elle avait l'impression qu'ils se ressoudaient, se reconstituaient avec une lenteur délibérée. Le sang qui emplissait ses poumons fut progressivement repoussé vers le haut pour être expulsé par sa bouche. Ses muscles se contractaient et convulsaient au fur et à mesure qu'ils se régénéraient.

Les nanites avaient fort à faire. Leur tâche paraissait insurmontable, et pourtant, ils étaient en train de l'accomplir. Elle s'était donné vingt pour cent de chances, grand maximum, de survivre à l'explosion, mais ces enfoirés de petits monstres faisaient le boulot. En cet instant, elle aurait presque ressenti de l'affection pour eux.

Presque.

Elle fut prise d'une quinte de toux et cracha un énorme volume de sang, ce qui inspira à Joe et Riley des regards horrifiés, mais cette dernière lui nettoya le visage et les cheveux avec une serviette. La sensation de l'eau fraîche sur sa peau brûlante était divine. *Je dois avoir pris froid*, songea-t-elle, et elle faillit éclater de rire, parce qu'un petit refroidissement était bien le dernier de ses soucis, pas vrai ? Elle toussa de nouveau, et parvint cette fois à aspirer un filet d'air, aussi délicieux que son premier souffle.

Riley lui tapota l'épaule pour la féliciter. En se concentrant sur le mouvement de ses lèvres, Bryn eut l'impression qu'elle disait : *C'est bien*,

Bryn, respirez. Pour que Riley paraisse aussi secouée, Bryn avait certainement frôlé une mort épouvantable et permanente de très près.

Elle n'aurait sûrement pas dû trouver aussi comique la profonde inquiétude qu'elle lisait sur le visage de l'agent du FBI. Mais un rire hystérique était une façon de réagir à cette horreur tout aussi efficace qu'un bon vieux hurlement... et bien plus amusante. *Ça y est, c'est le syndrome de stress post-traumatique*, pensa-t-elle, ce qui la calma aussi sec. La mort à répétition avait forcément un coût – mental, à défaut d'être physique. Qu'avait dit Patrick à propos de Jane ? Qu'elle n'avait pas toujours été la garce qu'elle était aujourd'hui, pas au début. Le processus avait pris du temps.

Il lui avait fallu souffrir mille morts, et sa santé mentale s'était fracassée sur les récifs de l'immortalité.

Les tympanes de Bryn finirent par se reconstituer à leur tour, et le bruit lui tomba dessus avec violence ; elle faillit crier sous le choc. Tous les sons lui paraissaient déformés, beaucoup trop forts, et elle fut saisie de vertige alors même qu'elle était allongée par terre. Elle prit plusieurs inspirations qui lui firent monter les larmes aux yeux, écoutant les battements irréguliers et trop rapides de son cœur, et sentit le dernier de ses os porteurs se ressouder. Ne restaient plus que la cage thoracique, les mains et les pieds, à présent. Ce serait bientôt chose faite.

— Vous l'avez ? articula-t-elle.

Sa voix lui parut altérée et confuse, et elle s'y reprit plusieurs fois jusqu'à ce que Riley déchiffre le message et lui montre un objet ensanglanté enveloppé de ruban adhésif.

— Ça ?

Bryn acquiesça d'un mouvement de tête qui devait ressembler à un spasme. C'est en tout cas l'effet que ça lui faisait.

— Le vaccin a résisté, Bryn. Vous avez réussi.

Repoussant la main de Joe, elle roula sur le flanc pour se redresser, chancelante, en position assise. La surface sous son corps était dure. Ce n'est qu'alors qu'elle se rendit compte qu'elle était allongée sur le bitume au bord de la route, entourée de sang, comme dans une scène de crime d'un vieux film policier. Elle en avait dans les cheveux, ses vêtements en étaient imprégnés, et l'odeur cuivrée du sang s'infiltrait partout.

Elle sentit aussi la fumée. Ce qui restait du panneau d'affichage, deux ou trois poteaux déchiquetés et la structure qui s'était effondrée, était une fournaise. Une vision de désolation. Aucune trace de Calvin Thorpe, mais elle s'attendait à trouver des fragments de lui çà et là si elle regardait mieux. De tout petits morceaux.

Il avait raison. Il n'avait sans doute pas eu le temps de souffrir.

Riley dit quelque chose à Joe, qui courut jusqu'au camion stationné un peu plus loin. Il en revint avec un tas de vêtements propres et un gros bidon d'eau. Avec l'assistance de Riley, Bryn se dépouilla de ses vêtements en loques et se mit debout, en petite culotte et soutien-gorge calcinés et

déchiquetés, de façon à pouvoir verser l'eau sur elle pour se débarrasser du plus gros du sang et de la terre avant d'enfiler le jean trop grand et la chemisette bleu marine que Joe lui avait apportés. Ses chaussures étaient à peu près intactes.

Il y avait une profusion de petits objets métalliques et circulaires sur la route. Plus gros que de la chevrotine. *Des roulements à billes*. Il y avait aussi des clous, tordus, cassés, brûlés, partout sur le bitume. C'était l'une de ces bombes sales, confectionnée dans les règles de l'art.

La tête lui tourna à l'idée de ces milliers d'éclats d'acier pénétrant sa chair et ses os, réduisant son corps en bouillie. Du moins, ce qu'il en restait après l'onde de choc. Bon Dieu, ce qu'elle *haïssait* les bombes.

— Vous allez bien ? s'enquit Riley, qui se fendit d'une vague ébauche de sourire. Enfin, c'est une façon de parler.

— Oui, répondit Bryn. Allons-y.

Elle avait toujours l'impression de se gargariser avec des clous quand elle parlait, mais elle espérait que ça s'arrangerait. Les nanites concentraient d'abord leur action sur les fonctions vitales, et son confort ne faisait pas partie de leurs priorités.

Les premiers élancements de faim la frappèrent au bout de trois pas, la plierent en deux comme si elle avait reçu un coup de poing dans l'estomac. Elle tituba, suffoquant à moitié, et sentit une sorte de férocité s'emparer d'elle. Les nanites avaient besoin de carburant. Ils étaient en surchauffe, fonctionnaient au-delà de leurs capacités.

Elle devait se nourrir. Maintenant. TOUT DE SUITE.

Joe était en train de redescendre de la cabine, et avant de comprendre ce qu'elle faisait, avant même de pouvoir *penser*, elle se jeta sur lui.

Riley l'intercepta. Dieu merci. Bryn la combattit, violemment et de toutes ses forces, dans sa volonté d'accéder non pas à *Joe*, mais au carburant qu'il représentait – à l'énergie brute contenue dans sa graisse, ses muscles, ses tissus, son sang.

Riley eut le dessus et l'immobilisa au sol quelques instants, avant de lui enfoncer de force quelque chose dans la bouche.

De la *chair*. Délicieuse, salée, ferme sous la dent... Le salami qu'elle avait acheté à la boucherie de Kansas City. Elle mastiqua et déglutit mécaniquement, la viande descendit dans son estomac, et la folie furieuse relâcha peu à peu son emprise, jusqu'à ce qu'elle fasse signe à Riley qu'elle avait repris le contrôle.

Riley ne s'y fiait pas et ne la relâcha pas, mais elle la laissa mordre une autre grosse bouchée de salami. Bryn mastiqua et déglutit de nouveau ; elle n'y prenait aucun plaisir, mais s'y appliquait avec désespoir. Elle engloutit au moins trois autres morceaux de belle taille avant que sa faim disparaisse subitement... comme un circuit qu'on viendrait de couper.

Elle laissa échapper un rot, bafouilla une excuse et rendit le reste du salami à Riley, qui lui présenta – de façon assez incongrue – une serviette.

Bryn essuya les résidus de graisse de sa bouche et de ses mains.

— Très sexy, lança Riley, pince-sans-rire. Ça va mieux ?

Bryn hocha la tête. Elle avait encore dans la bouche le goût douceâtre et métallique de la viande et n'était pas certaine de pouvoir répondre par des mots. Elle tremblait toujours, de terreur et non plus de faim.

Elle espérait ne jamais confondre ces deux sensations. La seule idée qu'elle aurait pu faire du mal à Joe Fideli lui emplit les yeux de larmes, et elle n'eut pas la force de le regarder tandis qu'elle revenait vers le camion, soutenue par Riley, et remontait à l'intérieur.

La bonne humeur de Lonnie s'était envolée. Il semblait effrayé et prenait soin d'éviter son regard. Il s'empessa de redémarrer le moteur alors que Joe s'installait à côté de lui et que Bryn et Riley prenaient place sur la banquette derrière eux.

— Vous... vous étiez *morte*, dit-il. Pas seulement blessée. Je vous ai vue, vous aviez votre compte.

Bryn n'avait pas l'énergie d'essayer de le détromper. Il avait été témoin de la scène, il connaissait la vérité, et cela le terrifiait. Il y avait de quoi. Joe aussi avait flippé ; elle le lisait dans la façon circonspecte dont il l'observait, comme s'il s'attendait à ce qu'elle se transforme à tout moment en une bête sauvage. Elle lui bredouilla des excuses, qu'il accepta d'un hochement de tête. Pas tout à fait pour lui signifier sa confiance, mais qu'il comprenait qu'elle faisait de son mieux.

Les yeux bruns de Lonnie, ronds comme des soucoupes, la fixaient dans le rétroviseur. Il s'empessa de les détourner quand elle lui rendit son regard. Elle aurait certainement dû s'en affliger – peut-être éprouver de la tristesse d'être si visiblement considérée comme un monstre. Mais franchement, cela ne l'atteignait plus. Plus rien n'avait beaucoup d'importance.

Sauf la seringue maculée de sang dans son nid de ruban adhésif, que Riley tenait toujours à la main.

— Lonnie, concentre-toi, dit Joe très calmement. Tu en auras bientôt fini avec nous, je te le promets. Tu n'as plus qu'à nous conduire à destination, et ce sera terminé. Il y en a pour deux heures, au maximum.

Il lui donna une tape virile sur l'épaule, et Lonnie ne se déroba pas à son contact. Il le regardait cependant d'un air inquiet.

— Tu... tu me laisseras partir comme tu as promis, hein ?

— Absolument, répondit Joe. Et tu vas me rendre un service, mon pote. Je veux que tu appelles le 911 pour rapporter l'explosion quand on sera partis, d'accord ? Dis-leur seulement que le panneau est en flammes et que tu ne sais pas ce qu'il s'est passé. C'est ce que tu ferais normalement, non ?

— Oui, reconnut Lonnie, qui prit une profonde inspiration avant de hocher la tête. OK. D'accord, je peux faire ça.

— Un peu mon neveu, renchérit Joe. Allez, en route.

Lonnie enclencha une vitesse et le camion s'ébranla. La silhouette entourée de sang que Bryn avait laissée sur la route disparut sous les pneus,

puis ils laissèrent la fumée derrière eux. Le semi-remorque avait pris de la vitesse quand ils atteignirent le haut de la colline, au pied de laquelle se déployait... un monde normal. Des faucons tournoyaient dans le ciel, des avions frôlaient le toit du monde et sur le sol des routes vides déroulaient leurs méandres dans la campagne garnie de quelques maisons éparpillées. Leurs habitants avaient sans doute vu la fumée, songea Bryn. Peut-être même entendu la détonation.

Lonnie appela les secours et resta aussi sobre que possible ; sa voix tremblait un peu, mais ce n'était sans doute pas inhabituel étant donné les circonstances, surtout après les heures de route d'un camion long-courrier. Il parut soulagé lorsqu'il eut terminé, et se concentra sur sa conduite.

Bryn l'écarta de ses pensées et reporta son attention sur des choses plus importantes dans l'immédiat. *Qui sont ces putains de gens ?* Elle était secouée, elle devait bien l'admettre. Pendant qu'ils étaient sur la route, le groupe Fontaine avait identifié Thorpe, remonté la piste de son contact qu'il croyait fiable et l'avait sans doute torturé et tué... Ensuite, au lieu de leur envoyer une unité d'assaut (vu que leur dernière attaque en force ne s'était pas très bien terminée pour eux), ils avaient eu l'intelligence d'opter pour une technologie bas de gamme qui n'avait pas besoin d'intervention humaine. Quelqu'un devait surveiller la boîte aux lettres, très probablement à distance, mais ils avaient estimé pouvoir se débarrasser ainsi de Thorpe, de son arme fatale et d'au moins l'un d'entre eux en prime.

Et ils y étaient presque parvenus, à l'aide d'un engin aussi rudimentaire qu'une bombe artisanale. Que l'on pouvait fabriquer à partir de plans disponibles sur *Internet*, bon sang.

Qui que soit la tête pensante de cette organisation – et Bryn était maintenant certaine que ce n'était pas Jane, trop déjantée, trop radicale pour concevoir un plan de ce genre – il ou elle était capable de prendre des décisions rationnelles de sang-froid. D'estimer les pertes et les gains, d'évaluer les risques. De changer de tactique. Ce n'était pas Jane ; elle était intelligente, et brutale, mais n'était pas une tacticienne de génie.

Pour stopper tout ça, il convenait donc de la contourner pour accéder au cerveau de l'opération. Ensuite seulement, Bryn pourrait éliminer Jane, mais dans l'immédiat, il était essentiel de tirer les leçons des actions de leur ennemi... et de changer eux aussi de tactique.

— Il faut abandonner le camion, déclara-t-elle.

Lonnie lui lança un regard surpris et apeuré, et Joe se tourna vers elle, les sourcils froncés.

— Quoi ?

— Faites-moi confiance sur ce coup-là sans poser de questions, répondit-elle. On dégage de ce foutu camion et on continue à pied. Ensuite, on se séparera et vous me confierez l'émetteur pour contacter Patrick. Riley et vous regagnerez la nouvelle base où se planque Manny. Je vous en prie, Joe. Vous me connaissez. Vous savez que j'ai raison.

— Raison à propos de *quoi* ? intervint sèchement Riley. Nous sommes à deux heures de notre objectif. En abandonnant notre moyen de transport, on en aura pour une journée supplémentaire dans des conditions difficiles. De plus, pensez-vous réellement être capable de continuer toute seule, sans appui, et de mener à bien cette mission ? N'oubliez pas que c'est *Jane* que nous combattons. Elle peut mobiliser la moitié des forces armées de ce pays, voire des forces de l'ordre pour ce qu'on en sait. Elle peut compter sur de nombreuses ressources, ce qui n'est pas notre cas. Il ne faut pas cracher sur le peu que nous avons.

Joe, quant à lui, la regardait sans rien dire. Bryn se sentait plus proche de lui que de Riley, bien qu'elles aient toutes les deux été contaminées par les nanites 2.0. Joe n'était peut-être qu'un simple être humain, mais il l'avait toujours appuyée. Toujours. Même quand il avait des raisons de craindre qu'elle ne devienne un monstre avide de chair, ce qui était... une grande preuve de confiance.

— Oui, je vois où vous voulez en venir, dit-il au bout d'un long moment. Lonnie, arrête le camion.

Lonnie enfonça la pédale des freins à air comprimé, visiblement à contrecœur, et le camion s'immobilisa sur le bas-côté avec un sifflement.

— Vous ne pouvez pas la laisser faire ça, protesta Riley en posant une main sur l'épaule de Bryn pour l'empêcher de se lever. Non. C'est non, Bryn. Ce n'est pas une bonne idée. Je le sais. Croyez-moi, vous devez rester avec nous. Nous devons tous rester dans le camion.

Bryn la dévisagea pendant quelques longues secondes, puis secoua la tête.

— Non, nous ne pouvons pas faire ça, répondit-elle en repoussant la main de Riley. Je perçois quelque chose que vous ne voyez pas. Apportez le vaccin à Manny et demandez-lui d'en produire d'autres doses. Je pense que nous en aurons besoin. Et pas qu'un peu. Nous ne savons pas du tout jusqu'à quel point le groupe Fontaine a progressé dans l'exécution de son plan – ni de combien de soldats 2.0 ils disposent en plus de Jane.

Elle montrait du menton la seringue enveloppée de ruban adhésif.

Riley dégaina son arme de poing, d'un geste si rapide que Bryn le vit à peine ; le canon de son pistolet s'aligna avec une précision parfaite à la hauteur de ses yeux. À bout portant. Ce ne serait pas beau à voir.

— Je ne sais pas ce que vous avez en tête, mais tout ce que vous avez à y gagner, c'est de vous faire tuer, dit Riley. Restez avec nous, aidez-nous à apporter l'antidote à Manny. Cette seringue est précieuse. Plus importante que vous ou moi ou n'importe lequel d'entre nous. C'est la seule chose qui peut les *arrêter*.

— Riley... nous ne savons même pas si le contenu de cette seringue est le produit actif, argua Bryn. Le groupe Fontaine y a eu accès avant nous ; ils ont pu remplacer le vaccin par une solution saline, après tout. Si c'est le cas et qu'ils possèdent le véritable antidote... c'est nous qui sommes à leur merci, et

nous n'aurons plus rien. Thorpe m'a révélé une chose importante avant de mourir et je dois suivre cette piste.

Riley ne bougea pas, mais ne rengaina pas non plus son arme.

— Vous voulez donc abandonner notre moyen de transport et... partir. Pour aller où ?

— Il y a toujours la piste que Pansy m'a donnée.

— Quoi, quelque part en Californie du Nord ? Au cas où vous n'auriez pas remarqué, c'est une vaste zone. C'est complètement dingue. Autant vous présenter à Jane de votre plein gré pour vous faire tuer.

— Peut-être, dit Bryn. Mais si vous échouez à apporter l'antidote à Manny, ou si le contenu de cette seringue est inutilisable, nous perdrons notre seul atout. Nous ne devons pas mettre tous nos œufs dans le même panier, vous ne croyez pas ? Je vais continuer et vous rebrousserez chemin. On se reverra.

— Vous êtes sûre ? demanda Joe.

— Oui.

— Alors, c'est bon pour moi, dit-il. Baissez votre arme, Riley.

— Non.

— Seigneur, soupira-t-il avec contrariété, et il dégaina lui aussi son pistolet.

Il n'était pas aussi vif que Riley, mais cela n'avait pas d'importance, parce qu'il était au moins aussi bon tireur. Il visa la tête, tenant son arme à deux mains.

— Laissez tomber, putain de merde. Bryn a raison. On va descendre du camion et se séparer. Lonnie, tu es le bienvenu si tu veux te joindre à nous.

— Euh... non, merci. Je vais... rester là, répondit le routier.

Il semblait tendu, les mains crispées sur son volant, les yeux prêts à jaillir de leurs orbites. Sa pression sanguine devait être montée en flèche.

— Merci... ?

Il avait prononcé ce dernier mot dans un souffle, presque comme une question.

Sans quitter une seule seconde Riley des yeux, Joe répondit :

— D'accord. Je suis désolé, mon pote. Pour tout. Tu ne méritais pas ça, et j'aurais aimé que les choses se passent autrement.

— Non, ça va, ça va. Je ne dirai pas un mot, à personne.

Lonnie pensait que Joe allait lui tirer dessus, et Bryn partageait son avis... Mais Joe secoua la tête, et ouvrit la portière pour descendre du camion.

— Bryn, dit-il. À vous.

Elle jeta un regard en biais à Riley.

— Vous allez tirer ?

— Probablement pas.

La prenant au mot, Bryn recula par la portière et se laissa glisser au sol, où elle se plaça à côté de Joe. Riley la suivit, agile comme un serpent, et se reçut à pieds joints sur la route, toujours stable, le canon de son arme braqué

sur Joe.

— On en a terminé avec ce jeu de cons ? demanda-t-elle.

— J'imagine, répondit-il en rengainant son arme sans se soucier d'elle.

Bryn surveillait Riley – pas ses yeux, parce que ce n'était pas leur regard qui trahissait les gens mais les micromouvements de leurs mains.

Mais Riley se contenta de ranger elle aussi son arme, et ce fut terminé.

— Prenez ça, Joe, dit-elle en lui donnant la seringue. Je vais chercher nos bagages avant que cette poule mouillée de Lonnie ait détalé.

Elle disparut à l'arrière du camion et en ressortit quinze secondes plus tard avec leurs sacs à dos, qu'elle distribua. Bryn enfila le sien, et le poids sur ses épaules lui parut agréablement familier. Quand on avait été dans l'infanterie, on n'oubliait jamais le poids de son packaging. C'était comme le vélo. On savait marcher une trentaine de kilomètres en portant la moitié de son poids sur son dos.

Sans échanger un mot, ils s'éloignèrent du camion et s'abritèrent du soleil sous les basses branches d'un gros arbre – un de ces arbres à croissance rapide qui poussent comme de la mauvaise herbe. Lonnie avait filé sans demander son reste et son camion rapetissa sur la ligne d'horizon en moins de temps qu'il n'en fallut à Bryn pour se repérer.

— Vous êtes sûre que vous voulez qu'on se sépare ? demanda Joe. Je comprends ce que vous voulez faire, mais je ne suis pas certain que vous y parviendrez.

— Riley a raison pour le vaccin, dit Bryn. Il faut l'apporter à Manny, c'est vital pour nous. S'il s'agit bien de l'antidote, Manny est le seul à qui nous puissions faire confiance pour l'analyser et, espérons-le, le reproduire.

— Vous pensez réellement qu'il nous laissera entrer ? Il avait l'air un peu, disons... paranoïaque quand nous l'avons quitté.

— Pansy le ramènera à la raison.

Bryn lui avait répondu avec assurance, mais à la vérité, elle n'en était pas si certaine ; personne ne pouvait prévoir les réactions de Manny. Elle espérait cependant ne pas se tromper.

— Et vous aurez un argument pour faire barrage à sa paranoïa, parce qu'il sera alors le seul à détenir l'antidote. Il faudra ensuite trouver un moyen pour le récupérer, mais chaque chose en son temps. J'adore ce type, mais il est vraiment à manipuler avec précaution, ajouta-t-elle, avant de se tourner vers Riley. À moins que vous n'ayez l'intention de vous emparer de l'antidote pour le ramener à vos chefs.

Riley haussa un sourcil.

— Je n'ai jamais fait mystère que je travaillais pour le FBI. Je n'ai jamais dit que j'avais démissionné. Et cela n'a pas d'importance, parce que dans cette affaire le gouvernement fédéral et notre petit commando poursuivent les mêmes objectifs : empêcher ce fléau de se répandre et mettre le groupe Fontaine hors d'état de nuire. Manny reste notre meilleure option.

— Êtes-vous en mission pour eux en ce moment ? demanda Joe.

Cela sonnait comme une question ordinaire, et Joe pouvait paraître détendu à l'abri de ces frondaisons qui bruissaient sous le soleil ardent. Ce n'était pourtant qu'une apparence.

— Pas précisément, répondit Riley, qui inclina légèrement la tête, puis ses yeux s'étrécirent. Vous pensez que nous étions surveillés. Par satellite ?

— Ça ne m'étonnerait pas d'eux, dit Joe. Nous avons déjà appris à nos dépens qu'ils avaient infiltré les chaînes de commandement dans l'armée de l'air ; il suffirait d'un drone pour survoler la zone. Ils pourraient maquiller cela en banale mission de surveillance. Personne ne s'en apercevrait. Mais oui, s'ils ont été assez malins pour mettre ce piège en place, ils auront les moyens de savoir qui en a réchappé. En restant dans le camion, nous sommes des cibles parfaites, au mieux. Au pire, nous sommes...

— Morts, termina Bryn d'une voix sourde.

Elle chercha le camion des yeux, mais il n'était plus visible à présent, filant à pleine vitesse sur la route.

— Vous lui avez proposé de rester avec nous, Joe. Quoi qu'il arrive, vous le lui avez proposé.

— Bah, il ne faut pas nous voiler la face. Seules la torture et la mort attendent ce type maintenant, à moins qu'il ait beaucoup de chance et qu'ils lâchent une bombe sur son camion. Quoi qu'il en soit, il n'en réchappera pas. Nous le savons tous.

Joe s'était exprimé sans émotion, mais une colère froide brillait au fond de ses yeux.

— Nous lui devons de réussir, vous comprenez. Pas pour Thorpe, qui était impliqué jusqu'au cou depuis le début, cet enfoiré. Mais nous le devons à *Lonnie*. À tous les Lonnie de ce monde qui se retrouvent pris dans la tourmente.

Surprise par ces mots, Bryn hocha néanmoins la tête, ainsi que Riley.

— J'ai été comme Lonnie, moi aussi, dit-elle. Je suis tombée sur cette merde par hasard. Je venais de commencer un nouveau boulot. Je me suis trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Et vous avez raison. Mais je ne peux pas oublier que c'est *nous* qui avons entraîné Lonnie là-dedans – pas la partie adverse.

— Des innocents perdront la vie dans cette guerre, dit Joe. Ça ne me plaît pas, mais je dois l'accepter. C'est pour eux que nous nous battons. Pas pour nous, pas pour le gouvernement, pas pour les militaires, mais pour... tous ceux qui n'ont même pas conscience de ce qui est en train de se produire.

C'était presque comme s'ils venaient de sceller un pacte, et c'était ce qu'ils avaient fait d'une certaine façon – une promesse tacite qui ne nécessitait ni poignées de main ni saluts spéciaux. Un hochement de tête suffisait.

Joe fouilla dans sa poche et lui tendit ce qui ressemblait... à un tube de rouge à lèvres ? Non, cela avait la même forme oblongue et cylindrique, mais quand il retira le capuchon, Bryn découvrit un gros bouton noir.

— Quand vous serez dans un endroit sûr, appuyez sur ce truc, dit-il

avant de le refermer. Patrick recevra vos coordonnées et viendra vous rejoindre. Mais veillez à vous trouver quelque part où vous pourrez l'attendre. Comme je l'ai déjà dit, c'est un émetteur à usage unique.

— Compris, répondit Bryn en rangeant l'objet dans une poche zippée de son pantalon.

Car elle espérait bien garder ses vêtements en un seul morceau à l'avenir.

— Vous voulez bien nous dire où vous allez ? demanda Riley.

— Non. Je ne préfère pas.

— Et vous n'avez sans doute pas tort, souligna Joe Fideli.

Il la serra fort dans ses bras et elle lui rendit son étreinte, soudain tremblante intérieurement, parce que si elle n'était pas particulièrement émue de se séparer de Riley, avec Joe Fideli, c'était une autre affaire. Et il en était conscient, car il l'embrassa doucement sur le front.

— Vous voulez que je vous dise un secret, petite ?

— Allez-y.

— Si je n'étais pas déjà marié...

— Allumeur.

Elle déposa un baiser sur sa joue et recula d'un pas. Joe la gratifia d'un beau sourire très sincère.

— Soyez prudents.

Pas d'effusions du côté de Riley, qui se contenta d'un signe de tête en guise d'adieux, puis Bryn s'éloigna au pas de course en direction de l'ouest.

Quand elle regarda derrière elle, ils n'étaient plus là.

Chapitre 8

C'était beaucoup trop risqué de faire du stop... Pas à cause des dangers redoutés par les générations nées après les années 1970, mais parce que Bryn savait qu'elle exposerait ceux qui la prendraient à leur bord – des innocents, comme Lonnie – à la torture et à la mort, et elle s'était juré que cela ne se reproduirait plus. Pas si elle avait le choix. Elle se rabattit donc sur sa bonne vieille technique éprouvée, sautant à l'arrière du tracteur de semi-remorques quand les camions ralentissaient pour se mêler à la circulation à chaque bretelle d'autoroute en direction du nord. Ce n'était qu'une question d'équilibre et d'endurance. Mais elle n'avait pas à se plaindre ; les routes étaient plutôt bien entretenues, les vents pas trop violents, bien qu'elle dût se protéger les yeux pour éviter le dessèchement. Quelques voitures la remarquèrent, l'obligeant à changer de monture dès qu'elle repérait un conducteur ou un passager qui la regardait avec stupeur. Le mieux qu'elle trouva fut un camping-car gigantesque, suffisamment spacieux pour pouvoir prétendre aux allocations logement, sur lequel elle voyagea à plat ventre. Elle piqua même un roupillon sous le soleil, mais fut tirée du sommeil par ses rêves. D'horribles cauchemars.

Elle abandonna le toit du camping-car dans une aire de service très fréquentée par les routiers, où elle se sentit enfin suffisamment en sécurité pour activer le transmetteur. Elle eut l'impression de franchir un point de non-retour quand elle appuya sur le bouton du dispositif, mais elle chassa ses mauvais pressentiments en s'offrant un gros hamburger à peine cuit, des frites et une boisson fraîche. Incroyablement décadent. Ne sachant pas combien de temps il lui faudrait attendre, elle fit durer le plaisir, sa casquette enfoncée sur les yeux pour dissimuler son visage au cas où il y aurait des caméras. Ses cheveux, qu'elle n'avait pas lavés depuis un certain temps, étaient ternes et plats, décoiffés par le vent, mais elle les laissa en l'état. Mieux valait passer pour une baroudeuse crasseuse, quand bien même ça ne tromperait pas un logiciel de reconnaissance faciale si elle avait la malchance d'être filmée. Elle fit l'acquisition d'un livre dans la boutique de la station-service et était donc plongée dans une histoire de fantasy épique quand un homme se glissa en face d'elle dans le box où elle était installée.

L'espace d'une fraction de seconde, elle ne le reconnut pas, et passa instinctivement en état d'alerte maximale avant de comprendre que c'était Patrick, le visage à moitié caché par une barbe drue et des ecchymoses. Il

était... salement amoché. Ce fut un choc pour elle, entièrement remise de l'explosion d'une foutue bombe artisanale alors qu'il souffrait encore des blessures reçues lors de leur premier vrai combat. Si elle avait eu besoin d'une preuve de leur différence, celle-ci était physiquement inscrite dans leurs corps.

Il s'en rendait compte également, même s'il ne pouvait pas savoir les épreuves qu'elle avait dû affronter, et il lui adressa un demi-sourire en secouant la tête.

— Je vais bien, affirma-t-il, penché en avant, les coudes posés sur les genoux.

Ils portaient le même genre de couvre-chef, remarqua Bryn, mais la casquette de Patrick était décorée d'un poisson alors que la sienne arborait le dessin d'un ours. Une sorte de message karmique ? Elle espérait que non.

— C'est marrant, j'aurais cru que tu étais le genre de fille à lire des romans d'espionnage. Ou des romans d'amour.

Il haussa les sourcils, et cela fut suffisant pour réveiller les sentiments qu'elle éprouvait pour lui, presque un déclic physique, déclenchant une vague d'émotion qui déferla en elle comme un courant glacé, une brûlante alchimie, un désir de lui si violent que les larmes lui en montèrent aux yeux. Elle lui tendit la main et il la prit. Le chaud contact de sa peau sur la sienne la fit frissonner et elle baissa la tête de crainte de se mettre à pleurer pour de bon.

— Et toi, ça va ?

Elle parvint à hocher la tête. Elle avait refoulé et enfoui tant de choses en elle, érigé un mur protecteur qu'une simple caresse des doigts de Patrick venait de faire voler en éclats. Il lui faisait toujours cet effet-là.

— Nous devons partir, dit-il. Si tu as terminé ton repas.

— Et toi ?

— J'ai déjà mangé. Viens.

Elle lui tenait toujours la main quand ils quittèrent le box. Elle avait laissé sur la table de quoi payer son repas, et la voie semblait libre quand ils sortirent du restaurant par la porte de derrière. La station-service n'avait pas désempli, bondée de voyageurs en short qui allaient et venaient, certains remorquant derrière eux des enfants renfrognés. Les professionnels de la route avaient l'air las ; ils n'étaient pas ici pour s'amuser, sauf ceux qui faisaient du gringue aux prostituées, toujours présentes dans les relais routiers.

Bryn glissa son bras sous celui de Patrick.

— Que s'est-il passé ?

— Je n'ai pas osé rester avec l'équipe médicale. Des gens très bien, mais trop faciles à localiser. J'ai préféré partir dès qu'ils m'ont assuré que je n'allais pas tourner de l'œil. J'ai ensuite appelé Manny, qui a refusé de me parler. Pansy m'a dit que Joe, Riley et toi aviez filé et qu'elle n'avait pas de nouvelles.

Il se tourna vers elle, et elle sentit le poids de son regard.

— Comment va Joe ?

— Très bien. Riley aussi. Nous avons trouvé le type que nous

cherchions, mais ça a été... compliqué.

Elle décida que ce n'était ni le moment ni l'endroit pour lui raconter tous les détails.

— Ce n'est donc pas terminé.

— Loin de là.

Elle s'adossa contre un mur avec lui, heureuse en cet instant de sentir simplement ses doigts mêlés aux siens, et la caresse de l'air frais du dehors sur leurs visages.

— Je fais route vers le nord.

— Pour aller où ?

— Je préfère ne pas te le dire ici. Trouvons un endroit plus tranquille, proposa-t-elle en lui lançant un regard en biais. Est-ce que tu as une voiture ?

— Non, répondit-il, l'air étrangement goguenard. Mais je peux nous emmener là où tu veux aller.

Tandis qu'il la guidait vers le parking, Bryn découvrit alors qu'il possédait une moto. Une Harley pas de toute première jeunesse, et même un peu cabossée, mais toujours bien entretenue. Il n'avait qu'un seul casque, qu'il lui offrit machinalement par galanterie, ce qui la fit rire, et il soupira.

— C'est vrai, se reprit-il. Je suis le seul à craindre les traumatismes crâniens.

— Tu es certain de savoir conduire cet engin ?

— Je suis arrivé jusqu'ici.

Il enfourcha la moto d'un air très sûr de lui, mit le contact et donna un coup de pied dans le kick. Le moteur gronda comme un lion qu'on aurait dérangé.

— Grimpe.

Bryn s'exécuta, très prudemment. Elle avait l'impression d'enfourcher un séisme. Elle passa les bras autour de sa taille, et il prit doucement de la vitesse, décrivant une courbe pour laisser derrière eux voitures, camions et piétons, et rejoindre l'autoroute. Une fois engagé dans la circulation, il tourna la manette des gaz, et la moto rugit à lui faire trembler tous les os, mais Bryn s'habitua à la vibration, au bruit et au vent qu'ils fendaient. Elle n'aimait pas réellement ça, mais pour elle c'était une expérience nouvelle – et donc intéressante – d'être à la place du passager. Elle préférait tout de même être aux commandes.

Au bout d'une trentaine de kilomètres à peine, ils tombèrent sur une concentration d'hôtels pour touristes desservant une attraction quelconque. C'était des hôtels bon marché, la plupart à moitié remplis. Patrick en choisit un en plein milieu et se gara dans le parking.

— Sérieux, on s'arrête ? demanda Bryn.

— Tu voulais qu'on parle, répondit-il. Et je ne sais pas pour toi, mais moi j'ai besoin d'une bonne douche et de repos. En outre, il y a un bar, et je ne cracherais pas sur un verre.

Sa logique était implacable et elle ne trouva rien à redire.

— Mets ta casquette et baisse la tête, lui ordonna-t-il. Il y a toujours des caméras dans ce type d'hôtels.

Levant le pouce, elle enfonça sa casquette sur son front ; Patrick avait déjà sorti la sienne de la poche intérieure de son blouson et la portait au ras des yeux, pour cacher son visage.

L'enregistrement s'effectua rapidement et sans histoires, Patrick ayant posé sur le comptoir un supplément de deux cents dollars par rapport au prix de la nuit, que l'employé empocha pour ne pas les inscrire dans le registre. Ils repartirent avec deux clés et un cookie tout chaud, ce que Bryn trouva bizarre, mais qu'elle dévora néanmoins comme une sauvage dans l'ascenseur. Ce n'était pas des protéines, mais c'était délicieux.

Leur chambre était située près de l'escalier au bout du couloir, leur offrant une sortie de secours en cas de besoin, dont Bryn espérait de tout cœur qu'ils n'auraient pas l'usage. La chambre en elle-même était sombre, fraîche et silencieuse, et se révéla très banale une fois que Patrick eut allumé les lumières.

Peu importait. Bryn retira sa casquette, qu'elle posa sur la commode, se débarrassa de son sac à dos, et se laissa tomber sur le lit avec un gémissement de satisfaction quasi sexuelle. Patrick vint s'allonger à côté d'elle, la dévisageant avec tellement d'intensité qu'elle se sentit bizarre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

— Tu parais différente, répondit-il. Plus forte. Plus affûtée.

— C'est une mauvaise chose ?

— Au contraire. C'est une bonne chose, dit-il en lui caressant doucement le bras. Je vais prendre une douche. On parlera après, d'accord ?

— D'accord, répéta-t-elle en le regardant tandis qu'il se levait pour se déshabiller.

Il posa sa casquette à côté de la sienne sur la commode. Il se débarrassa ensuite de son blouson de cuir fatigué, qu'il jeta sur le fauteuil dans un cliquetis de boucles en métal ; puis il déboutonna son jean, le retira et s'assit sur le lit pour enlever sa chemise, ses chaussettes et son caleçon.

Alors qu'il se remettait debout, Bryn retint sa respiration en le voyant nu... pas à cause de son corps parfait, objectivement splendide, mais de ses ecchymoses. Elles dataient de plusieurs jours et commençaient à s'estomper, mais cela montrait à quel point il avait été malmené dans l'accident de leur fourgon.

Il avait eu de la chance. Non, c'était plutôt elle qui avait eu de la chance de ne pas le perdre.

Il ne se retourna pas, mais elle savait qu'il sentait son regard sur lui. Il se dirigea vers la salle de bains, et quelques secondes plus tard, Bryn entendit le bruit de l'eau qui coulait.

Comme dans un rêve, elle se leva et se dépouilla à son tour de tous ses vêtements ; l'air conditionné du motel la fit frissonner et ses mamelons se durcirent tandis qu'elle hésitait devant la porte. Elle se décida à l'ouvrir,

emplissant ses poumons de l'air chaud et humide, et Patrick fit coulisser la paroi de la douche comme elle refermait derrière elle. Son sourire languide lui tira un autre frisson.

— J'espérais bien que tu allais venir.

— Je n'en suis pas encore là, plaisanta-t-elle, mais on n'est pas pressés.

Elle se glissa sous le jet brûlant avec lui et referma la porte de la cabine sur eux.

La bouche de Patrick trouva avidement la sienne, l'explora dans un déferlement de chair humide et sombre au léger goût de fumée qui arracha à Bryn un petit gémissment. L'eau avait à peine la place de se faufiler entre leurs corps pressés l'un contre l'autre et c'était bon, si bon, de se retrouver ainsi avec lui et d'oublier un instant toutes les horreurs de ce cauchemar.

C'était... un rêve, délicieusement tendre et sexy, et ils restèrent ainsi un long moment à s'embrasser, se caresser, se repaître de la peau l'un de l'autre. Patrick était déjà en érection, mais c'était un maître de la retenue et il avait l'air de vouloir prendre son temps, ce qui n'était pas pour déplaire à Bryn. De ses grandes mains puissantes, il lui shampooina les cheveux, lui savonna le corps, introduisant ses doigts dans les replis obscurs et délicats de son corps, la faisant tressaillir, et elle se cambra contre lui.

Elle s'attendait à ce que cela se termine par un vigoureux pilonnage contre le mur, mais ce ne fut pas le cas. Patrick ferma le robinet et la sécha de la tête aux pieds avec une serviette, puis elle l'essuya à son tour très lentement, s'arrêtant en chemin pour un baiser mouillé, faisant courir sa langue sur toute la longueur veloutée de son sexe dressé. Mais cela ne lui suffisait pas, et le gémissment qu'elle lui arracha lorsque ses lèvres s'ouvrirent pour l'aspirer en elle prouvait qu'il en voulait, lui aussi, davantage.

Il s'abandonna à sa bouche pendant quelques minutes, adossé à la porte de la salle de bains, prenant de grandes inspirations lentes et profondes, les yeux mi-clos ; il la dévorait du regard, ses mains caressant ses cheveux encore humides pour lui dégager le visage tandis qu'ils ondulaient d'un même mouvement, sans un mot. Puis il la repoussa doucement, la fit mettre debout et lui offrit un second baiser, profond et langoureux, buvant le plaisir à ses lèvres.

Ils se dirigèrent ensuite vers le lit.

Ils passèrent une bonne heure à faire l'amour, loin du monde extérieur, loin de Jane, du passé, du futur, loin des nanites qui s'activaient dans les veines de Bryn et des dangers qui les menaçaient. Rien de tout cela n'existait plus. Il n'y avait que les sensations charnelles qu'il éveillait en elle : la tension, la friction, la jouissance, la douleur, le plaisir, la sueur et les larmes, et un millier d'autres explosant en bouquets, et pour la première fois depuis longtemps elle se sentit libre.

Libérée.

— Sois patiente, lui dit-il comme elle se pressait contre lui, le suppliant

d'aller plus vite. Nous avons tout notre temps.

Il ne lui dit rien d'autre, entre murmures et soupirs rauques dans son oreille, contre sa peau, mais même Patrick ne pouvait suspendre indéfiniment le temps.

Quand il s'effondra finalement sur elle dans un râle de plaisir, glissant de sueur, pantelant d'épuisement, elle le fit rouler sur le côté et posa sa tête sur sa poitrine. Une épaisse toison de poils soyeux tapissait la musculature de son torse ; Bryn y plongeait les doigts, goûtant sa douceur apaisante.

— Bon Dieu, soupira-t-il d'une voix empreinte de vénération. C'était bon. Merci.

Cela la fit rire et elle se tourna vers lui. Il écarta les cheveux moites de transpiration qui tombaient dans les yeux de Bryn.

— Tu me remercies ? J'adore ta galanterie, mais...

— Merci de ton abandon, expliqua-t-il gravement. Merci de ne pas avoir laissé Jane s'immiscer entre nous.

Jane. La seule mention de son nom refroidit l'atmosphère, mais Bryn s'efforça de ne pas le montrer. Posant une main sur la joue de Patrick – piquante d'une barbe de plusieurs jours, il avait vraiment besoin de se raser, comme le lui rappelaient les irritations de sa peau – elle dit :

— Jane n'est pas ici. Ne l'amenons pas au lit avec nous.

Il inspira profondément, ferma les yeux, puis relâcha lentement son souffle.

— Désolé. Je voulais juste... Bryn, je ne sais pas si nous sommes toujours...

— Oui, répondit-elle. Tout va bien entre nous. Je te jure que tout va bien. Cela m'a fait beaucoup souffrir, mais je comprends. Je préférerais presque le contraire, ajouta-t-elle avec un petit sourire en coin.

— Je t'avais prévenue que j'étais compliqué.

— Mais tu ne m'avais pas prévenue que tu étais une pelote de barbelé, mais ça tombe bien, parce que j'ai justement un pouvoir de cicatrisation spécial... tu en as peut-être entendu parler...

Il la prit dans ses bras, la calant contre lui, et le ralentissement de sa respiration apprit à Bryn qu'il était en train de s'endormir.

Elle était consciente que l'un d'eux aurait dû rester en alerte, au cas où ils auraient des problèmes, mais la chaleur émanant du corps de Patrick et l'impression de sécurité qu'elle éprouvait entre ses bras eurent raison d'elle et elle sombra dans le sommeil avec lui.

Chapitre 9

Bryn fut tirée du sommeil par le contact de la main de Patrick sur son épaule – pas une caresse, mais une légère secousse délibérée suivie d’une pression plus appuyée. *Réveille-toi. Ne bouge pas.* Elle fut aussitôt en alerte, le cœur battant à tout rompre. Ils n’avaient pratiquement pas bougé depuis qu’ils s’étaient endormis, mais elle pouvait voir l’écran du réveil par-dessus l’épaule de Patrick et ils s’étaient octroyé plusieurs heures d’un repos bien mérité. Il était presque minuit.

Il y avait quelqu’un à la porte. Bryn l’entendait nettement – des bruits de pas sur le tapis, suivis d’un raclement, comme si on essayait d’introduire une carte en plastique dans la serrure. Patrick la relâcha et elle roula silencieusement vers le bord opposé du lit. Ils atterrirent tous les deux sur leurs pieds presque sans bruit, et se placèrent, toujours nus, de part et d’autre de la porte, hors d’atteinte des coups de feu que l’intrus pourrait tirer en entrant. Bryn choisit l’embrasure de la porte de la salle de bains, la position la plus proche, à moins de deux mètres de l’entrée. Elle perçut de nouveau distinctement le grattement de la carte dans la serrure.

Puis un grand coup frappé contre le mur, et une voix alcoolisée :

— Merde, on s’est trompé de chambre. C’est quoi notre chambre ? Hé, mec, c’est quoi le numéro ?

Ils semblaient bien être plusieurs dans le couloir, mais Bryn ne voulait pas se fier à une simple impression. Attrapant une serviette qu’elle drapa autour d’elle, elle entrouvrit légèrement la porte pour glisser un coup d’œil à l’extérieur.

Des étudiants, portant les couleurs de leur université ; deux d’entre eux tenaient encore des bouteilles d’alcool bon marché à moitié vides. Bon Dieu, les étudiants buvaient toujours tout ce qui leur tombait sous la main.

Ils ne la virent pas. Bryn referma doucement la porte tandis qu’ils s’éloignaient en zigzaguant dans le couloir, encore en pleine discussion et titubant contre les murs. Laisant échapper un soupir de soulagement, elle alluma la lumière de l’entrée.

— Fausse alerte, annonça-t-elle, sans doute inutilement, une main sur la bouche pour réprimer un rire.

Patrick ne prit même pas cette peine, mais s’assit sur le lit, étouffant ses gloussements entre ses mains.

— Bah, je ne sais pas pour toi, mais je suis bien réveillée, dit-elle. Et

nous avons des choses à nous dire, pas vrai ?

— Ah bon ?

Son rire cessa et il lui apparut tendu, prêt à encaisser les coups, lorsqu'il releva la tête.

— Pas à propos de nous, le rassura-t-elle avec un sourire chaleureux, et la tension de Patrick s'envola. Nous devons parler boulot. De ce que nous avons à faire. Si tout s'est bien passé, Joe et Riley doivent être en route pour le bunker de Manny avec un échantillon de la formule de Thorpe – le fameux produit capable de détruire les nanites. Les nanites nouvelle version. Scénario numéro un : nous faisons diversion le temps qu'ils parviennent à produire suffisamment de vaccins.

— Scénario numéro deux : leur mission est un échec, compléta-t-il. Et il ne reste plus que nous.

— Je n'ai pas quitté les autres de gaieté de cœur, mais nous avons de meilleures chances de réussite en nous séparant. Si Jane doit diviser son attention pour prévoir les faits et gestes de deux groupes...

— Trois. Manny mettra sur pied son propre plan, je te le garantis. Elle va avoir de quoi gamberger. Elle est peut-être capable de deviner ce que je vais faire, mais elle aura plus de mal avec toi, Joe ou Manny. Joe mènera sa mission à bien. Il a déjà vu...

Il s'interrompt, une drôle d'expression sur le visage, puis secoua la tête.

— J'allais dire qu'il avait déjà vu pire, mais je ne suis plus certain que ce soit encore vrai. On a changé d'échelle.

— Désolée d'en rajouter une couche, mais nous allons devoir prendre le risque de nous faire repérer, dit Bryn. Parce que nous devons faire quelques recherches. Pansy m'a donné le nom d'un membre du conseil d'administration du groupe Fontaine, mais je ne sais pas où le trouver.

— Tu as tort si tu crois qu'on arrivera à quelque chose avec Google, répondit Patrick. Mais tu as raison de penser que nous exposerons en faisant des recherches sur Internet, car nous laisserons des traces. On ne peut pourtant pas non plus rester ici sans rien faire, même si c'est très tentant.

Après quelques secondes de réflexion, il hocha de nouveau la tête.

— Je crois que j'ai le gars qu'il nous faut. Habille-toi.

— On s'en va ?

— Tu ne voulais pas prendre un verre ?

Chapitre 10

Le bar dans lequel Patrick emmena Bryn n'était pas l'un de ceux de l'hôtel. Il n'était même pas dans le coin, et d'après le décor qu'elle vit changer le long du trajet, il ne se trouvait pas non plus dans ce qu'on pouvait appeler les beaux quartiers de la ville. C'était l'un de ces endroits insignifiants qu'on ne remarque pas quand on passe à côté, un immeuble de béton peint en noir sans fenêtres, une enseigne au néon qui clignote, à peine la place de se garer.

À l'intérieur, on avait l'impression d'être dans un mauvais film, songea Bryn alors qu'ils poussaient les portes western et pénétraient dans un lieu sombre. Elle fut d'abord frappée par les relents d'alcool et de sueur, puis par la musique. L'ambiance de ce troquet était celle d'un vieux saloon du Far West, mais la bande-son était étrangement décalée : pas de piano bastringue ni de musique country, mais une chanson d'amour mélancolique, plus dans le style d'un bar à vin.

C'était un vieux café carré, avec des séries de box alignés contre les murs et un bar traditionnel au centre, lui aussi de forme carrée avec ses quatre comptoirs. Le barman était grand et blond, habillé de cuir noir, les deux bras couverts de tatouages.

Les box étaient occupés en majorité par des hommes. Non, pas en majorité... Bryn se rendit compte qu'elle était la seule femme présente.

Et d'après le regard que lui lança le barman, elle n'était pas la bienvenue.

— Désolé, lui dit-il. Vous avez dû vous tromper d'endroit, poupée.

— Il n'y a pas d'erreur, intervint Patrick, qui se hissa sur un tabouret au comptoir. Je suis venu voir Brent.

— Inconnu au bataillon.

— Vous mentez. Il se trouve dans ce box, celui dont les rideaux sont tirés. Je veux que vous alliez le prévenir que Patrick le demande.

Le visage du barman esquissa une grimace maussade.

— Il sait qui vous êtes ; vous savez où il est. Pourquoi je devrais m'en mêler ?

— Parce que vous savez aussi bien que moi ce qui arrive à ceux qui ouvrent ce rideau sans le signal adéquat, répondit Patrick.

Il s'exprimait d'une voix toujours calme et affable, mais son langage corporel s'était modifié.

— Bouge ton cul et annonce-moi.

Le bar était à présent presque entièrement silencieux, à l'exception de la voix éraillée de la chanteuse... Tous les yeux étaient braqués sur eux et la pression de tous ces regards rendait Bryn nerveuse. Cet endroit... Elle ne le sentait pas. Mais alors, pas du tout.

— Autre chose pour votre service ? demanda le barman d'un ton sarcastique.

Avec un sourire, Patrick posa deux billets de dix dollars sur le comptoir en bois.

— Un scotch pour moi. Sec. Bryn ?

— Tequila, dit-elle. Oubliez le citron et le sel. C'est pour les *turistas*.

Cela lui valut un regain d'estime du barman, dont les yeux bleu glacé furent traversés d'un éclat amusé.

— Bien vu, acquiesça-t-il en remplissant leurs verres. Excusez-moi une seconde.

Les billets disparurent dans le tiroir-caisse sans qu'il fasse mine de leur rendre la monnaie. Il souleva ensuite la partie pivotante du comptoir, se rendit jusqu'au box aux rideaux tirés, et frappa à deux mains sur le bois de chaque côté. Il écarta les rideaux de quelques centimètres et prononça une série de mots à voix basse.

Le rideau se referma dans le cliquètement métallique des anneaux, et le barman leur fit signe d'approcher.

— OK. On y va, dit Patrick en prenant son verre. Fais comme moi, Bryn.

Vidant cul sec son verre de tequila, elle le reposa sur le comptoir avant de suivre Patrick qui se dirigeait vers le box.

Derrière les rideaux, il faisait encore plus sombre que dans le bar, et Bryn tenta de distinguer le visage de l'homme assis en face d'eux tandis qu'elle se glissait sur la banquette de bois à côté de Patrick. Entre deux âges, physiquement entretenu, traits durs, coupe et posture militaires.

— Major, le salua Patrick avec un signe de tête.

L'homme ne lui rendit pas son salut. Il n'avait pas l'air particulièrement heureux de les voir, se dit Bryn.

— Je suis venu réclamer une faveur.

— McCallister.

La voix était rocailleuse... trop rauque pour ne pas avoir subi des dégâts importants à un moment ou un autre.

— Vous vous êtes trompé d'adresse. Vous ne possédez rien qui m'intéresse. Qui est cette morue ?

— Cette morue, répondit Bryn, est assise en face de vous, et elle est capable de vous faire sauter les rotules en cinq secondes. Monsieur.

— Nom.

— Si vous jugez bon de m'appeler « cette morue », c'est que vous vous fichez bien de connaître mon nom.

À la surprise de Bryn, cela lui valut un sourire, mais elle n'y avait pas

gagné au change. Ce type était... flippant. Il ne prit pas la peine de lui répondre et se retourna vers Patrick.

— Vous ne prenez pas la défense de votre petite copine, McCallister ?

— Elle n'a pas besoin de moi pour ça. Je vous offre un verre, monsieur ?

L'homme – Brent ? – contempla Patrick pendant de longues secondes, le regard inexpressif, avant de répondre :

— Bourbon. Double.

Patrick fit un signe au barman, qui était déjà en train de servir l'homme, comme s'il savait d'avance ce qu'il allait commander, ce qui était sans doute le cas. Dès que son verre fut plein, Brent referma les rideaux sans autre forme de procès.

Ils étaient très à l'étroit, tous les trois dans cet espace clos. Bryn s'efforça de conserver un souffle lent et régulier et de ne pas quitter du regard l'homme assis de l'autre côté de la table. Il fallait le tenir à l'œil ; aucun doute là-dessus. Il était armé, et très dangereux.

Patrick semblait plus détendu que jamais. Il leva en silence son verre en direction de leur hôte – de leur ravisseur ? – et but une gorgée de son whisky. Brent prit également son bourbon et en descendit la moitié d'une seule lampée.

— Une faveur, répéta Brent en faisant tourner lentement sur la table le verre qu'il avait reposé comme s'il voulait l'y visser. Je ne fais plus ces trucs-là. Il n'y a plus que les dollars aujourd'hui.

— Alors appelons un chat un chat : je viens me faire payer une dette. Vous m'êtes redevable et je suis venu réclamer mon dû. Ce ne sont pas les dollars qui m'intéressent. J'ai besoin que vous fassiez quelque chose pour moi.

— Vous n'êtes qu'un putain de cinglé de vous pointer ici pour me demander ça. Vous vous prenez pour qui, petit merdeux ?

En dépit des mots agressifs, le ton était presque... complaisant. C'était du moins ce que Bryn croyait deviner dans ce croassement de cordes vocales abîmées.

— Pour celui qui a sauvé la vie de votre fils, monsieur, dit Patrick. Et je pense que nous devrions cesser de montrer nos muscles avant que l'un d'entre nous se laisse emporter.

— Vous croyez que j'ai peur de vous ?

— Je crois que la destruction est assurée d'un côté comme de l'autre, mais j'ai emmené ma petite amie, poursuivit Patrick en souriant. Cela signifie que l'un de nous a moins peur que l'autre.

— Ou qu'il est plus stupide.

Patrick ne répondit pas, se contentant de siroter son scotch. Brent avala d'une traite le reste de son bourbon, puis finit par répondre au bout d'une longue minute de silence.

— Je ne nie pas que vous ayez rendu service à mon fils. C'est lui qui vous doit une faveur, pas moi.

— Il n'est pas ici, alors que vous, oui. J'ai comme l'impression que c'est une dette de famille.

— Ça se pourrait, reconnut Brent, qui se renfonça dans son siège, repoussant son verre vide.

Bryn était en alerte, car c'était le genre de mouvement que pouvait faire un homme sur le point de dégainer. Mais pas celui-ci. Il ne bougea pas, attendant de voir ce qu'ils allaient faire, et comme ni Patrick ni elle ne réagirent, il hocha la tête.

— Dites-moi ce que vous voulez.

— J'ai besoin de localiser un homme, et que vous ne disiez à personne que nous sommes venus ici, monsieur. Muet comme une tombe. On se comprend ?

— On se comprend. Le nom du type ?

Patrick ne l'avait pas demandé à Bryn, et il se tourna donc vers elle. Elle résista à l'envie de s'éclaircir la gorge et répondit d'une voix résolument ferme :

— Martin Damien Reynolds.

— Merde, s'exclama Brent. Rien que ça.

— Vous le connaissez ? demanda Patrick, dont le visage exprimait pour la première fois une légère inquiétude.

Si Brent connaissait cet homme, cela pouvait en effet compliquer singulièrement les choses, comprit Bryn. Dans un monde de faveurs, si Brent avait une dette plus importante envers Reynolds...

— Disons que j'ai entendu parler de lui, répondit Brent, au grand soulagement Bryn. Et si je vous disais que cet enfoiré est à Paris ?

— Et si je vous disais que j'ai remarqué que les gens qui commencent leurs phrases de cette façon disent toujours des conneries ? renvoya Bryn. Il n'est pas à Paris. Nous savons qu'il se trouve en Californie du Nord, alors on reprend à zéro.

Cette tirade lui valut un second sourire de la part de Brent. Qui ne lui plut pas davantage que le premier.

— Où diable McCallister vous a-t-il déterrée, mon petit sucre d'orge ?

Bryn faillit éclater de rire, balayée par un humour macabre. « Déterrée », le mot était bien choisi. McCallister l'interrompt :

— Elle a fait partie de la maison, alors mettez-la en sourdine, Major, ou elle s'en chargera elle-même. Et elle a raison. Arrêtez de nous prendre pour des cons.

— Offrez-moi donc un autre verre.

La frustration de Patrick transparut dans la façon dont il écarta les rideaux pour faire signe au barman, mais pas sur l'expression de son visage lorsqu'il se retourna.

— Alors ?

Brent fit durer le plaisir aussi longtemps que possible, attendant qu'on lui apporte son verre, dont il vida lentement la première moitié avant de

hocher la tête.

— Vous avez de la chance, dit-il. Il aurait pu être à Paris. Ou même en Afghanistan, nom de Dieu ! Mais le gars que vous cherchez se trouve un peu plus au nord.

— Son adresse.

— Vous croyez que je la connais par cœur ? Laissez-moi le temps de m'organiser. Ça va prendre quelques minutes.

— Nous attendrons.

— Mais putain de merde, *pas ici*, McCallister. Et cette information viendra en règlement de toutes mes dettes, c'est clair ? Je ne veux plus jamais vous voir.

Patrick acquiesça et Bryn se glissa hors du box, mais il ne la suivit pas.

— Comment va-t-il ? demanda Patrick sur un ton soudain différent, presque doux.

Un silence pesant retomba sur eux, avant que Brent se décide à parler.

— Je n'en sais rien. Mon fils ne me donne pas de nouvelles. Je sais qu'il est vivant. Vivant et en bonne santé. J'ai entendu dire qu'il s'était marié. Il a sûrement un ou deux gosses dont je n'entendrai parler que lorsque je serai trop vieux pour m'y intéresser. Si jamais vous le voyez, dites-lui...

Brent se tut subitement, le visage fermé, puis reprit :

— Merde. Dites-lui seulement que vous m'avez vu et que j'ai demandé de ses nouvelles. Ça suffira.

Patrick opina du chef, puis quitta à son tour le box. Refermant le rideau derrière lui, il guida Bryn vers le bar, où il commanda à boire pour tous les deux et régla la note.

— Qui est ce type ? demanda-t-elle alors que le barman posait une seconde tequila devant elle.

— Un beau salopard qui a roulé sa bosse, répondit Patrick. Il aurait pu devenir général s'il avait fermé sa grande gueule, mais ce n'est pas son style. Aujourd'hui, il dirige des types comme Brick et d'autres affaires bien plus louches. Si tu as besoin d'un homme de main, quel que soit le boulot, Brent te le trouvera.

— Il a l'air d'un type charmant.

Patrick grogna d'amusement et but une longue rasade de son whisky.

— J'aimais bien son fils.

— Et tu lui as sauvé la vie ?

— Il était salement blessé. Je l'ai mis à couvert et j'ai pratiqué sur lui les premiers secours en attendant qu'il puisse être évacué. Traumatisme crânien. Je ne l'ai jamais revu, mais il m'a écrit, plus tard. Il m'a dit qu'il avait été rendu à la vie civile et qu'il se remettait doucement. Les médecins ne donnaient pas cher de sa peau et donc c'était une bonne nouvelle.

Il y avait un « mais » dans cette histoire, Bryn le sentait.

— Et ?

Patrick but d'une traite le reste de son verre.

— Il y a laissé ses deux jambes.

Elle hocha la tête en signe de compréhension. Elle connaissait beaucoup de gens dans cette situation – bras ou jambes soufflés par des mines, remplacés par des prothèses à la pointe de la technologie.

— Il a eu de la chance, approuva-t-elle.

— Espérons que nous en aurons aussi.

Le rideau du box de Brent coulisssa et l'homme leur fit signe d'approcher. Bryn vida son verre avant d'obtempérer et remercia le barman d'un signe de tête, qu'il lui rendit, estimant plus prudent de se montrer poli cette fois-ci.

— Restez debout, dit Brent quand ils approchèrent du box. Tenez. Prenez ça et débarrassez le plancher. Je ne sais pas dans quoi vous trempez, et je ne veux pas le savoir.

Il fit glisser un morceau de papier plié au travers de la table, et Bryn le prit. Leurs doigts se touchèrent, et l'homme retira rapidement les siens.

— Brent, dit Patrick. Je ne vais pas vous mentir. Ça pourrait vous retomber dessus. Soyez prudent.

L'homme entre deux âges – Bryn ne parvenait pas à penser à lui comme à un vieil homme, ce qu'il était sans doute pourtant – se mit à rire. Un grondement rauque et râpeux de verre brisé.

— Allons, mon garçon, dit-il. Je passe mon temps à ça. Tirez-vous. Je vous ai assez vus.

Sur ces mots, il referma le rideau du box d'un mouvement brusque du poignet, et Bryn déplia le bout de papier. Il contenait deux lignes. Une adresse à Paradise, en Californie.

Quelle ironie.

Alors qu'ils s'éloignaient du bar, Bryn se tourna vers Patrick :

— Comment peux-tu être certain qu'il ne va pas retourner sa veste et nous trahir ?

— Ce n'est pas son genre, affirma Patrick. C'est un sale connard, mais il est loyal. Et que ça lui plaise ou pas, il avait vraiment une dette envers moi. Il crèvera plutôt que de révéler quoi que ce soit.

Elle espérait qu'il ne se trompait pas.

Chapitre 11

Ils n'étaient qu'à une heure de San Francisco, mais n'entrèrent pas dans la ville. Grâce à Google, ils trouvèrent un parking couvert longue durée à Oakland. Exactement ce qu'il leur fallait. Le garage était gardé, mais par des employés sans zèle qui attendaient l'heure de débaucher. Ils purent examiner les véhicules disponibles à leur guise et choisir celui qui leur convenait le mieux, surtout après que Patrick eut repéré et désactivé les caméras de surveillance.

Ils n'eurent plus qu'à attendre que le gardien se rende aux toilettes pour forcer la serrure de la cabine et y prendre la clé, qui portait fort à propos une étiquette avec le numéro de la place occupée. Patrick en profita même pour faire disparaître toute trace de la voiture dans l'ordinateur, que le gardien avait laissé allumé sans le verrouiller par un mot de passe. Ils avaient quitté le parking avant que l'homme ne revienne.

Patrick réactiva les caméras en partant. Ils avaient à présent toutes les chances d'être en possession d'une voiture sans histoire que la police ne rechercherait pas avant plusieurs jours, sinon plusieurs mois.

Cerise sur le gâteau, c'était une bonne routière... genre BMW, un modèle de luxe avec toutes les options. Patrick voulut prendre le premier quart au volant, mais Bryn lui fit sagement remarquer qu'il était encore convalescent alors qu'elle était en pleine forme, et qu'une petite sieste lui permettrait de récupérer. En bon militaire, il ne lui fallut que deux minutes pour s'endormir dans le confort moelleux de la banquette de cuir. Les routes de Californie étaient agréables et bien entretenues et Bryn apprécia de reprendre le contrôle, pour une fois – même de façon aussi anecdotique qu'en choisissant la vitesse et la direction de ses déplacements. Et cette fois, elle avait un objectif en vue. Ils avaient enfin un membre du groupe Fontaine dans le collimateur.

Les kilomètres filèrent vite et sans efforts ; la BMW n'était pas très gourmande et Bryn n'eut besoin de s'arrêter qu'une seule fois en chemin pour faire le plein. Cela réveilla Patrick, qui après une visite aux toilettes déclara que c'était son tour de conduire. En dépit des cafés qu'elle avait avalés, Bryn sombra dans le sommeil au bout de quelques minutes dès qu'ils eurent repris la route, bercée par le doux ronronnement des pneus sur l'asphalte.

Elle ouvrit cependant instantanément les yeux lorsqu'elle perçut la décélération du véhicule, et constata que Patrick quittait l'autoroute en

direction... de Chico. D'après la carte, Paradise n'était située qu'à quelques kilomètres de cette agglomération de taille moyenne... une petite bourgade semblait-il, nichée au cœur d'une nature hostile.

— Nous approchons du but, dit-il. On va devoir faire un peu de reconnaissance.

— Et si on passait devant comme si de rien n'était ? proposa Bryn. Personne ne nous cherche par ici.

— Espérons-le, assena-t-il machinalement, laissant libre cours à son pessimisme naturel – certainement justifié par les temps qui couraient. Garde ta casquette sur la tête.

Elle y ajouta des lunettes noires – la voiture appartenait à une femme qui avait laissé en prime une paire de très belles lunettes de créateur dans la boîte à gants.

— J'ai l'air de quoi ?

— D'une espionne. Garde les yeux ouverts. Si tu repères quoi que ce soit de louche, on laisse tomber et on procède autrement.

Mais ils ne remarquèrent rien d'inquiétant. Chico était une ville charmante, personne ne les regarda bizarrement, et ils étaient pratiquement seuls sur la route quand ils prirent la direction de Paradise, à l'exception des omniprésents camions long-courriers. La route était montagneuse, mais la BMW avalait les dénivellations avec panache et ils progressèrent rapidement.

Le GPS intégré leur fit traverser la zone résidentielle de Paradise, où ils aperçurent quelques jolies maisons bien pomponnées perchées au-dessus du brouillard de la côte dans la fraîcheur des montagnes. Un endroit où Bryn aurait aimé vivre – et qui tenait sans doute les promesses de son nom si on aimait la rusticité.

Ils ne s'arrêtèrent pas. Le GPS leur fit quitter la ville pour s'enfoncer dans les hauteurs, jusqu'à un chemin de terre privé et isolé.

— On ne va pas pouvoir passer devant l'air de rien, dit Bryn, et Patrick opina du chef. C'est un boulot pour l'infanterie. Tu me laisses descendre ?

— Tu n'iras pas toute seule, répliqua-t-il, et il roula encore deux ou trois kilomètres avant de s'arrêter sur une aire proposant un point de vue panoramique.

Il y avait quelques tables de pique-nique, preuve que l'endroit était fréquenté ; leur voiture n'attirerait pas l'attention s'ils ne restaient pas trop longtemps.

— Une seconde, dit Patrick qui retira la puce du système de navigation et la mit dans sa poche. On ne sait jamais.

Ils fermèrent la voiture à clé, et Bryn espéra qu'ils la retrouveraient à leur retour. Son sac à dos lui manquerait cruellement si leur véhicule venait à disparaître. La viande qu'il contenait était sans doute gâtée, et bien qu'elle soit pratiquement certaine d'être capable de la manger quand même – avec un plaisir écoeurant – son esprit rationnel y rechignait encore sauf en dernier recours. Il lui faudrait trouver autre chose de moins périssable – peut-être des

lanières de bœuf séchées, qu'elle pouvait acheter au poids. À cette seule pensée, son estomac se mit à gargouiller, encore une fois.

Oh, du calme, intima-t-elle à ses nanites avec lassitude. *On ne peut pas dire que vous vous dépensiez beaucoup en ce moment.*

Ils progressaient péniblement à travers la montagne, mais cela lui faisait du bien d'étirer des muscles restés trop longtemps inactifs, et Bryn était heureuse de retrouver la nature et la forêt, ses vents frais et le sol tacheté de soleil. Patrick avait le chic pour repérer les animaux sauvages et il lui montra un cerf qui les observait depuis un fourré, immobile et inquiet. L'animal bondit quand elle posa les yeux sur lui et disparut presque sans bruit.

Au bout de huit cents mètres, ils trouvèrent la clôture. À première vue, rien de bien méchant... un obstacle facile à surmonter. Mais ils firent halte de concert pour y regarder de plus près. Ce n'était que de la poudre aux yeux, évidemment ; le véritable système de sécurité était assuré par des capteurs de proximité qui devaient être directement reliés au système central. Il y avait sans doute également des caméras avec détection de mouvements.

Très naturellement, Patrick prit Bryn par la main et l'entraîna le long de la clôture jusqu'à une clairière, où il la plaqua contre un arbre et l'embrassa. C'était très agréable. Plus qu'agréable, à vrai dire. Des idées de galipettes dans l'herbe tendre lui traversèrent soudain l'esprit, mais elle savait qu'il était seulement en train de donner le change aux caméras.

— Bon, dit-il alors qu'il lui embrassait la gorge, ce qu'elle appréciait sans avoir besoin de jouer la comédie. Avoue que c'est un fiasco, à moins que tu ne veuilles camper ici deux ou trois jours pour surveiller les allées et venues.

— Sûrement pas. Ça leur laisserait le temps de nous repérer.

— Alors, on y va comme ça ?

— On y va comme ça, dit-elle.

— Maintenant ?

— La nuit ne nous sera d'aucun secours.

Tous les systèmes de sécurité un tant soit peu sérieux étaient dotés de caméras de vision nocturne, et les détecteurs de mouvements ne dormaient jamais. Sans assistance technique, ils n'étaient pas en mesure de tromper la surveillance de toute manière.

Ne leur restaient que leur courage et leur témérité, dont ils ne manquaient heureusement pas. Ils ignoraient quelles étaient leurs chances de réussite, ils ne connaissaient rien de la situation, et ils n'étaient même pas sûrs que leur cible se trouve bien là.

— Je t'aime, chuchota-t-il en l'embrassant cette fois avec une vraie chaleur. C'est parti.

Une giclée d'adrénaline se diffusa dans les veines de Bryn et elle sentit un sourire se former sur ses lèvres. Ainsi, sans aucune préparation, ils rebroussèrent chemin, sautèrent la barrière et avancèrent au pas de course en direction de leur objectif.

Pas de cris, pas d'abolements, pas de sirènes pour donner l'alarme. Ils étaient tous les deux rapides, Bryn davantage que Patrick, mais il faisait en sorte de rattraper son retard à la moindre occasion. Le tracé de la colline traversait deux ou trois petits ruisseaux, qu'elle franchit facilement d'un bond sans même ralentir. C'était bon de courir. D'être *en chasse*. Comme si elle était née pour ça. Conçue pour ça, à tout le moins.

Lorsqu'un lapin apeuré détala devant elle, l'envie impérieuse de le pourchasser et de s'en repaître s'empara d'elle comme un coup de folie, et elle dut refouler cette pulsion. Patrick en profita pour la rattraper et la dépasser, et elle prit une profonde inspiration pour se ressaisir.

Ils atteignirent le sommet de la colline en même temps, dissimulés dans l'ombre des arbres, et avisèrent la pente raide qui descendait vers une prairie. Un vaste pâturage, délimité par une véritable enceinte qui en faisait un domaine privé. La prairie s'étendait, verte et lisse, sans couverture ni protection. Le mur d'enceinte faisait deux mètres cinquante de haut et était surmonté de tessons de bouteille.

— Merde, dit Patrick, ce qui résumait bien la situation. On ne peut pas attendre. Ils savent déjà qu'on arrive.

Peut-être, mais si c'était le cas, ces gens ne réagissaient pas comme Bryn s'y était attendue. Pas de gardes grouillant sur le périmètre, pas de véhicules, pas de chiens. Rien. Pas un mouvement, nulle part.

— Tu as un mauvais pressentiment ? demanda-t-elle à Patrick, qui contemplait toujours la scène qui s'offrait à leurs yeux.

— Oui. Soit ce gars est convaincu que ce mur suffira à nous contenir parce qu'il recèle un piège que nous ne voyons pas et qui nous tuera à coup sûr, soit...

— ... soit il se passe ici des choses très étranges, termina Bryn, et Patrick acquiesça. Bah, il n'y a qu'une seule façon d'en avoir le cœur net. Reste derrière moi, quoi qu'il arrive.

Il dégaina son pistolet et hocha la tête. Pas de protestations machistes, fort heureusement. Il savait ce qu'elle pouvait encaisser.

Bryn s'engagea sur la pente, qu'elle dévala en courant dans un tonnerre de terre et de cailloux. En dépit du chaud soleil matinal, elle se sentit exposée et glacée dès qu'elle eut quitté le couvert des arbres. Elle s'attendait à tout moment à sentir l'impact des balles, suivi du claquement décalé dans le temps du pistolet-mitrailleur qui les aurait tirées... mais elle atteignit l'enceinte sans encombre et sans subir le moindre assaut.

— Bryn ! À neuf heures ! lui cria Patrick.

Elle pivota de quarante-cinq degrés sur la gauche, s'attendant à découvrir un ennemi, mais ne trouva que l'enceinte... et un portail.

Un portail beaucoup plus facile à franchir que le mur lui-même.

Bryn l'escalada, se laissa tomber de l'autre côté et ouvrit les battants pour Patrick, qui s'avança dans la prairie, la balayant du regard d'un bout à l'autre. Rien en vue, pas même un chien ou un jardinier. Un silence sinistre.

— Il s'est peut-être absenté, dit-elle. Ce n'est peut-être pas sa résidence principale.

— Tu sais comment nous sommes, nous les riches, toujours à vagabonder par monts et par vaux, répondit Patrick. Vas-y. Je te couvre.

Ce ne fut pas la peine. Ils ne rencontrèrent pas d'objet piégé, pas d'embuscade, pas d'ennemis cachés surgissant pour les tuer. Ils se contentèrent de courir, puis de marcher, jusqu'à la porte d'entrée de la demeure.

C'était une grande villa, construite selon l'architecture traditionnelle de la région... Ce style que les nantis appelaient « rustique », bien que leurs maisons soient dotées de tout le confort moderne, à cause de leurs finitions en rondins. Les lumières étaient allumées à l'intérieur. Bryn s'apprêtait à ouvrir la porte, mais elle changea subitement d'avis et... frappa.

Un jeune garçon vint leur ouvrir.

Bryn cligna les yeux. Oui, c'était bien un gosse, d'environ une dizaine d'années, les cheveux bruns, la peau café au lait et des yeux tellement noirs que l'on distinguait à peine la pupille de l'iris. Il la dévisagea une seconde, puis se retourna et se mit à hurler à pleins poumons :

— Papa ! Ils sont là !

Bryn jeta un regard à Patrick par-dessus son épaule ; il était aussi stupéfait qu'elle. Il rengaina lentement son arme et elle fit de même. Elle eut à peine le temps de formuler silencieusement sa surprise que le garçon s'écarta, cédant le passage à un homme d'âge mûr, dont la silhouette se découpa sur le pas de la porte.

Il était de taille moyenne, son ventre rebondi tendant les boutons de sa chemise. Un vieux jean et des bottes de travail fatiguées.

— Ah, les accueillit-il. Entrez. Je vous attendais. Je ne crois pas pouvoir ajouter grand-chose à ce que vous savez déjà, mais je vais essayer. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? Un thé glacé, peut-être ?

— Avec plaisir, répondit Bryn.

Bryn n'avait pas la moindre idée de ce qui était en train de se produire, et d'après l'expression de Patrick, elle n'était pas la seule.

— Ce sera parfait. Excusez-moi, mais vous êtes bien Martin Reynolds ?

— Lui-même, soupira l'homme. Et vous êtes ici à cause du groupe Fontaine. Aaron, va jouer avec ta sœur. Ne revenez pas avant que je vous appelle... Tu as compris ?

Le garçon regarda son père en fronçant les sourcils.

— Pourquoi je ne peux pas rester ?

— On doit parler de choses ennuyeuses. Allez. File.

Et tandis que son fils se sauvait en courant dans le grand salon confortable et disparaissait sur la droite, Reynolds le suivit des yeux, un sourire aimant sur les lèvres.

— Bon garçon.

Il se retourna ensuite et regarda Bryn dans les yeux de façon

étonnamment directe et franche.

— Venez. Laissez-moi vous offrir ce thé et tout vous expliquer.

Chapitre 12

Patrick trouvait-il tout cela aussi surréaliste que Bryn ? Finir à la table du petit déjeuner dans cette grande cuisine avec son plan de travail en granit étincelant, pendant que l'homme qu'ils étaient venus capturer leur préparait un thé glacé. Avec des rondelles de citron.

— Je vous ai vus sur les caméras de sécurité, avoua-t-il. Je serais bien sorti vous accueillir mais j'avais peur que vous preniez ça pour de la provocation.

Il posa un verre devant Bryn, puis un second devant Patrick. Elle lui fit signe de ne pas boire tout de suite, et absorba d'abord une bonne gorgée du sien. C'était frais, acidulé et même très bon. Elle attendit les signes éventuels d'un empoisonnement, mais rien ne se produisit.

— Vous faites donc partie du conseil d'administration du groupe Fontaine, attaqua Patrick.

— En effet.

Reynolds reposa son propre verre et son expression avenante se mua en masque grave.

— Du moins, jusqu'à récemment. Jusqu'à ce que je découvre ce qu'ils faisaient exactement dans leurs... unités de production. J'ai démissionné et je vous garantis que je n'avais pas la moindre idée des surcoûts associés à ces recherches. Si j'en avais été informé, je peux vous assurer que j'aurais fait tout ce qui est en mon pouvoir pour maîtriser ce genre de dérapages.

Il semblait réellement n'être au courant de rien, et Bryn en demeura sans voix, ne sachant par où commencer.

— Vous vous inquiétiez des *coûts*, reformula-t-elle, mais que faites-vous de l'aspect... éthique de vos agissements ?

— Éthique ?

Il prononça le mot comme s'il s'agissait d'un vocable étranger intraduisible, et sans doute était-ce le cas dans le monde où il évoluait.

— Écoutez, c'est des budgets que nous parlons, non ? Je vous l'ai dit, lorsque j'ai découvert le véritable coût de ce programme, c'est toute l'affaire qui m'a paru inacceptable, et je ne pouvais sérieusement pas valider le budget du programme élargi. Il n'y a rien d'autre à dire. Je sais que vous êtes les experts-comptables envoyés pour l'audit des comptes, mais...

— Les experts-comptables, répéta Patrick en écho, sortant son arme, qu'il posa bruyamment sur la table. Vous pensez vraiment que nous sommes

des contrôleurs financiers ?

Bryn vit le regard de l'homme se vider de toute expression et ses yeux s'arrondir tandis que ses jointures blanchissaient autour de son verre. Il ne fit pas un geste, puis finit par s'humecter les lèvres.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, c'est un pistolet, répondit-elle. Je peux vous donner la marque et le modèle, si c'est ce que vous voulez savoir. Mais je pense que nous devrions plutôt revenir un peu en arrière. Pourquoi, exactement, avez-vous démissionné ?

— Je... Je viens de vous le dire ! J'ai découvert d'importantes dépenses injustifiées, et cela n'aurait pas manqué de remonter aux oreilles des investisseurs. J'ai donc souhaité m'en désolidariser de manière officielle... Que se passe-t-il ? Pourquoi êtes-vous armés ?

— Et vous n'avez encore rien vu, dit Bryn en lui montrant son propre pistolet, dissimulé sous son blouson. Vous nous parlez de chiffres, nous vous parlons de *vies humaines*. Le groupe Fontaine tue des gens, monsieur Reynolds.

— Docteur Reynolds, la reprit-il machinalement, comme s'il devait constamment corriger les gens.

Il avait effectivement plus l'air d'un universitaire que d'un homme d'affaires, songea Bryn. Un chercheur isolé dans sa tour d'ivoire, la tête dans les nuages.

— Je ne vois pas ce qui vous permet d'affirmer une chose pareille, mademoiselle Davis.

— Appelez-moi Bryn, le corrigea-t-elle à son tour. Nous sommes ici entre amis, docteur Reynolds. Et je me permets d'affirmer que le groupe Fontaine tue des gens parce que j'en ai été témoin. J'ai vu les sujets d'expériences. J'ai vu ce qu'on leur faisait subir. J'ai vu la mort. Vous faisiez partie de tout ça.

L'expression hébétée de l'homme contraria Bryn au plus haut point, et une bouffée de rage lui tordit les entrailles. Comment pouvait-il, comment *osait-il* siroter son thé glacé dans sa jolie résidence secondaire dans les montagnes et lui dire qu'il *n'était au courant de rien* ? Elle fut soudain saisie de l'envie presque irréprensible de le saisir à la gorge et de serrer, aveuglée par la colère.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit-il en faisant mine de se lever. Je pense que vous feriez mieux de partir.

— Et moi je pense plutôt que vous feriez mieux de reposer vos fesses sur cette chaise, répliqua-t-elle abruptement. Il y a quelqu'un d'autre que les enfants dans la maison ?

— Non, ma femme est en voyage. Elle...

Il se laissa retomber sur son siège, même si Bryn n'avait pas fait un geste en direction de son arme.

— Vous allez me tuer ? Je vous en prie, épargnez mes enfants, s'il vous

plaît...

— Nous n'allons tuer personne, l'interrompit Patrick.

Parle pour toi, fulmina Bryn intérieurement.

— Docteur Reynolds, vous ne pouvez pas ne pas avoir été au courant des recherches pharmaceutiques menées pour le compte du groupe Fontaine, poursuivit Patrick.

— Bien sûr que j'étais au courant. Ces recherches sont vitales pour la sécurité nationale. Mais je n'en connaissais pas le *coût*...

— Vous voulez parler des patients sans défense atteints de démence sénile utilisés comme incubateurs de nanites ? rebondit Bryn agressivement. Des employés de *Pharmadene* qu'ils ont tués et régénérés pour s'assurer de leur fidélité ? C'est de ce *coût*-là que vous parlez ?

Elle avait l'intention de le faire réagir, mais il parut au contraire se détendre. Il se renfonça dans son siège, soupira en baissant les yeux et secoua la tête.

— J'ai été mis devant le fait accompli pour *Pharmadene*, et cela n'avait absolument rien à voir avec nous. Nous n'étions que des investisseurs dans ce projet. Quand *Pharmadene* a implosé, nous avons racheté le brevet et nous avons tout de suite compris l'immense potentiel du produit. Nous sommes alors convenus d'un accord avec les militaires afin d'exploiter cette technologie en prenant toutes les précautions. Nous n'avons rien à nous reprocher.

Un silence pesant s'installa. Bryn n'avait rien à répondre à ça, autrement que par la violence physique. Ce fut Patrick qui reprit la parole d'une voix cassante, mais calme :

— Vous voulez dire que cela ne vous pose pas de problème de conscience de procéder à des expériences illégales sur des patients non consentants, puis de vous débarrasser d'eux quand vous en avez terminé ?

— Il faut considérer ce qui est en jeu.

Le Dr Reynolds s'était penché en avant, animé par l'exaltation.

— Ces gens étaient au stade terminal de la maladie et seraient morts sans servir à rien. Je suis bien placé pour le savoir, mon propre père est décédé de la maladie d'Alzheimer. Alors que ce médicament, notre médicament... leur a permis de se rendre utiles.

— Utiles, articula Bryn, la gorge tellement serrée que c'en était douloureux. Ils ont servi *d'incubateurs* ! explosa-t-elle. J'ai vu le sort qui leur était réservé. Quand vous n'aviez plus besoin d'eux, vous les *détruisiez par le feu dans des incinérateurs*. Cela ne vous dérange pas ?

Il sursauta et détourna les yeux.

— Vous ne comprenez pas le potentiel de ce produit, répondit-il, mais sa voix avait faibli et il était moins sûr de lui. Nous pourrions enfin *guérir toutes les pathologies*. Mettre un terme aux souffrances de milliards de gens. Éradiquer la notion même de maladie.

— Vous fabriquerez des créatures stériles incontrôlables qui n'ont plus

rien d'humain. Vous voulez voir le résultat de vos expériences, docteur ?

Rapide comme l'éclair, Bryn dégaina son arme et mit Reynolds en joue sans que Patrick ait le temps de réagir.

— Vous voulez *vraiment* voir ce que vous avez créé ? Parce que je peux vous le montrer. À vous, à vos enfants, à tout être vivant dans cette maison. Et je peux vous assurer que ça ne va pas vous plaire.

— Bryn.

Elle perçut indistinctement que Patrick avait prononcé son nom, comme un écho sur l'écran d'un radar, une vague interférence. Reynolds occupait toute son attention, était l'unique objet sur lequel elle était capable de se focaliser.

L'instinct du prédateur.

— *Bryn*. Ça suffit.

Cette fois-ci, la voix de Patrick et la main qu'il posa sur son bras se frayèrent un chemin dans son cerveau.

Clignant les yeux, elle se laissa retomber sur sa chaise, mais ne rengaina pas son pistolet.

— Regardez bien, docteur. Cette femme a été assassinée, puis régénérée par des gens liés à *Pharmadene*. Vous semble-t-elle reconnaissante ?

— Mais cela n'a-t-il pas fait de vous un être supérieur ? demanda Reynolds d'une voix pressante. Vous êtes à l'abri des maladies, des blessures, de la mort, qui ne peut vous être infligée que par des... moyens extrêmes. C'est ce dont l'humanité a toujours rêvé : être assuré de survivre en bonne santé dans un monde hostile.

— Vous avez des enfants, dit Bryn. Je crois que vous en avez deux.

— Oui.

— Eh bien moi, je n'en aurai jamais, assena-t-elle. J'ai toujours voulu avoir des enfants – deux, peut-être trois. Particulièrement une fille. Mais je n'en aurai pas. Et vous savez ce qui me reste ? *Le néant*. Je suis condamnée à survivre. À devenir une créature qui n'a plus rien d'humain, parce que vous vous êtes pris pour *Dieu*. C'est ce que vous voulez pour vos enfants ? Qu'ils soient des morts-vivants au lieu de mener une existence normale ?

— Je veux que mes enfants n'aient rien à redouter, répondit-il. C'est ce que veulent tous les parents. J'attendrai qu'ils soient devenus adultes, bien sûr. Il faut qu'ils aient atteint leur pleine maturité ou les nanites ne feraient que les régénérer indéfiniment dans leurs corps d'enfants. Mais oui, c'est ce que je veux pour eux. Un avenir exempt de maladie, de dégénérescence, libéré de la mort. Et vous pouvez me croire, tous les parents qui ont vu leur enfant souffrir vous diront la même chose.

Comment un homme qui avait l'air tellement rationnel, tellement compatissant, pouvait-il se leurrer à ce point ? Accepter la torture et le meurtre sans que ça lui fasse ni chaud ni froid ?

Bryn brûlait de l'obliger à ouvrir les yeux, animée de cette violence sanguinaire que les nanites semblaient encourager. Elle dut prendre sur elle

pour ne pas appuyer sur la détente et faire gicler les os de son crâne dans sa jolie cuisine immaculée.

Et manger son cerveau, murmura une voix dans sa tête, qui lui donna envie de vomir.

— Vous allez nous aider à les stopper, déclara Patrick.

— Certainement pas.

— Vous n’avez pas le moindre foutu choix, docteur.

Patrick s’empara de l’arme que Bryn tenait à la main et se leva.

— Merci pour le thé. Vous allez maintenant nous conduire dans votre bureau, où vous nous communiquerez toutes les informations en votre possession sur le groupe Fontaine : qui sont les responsables, où les trouver, et tout ce que vous pourrez nous apprendre sur eux.

— Sinon quoi ?

Reynolds se laissa aller contre son dossier, *croisa les jambes* et sirota tranquillement une gorgée de son thé, comme si tout cela ne le concernait pas.

— Vous me tuerez ?

— Oui, répondit posément Patrick. Je vous tuerai sans faire de bruit et je vous enterrerai pour que vos enfants ne s’aperçoivent de rien. Vous... disparaîtrez, tout simplement. La police retrouvera peut-être votre corps en décomposition, ou pas, mais dans tous les cas, votre grand rêve de folie prend fin ici et maintenant. Soit votre existence s’arrête avec lui, soit vous restez en vie pour voir grandir vos enfants. Le choix vous appartient.

— Vous n’oseriez pas.

Patrick le bombardait d’un long regard implacable, jusqu’à ce que Reynolds tressaille et repose son thé. Il avait l’air beaucoup moins sûr de lui.

— Allons dans votre bureau, reprit Patrick. Je n’ai pas envie d’impliquer vos enfants là-dedans, et vous non plus, n’est-ce pas ?

Reynolds ne faisant pas mine de bouger, Bryn le prit par le bras. Ses muscles se tétanisèrent et l’idée de la repousser dut lui traverser l’esprit, mais le bon sens l’emporta. Elle l’escorta – il n’avait pas lâché son thé – jusqu’au grand salon dont la baie vitrée offrait une vue à couper le souffle sur une profonde vallée plantée d’arbres au milieu de laquelle coulait une rivière.

— C’est en haut, dit-il.

Ils s’engagèrent dans l’escalier en colimaçon, Bryn et Patrick serrant Reynolds de près. Juste avant le premier coude, une porte s’ouvrit et un petit visage inquiet se glissa par l’entrebâillement.

— Tout va bien, dit Bryn au petit garçon dans un sourire. Nous avons besoin de ton père encore quelques instants. Tu ne bouges pas d’ici, d’accord ?

L’enfant hocha la tête et referma la porte. Elle espérait qu’il n’était pas aussi curieux qu’elle l’était à son âge, et ne viendrait pas voir en douce ce qu’ils étaient en train de faire. *Mieux vaut surveiller le couloir*, songea-t-elle.

Le bureau de Reynolds était fermé, sans doute une sage précaution, et verrouillé par une serrure à code.

Les chiffres qu'il composa constituaient peut-être un signal secret déclenchant une alarme silencieuse... Patrick devait y avoir songé, et Bryn ne jugea pas utile de le mentionner.

— Tu l'accompagnes et je reste ici pour monter la garde, déclara-t-elle.

Il acquiesça, comprenant sans doute également que la suffisance de Reynolds donnait à Bryn des envies de meurtre, comme de l'égorger à mains nues par exemple, ce dont elle était parfaitement capable s'il lui en fournissait l'occasion. Reynolds avait le don de la faire sortir de ses gonds, et son énergie serait mieux employée à repousser d'éventuels visiteurs indésirables ou des garnements trop curieux.

Ils avaient au moins l'avantage d'être loin de tout dans cette vallée. Bryn prit le temps de regarder autour d'elle, et quelque chose la frappa. Tout était... trop parfait, dans les moindres détails. Comme le décor d'un film. Jusqu'aux livres dans la bibliothèque dont le choix lui parut artificiel, comme pour remplir les rayonnages sans refléter la personnalité de leur propriétaire. Même un gros lecteur avec des goûts éclectiques y aurait exprimé un minimum de lui-même.

En l'occurrence, les ouvrages semblaient choisis au hasard, davantage pour l'effet visuel que pour leur contenu.

Inspectant une chambre au hasard, elle y trouva un lit et tout le mobilier habituel, même une robe de chambre posée sur le montant du lit... mais les vêtements rangés dans l'armoire lui laissèrent la même impression que les livres – ils ne reflétaient aucune unité et n'étaient même pas tous de la même taille.

Les tiroirs de la salle de bains étaient vides.

Il s'agissait *bel et bien* d'un décor, destiné à donner le change en surface.

Et ces gens... *étaient des comédiens*.

Bryn pivota sur ses talons, le souffle court, et se précipita vers la chambre d'enfant. La porte était fermée à clé et elle fit sauter la serrure d'un coup de pied.

Vide. Avec ses deux lits jumeaux, cette pièce ressemblait à une vitrine de magasin d'ameublement.

La fenêtre était ouverte. Les enfants s'étaient envolés...

... et Jane jaillit du placard, tout sourire dehors, parfaite image de la psychopathe ordinaire... Un sourire avenant, mais le regard vide d'émotion.

— Si ce sont nos petits acteurs que vous cherchez, leur scène est terminée. Bienvenue dans notre production, Bryn. Vous êtes naturellement douée. Vous avez joué votre rôle à la perfection.

Elle était armée d'un pistolet-mitrailleur MP5 Heckler & Koch dont les tirs en rafale étaient capables de sectionner une cible en deux à cette distance. Elle n'en mourrait sans doute pas, mais serait mise hors de combat. Jane le portait négligemment à l'épaule, sans la menacer directement, mais d'une simple traction sur la sangle, elle serait prête à faire feu.

Bryn demeura donc parfaitement immobile.

— Utiliser des enfants, Jane. Vous êtes tombée bien bas.

Jane haussa les épaules.

— Ce sont des Régénérés, expliqua-t-elle. Ils ne risquaient pas grand-chose, même si vous les aviez dévorés tout crus.

Bryn éprouva un choc profond à l'idée que quelqu'un, quelque part, ait pu décider de régénérer des gosses. Mais de toutes les situations désespérées, la perte d'un enfant était bien la plus susceptible de décider une famille endeuillée à payer le prix fort pour ramener leurs proches à la vie.

Également la plus terrible, car ces enfants ne grandiraient plus. Ils auraient dix ans, pour toujours. La régénération stoppait le développement de leurs cerveaux et de leurs corps, et ces malheureux ne tarderaient pas à rassir, comme des fruits en conserve périmés. Sa révolusion devait transparaître sur son visage, car Jane éclata de rire. Un rire creux et sans joie.

— Nous sommes au moins d'accord sur un point, dit-elle. Je ne l'aurais pas fait non plus. Et nous savons pourtant toutes les deux que pas grand-chose ne m'arrête. Même pour moi, il y a cependant des limites. Je serais sans doute capable de tuer un enfant, mais pas de me montrer aussi cruelle.

Le langage corporel de Bryn avait sans doute laissé voir qu'elle était prête à passer à l'attaque, car celle-ci pointa son arme sur elle.

— Allons, on ne va pas s'entre-tuer, mon chou. Je m'amuse beaucoup trop.

— Où est le véritable Reynolds ?

— C'est bien lui qui est là-haut, répondit Jane. Il s'est porté volontaire. Bien entendu, il pensait réellement qu'il s'agissait d'une affaire interne et nous ne l'avons pas détrompé, d'où son laïus sur les comptes financiers. Aucune raison de l'inquiéter avec tous les détails. Il avait créé cet endroit factice depuis longtemps déjà, dans l'éventualité où Calvin Thorpe aurait décidé de retourner sa veste... C'est sa seule adresse connue, bien qu'il n'y habite évidemment pas. Nous vous avons repérés en Californie grâce aux logiciels de reconnaissance faciale, mais ce sont les recherches sur l'adresse de Reynolds qui nous ont alertés – même si elles n'émanaient d'aucun de vous deux. Le choix de votre intermédiaire était pourtant judicieux. Mais nous avons tout de même ajouté deux et deux.

— Reynolds fait-il partie des Régénérés ? demanda Bryn.

Jane inclina légèrement la tête et haussa les sourcils.

— Simple curiosité.

— La plupart des gens du groupe Fontaine ont reçu le traitement.

— Je vois. C'est ainsi qu'ils appellent la mort par asphyxie et le retour de l'enfer ?

— Bah, vous savez comment sont les médecins. Ils ne vous parlent jamais à l'avance des désagréments de ce qu'ils vont vous administrer.

Jane s'adossa au mur et jeta un regard circulaire peu convaincu à la chambre où elles se trouvaient.

— On dirait qu'ils ont fait une orgie de catalogues ici, vous ne trouvez pas ?

Absolument. C'était même presque drôle, et Bryn réprima un sourire, mais elle savait que Jane avait vu cette esquisse de réaction, la crispation infime de ses commissures. Et elle s'en voulut aussitôt, car elle refusait que Jane la fasse rire. C'était encore plus dégradant que la torture.

— OK, dit Bryn. Qu'est-ce qu'il va se passer, maintenant ?

— Maintenant, mon chou, je vais vous tuer, temporairement bien sûr, puis monter à l'étage pour capturer Patrick. Vivant, si possible. Dans le cas contraire... j'espère que vous avez d'agréables souvenirs pour vous tenir chaud. Ah non, pas de ça, chérie.

Les yeux de Jane s'étaient posés sur la main de Bryn qui se dirigeait imperceptiblement vers l'arme dans son étui.

— Si vous dégainez cette arme, vous allez le regretter.

— Vous venez de dire que vous alliez tuer Patrick.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire, mais je ne suis pas cruelle. Il bénéficiera du programme de régénération. Et contrairement à vous, il recevra la bonne dose de nanites pour rester... coopératif.

— Et moi ? Vous savez foutrement bien que je ne serai jamais *coopérative*.

— En effet, je le sais foutrement bien, reconnut Jane. Dites-moi, avez-vous déjà ressenti la faim ? Planté vos dents dans de la chair humaine ? Connue la poussée d'adrénaline du besoin de chasser ?

Bryn ne répondit pas et Jane la gratifia de son sourire mielleux.

— Je vois que oui. Impressionnant, n'est-ce pas ? Que l'homme ait pu concevoir une telle bestialité et considérer que c'était un *progrès*. Mais nous avons toujours eu en nous ces contradictions, pas vrai ? Tuer au nom de Dieu, de la race supérieure, ou autres conneries pour soulager nos consciences. Asseyez-vous, Bryn. Là, sur le lit de cette maison modèle. Ensuite, vous allez déposer vos armes au sol, en les tenant entre deux doigts, vous connaissez le topo, et vous les ferez glisser vers moi d'un coup de pied.

En dépit de sa logorrhée, Jane ne se laissait pas distraire et Bryn était consciente qu'il aurait été vain de supposer le contraire. Elle s'avança donc jusqu'au lit, sur lequel elle s'assit et retira son blouson. Elle en sortit son pistolet avec deux doigts et le laissa tomber sur la descente de lit aux couleurs primaires. Après une seconde d'hésitation, elle déposa aussi le couteau qu'elle cachait dans le bas de son dos. Elle les poussa ensuite d'un coup de pied en direction des rangiers de Jane. Elle espérait que celle-ci détournerait les yeux une fraction de seconde pour les ramasser, mais on ne la faisait pas à l'ex-femme de Pat, qui se contenta de les expédier d'un pied botté contre le mur le plus éloigné.

— À plat ventre, ordonna Jane. Mains derrière la tête, chevilles croisées. Au moindre geste, je vous colle une balle dans le crâne.

Bryn n'avait pas le choix. Il ne fallait pas compter sur Jane pour

commettre une erreur. Elle avait choisi le lit – surélevé – et non le sol pour ne pas avoir à se pencher et priver Bryn de la possibilité de réagir rapidement. Les matelas à ressorts étaient conçus pour le confort, pas pour la précision des gestes. Toute tentative de contre-attaque était ainsi vouée à l'échec et signerait son arrêt de mort.

Bouillant de rage, Bryn obtempéra donc. Jane attendit qu'elle soit immobilisée pour lui enfoncer brutalement un genou dans les reins, et lui lier les mains dans le dos avec une attache autobloquante.

Jane retira – heureusement – son genou.

— Debout, dit-elle. Et en douceur.

Pas si facile à faire avec les mains attachées dans le dos. Bryn dut rouler sur elle-même, projeter ses jambes hors du lit et se redresser en position assise à la force des abdominaux.

— Quelle est la suite du programme ? questionna-t-elle sans se lever. Vous me conduisez au four crématoire ? Et le problème est réglé ?

— Vous êtes effectivement le genre de problème qu'on ne peut pas régler autrement. Prenez ça comme un compliment. Debout.

Bryn secoua la tête

— Pourquoi obéirais-je ?

— Sale petite...

Jane reprit son sang-froid et fit un pas vers Bryn, tandis que son sourire de psychopathe réapparaissait sur ses lèvres.

— Vous tentez de gagner du temps pour Patrick. Vous pensez qu'il comprendra que c'est un piège.

— Pourquoi pas ? J'y suis bien parvenue.

Le sourire de Jane s'effaça instantanément et elle activa la radio mains libres qu'elle portait autour du cou d'un doigt rageur.

— Qui surveille Reynolds et McCallister ?

Elle fixait Bryn dans les yeux tout en écoutant la réponse.

— Comment pouvez-vous être certain qu'ils sont toujours là ? Merde. Envoyez-moi quelqu'un pour surveiller la fille.

Voilà qui était prometteur. Bryn était sur le qui-vive, guettant le moindre faux pas dont elle aurait pu profiter, mais Jane ne lui fit pas ce plaisir... Elle demeura parfaitement immobile jusqu'à ce qu'un soldat, vêtu de la même tenue banale et increvable que Jane semblait affectionner, se présente à la porte et se mette en position, braquant sur Bryn son pistolet-mitrailleur MP4 prêt à tirer.

— Ne la quittez pas des yeux, lui ordonna Jane. Au moindre geste, quel qu'il soit, videz-lui votre chargeur dans la tête, compris ? Bryn, je compte sur vous. Le temps d'aller voir ce que fabrique mon cher et tendre époux.

— Flash info : vous êtes toujours divorcés ! lui lança Bryn comme Jane s'éclipsait. Et il vous hait toujours !

Elle roula ensuite des yeux d'un air complice, comme pour prendre à témoin son nouveau garde.

— Et je parie qu'il n'est pas le seul dans cette baraque. Dites-moi, vous la haïssez cordialement ou c'est juste qu'elle vous terrifie ? Vous avez le droit de répondre les deux.

— On n'est pas là pour faire la causette, répondit l'homme.

Il était plutôt beau garçon, dans le genre abruti. Des cheveux châtain coupés court, des yeux bruns et sérieux, la mâchoire carrée et des pommettes saillantes.

C'est pourtant ce qu'on fait, songea Bryn in petto.

— À votre guise, dit-elle à haute voix, mais c'est *vraiment* une sale garce. Vous ne pouvez pas dire le contraire.

Il ne le fit pas, et Bryn constata qu'il se décrispait un peu.

— Est-ce que vous êtes, vous savez bien... demanda-t-elle en agitant les sourcils d'un air entendu. Régénéré ?

— La ferme, aboya-t-il. Je vous ai déjà dit qu'on n'était pas là pour faire la causette.

— Je vous demande ça parce qu'elle a une fâcheuse tendance à tuer les gens et à les ramener juste pour le plaisir. Je suis bien placée pour le savoir. Elle m'a fait le coup une bonne dizaine de fois dans la même journée. Sans compter les tortures. Elle s'en est donnée à cœur joie avec moi. Vous avez remarqué ? On dirait qu'elle trouve ça jouissif.

— Fermez-la.

Elle vit au muscle qui tressaillit dans sa mâchoire qu'elle avait visé juste. Il avait peur de Jane. Rien d'étonnant à ça. Jane faisait flipper tout le monde tôt ou tard, pas vrai ?

Un choc sourd et violent ébranla alors les boiseries au-dessus de leurs têtes. Le garde ne put s'empêcher de lever les yeux par réflexe, mais pas Bryn, qui s'y était attendue.

Elle bondit aussitôt, lui fracassant le nez avec son crâne dans un jaillissement de chair, d'os et de sang, et ils roulèrent au sol, imbriqués l'un dans l'autre. Le garde fit feu dans une détonation assourdissante et les balles sifflèrent suffisamment près de sa peau pour y transférer leur chaleur et des restes de poudre, mais Bryn parvint à dévier le canon de l'arme.

Et à entraîner l'homme jusqu'au mur près duquel Jane s'était débarrassée de son couteau. Elle réussit tant bien que mal à entailler l'attache en plastique qui lui entravait les mains et put les libérer en tirant d'un coup sec. Elle s'empara alors du couteau tandis qu'ils continuaient à lutter au sol et le planta dans la poitrine du garde.

Il ouvrit de grands yeux, comme s'il ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait, et Bryn imprima à la lame un mouvement latéral qui lui perfora le cœur.

Il était mort, du moins provisoirement. Bryn était mal en point elle aussi, commotionnée et contusionnée, elle avait plusieurs côtes cassées et un mal de crâne de tous les enfers dû à l'impact avec les os du garde, mais elle y survivrait. Réprimant son désir d'aller lécher ses plaies, elle récupéra le

couteau et infligea au corps immobile du garde quelques blessures fatales supplémentaires afin de retarder sa récupération, avant de planter la lame dans une de ses orbites. Le démembrer lui aurait coûté du temps et des efforts qu'elle ne pouvait s'offrir, et une blessure au cerveau était encore le meilleur moyen d'occuper les nanites, surtout si l'objet tranchant demeurait en place.

D'autres bruits sourds lui parvenaient de l'étage supérieur.

Chancelante, Bryn se releva et se précipita dans l'escalier sans se soucier de la douleur.

Chapitre 13

Bryn était au milieu de l'escalier quand le corps désarticulé de Jane franchit en trombe la porte du bureau, l'arrachant de ses gonds au passage. Jane heurta la rampe et bascula dans le vide comme une poupée de chiffon.

Elle toucha le sol tête la première, et son cou se brisa avec un craquement sec.

Bien.

— Patrick ?

Bryn monta le reste des marches quatre à quatre et se précipita vers la porte, où elle fut arrêtée par le canon encore fumant d'un pistolet-mitrailleur. Celui de Jane. Entre les mains de Patrick, dont les yeux affichaient des pupilles dilatées et une expression brutale, mais il prit une profonde inspiration, abaissa son arme et hocha la tête à son intention.

— Tu es touché ? demanda-t-elle, haletante.

Le visage de Patrick était couvert de sang, et elle aperçut presque aussitôt la blessure de son crâne. Elle paraissait épouvantable, mais n'était sans doute pas aussi grave qu'elle en avait l'air. Il s'essuya les yeux d'un geste impatient pour se débarrasser du sang.

— Je vais bien, dit-il. Elle a son compte ?

— Pour l'instant. Je vais aller finir le boulot. Tu es sûr que...

— Tout va bien, répéta-t-il d'une voix si blanche qu'elle n'était plus du tout certaine qu'il ne lui mentait pas. Va voir ce que fait Reynolds.

Reynolds – le véritable Reynolds, il n'y avait aucune raison que Jane lui ait menti à ce sujet – s'était réfugié au fond de la pièce. Fracture du bras, nota-t-elle sans aucune sympathie pour lui. C'était un Régénéré, il s'en remettrait. Juste un mauvais moment à passer. Il se ramassa sur lui-même en position défensive lorsqu'elle s'approcha de lui, mais elle repoussa sans ambages la main qui tentait de l'éloigner et prit son pouls sur la carotide.

— Il va bien, lança-t-elle avant de le saisir par le col. Debout.

Elle lui chatouilla les reins du canon de son MP4 pour l'encourager, et il bondit convulsivement sur ses pieds comme un ressort.

— Vous êtes dingue, bafouilla-t-il.

Il avait l'air complètement terrorisé et transpirait à grosses gouttes, persuadé qu'elle allait tirer.

— Vous êtes complètement dingue. Ils vont vous tuer. Vous ne comprenez pas ? Vous êtes encerclés. Vous ne pourrez pas vous enfuir !

Il avait peut-être raison, mais Bryn préférait en juger par elle-même. Elle repoussa Reynolds en direction de Patrick, qui lui tordit aussitôt le bras dans le dos, ce qui devait salement malmenager son os cassé. *Tant mieux*. Sans avoir besoin d'échanger une parole, Bryn prit la tête de leur procession tandis qu'ils descendaient jusqu'au rez-de-chaussée. L'avantage de ces maisons modernes où l'espace était le maître mot était d'offrir peu d'angles morts et de recoins où se dissimuler.

Jane était toujours allongée sur le sol, immobile, mais le temps leur était compté avant l'arrivée du reste de son équipe... Bryn entendait leurs pas précipités dans l'herbe et les cailloux.

— Passe-moi un couteau ! réclama-t-elle à Patrick, qui lui lança le sien.

D'un même élan, elle attrapa la lame au vol et la planta dans l'œil gauche de Jane, dont le corps fut agité d'un soubresaut. Peut-être bien qu'elle avait fait semblant d'être morte. Cela aurait tout à fait été son genre.

Cette fois-ci, Bryn retira le couteau et entreprit résolument de couper à travers la peau, les muscles, les nerfs et les os afin de séparer la tête de Jane de son corps.

— Pas le temps, aboya Patrick. Laisse tomber.

— Je ne peux pas. Nous devons la tuer une bonne fois pour toutes.

— Ils nous tueront avant.

Reprenant son couteau, il l'enfonça derechef dans l'œil de Jane, déjà partiellement cicatrisé, et releva Bryn par le coude. Elle regrettait la perte d'une seconde arme blanche dans un laps de temps aussi court, mais il avait raison : ils ne pouvaient pas s'attarder une fraction de seconde supplémentaire. Ils ne pouvaient désormais compter que sur leur vitesse et leur détermination. Reynolds n'avait pas l'air de vouloir leur créer d'ennuis, mais n'était pas non plus très coopératif. Bryn passa en revue plusieurs scénarios, qu'elle rejeta les uns après les autres...

Sortir par-devant était hors de question, le côté par où Jane était arrivée serait couvert, quant à l'arrière de la maison...

Il ne lui fallut que le temps d'une respiration pour prendre sa décision. Les grandes baies vitrées s'ouvraient sur le point d'orgue de la demeure : sa vue panoramique sur la vallée pratiquement à pic, et le ruban argenté de la rivière en contrebas. Elle ne consulta pas Patrick. Le temps n'était plus à la discussion.

S'emparant d'un bout de canapé – compact et massif, très contemporain – elle tournoya sur elle-même avec un mouvement ascendant du bras et le lança comme un discobole.

Le meuble fendit l'air comme s'il avait des ailes, l'un de ses coins entra en contact avec la vitre, qui se zébra de craquelures malgré son épaisseur et se brisa en mille morceaux dans un fracas d'enfer. Le bout de canapé disparut dans le vide, emportant de l'autre côté un sillage de débris de verre semblable à la queue d'une comète. Mais cela n'avait pas suffi à dégager le passage. La fenêtre exhibait toujours de grands morceaux de verre pointus, tranchants

comme des rasoirs. Attrapant dans la foulée le tisonnier de la cheminée, Bryn se rapprocha d'un bond, le brandissant à deux mains comme une épée, et fracassa les plus gros morceaux tandis que Patrick la rejoignait.

— C'est complètement fou, lui dit-il. Ça fait un sacré plongeon. L'un d'entre nous n'est pas taillé pour ça. Et c'est moi.

Merde. Dans sa précipitation, elle avait oublié – imaginez ça ! – que Patrick n'était pas doté des mêmes capacités qu'elle. Reynolds était un Régénéré, et il ne comptait pas, mais Patrick...

Elle empoigna Reynolds.

— Comment va votre bras ? lui demanda-t-elle.

Des grenades incapacitantes seraient bientôt lancées derrière eux, puis les troupes de choc de Jane prendraient la maison d'assaut, mitraillant à tout va, et descendraient tout ce qui bougeait.

— Toujours douloureux, répondit-il.

— Parfait, dit-elle, et elle le projeta par la fenêtre à la suite du bout de canapé.

Elle prit ensuite Patrick à bras-le-corps et sauta dans le vide en le serrant étroitement contre elle.

Chapitre 14

Bryn atterrit lourdement sur le dos et la douleur fut fulgurante. Elle l'avait fait exprès pour absorber le plus gros du choc et épargner Patrick, qu'elle avait maintenu contre elle d'une poigne de fer durant toute leur chute. Le corps de Patrick était massif et musculeux, et son poids acheva le travail. Elle sentit beaucoup d'os craquer, un certain nombre se briser ; une humaine ordinaire aurait souffert d'une commotion cérébrale et serait sans doute morte des suites de ses traumatismes crâniens. Elle fut tout de même ébranlée, mais pendant qu'elle luttait pour retrouver ses esprits et ne pas tourner de l'œil, ses petits nanites la maintenaient opérationnelle. Elle était équipée de la version militaire. Ils enregistraient les dégâts, mais rien ne l'arrêtait, ou très momentanément.

Pour sûr, elle haïssait ces petits enfoirés industriels. Mais elle devait bien reconnaître que c'était grâce à eux qu'elle survivait dans des moments pareils. Elle, et Patrick aussi.

Grommelant de douleur, ce dernier se laissa rouler sur le sol. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées, puis la fusilla du regard.

— Bryn ? demanda-t-il, son expression sévère emplie de colère. Qu'est-ce que c'était que ce plan de merde ?

— Ce plan de merde t'a permis de quitter la maison, pas vrai ? répliqua-t-elle difficilement.

Elle avait du mal à parler. Ses côtes brisées lui entraient dans la chair à chaque mouvement. Dans la peau d'une humaine ordinaire, elle aurait redouté de se perforer un poumon et de se noyer dans son propre sang. Ne pas avoir à se soucier de ce genre de considérations lui offrait une liberté phénoménale.

— Partons d'ici, nous sommes trop exposés.

Elle se releva – avec l'aide de Patrick – et évalua les dégâts. Au moins, elle n'avait pas atterri sur les pieds, ce qui l'aurait clouée au sol un certain temps. Son corps se réparerait en route.

Mais... Reynolds n'avait pas eu cette chance. Ils le trouvèrent un peu plus loin sur la droite qui rampait vers les arbres. Sa jambe droite était repliée dans le mauvais sens, et son bras cassé encore plus abîmé. Il sanglotait et bafouillait entre ses dents, et Bryn aurait été pétrie de remords en d'autres circonstances. Mais Reynolds s'en remettrait, et la douleur qu'il subissait était de son point de vue bien méritée pour ce qu'il avait jugé bon de faire. Elle n'en ferait pas une crise de conscience.

— Laissez-moi partir, haleta-t-il alors qu'elle l'empoignait par son bras valide pour le remettre debout.

Il sautilla sur sa bonne jambe en grognant et la douleur faillit avoir raison de lui.

— Mon Dieu, mon Dieu...

— Fermez-la, docteur, dit Bryn. Pat, tu peux m'aider ?

Patrick prit l'homme par l'autre bras et ils l'entraînèrent en direction des bois en le poussant à moitié.

C'était moins une. Quand elle se retourna aux cris qui éclataient derrière eux, Bryn vit les hommes de Jane à la fenêtre, qui les cherchaient des yeux. L'un d'eux décida de mitrailler au hasard ; les balles passèrent loin d'eux, mais c'était la preuve que pour ces gens, le Dr Reynolds serait à mettre au compte des victimes collatérales si cela leur permettait de les arrêter, Patrick et elle.

— Nous devons atteindre la rivière, dit-elle. C'est trop dégagé par ici, et nous sommes désavantagés par la pente.

— D'accord, approuva Patrick.

Il vérifia le chargeur de son arme et les munitions dont il disposait, puis lui en céda une partie.

— Son corps va avoir besoin de temps pour se régénérer. Cela prendra bien deux ou trois heures avant que les os de sa jambe se ressoudent.

Pour une fois que ça lui aurait été utile d'être contagieuse... Mais ses nanites 2.0 devaient passer par une période d'incubation, et ils n'étaient pas encore transmissibles. Même si elle mordait Reynolds, il n'y gagnerait rien d'autre que des marques de dents.

Ce qui ramena brutalement Bryn à la faim qui la tenaillait. Une faim terrible et impérieuse, une soudaine sensation de vide au creux de l'estomac qui la firent grimacer et légèrement chanceler – suffisamment pour que Patrick lui pose une main inquiète sur l'épaule. Elle l'entendait lui demander si tout allait bien, mais ne voyait rien d'autre que sa main. La peau de son poignet. Le sang et les veines et les muscles et les protéines qu'il représentait.

Elle ferma les yeux pour réprimer une saine nausée.

— Ça va, répondit-elle. Il faut partir. Maintenant.

Ce qu'ils firent donc, dans un sombre silence seulement ponctué des gémissements plaintifs de Reynolds. Bryn aurait aimé le faire taire, mais un cadavre (même en train de se régénérer) aurait été un fardeau encore plus lourd et encombrant qu'un homme à moitié coopérant. Ils poursuivirent leur progression. Dans le sol de granit s'accrochaient obstinément des pins, qui répandaient sur eux leurs aiguilles sèches quand ils passaient dessous. Leur odeur était enivrante, mais la sécheresse avait frappé durement cette région et ces arbres en avaient souffert.

Bryn redoutait la façon dont Jane gérerait la situation quand elle aurait repris connaissance et le commandement des opérations. Ce qui se produirait très bientôt. Ses hommes ne manqueraient pas de retirer le couteau de son

orbite dès qu'ils la trouveraient, et malgré le temps de récupération de son cerveau, elle ne resterait pas inconsciente plus de quelques minutes.

Jane avait un esprit pratique en dépit de sa brutalité. Elle voudrait les pousser à quitter le couvert des arbres. Elle pouvait déployer massivement ses troupes, qui risquaient de se faire canarder à la faveur de l'obscurité, ou bien...

... laisser la nature s'en charger pour elle.

— Plus vite, pressa Bryn, déjà hors d'haleine.

Patrick hocha la tête. Il n'avait plus assez de souffle pour parler. Sa blessure au cuir chevelu saignait toujours abondamment, mais il ne semblait pas s'en soucier. Il avait le pied sûr et tenait toujours fermement Reynolds, mais elle n'aimait pas la crispation de sa mâchoire ni son regard absent. Il puisait manifestement dans ses dernières réserves.

Ils se trouvaient au milieu de la pente, le ruban de la rivière scintillant toujours au loin devant eux, quand un cerf à dix cors déboula du sous-bois à pleine vitesse. L'animal faillit les percuter, mais vira au dernier moment et ne fit qu'effleurer Bryn – gracieux, rapide, et indéniablement paniqué.

La forêt derrière lui était en flammes.

Toute une rangée de pins à l'arrière de la maison était embrasée – telles des allumettes géantes plantées dans le sol et brûlant d'un éclat contre-nature, même dans le soleil de l'après-midi. Bryn regarda le feu se propager de branche en branche dans le bois sec, formant rapidement un mur écarlate.

Qui se déplaçait dans le sens du vent.

Et celui-ci soufflait vers eux.

L'odeur du feu, de façon incongrue, évoquait pour Bryn d'heureux souvenirs de la maison de son enfance, des bûches crépitant dans la cheminée, du chocolat chaud et de la sécurité.

— Seigneur ! s'exclama Patrick en tirant Reynolds par le bras. Bougez-vous le cul !

La fumée les atteignit deux minutes plus tard. Elle arriva d'un coup, bien que l'odeur de l'incendie soit omniprésente. La fumée déboula de la pente comme un brouillard solide et suffocant, réduisant leur vision à des formes indistinctes en quelques secondes. Patrick fut pris d'une quinte de toux quand les cendres commencèrent à tourbillonner autour d'eux. La température était déjà très élevée, mais Bryn éprouva la morsure du feu lorsque des cendres incandescentes se posèrent sur sa peau.

Ils étaient encore à plus de huit cents mètres de la rivière. Ils ne pouvaient pas aller plus vite sur le terrain rocailleux, surtout sans visibilité, et Bryn comprit avec effroi que Jane s'était montrée tactiquement plus habile qu'eux, une fois de plus. Ils n'y arriveraient pas.

Bryn avait connu un certain nombre de morts dans les mois qui venaient de s'écouler – suffisamment sans doute pour finir ses jours à l'hôpital psychiatrique – mais le feu... La mort par le feu était particulièrement horrible. C'était la solution finale réservée aux Régénérés – une exposition

suffisamment longue aux flammes et à des températures élevées détruisait les nanites et mettait fin à leur vie, même avec la nouvelle version.

Patrick, quant à lui, n'aurait même pas à s'inquiéter de ça. Il allait mourir asphyxié par la fumée.

— Va-t'en ! lui hurla-t-elle en le libérant du poids de Reynolds. Cours, Patrick... fiche le camp ! Tu peux y arriver ! Je te suis !

Il toussait trop pour protester, et elle le poussa en avant, de toutes ses forces, vers le bas de la pente. Au moins ne risquaient-ils pas de se tromper de direction...

En quelques enjambées, Patrick disparut à sa vue.

Elle entendait à présent le grondement du feu derrière eux, tel un animal enragé qui les poursuivait. Plus rien ne comptait désormais que chaque pas qu'elle faisait, toujours plus vite, bien déterminée à sauver sa peau. Ses muscles hurlaient de douleur, ses os pas encore ressoudés se chevauchaient, glissaient et transperçaient les chairs, mais elle s'en fichait complètement.

Reynolds poussa soudain un cri qui la tira de sa torpeur ; sa chemise fumait. Le tee-shirt de Bryn aussi.

Ils étaient près du but. Elle voyait l'eau de la rivière. À une centaine de mètres, cent cinquante tout au plus.

Il n'y avait plus qu'un dernier effort à fournir.

Elle vit Patrick à la lisière des arbres, et il les vit aussi. Il fit mine de courir vers eux, mais elle lui cria de reculer, puis Reynolds trébucha, l'entraînant dans sa chute, et sa chemise s'enflamma, alors elle le lâcha. Elle le fit rouler d'un coup de pied vers le bas de la pente où Patrick les attendait, fou d'inquiétude. *Se rouler par terre pour éteindre les flammes.* Elle se remémorait les consignes de sécurité apprises à l'école, et un gloussement dément lui monta dans la gorge. Mais elle le ravala, car elle n'en avait pas fini.

Elle osa se retourner pour regarder le feu, et se figea.

C'était... terrifiant. Et d'une grande beauté. Un monstre de la taille d'un immeuble, qui se déplaçait avec une grâce fluide. Les arbres se consumaient si vite que leurs troncs explosaient sous le bouillonnement de la sève. Des animaux fuyaient partout : des souris, des lapins, elle crut même reconnaître un renard, mais difficile d'être certaine dans l'épaisse fumée tourbillonnante.

Son tee-shirt s'était embrasé. Non, c'était ses cheveux.

Non. *Bon Dieu.* Les nanites la maintiendraient en vie, bien sûr – hideusement vivante pendant que les flammes dévoreraient sa peau, sa chair, ses graisses. Viendrait un moment où ils ne seraient plus en nombre suffisant et finiraient par se désactiver, mais tant qu'il en resterait un, son cerveau continuerait de recevoir des signaux tandis que son corps se dissoudrait dans le brasier, jusqu'au dernier d'entre eux. Rien ne lui serait épargné. Pas une seule seconde de cette agonie.

Elle n'avait nulle part où aller, les flammes l'avaient rattrapée.

La douleur fut immense. À en perdre l'esprit. Elle entendait ses propres

hurlements et ne pouvait cesser de hurler ; c'était plus fort qu'elle, le feu la dévorait vivante, comme un lion dévore la gazelle blessée. Elle éprouvait son impatience, sa faim brûlante et insatiable, et elle gronda de rage lorsqu'elle sentit sa peau rissoler et éclater ; tournant le dos à la fournaise, elle se mit à courir aveuglément dans la fumée, à travers les flammes, dépassant des pins transformés en torches. Un ours fuyait à ses côtés, la fourrure en feu, grognant de douleur. Ils entraînaient dans leur sillage des tourbillons de fumée et des projections incandescentes, serpentins rouges et jaunes ; et soudain, elle vit une forme, une silhouette humaine, et elle entendit une détonation sans y accorder d'importance dans cette fureur qui consumait et son corps et son âme, et puis...

Et puis elle percuta tête la première l'un des soldats de Jane, qui venait de lui tirer dessus. À plusieurs reprises, supposa-t-elle. Mais elle ne sentait rien. Elle ne ressentait plus grand-chose, à vrai dire, les nerfs grillés et court-circuités par cet incendie qui l'engloutissait.

Elle télescopa l'homme comme une boule de feu, et ils dévalèrent ensemble le reste de la pente rocheuse, jusqu'à un sol humide et sablonneux qui étouffa les flammes, puis dans la rivière elle-même, dont l'eau éteignit les dernières fumerolles de son corps et de ses vêtements dans un panache de vapeur.

Bryn entraîna le soldat sous l'eau. Il se débattit, paniqué, et elle contempla le blanc de ses yeux qui se dilataient au fur et à mesure qu'ils allaient plus profond. Il ne fallut pas longtemps pour que les dernières bulles s'échappent de sa bouche et que son regard prenne le reflet terne de la mort.

Son sang s'échappait de ses blessures, formant un nuage rougeâtre dans l'eau de la rivière. Exactement ce dont elle avait besoin.

Un besoin animal.

L'instant d'après, elle se jetait sur lui tel un requin. Elle manquait d'oxygène, mais peu importait, ce n'était qu'une fonction de plus à réparer.

Et pour se régénérer, il lui fallait...

Il lui fallait seulement de la chair. Pas des pensées.

Chapitre 15

Bryn crapahuta hors de la rivière et s'affala de tout son poids sur la berge, face contre terre, aspirant l'air. La douleur était revenue – bien trop vite pour sa santé mentale – et elle était agitée de tremblements, incapable de se mouvoir, percluse de souffrance. Elle sentit qu'on la prenait sous les bras pour la tirer. Les hommes de Jane, peut-être. Elle ne savait plus, et elle s'en fichait bien.

La mort lui aurait été une grâce.

Cela ne lui fut pas accordé.

Les nanites durent avoir pitié d'elle, ou son cerveau avait tout simplement effacé les moments les plus sombres. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Bryn était allongé sur la banquette arrière d'une voiture, et les vibrations de la route lui parcouraient le dos.

J'étais en train de mourir pour de bon, songea-t-elle. De brûler vive.

Mais lorsqu'elle baissa les yeux sur son corps, elle constata que sa situation s'était améliorée. Sa peau était encore rouge et sensible, mais le processus de régénération était amorcé. Ses vêtements avaient sans doute été détruits, car elle se trouvait nue, enveloppée dans une couverture poisseuse de sang. Une odeur de fumée et de sanies imprégnait la voiture, et malgré les vitres ouvertes, la puanteur était tenace.

— Patrick ? murmura-t-elle.

La voiture ralentit subitement, et elle la sentit se déporter sur la droite puis s'immobiliser. Dix secondes plus tard, la portière s'ouvrait du côté de sa tête et elle vit son visage se pencher au-dessus d'elle à l'envers. Le soleil couchant l'auréolait tel un ange d'un halo ensanglanté veiné de fumée.

— Bryn ? Ne bouge pas. Tu n'es pas encore guérie.

Elle n'avait pas l'intention de bouger, maintenant qu'elle le savait en sécurité. Elle lui tendit une main tremblante, qu'il prit entre les siennes et il lui embrassa très délicatement les doigts. Il avait un regard affreusement hagard.

Elle n'était pas la seule à souffrir d'un état de stress post-traumatique. Les gens qui l'entouraient, ceux qui assistaient à ce qu'il lui arrivait... c'était également terrible pour eux. Sans doute même pire.

— Reynolds ?

Elle avait la gorge râpeuse, et ravala un goût de graisse et de fumée. Un goût de barbecue. Beurk.

— Il va bien. Il est attaché dans le coffre, répondit Patrick. Il faut que je

t'achète des vêtements.

— La voiture ?

— Volée dans une aire de camping. Il n'y avait personne. Des randonneurs auront une mauvaise surprise à la fin de la journée. Bryn...

— Ça va, dit-elle en esquissant un sourire, certainement peu convaincant. Reprends la route.

Il hocha la tête.

— Il faut qu'on dégage d'ici et qu'on trouve un abri.

Oui, mais où ? Ils étaient loin du bunker de Manny. Ils avaient perdu leurs alliés. Ils avaient même perdu Thorpe, déchiqueté en un éclair. Il ne leur restait que Reynolds, et Jane ne le leur laisserait pas. Pas sans un combat meurtrier.

Tout ça n'augurait rien de bon.

Par chance, elle était trop exténuée pour prendre pleinement la mesure de la noirceur de leur situation.

Elle s'en remit donc à Patrick pour y faire face et sombra dans un lourd sommeil sans rêves, entrecoupé de fulgurances de douleur, de feu et de sang.

Qu'avait-elle fait quand elle était sous l'eau ?

Cela ne lui revint que plus tard, sous la forme de cauchemars.

Chapitre 16

Ils firent l'emplette de vêtements pour Bryn dans un vieux comptoir de campeurs dans les montagnes. Elle était parvenue à informer Patrick qu'ils devaient se diriger vers le nord, et ils s'étaient enfoncés dans la montagne. Les vêtements vendus là n'étaient pas à la mode, mais de confection solide : culottes de grand-mère et soutien-gorge de sport, chemises de flanelle et épais pantalons kaki. Ses bottes avaient survécu, mais elle s'offrit des chaussettes qui n'avaient pas crapahuté toute une journée ni plongé au fond de la rivière.

Sa peau était encore un peu rougie, comme si elle avait pris un coup de soleil. Elle avait mal partout, mais elle avait retrouvé son intégrité. Ses cheveux, en revanche, étaient un désastre total.

Comme si on lui avait fait un brushing au chalumeau. Une partie d'entre eux avait tout bonnement disparu, exposant un cuir chevelu rose en train de cicatriser ; les autres étaient complètement calcinés. Elle emprunta un rasoir à Patrick et utilisa le savon des toilettes pour taillader ceux qui restaient et se raser le crâne.

Le résultat était épouvantable, mais elle se coiffa d'un foulard dans le style années 1950 choisi par Patrick et chaussa des lunettes de soleil. Rétro chic. Ses cheveux repousseraient lentement. Elle devrait assumer le look crâne rasé pendant quelques jours pour le moins, puis une coupe super courte après ça, sans doute plusieurs semaines. Les cheveux se régénéraient lentement. Ils ne faisaient pas partie des éléments prioritaires pour les nanites.

Bah, songea-t-elle. *J'avais envie de changer de style*. Elle faillit éclater d'un rire sombre, et le ravala de justesse.

Ce fut ensuite au tour de Patrick. Il avait échappé au contact direct avec les flammes, mais l'odeur de ses vêtements imprégnés de fumée le trahirait s'ils devaient se déplacer en mode furtif.

Après avoir fait son choix dans le rayon hommes du magasin et s'être changé, Patrick aurait pu poser pour un catalogue Timberland si ce n'était la cicatrice qui lui barrait le front près de la ligne d'implantation des cheveux et ses ecchymoses jaune verdâtre. Sans compter qu'il devait en avoir de plus fraîches dissimulées sous ses vêtements. Ainsi que de nouvelles blessures.

— Tout va bien ? lui demanda-t-il, prenant le temps de l'observer attentivement.

Elle acquiesça lentement. Elle se sentait en pleine forme, et elle était consciente que c'était grâce à... ce qu'elle avait fait. Ce à quoi elle n'osait

penser de peur de revoir ces images d'horreur. L'eau et le sang. La frénésie. La nourriture.

— Nous devons reprendre la route, dit Bryn. As-tu choisi ce qu'il nous fallait pour camper ?

— Nous sommes parés, répondit-il. Je vais aller payer. Retourne à la voiture. Il ne t'a pas vue.

« Il » était le propriétaire du magasin, un ancien qui avait décoré sa boutique de drapeaux et d'enseignes américains. Sur la vitrine, un autocollant de la John Birch Society et un symbole du Tea Party. Un de ces ultraconservateurs traditionalistes hostiles à l'interventionnisme de l'État fédéral. Bryn en retira l'impression que le vieil homme bourru ne donnerait pour rien au monde des informations sur ses clients à quelqu'un qu'il soupçonnerait d'appartenir au gouvernement.

Pas de chance pour Jane, qui lui apparaissait comme l'incarnation de ses pires cauchemars peuplés d'hommes en noir et d'hélicoptères. Si elle parvenait à remonter leur piste jusqu'ici, Bryn doutait qu'elle en tire quelque chose d'utile.

Une fois que Patrick l'eut rejointe dans la voiture, ils suivirent une route en lacets dans la montagne, puis il bifurqua subitement vers l'est.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

Elle occupait cette fois le siège passager à l'avant.

— Dans un endroit qui ne va pas te plaire, mais où j'ai mené une mission d'infiltration il y a plusieurs années. Contente-toi de m'imiter, quoi que je fasse. C'est notre seule chance de leur échapper et de nous réapprovisionner.

— Pire qu'une base d'espions russes ?

— Pas mieux en tout cas.

Génial. Elle soupira, se détendit et regarda le paysage défiler par la fenêtre. Seule consolation, elle pouvait être sûre que Jane devait être furieuse du tour qu'avaient pris les événements. Elle avait sorti le grand jeu, leur avait tendu un piège parfait, et malgré cela ils étaient parvenus à passer entre les mailles du filet (non sans y laisser des plumes, ou plutôt de la peau) et à emporter l'appât avec eux par la même occasion.

— J'ai presque honte de dire ça, mais tu sais quoi ? Planter un couteau dans l'œil de ton ex m'a fait un bien fou, Pat.

— Je me disais exactement la même chose. J'ai adoré la balancer par-dessus la rambarde de l'escalier, répondit-il en souriant, puis il lui prit la main. À nous entendre, on dirait deux déséquilibrés.

— Bah, comme diraient les filles dans la scène de tango en prison de *Chicago*, elle l'a bien cherché.

— Mais ça ne change rien à notre santé mentale déficiente, Bryn.

Retrouvant rapidement son sérieux, il lui lança un regard si furtif qu'elle douta presque l'avoir vu.

— Tu as encaissé beaucoup de dommages, là-bas. Tu n'as pas besoin de

t'alimenter ?

— Je l'ai fait, répondit-elle d'un air lugubre.

Elle ferma les yeux. Quand elle déglutissait, elle sentait encore le goût du sang, bien qu'elle se soit brossé les dents, qu'elle ait craché une bonne douzaine de fois et utilisé la moitié d'une bouteille de bain de bouche.

— Bryn...

— Lâche l'affaire.

Il n'insista pas, et Bryn se demanda ce qu'il avait vu. Ce qu'il pensait. Il garda sa main dans la sienne, ce qui était déjà quelque chose. Elle n'avait pas eu conscience d'en avoir besoin, jusqu'à ce qu'elle sente la chaleur de son étreinte qui lui maintenait les pieds sur terre. Elle avait l'impression qu'elle s'envolerait dans le vide s'il lui lâchait la main.

Un coup sourd leur parvint du coffre.

— Reynolds a repris connaissance, commenta-t-elle. Est-ce qu'il ne fait pas trop chaud, là-dedans ?

— J'ai percé des trous pour qu'il puisse respirer et je me suis assuré qu'il n'y avait pas de fuite d'oxyde de carbone. Il ne doit pas être à son aise, mais il a des bouteilles d'eau et il survivra. Je me fiche pas mal qu'il ait des bleus.

— Il a peut-être besoin d'aller aux toilettes.

— Je préfère nettoyer le coffre au Kärcher plus tard.

Soudain, une pensée fulgurante traversa l'esprit de Bryn.

— C'est un Régénéré, n'est-ce pas ? Il est balisé. Ils peuvent le suivre à la trace !

— Relax. J'avais gardé une dose des inhibiteurs que Manny m'a donnés. Je l'ai administrée à Reynolds avant de l'enfermer là-dedans. Il n'émet sur aucune fréquence, pour le moment en tout cas.

— Tu es sûr de t'être bien débarrassé de tout ce qui pourrait contenir une puce ?

— Je l'ai déshabillé, je l'ai plongé dans la rivière et je lui ai donné les vêtements des randonneurs, confirma-t-il. Je ne suis pas un bleu, Bryn. Détends-toi. Tout va bien.

Elle n'était pas de cet avis.

Rien n'irait plus jamais bien. Mais les kilomètres défilèrent et la beauté du paysage montagneux la berça d'un faux sentiment de paix. Quelque part, Joe et Riley se démenaient pour rejoindre Manny et Pansy, si ces derniers tenaient encore leur bunker. Quelque part, Jane donnait des coups de pied dans les murs en imaginant les tortures qu'elle leur ferait subir quand elle leur mettrait la main dessus.

Quelque part, les têtes pensantes du groupe Fontaine, averties de la disparition de Reynolds, commençaient peut-être à transpirer. C'est tout ce qu'elle espérait.

À la tombée de la nuit, Patrick roulait toujours sur des routes de plus en plus rudimentaires, et Bryn finit par être totalement désorientée. Elle avait

appris à se repérer grâce aux étoiles en Irak, mais les étoiles sont visibles dans le désert. Ici, à travers les branches des arbres, elle ne distinguait que des morceaux de ciel noir parsemés de points scintillants. Pas suffisant pour s'orienter.

— On est arrivé, dit-il en ralentissant après un dernier virage.

Devant eux s'ouvrait une clairière protégée par une clôture digne d'une prison. Un mur de quatre mètres de haut surmonté de barbelés, de tourelles de garde et de puissants spots de sécurité aveuglants qui s'allumèrent à leur approche. Patrick arrêta la voiture et la mit au point mort.

— Descends et garde les mains en l'air. Fais ce qu'on te dit.

— Dans quel merdier m'as-tu emmenée ?

— Ne pose pas de questions et tais-toi.

Elle se le tint pour dit, car une voix dans un haut-parleur leur ordonna de faire exactement ce que Patrick avait prévu :

— Sortez de la voiture, les mains en l'air.

Patrick s'exécuta, et elle l'imita, même si elle n'aimait pas beaucoup ça. Les graviers tranchants de la route s'enfoncèrent dans ses genoux tandis qu'elle s'agenouillait, mains sur la tête, selon les instructions données.

Des silhouettes en mouvement émergèrent de la lumière des spots. Elle aurait pu leur opposer une résistance – de façon très violente – mais s'en abstint, calquant son comportement sur celui de Patrick. Les silhouettes se révélèrent appartenir à des hommes armés solidement charpentés, à l'hygiène douteuse, qui les allongèrent brutalement à plat ventre et leur menottèrent les mains dans le dos. La peau encore sensible de Bryn n'appréciait pas cette agression, mais elle retint ses plaintes. Dix secondes plus tard, on la remit debout, épaule contre épaule avec Patrick.

— C'est bon ? lui demanda-t-elle à voix basse.

Il répondit d'un hochement de tête, mais cherchait quelque chose entre ses yeux mi-clos.

Il se détendit visiblement quand une nouvelle silhouette s'avança vers eux. Lorsque l'homme les rejoignit, les puissants halogènes s'éteignirent ; seul l'éclairage ordinaire resta allumé, ce qui parut plonger la scène dans l'obscurité la plus profonde après l'éblouissement. Quand les images résiduelles se furent dissipées, Bryn put distinguer un homme de taille moyenne qui observait Patrick. Il avait un visage étroit, tanné par le soleil, des petits yeux noirs, des cheveux bruns et raides qui lui arrivaient aux épaules, et il était doté d'une carrure musculeuse, comme les autres.

— Le fils de pute, dit-il. Regardez qui est revenu.

Il sortit tout à coup un méchant couteau de chasse qu'il piqua sous le menton de Patrick. La pointe entama la chair et le sang perla, coulant le long de l'acier de la lame.

— Walt, le salua Patrick. Ça fait un bail. Tu es devenu dingue ?

— Pourquoi tu dis ça ?

Le couteau n'avait pas bougé. La bouche de Walt s'étira en un sourire,

guère plus rassurant.

— Qui est cette pétasse ?

— Ma gonzesse, dit Patrick. On ne touche pas.

— On verra ça.

— Tu me tranches la gorge ou on s'embrasse ? demanda Patrick.

— Bah, je pensais au premier truc, mais si tu tiens à ton baiser, je vais voir si je trouve des volontaires. Tu n'as pas laissé que de bons souvenirs, ici. Pourquoi es-tu revenu ?

— Pas pu faire autrement. J'ai de gros ennuis.

— Et tu me les apportes ?

— Je les apporte au seul homme capable de les gérer.

Cela lui valut un autre sourire de Walt, sombre et hargneux, qui fit remonter un frisson glacé le long de la colonne vertébrale de Bryn.

— Emmenez-les à l'intérieur, et leur voiture aussi, ordonna Walt. Passez-la au peigne fin. Je ne veux pas d'oreilles fédérales ici.

— Je te préviens. J'ai un type attaché dans le coffre. Il est peut-être mort. Ou pas.

Un silence pesant accueillit ses paroles. Puis Walt éclata de rire et retira le couteau de la gorge de Patrick.

— C'est ce qui m'a toujours plu chez toi, Vaughn. Tu es complètement tordu.

Il se tourna et fit signe à ses hommes. L'un d'eux se glissa au volant de la berline tandis que les autres entouraient Patrick et Bryn pour les pousser vers le portail dont les battants étaient en train de s'écarter. Une opération rondement menée, pas plus de trente secondes pour ouvrir et refermer le portail, et ils se trouvèrent à l'intérieur du camp, soigneusement tenu et de conception quasi militaire, comme en témoignaient les baraquements entourés de graviers proprement ratissés. Leur voiture fut conduite dans une zone où ils garaient leur flotte de véhicules, en majorité de vieux Hummer robustes, des 4 × 4 et quelques pick-up. Un mâât, sans son drapeau, se dressait telle une sentinelle au milieu du camp. Au centre, un équipement surprit Bryn : une aire de jeux couverte de forme rectangulaire avec des balançoires, des jeux de bascule et des toboggans, tous couleur camouflage.

Des enfants. Il y avait des enfants ici.

Leurs ravisseurs les firent asseoir en tailleur autour du mâât et reculèrent pour les tenir en joue. Quatre hommes armés, ce qui suffirait amplement à tuer Patrick, mais pas Bryn si elle décidait de tenter quelque chose. Bien sûr, ils ignoraient cela.

Pour le moment.

— Qui sont ces mecs ? chuchota-t-elle à Patrick.

Il tourna très légèrement la tête vers elle sans quitter leurs gardes des yeux.

— Nous avons Mel, au bout de ton côté. C'est un vicieux, tu devras t'en méfier. À côté de lui, c'est une nouvelle recrue... Je ne le connais pas. Le

troisième, c'est Paul, puis Queeg, le meilleur pote de Walt. C'est un peu son second dans le camp, ou du moins c'était ainsi autrefois. Ça remonte à plusieurs années.

— Je voulais savoir qui ils étaient plus généralement.

— Je sais, murmura-t-il. Pour faire court, c'est une milice. Mais c'est plus compliqué.

— Explique-moi !

Même s'il l'avait pu ou voulu, il n'eut pas l'occasion de le faire, car l'un des hommes – Queeg, si c'était pas trognon – les fusilla du regard et aboya :

— Fermez-la avant que je vous brise les mâchoires.

Avec un soupir, Patrick reposa sa tête en arrière contre le mât du drapeau, ferma les yeux... et se détendit. Bryn tenta d'en faire autant, mais son cerveau continuait de cogiter, stimulé par l'adrénaline, à laquelle s'ajoutait une nouvelle paranoïa. Elle compta au moins trente hommes en armes, et songea que le gros des troupes n'était sans doute pas visible à ce moment de la journée. Les fenêtres des baraquements et des petites maisons étaient toutes éclairées, et ce devait être l'heure du dîner pour tout le monde. Raison supplémentaire pour que leurs gardes soient de mauvaise humeur. Les priver de dîner dans un endroit pareil, où le repas du soir était le seul moment de détente de la journée, méritait sans doute le peloton d'exécution.

Première chose : une partie de ces types avaient cette rigidité militaire reconnaissable entre toutes que l'on acquérait dans les rangs de l'armée. Bryn la possédait aussi, elle en était consciente. Et elle avait appris à la repérer chez les autres au premier coup d'œil. Ces hommes avaient beau être loin de toute base de marines ou de militaires, ils ressemblaient pourtant à des soldats.

Les milices avaient tendance à attirer les éléments les plus marginaux parmi les anciens militaires. Et Bryn savait qu'il ne fallait pas les sous-estimer.

Patrick avait donc *infiltré* ce groupe. Intéressant. Elle savait qu'il avait servi dans l'armée, mais n'avait jamais entendu parler des forces de l'ordre. Si c'était bien de ça qu'il s'agissait. Il pouvait aussi bien avoir été envoyé par les militaires en mission clandestine, une opération illégale conduite sur le sol américain.

Walt refit son apparition, revenant de la zone de stationnement avec une horde de ses hommes. Deux d'entre eux portaient à moitié Reynolds, qu'ils avaient rhabillé d'une combinaison bleue grasseuse – sortie visiblement tout droit des surplus de l'Air Force. Un peu juste pour lui au niveau de la taille.

Et l'homme plaidait sa cause :

— ... devez me laisser partir. Je vous le répète, ces gens m'ont enlevé ! Dans ma propre maison ! Je vous en prie, appelez ma famille. On vous paiera une coquette somme pour m'avoir sauvé...

— La ferme, lui intima Walt d'une voix affable alors qu'il s'arrêtait suffisamment loin pour que Patrick ou Bryn ne puissent pas se jeter sur eux.

— Alors, *mon ami*, tu veux bien m'expliquer pourquoi il y a un homme

noir dans ton coffre ?

— Je vous l'ai dit, ils m'ont enlevé ! explosa Reynolds.

L'un des hommes qui le tenaient le secoua, assez fort pour qu'on entende claquer ses dents.

— Ce n'est pas à vous que j'ai posé la question, dit Walt sans le regarder. Alors, Vaughn ? Je ne me répéterai pas.

— Il dit la vérité, répondit Patrick/Vaughn en ricanant.

Il avait soudain l'air très différent, comme s'il était quelqu'un d'autre. C'était terrifiant.

— Cet enfoiré a voulu me doubler sur une affaire. Je l'ai juste emmené faire un tour pour lui apprendre la vie.

— Tu as enlevé ce connard et tu l'emmènes ici ? Chez moi ?

— Il t'a doublé aussi, Walt, poursuivit Patrick. C'est toute la beauté du truc. Tu te souviens de cette cargaison de lance-missiles sol-air Stinger que tu as payée et jamais obtenue ? Eh bien, voilà le coupable. Il les a détournés pour les vendre aux talibans.

Walt détacha ses yeux de Patrick pour les poser sur Reynolds, qui semblait en état de choc.

— Je... Je ne suis au courant de rien ! Cet homme m'a enlevé et il vous suffit d'appeler ma famille...

— Attendez une minute. Mon ami vient de me dire que vous aviez vendu mes missiles Stinger aux talibans pour qu'ils puissent descendre les avions américains. Vous ne croyez pas que ça mérite d'abord une petite discussion ?

Reynolds s'humecta les lèvres. Il transpirait à grosses gouttes et semblait terrorisé, et cela, aux yeux de Walt et de ses hommes, scellait sa culpabilité.

— Je ne sais pas de quoi il parle.

— Il parle d'un demi-million de dollars que j'ai payé rubis sur l'ongle et de mes deux hommes qui ont été arrêtés au moment où ils venaient prendre livraison des missiles. C'est vous le responsable ? C'est vous qui étiez derrière tout ça ?

— Je n'ai rien à voir avec les armes ! Rien du tout !

— C'est vrai, ajouta Patrick. Ce n'est qu'un intermédiaire qui vend aux gens ce qu'ils veulent se procurer. De la drogue, des armes, même des DVD piratés pour ce que j'en sais. Ce n'est pas le problème. C'est lui, le coupable. Il a empoché le pognon et appelé les fédéraux, et il s'en est sorti la bouche en fleur. Jusqu'à ce que je le retrouve.

— Il ment !

Reynolds faisait de son mieux pour paraître sincère, sans y parvenir très bien. Trop apeuré, trop confus.

— Je vous l'ai dit, je vous donnerai de l'argent. Vous avez dit un demi-million de dollars ? Je vous offre le double. Un million de dollars pour appeler ma famille et me laisser partir.

— Une offre intéressante, dit Walt en hochant la tête.

Les deux hommes qui tenaient Reynolds le relâchèrent. Il eut l'air soulagé et se redressa comme il pouvait dans sa combinaison trop serrée.

— Dommage que je ne vous croie pas.

Walt leva son arme et lui tira une balle entre les deux yeux. Gros calibre. Le projectile laissa un trou de belle taille dans le front de Reynolds. Bryn ne voyait pas bien depuis sa position, mais elle imaginait qu'il devait y avoir pas mal de cervelle autour de l'orifice de sortie. Un jet de sang jaillit à quelques centimètres de l'arrière du crâne de Reynolds, dont les yeux se révoltèrent... il était mort. Il s'effondra comme un jouet abandonné.

L'écho de la détonation se répercuta dans les montagnes environnantes, sans que personne ne réagisse. Pas un mouvement.

— Bon, dit Walt. Emmenez-le.

— C'était stupide, dit Patrick. Tu aurais pu récupérer ton fric.

— J'ai été payé autrement, répliqua Walt. C'est pour ça que tu es parti ? Tu voulais le retrouver ?

— C'est l'une des raisons, répondit Patrick, qui allongea ses jambes devant lui, chevilles croisées, très à son aise malgré ses mains toujours liées dans le dos. Et je ne pouvais plus supporter la sale gueule de Queeg, non plus.

Queeg lui montra les dents, et Bryn dut bien admettre qu'elle n'aimerait pas non plus voir ce faciès tous les matins.

— Va te faire enculer, grogna-t-il.

Patrick lui souffla un baiser.

— Tu m'as manqué aussi, Queeg. Qu'allez-vous faire de lui ?

Il parlait de Reynolds, que des hommes de Walt tiraient déjà dans l'ombre. Bryn se posait également la question.

— On va le balancer dans un fossé pour cette nuit, répondit Walt. On le récupérera pour l'enterrer en bonne et due forme demain matin.

Malgré sa blessure mortelle, il y avait de grandes chances que Reynolds soit de nouveau sur pied dans une ou deux heures. S'ils se contentaient de jeter son corps dans un fossé, il s'enfuirait facilement. Même dans ces hauteurs désertes, il finirait bien par trouver un randonneur ou un chasseur avec un téléphone.

Ils ne pouvaient tout simplement pas le laisser partir. Pas maintenant.

Walt fit de nouveau signe à ses hommes, qui cette fois relevèrent Patrick et Bryn et les firent pivoter pour leur retirer leurs menottes. Bryn massa machinalement ses poignets où le métal avait laissé des marques, mais son cerveau tournait à cent à l'heure. Celui de Patrick aussi. Plongeant son regard dans le sien quand ils se firent face, elle ne lui laissa pas le temps de parler.

— Tu l'as laissé tuer notre tas de fric ambulant ? Espèce de débile mental ! Qui va me payer ma part, maintenant ?

Il percuta au quart de tour, et la repoussa brutalement.

— La ferme, pétasse. Tu auras ta part quand je l'aurai décidé.

— Je n'ai jamais beaucoup kiffé ces milices d'Aryens, et tes amis viennent de loger une balle dans la tête du type que j'ai déniché pour toi. Tu

ne crois pas que ça me fait un tout petit peu mal au cul ? Tu commences à me fatiguer, Vaughn. T'as pas fini d'en entendre parler de celle-là !

Patrick lui adressa le regard le plus froid qu'elle eût jamais vu dans ses yeux, le degré zéro de l'émotion, et d'un geste fluide il subtilisa le pistolet de Walt qu'il lui braqua droit sur le cœur.

— Tu m'emmerdes, dit-il en pressant la descente.

Elle sentit l'impact de la balle. Elle ne mourut pas instantanément. Son cerveau eut le temps d'enregistrer le choc, son muscle cardiaque d'entrer en fibrillation, la panique de s'emparer d'elle. Sa bouche s'ouvrit et se ferma pour aspirer de l'air, qui n'arrivait plus à ses poumons. La douleur fut soudaine et fulgurante, mais de courte durée.

Sa vision devint rouge, puis noire, puis... plus rien.

Chapitre 17

Bryn avait escompté que les hommes de Walt iraient au plus simple ; elle découvrit en revenant à elle qu'elle ne s'était pas trompée. Ils s'étaient contentés de jeter son corps inanimé par-dessus celui de Reynolds dans la fosse qui bordait le camp. Elle se réveilla même la tête posée sur son ventre tout mou.

Elle demeura un long moment immobile sans réagir. Patrick avait choisi la blessure mortelle la plus rapide à réparer ; les nanites s'occupaient en priorité des dégâts subis par le cœur, et c'était moins complexe que la régénération du cerveau, à quoi les petits enfoirés de Reynolds étaient bien occupés en ce moment même. Il avait fait en sorte qu'elle reprenne connaissance la première... ce qui s'était produit.

Pas moyen de savoir combien de temps s'était écoulé, mais tout était silencieux, à l'exception du vent qui soufflait dans les arbres et des manifestations des grillons et autres créatures nocturnes. Le fossé était humide et boueux, mais ne contenait pas de substances moins ragoûtantes. Au moins, ce n'était pas les latrines. Dans les moments comme celui-ci, elle avait appris à apprécier ce genre de petits bonheurs.

Elle se redressa en position assise, s'efforçant de respirer lentement et avec calme. Son cœur tout neuf battait régulièrement et une rage tremblante s'empara d'elle. *Je suis lasse de tout ça*, songea-t-elle. *Je ne veux plus mourir à répétition. Personne ne devrait être obligé de subir ça.*

Elle avait cependant réussi à ne pas quitter Reynolds, elle avait les mains libres, et Patrick y avait gagné la totale confiance de Walt. Personne ne l'accuserait plus d'être un agent fédéral après l'avoir vu tuer de sang-froid sa propre petite amie d'une balle en plein cœur.

Il l'avait bluffée. Le regard vide qu'elle avait vu au fond de ses yeux ne cessait de la hanter. Était-ce le vrai visage de Patrick ? Un homme sans âme, sans compassion ?

Et toi ? lui chuchota une partie d'elle-même. *Tu es exactement comme Jane. Rappelle-toi ce que tu as fait dans la rivière. Souviens-toi comme tu as trouvé ça bon.*

Elle ne voulait pas s'en souvenir. Parce que cela n'éveillait pas la moindre nausée en elle... mais *la faim*. Surtout avec le corps immobile de Reynolds couché sous elle dans le fossé.

Une proie facile. Et une part d'elle-même, terriblement froide et logique,

lui soufflait que les parties de lui qu'elle mangerait seraient régénérées, pas vrai ? Elle avait besoin de protéines.

En outre, il ne l'aurait pas volé.

Elle parvint à étouffer cette voix, à l'ensevelir sous une volonté de fer, mais au prix de gros efforts qui la laissèrent tremblante. Elle entendit des bruits de pas tout proches – une patrouille, qui avançait sur le gravier. Ils allaient devoir rester silencieux. Comme des morts.

Le mur de la clôture était en béton armé, et où que porte son regard, il n'y avait pas moyen de passer en dessous... Ces gens ne plaisaient pas en matière de sécurité, et c'était vraiment dommage pour elle. Elle songea aux projecteurs détecteurs de mouvement à l'entrée. Impossible de passer par là. Ils n'avaient peut-être pas pris la peine d'équiper d'un tel système le côté du camp qui faisait face à la forêt. Mais elle devait supposer que la paranoïa de Walt avait fait loi, même s'ils ne voyaient jamais rien d'autre que des cerfs effrayés et des ours en vadrouille.

Il y avait forcément une autre sortie. Walt n'était pas du genre à mettre tous ses œufs dans le même panier. Il avait prévu une issue, sans doute dissimulée, peut-être sous le camp, par où évacuer ses hommes en cas de crise. À tout le moins, il devait avoir un bunker qu'il pourrait défendre...

Non. À force d'examiner toutes les solutions, le brouillard post-mortem finit par se dissiper de son esprit. La bonne réponse – la seule solution – était de rester morte.

Elle se rallongea donc au sol. Elle aperçut de la lumière à l'horizon oriental ; le jour ne tarderait pas à se lever.

Par précaution, elle fit basculer tout son poids sur la gorge sans défense de Reynolds, et lui écrasa l'os hyoïde. De quoi occuper ses nanites et le maintenir inconscient... Ce n'était pas le moment qu'il se réveille en criant.

Pas encore.

Les hommes arrivèrent en maugréant avant que le soleil se lève ; ils étaient quatre. Les deux premiers descendirent au fond de la fosse, attrapèrent Bryn par les poignets et les chevilles et la projetèrent à l'extérieur, où elle roula sur les graviers et fut récupérée par les deux autres. Ils ne firent aucun commentaire. Elle ne représentait pour eux qu'un boulot, qu'ils devaient terminer avant le petit déjeuner.

Les deux autres ahanaient, le corps de Reynolds leur donnant plus de fil à retordre, mais se mirent bientôt en mouvement. Bryn resta molle comme une poupée de chiffon, même si c'était assez inconfortable d'avoir la tête qui pendait dans le vide. Elle espérait que la faible luminosité dissimulerait son poulx battant qui devait être visible sur sa gorge exposée.

Mais ils n'avaient aucune raison de vérifier, ni même de la regarder de trop près. Elle était morte. Et ils voulaient seulement se débarrasser d'elle avant qu'elle commence à puer.

Les hommes qui la portaient avançaient en silence et d'un pas assuré. L'un d'eux au moins devait porter des lunettes de vision nocturne vu la

vitesse à laquelle ils progressaient sur la pente.

Celui de derrière s'arrêta soudain, ce qui tira sur les pieds de Bryn, mais elle résista au besoin de réagir.

— Attends, dit-il à l'autre. Où tu vas ?

— À la corniche, répondit l'autre. Viens.

— Walt a dit qu'on devait les enterrer.

— Ça nous obligerait à creuser une tombe. Alors qu'il suffit de les balancer dans le vide, leurs corps se briseront sur les pierres. Quand l'hiver viendra, il n'y aura déjà plus que des os. Personne ne les trouvera dans ce trou, sauf les insectes, et quand bien même, il ne restera pas assez d'eux pour les identifier. Comme ça, on économise deux heures de boulot.

— Je ne sais pas. On dirait...

— Bouge ton cul, ordonna le premier homme d'une voix soudain plus dure. Je n'ai pas l'intention de faire une balade de santé en montagne ni d'enterrer ces deux connards. Si tu veux prier pour leur âme, tu pourras demander à Dieu au bord de la corniche que leurs corps soient vite dévorés.

Le second homme se tut et se remit en marche sans plus protester. La *corniche*. Bryn espérait qu'elle était loin, sans y croire vraiment. Ces deux-là n'avaient pas l'air de types à vouloir se donner beaucoup de mal pour disposer d'un corps.

Elle avait vu juste. Au bout de cinq minutes seulement, ils ralentirent, puis s'arrêtèrent, et Bryn entendit ceux qui transportaient Reynolds faire halte un peu plus loin.

— Putain, ce gars n'est pas un poids plume, dit l'un d'eux en grognant. Il a dû avaler son poids en cheeseburgers ou un truc du genre.

— Et moi, je m'enfilerais bien un cheeseburger ce matin. Voire deux.

— Ferme-la, balance ce type dans le ravin, et on pourra aller grailer, aboya celui qui se tenait au-dessus de Bryn. À moins que tu te sois tellement attaché à lui que tu préfères le ramener à la maison pour jouer au papa et à la maman.

— Va te faire foutre, c'est toi qui as la nana canon au crâne rasé.

— Canon, mais c'est un putain de cadavre.

— Bandante quand même.

— Ta gueule, espèce de pervers...

Et tout à coup, Reynolds revint à lui convulsivement et se mit à hurler comme un diable sorti de l'enfer avec une fourche plantée dans les fesses.

Les quatre fossoyeurs furent frappés de stupeur. Elle entendit le corps de Reynolds tomber lourdement sur le sol, et ce fut son tour quelques secondes après. Elle ouvrit les yeux.

Les quatre hommes avaient reculé de concert et contemplaient avec horreur le cadavre de Reynolds qui battait l'air de ses bras et continuait de hurler sur le sol.

Elle se leva d'un bond, se glissa derrière l'un des hommes et subtilisa le pistolet qu'il portait dans un étui sur les reins. Elle pressa le canon à la base de

sa nuque.

— Bouh.

Il poussa un cri et tressaillit, mais ne tenta pas de fuir. Ses potes, eux, ne se gênèrent pas, et reculèrent encore de plusieurs pas en formation triangulaire, mettant le plus d'espace possible entre eux et ces cadavres vivants. Espérant que le groupe leur offrirait la sécurité. L'un d'eux dégaina son arme, sans trop savoir quoi en faire, surtout quand Bryn passa un bras autour du cou de l'homme qu'elle menaçait, le déséquilibra et visa les deux autres par-dessus son épaule.

— Posez vos armes, dit-elle. Ou je commence à canarder. Et je vous promets qu'on ne sera pas venus pour rien à la corniche. Mais ce ne sera pas pour moi.

— Dessoudez-moi cette pétasse ! cria celui qu'elle tenait par le cou.

Elle sentit un sourire se former sur ses lèvres. Sans doute aussi féroce que ce qu'elle ressentait.

— Mais je vous en prie. Au cas où vous n'auriez pas remarqué, ça ne sert pas à grand-chose de me tuer. Merci de nous avoir fait sortir, les garçons.

Ils furent suffisamment impressionnés pour sortir leurs armes et les jeter au sol comme elle l'avait demandé. Reynolds ne hurlait plus, mais il était couché sur le côté et sanglotait. Elle savait ce qu'il éprouvait. La migraine à elle seule le terrasserait un moment, sans compter le choc.

— Très bien, dit-elle. C'est parfait.

Elle ne savait rien de ces hommes, mais ils avaient assisté à au moins deux meurtres sans réagir, et considéraient que c'était une corvée ennuyeuse de se débarrasser d'un corps. Ça ne voulait pas dire pour autant qu'ils méritaient la mort, mais elle n'avait guère le choix. Pas si elle voulait que Patrick reste en vie.

Elle brisa donc la nuque de celui qu'elle tenait. Ce ne fut pas facile ; il était costaud, mais elle avait une bonne prise et suffisamment de force pour lui faire pivoter la tête. Elle sentit l'os craquer, endommageant la moelle épinière. Des coups de feu s'entendraient dans les montagnes. Elle allait devoir procéder en silence.

Elle s'attendait à ce que ce soit ardu. Elle le *voulait*, même. Mais ce fut sans effort qu'elle repoussa le cadavre du premier homme pour se jeter sur les trois autres, grâce à l'adrénaline qui coulait à flots dans ses veines. Elle bondit de toutes ses forces, visant la pointe du triangle, et ils furent renversés comme des quilles de bowling. Elle s'empara de celui du milieu tandis qu'ils roulaient au sol. Il était en train de sortir un couteau, qu'elle reconnut avec un sursaut de satisfaction. Exactement ce qu'il lui fallait. Alors, Bryn le prit, en lui brisant les doigts, puis le lui enfonça à deux reprises dans la poitrine, en tournant bien pour s'assurer qu'il était mort. Elle fut éclaboussée de sang, mais elle pensait déjà au suivant, léchant l'acidité du fer sur ses lèvres. Elle se baissa pour éviter un coup de poing, puis elle plongea dans la mêlée, où elle assena quatre coups de couteau précis de façon à endommager les organes

vitaux et les artères.

Le troisième larron s'était enfui en courant, ce qui déclencha en elle un instinct de bête sauvage. Elle le rattrapa en trois enjambées, et lui brisa l'épine dorsale d'un seul coup bien placé de sa lame. C'était du beau boulot, cette fois-ci. Rien de superflu.

Elle se releva, le souffle court, combattant le désir impérieux de déchiqueter ces corps à pleines dents. Elle se représenta des images d'eau glacée, de rivières gelées qui la submergeaient et la lavaient du sang, de la peur et de la folie.

Quand elle rouvrit les yeux, le Dr Reynolds avait cessé de geindre et était parvenu à se mettre à genoux. Derrière lui, l'aube s'épanouissait dans une explosion d'ors et de roses.

La journée serait magnifique.

Il ne protesta pas quand elle le mit sur ses pieds.

— Où allons-nous ? demanda-t-il d'une voix morne.

Il était toujours sous le choc. Parfait.

— Qu'est-ce qu'il vient de se passer ?

— Je vous ai sauvé la vie, dit-elle. Avancez et fermez-la, docteur.

Ce qu'il fit.

Chapitre 18

Le camp était en train de s'éveiller quand ils atteignirent la lisière des arbres près de l'enceinte. Bryn entendit le chant des coqs, le babillage des adultes et les rires des enfants qui couraient près de la fosse où Reynolds et elle avaient passé la nuit à l'état de cadavres.

Ces enfants avaient-ils l'habitude de voir des corps à cet endroit ? Elle espérait que non. Et que c'était la raison de la venue si matinale des quatre types maussades, afin de préserver les gosses de ce sinistre spectacle.

Mais elle n'était pas certaine que Walt prenne ce genre de choses en considération. Il devait être plutôt de l'école « il faut bien qu'ils grandissent ».

Elle n'avait aucun moyen de savoir si Patrick allait bien derrière ces murs ni comment il comptait quitter le camp... jusqu'à ce que le portail s'ouvre et qu'un pick-up noir moucheté de boue en jaillisse en pétaradant. Walt était au volant, et à côté de lui... se trouvait Patrick.

Il semblait parfaitement à l'aise. Les deux hommes riaient de concert. Walt fit sortir une cigarette d'un paquet, qu'il offrit à Patrick. Celui-ci l'accepta et l'alluma avec décontraction. *Je ne savais pas qu'il fumait.* Peu importait. Patrick ne fumait pas, le personnage qu'il interprétait, si. Même ses gestes, sa façon de s'asseoir ou d'incliner la tête, étaient étrangers au Patrick que Bryn connaissait. Elle ne s'était jamais rendu compte qu'il avait de tels talents de comédien.

Étrangement, cela lui fit l'effet d'une trahison.

— Venez, dit-elle à Reynolds en lui empoignant le coude.

Il allait mieux à présent, et le regard qu'il lui lança montrait des velléités de résistance. Elle lui tordit le bras dans le dos et le serra de près.

— Je ne suis pas d'humeur à tolérer ces petits jeux, c'est clair ? Contentez-vous d'avancer.

— Vous ne me tuerez pas. Vous avez besoin de moi.

— C'est vrai, répondit-elle. Mais je possède une lame bien aiguisée, et vous pouvez me croire, la régénération d'éléments amputés est longue et douloureuse. Je ne serai pas trop méchante, je commencerai par une oreille.

Cette menace suffit à le remettre en mouvement. Il la suivit, même quand elle se mit à courir, en dépit de sa mauvaise condition physique... Bryn était curieuse de savoir comment cela fonctionnait. Les nanites considéraient-ils son embonpoint comme son état normal ? Pas de chance pour lui. Il aurait beau faire des régimes et de l'exercice, il ne perdrait jamais durablement

aucun de ses kilos superflus, que les petits enfoirés trouveraient toujours le moyen de reconstituer. Encore une manière de se faire baiser par un miracle de la science, songea-t-elle, et elle faillit éclater de rire. Par chance, elle n'avait plus assez de souffle.

La route qu'avait empruntée le véhicule serpentait en lacets à flanc de montagne afin d'éviter les dénivelés trop importants, mais Bryn coupa à même la pente, qu'elle dévala avec Reynolds, toujours au pas de course. Il n'avait pas le pied très sûr, mais il maintint résolument l'allure jusqu'à ce qu'elle ralentisse à mi-chemin pour évaluer leurs progrès. Bien. Ils avaient de l'avance sur le pick-up, et la pente devenait ensuite plus douce... Mais la végétation était aussi plus dense. Davantage de broussailles, des arbres plus serrés. Elle obliqua sur la droite, s'efforçant de garder la route en vue.

Une fois qu'ils se furent frayé un chemin à travers les fourrés les plus touffus au bas de la pente, Bryn était épuisée et Reynolds cherchait l'air comme un homme sur le point de succomber à une crise cardiaque. Ce qui ne se produirait pas, bien sûr, mais il n'avait vraiment pas bonne mine. Sa peau semblait plus grise sous sa carnation brune. Et son regard s'était terni.

Reynolds était un Régénéré, mais pas nouvelle version. Ses nanites commençaient à perdre de leur efficacité, et il n'avait pas la possibilité, comme elle, de les réactiver en consommant des protéines. Ils étaient en train de se dégrader dans son organisme.

Il subissait les premières phases de la décomposition. Elle s'en aperçut à sa façon lourde et gauche de se replier sur lui-même lorsqu'ils atteignirent le bord de la route, et de se retenir à un arbre. Ils n'avaient plus beaucoup de temps pour tenter d'obtenir de lui ce qu'ils voulaient savoir, pas sans une nouvelle dose d'Athanax.

Bryn en fut presque désolée pour lui. Presque.

— Je vous en prie, gémit-il. Laissez-moi me reposer.

— Cela arrivera bien assez tôt, répondit-elle. Restez où vous êtes.

Il n'avait plus l'énergie de s'enfuir, même si ce n'était pas l'envie qui lui en manquait, et elle ne prenait pas un grand risque en le laissant en arrière. Elle sortit son couteau, prête à l'action, et guetta le pick-up qui négociait les ultimes virages avant l'intersection avec la grand-route, où il marqua un arrêt.

C'était le moment. Bryn ne savait pas où allait Walt... S'il se dirigeait vers la civilisation, il tournerait à gauche et passerait devant elle. Dans le cas contraire, il bifurquerait sur la droite et elle risquait de perdre l'occasion de l'intercepter.

Mais elle vit Patrick lui indiquer du doigt la direction à prendre et elle se détendit.

Ils venaient vers elle.

Un... Deux... À trois, elle bondit de sa cachette et sauta sur le marchepied du pick-up. Walt réagit comme n'importe quel quidam apeuré : il recula instinctivement et ne vit pas Patrick, rapide comme l'éclair, lui subtiliser son couteau dans la gaine qu'il portait à la ceinture.

Bryn avait fait sa part du boulot. Walt écrasa la pédale de frein et le véhicule s'immobilisa dans un crissement de pneus, tandis que Patrick plaçait la pointe de la lame sous le menton de Walt – presque exactement au même endroit que ce dernier avait choisi quand les positions étaient inversées. Ce n'était sûrement pas un hasard.

— Putain de bordel, Vaughn ! s'exclama Walt. Qu'est-ce que c'est que ces effets spéciaux de merde ? Ta gonzesse est clamsée !

— Aucune image de synthèse n'a été maltraitée pendant le tournage, répondit Bryn, qui ouvrit la portière et descendit du marchepied.

Patrick déboucla la ceinture de sécurité de Walt – Bryn fut légèrement surprise qu'un rebelle de sa trempe acceptât même de l'attacher – et ce dernier sortit du véhicule, aiguillonné tout en douceur par l'acier sur son cou. Bryn était aux aguets, prête à intervenir dès que les muscles de Walt se contracteraient. Au premier frémissement, elle ajouta sa propre lame au-dessus de ses reins.

— Rien ne nous oblige à ce que les choses se terminent mal pour vous, Walt. Détendez-vous.

— Qu'est-il arrivé à mes hommes ?

— Désolée pour eux, mais je n'ai pas eu le choix. Ils ne nous auraient pas laissés partir.

Elle n'en pensait pas un mot, et quand Walt tourna la tête, elle discerna un éclair de haine dans ses yeux.

— Vous étiez morte. Je sais ce que j'ai vu...

La voix de Walt s'éteignit alors qu'il découvrait Reynolds accroché à son arbre. Il ouvrit la bouche, comme pour ajouter quelque chose, mais aucun son n'en sortit.

— Oui, nous étions morts, dit Bryn. Appelez ça un miracle si vous voulez.

— Un miracle qu'aucun dieu que j'aie jamais adoré ne pourrait accomplir.

— Je serais surpris que tu aies un jour adoré un autre dieu que toi-même, intervint Patrick.

Vaughn avait disparu, et sa cigarette avec lui, écrasée sur la route. Patrick semblait plus grand, plus altier.

— On va t'emprunter ton camion, Walt. Veux-tu retourner vivant à ton camp ?

— Si c'est une proposition.

— C'en est une, confirma Patrick. Mais tu dois me faire une promesse.

— Et pour quelle putain de raison j'accepterais, *Vaughn* ?

— Parce que je connais la haine que tu portes aux gouvernements, aux entreprises et aux nababs cousus d'or, répondit Patrick. Et que nous avons tous ces gens-là à nos trousses à l'heure qu'il est. Ils finiront par retrouver notre trace et remonter jusqu'à toi, et je veux que tu les reçoives comme tu le ferais habituellement : les armes au clair. Je ne te demande pas une lutte à

mort, seulement de ne pas les aider. Dans un premier temps. Et si tu pouvais ne pas parler du pick-up, je te revaudrais ça.

— De quelle façon ?

— Ce demi-million de dollars que tu as perdu dans l'affaire des missiles Stinger. Si tu veux tout savoir, c'était moi. J'ai pris le pognon et j'ai neutralisé ton vendeur d'armes. Désolé. On m'avait demandé de mettre fin à ce trafic, et j'ai fait mon boulot. D'autant que je n'étais pas non plus très chaud pour que les missiles tombent entre des mains comme les tiennes, je dois bien te l'avouer. Mais si tu me rends ce service, je te restituerai ce demi-million de dollars, en liquide, des billets intraquables.

— Ce n'est pas assez, répliqua Walt. Je veux un million. Les intérêts.

— Pour faire ce que tu fais toujours, c'est-à-dire te battre contre tous ceux qui arrivent jusqu'ici ? Négatif.

— Un million de dollars, ou j'appelle les flics pour les informer que mon camion a été volé.

— On pourrait se contenter de le tuer, dit Bryn d'une voix froide et détachée qui détonnait dans le tableau de ce magnifique lever de soleil et du joyeux pépiement des oiseaux dans les arbres. On le descend et on balance son corps dans le fossé. La loi du karma.

— En effet, répondit Patrick.

Il lui lança pourtant un regard troublé, comme s'il était préoccupé par ce qu'elle venait de dire. Et surtout sa façon de le formuler. Elle s'en inquiéta aussi légèrement, mais avec une indifférence glaçante.

— Mais je pense que Walt comprendra que l'on peut trouver une meilleure issue.

— Oui, si tu mets un million de dollars sur la table, rétorqua Walt.

Bryn devait avouer qu'elle n'aurait pas été si flegmatique dans sa situation, un couteau sous la gorge, un autre dans les reins tenu par une femme manifestement capable de revenir d'entre les morts qui le menaçait froidement.

Patrick savait quand s'avouer vaincu, même s'il avait l'avantage. Il secoua légèrement la tête et accepta le deal.

— D'accord. Un million de dollars. Marché conclu ?

— Pourquoi me croirais-tu ? Surtout après m'avoir menti toutes ces années.

— Parce que j'ai vécu derrière ces murs et que je sais que ces gens comptent pour toi. Je sais aussi que tu es un homme de parole.

Walt hésita avant de répondre.

— D'accord. Tu as ma parole. Mon camion contre un million de dollars. Je ne dirai rien à quiconque se pointera ici.

— Ça peut me prendre un moment pour rassembler l'argent. Nous sommes actuellement sans point de chute.

Walt sourit. Un sourire convulsif.

— J'ai confiance en toi, mon frère. Dis à ta gonzesse d'arrêter de me

tripoter le cul. Pour ça, il faut d'abord m'inviter à dîner.

Bryn envisagea d'enfoncer la lame. Très sérieusement. Mais elle lut l'avertissement limpide dans les yeux de Patrick, y renonça finalement en soupirant et recula d'un pas.

— Je crois que c'est une erreur, mais si tu veux lui faire confiance, c'est ton affaire.

— J'en prends la responsabilité, dit Patrick. Laisse-le partir, Bryn. Walt l'observa cette fois longuement.

— Bryn. Vous ne ressemblez pas à une fille qui s'appelle Bryn.

— Et à quoi je ressemble ?

— À un cadavre, répondit-il. Vous ne m'ôterez pas ça de l'esprit.

Elle éclata d'un rire hystérique.

Les petits cheveux sur sa nuque se dressèrent. *On dirait Jane*, songea-t-elle.

Patrick empoigna un Reynolds épuisé et tremblant qu'il poussa à l'intérieur du camion avant de s'installer près de lui sur le siège passager.

— Tu conduis, dit-il à Bryn.

Tandis que Bryn prenait place au volant, Reynolds en sandwich entre eux deux, il ajouta avec un signe de tête à l'intention de Walt :

— Bonne chance, mon frère.

— À la prochaine, *Bryn*, dit Walt en lui braquant sur la tempe un pistolet imaginaire.

Elle se retint de justesse de lui mordre les doigts.

— Je préférerais encore quand il me traitait de pétasse, répliqua-t-elle en enclenchant une vitesse.

Et ils le plantèrent là, lui et sa bande d'illuminés, dans un nuage de poussière.

— Est-ce que ça va ? demanda doucement Patrick à Bryn.

— Bien sûr, répondit-elle. L'homme que j'aime m'a tiré une balle dans le cœur, on m'a jetée dans une fosse, puis traînée au bord d'une falaise pour se débarrasser de mon corps, où j'ai été obligée de tuer quatre types pour couvrir notre fuite. On est jeudi, non ? Un jeudi comme les autres.

Cela ne le fit pas rire. Il la dévisageait ; elle sentait ses yeux sur elle sans avoir besoin de le regarder.

— Je suis navré, s'excusa-t-il. C'est la seule solution qui m'est venue à l'esprit.

— C'était la bonne carte à jouer à ce moment-là. Je vais bien.

— Bryn...

— Je vais bien. Et vous, docteur Reynolds ? Vous avez repris votre souffle ?

Au moins assez pour lui dire d'aller se faire foutre.

Le rire qu'elle lui destinait se mua en toux. Elle avait la gorge sèche. Comme la poussière de la route.

— Pat ?

Toujours sans le regarder, elle vit qu'il détournait la tête.
— Tu as raison. Un jeudi comme les autres, lâcha-t-il.
Et ils n'échangèrent plus un mot pendant un long moment.

Chapitre 19

Le pick-up parcourut plus de trois cents kilomètres sans coup férir avant que le réservoir donne des signes de faiblesse. Timing parfait, car ils roulaient sur la réserve lorsque la première station-service apparut à l'horizon. Par miracle, elle était ouverte, et Bryn employa les derniers dollars que Patrick avait sur lui (et les fonds de poche de Reynolds) pour acheter de l'essence et un plein bocal de saucisses de bœuf séché de la marque Slim Jims, ainsi qu'un bidon d'eau potable. Le pompiste ne parut pas s'en étonner, mais dans cette partie du pays, l'instinct de survie dictait sans doute à tout un chacun de se mêler strictement de ses affaires. Après leur ravitaillement, ils quittèrent la nationale et rejoignirent une autre autoroute, où leur pick-up sans marque distinctive se mêla au flux des semi-remorques qui faisaient route vers le nord.

— Le moment est venu d'obtenir des réponses à nos questions, dit Patrick, secouant Reynolds par l'épaule.

L'homme somnolait, et n'avait pas l'air en meilleure forme que précédemment. Son état semblait même avoir empiré, ce qui ne surprit pas Bryn. Une fois que les nanites rendaient l'âme, rien ne pouvait les ranimer sinon une nouvelle dose d'Athanax, ce qu'ils ne risquaient pas de trouver dans les rayons d'un supermarché.

Reynolds allait en baver, et pourrir lentement. Bryn aurait dû éprouver pour lui une certaine compassion, mais en toute honnêteté, elle s'en fichait royalement. Qu'il aille se faire voir. Lui et ses immondes ambitions. Il s'était bien moqué lui-même de la façon dont beaucoup d'autres avaient péri dans d'atroces souffrances. À son tour d'y goûter.

Mais avant ça, il fallait qu'il crache le morceau. Il s'était montré récalcitrant jusque-là, mais en exerçant une pression suffisante... avec les bons outils...

Tu deviens comme elle, lui murmurait une voix intérieure. *Tu deviens comme Jane. Écoute-toi parler.*

Elle écarta cette pensée, car une autre venait de surgir, résonnant dans sa tête comme la vibration d'un diapason. L'Athanax. Reynolds était traité à l'Athanax, pas avec les nanites 2.0.

Il y avait très peu de chances que cela fonctionne, mais qui ne tente rien n'a rien, aussi prononça-t-elle la formule magique :

— Condition Saphir.

Patrick se redressa d'un coup, comme si elle lui avait envoyé une

décharge électrique.

— C'est impossible, dit-il. N'ont-ils pas supprimé les séquences de commandes des lots destinés à leurs cadres exécutifs ?

— Ils ont perdu leurs meilleurs scientifiques, fit-elle valoir. Ils n'en sont peut-être plus capables. Ou ils s'en fichent, parce que ces gens-là doivent se croire invincibles, non ?

Il secoua la tête.

— Je crois que tu rêves.

— On va voir ça. Reynolds, donnez-moi un Slim Jim.

Sans une hésitation, Reynolds se pencha pour atteindre le bocal calé dans l'espace entre ses pieds et ceux de Patrick, et sortit une saucisse sèche dans son emballage individuel, qu'il lui tendit.

— Ouvrez-le, ordonna-t-elle, ce qu'il fit avant de lui présenter la friandise. Mangez-le.

Reynolds s'exécuta, le visage impassible, mâchant comme un robot, déglutissant jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

— Bien. Maintenant, mangez l'emballage, continua-t-elle.

Reynolds porta le plastique à sa bouche. Ses yeux vitreux étaient emplis d'effroi, mais il obtempérait. Le plastique crissa en se froissant au contact de ses lèvres, mais ses doigts continuèrent à l'introduire dans sa bouche.

— Bryn, dit Patrick d'un ton brusque. Arrête-le.

Reynolds avait fourré pratiquement tout le papier dans sa bouche. Elle fut tentée de lui ordonner de l'avalier, juste pour le plaisir, pour le voir s'étouffer, mais la colère dans la voix de Patrick perça l'épais brouillard qui lui embrumait l'esprit et y instillait cette barbarie. Ce voile rouge qui flottait devant ses yeux, comme fait de sang vaporisé.

— Stop, intima-t-elle. Crachez l'emballage et posez-le par terre, Reynolds.

Une fois de plus, il s'exécuta, puis, faute d'instructions, croisa les mains sur ses genoux sans faire un geste.

Il attendait ses ordres.

Cela avait donc marché. La condition Saphir, le protocole secret qui transformait les victimes de l'Athanax en esclaves... était toujours encodé au cœur des nanites. Des nanites qui le maintenaient en vie, en tout cas. Le Dr Reynolds était ainsi complètement, entièrement à sa merci.

Bryn songea à ce qu'elle allait faire de lui. À toutes les choses terribles, merveilleuses, horribles qu'elle pouvait lui ordonner d'accomplir.

Puis soudain, tout s'effondra en elle dans un trou noir de douleur, d'épouvante et d'horreur.

Elle vira sur le bas-côté d'un coup de volant, faisant crisser les pneus sur le gravier, et immobilisa brutalement le pick-up. Pliée en deux, le front sur le volant, elle cherchait désespérément son souffle. Le volant était râpeux contre sa peau, couvert d'une pellicule de sueur et de sébum laissée par les conducteurs précédents. La puanteur des autres ; elle songea aux cellules de sa

propre peau qui se mêlaient à toutes ces peaux mortes anonymes ; elle se revit dévaler la montagne, planter ses dents dans la chair d'un parfait étranger ; elle pensa aux vertèbres brisées, aux chairs tailladées, à la joie malsaine qu'elle y avait prise et elle eut soudain la nausée.

— À boire.

Elle sentait la main de Patrick sur sa nuque, douce et solide. De l'autre, il lui offrait le bidon d'eau, dont il avait dévissé le bouchon pour qu'elle puisse boire à son aise. Elle s'en saisit et y but avidement à longues gorgées pour tenter d'effacer le goût de toutes ces horreurs.

Mais l'horreur, c'était *elle*.

L'eau qu'elle buvait avait le goût des larmes.

Elle se renfonça dans son siège, aspirant de grandes goulées d'air jusqu'à ce qu'elle puisse parler.

— Docteur Reynolds, nous avons besoin de savoir où trouver les autres membres du groupe Fontaine. Je vous en prie, dites-nous où ils sont.

Reynolds tourna vers elle son regard affreusement vitreux, et elle le vit tel qu'il était, un homme pris au piège. Ce n'était peut-être pas un homme de bien. Il méritait sans doute toutes les choses atroces qui allaient lui arriver. Mais, comme pour Thorpe, il lui était impossible de plonger dans ces yeux sans y voir son propre reflet... sans éprouver de la compréhension pour cette âme humaine, aussi tordue, aussi blessée soit-elle. Cet homme contemplait l'éternité et Bryn savait l'effet que cela faisait.

Elle savait ce qu'elle ressentirait lorsque son tour viendrait. Un sentiment que tous les êtres humains, même ceux qui étaient comme elle, finiraient par connaître un jour.

Devant l'éternité, elle se sentait petite et minuscule, elle se sentait fragile, et seule. Elle se devait d'aller vers lui.

— Je suis désolée, Martin, dit-elle en lui prenant la main.

Les doigts de Reynolds étaient froids et amorphes entre les siens. Sa peau ne suintait pas encore, ferme et intacte contre la sienne. Un simulacre de vie presque parfait.

— Je suis vraiment désolée. Je vous en prie. Vous devez nous le dire avant qu'il ne soit trop tard. Vous savez ce qui vous attend. L'abomination que vous allez subir. Ce n'est pas ce que vous voulez pour vos enfants. Le groupe Fontaine... ce qu'ils font est monstrueux. Vous en êtes conscient. Quelque part tout au fond de vous, il y a cette lucidité. Écoutez votre voix intérieure.

— Bryn, la raisonna Patrick, appliquant sa main chaude contre sa nuque. Il est conditionné pour répondre aux questions. Ce n'est pas la peine de le convaincre.

— Je sais, murmura-t-elle, les yeux embués de larmes. Mais j'ai *besoin* de le convaincre.

Reynolds laissa lentement échapper un souffle sibilant. Exhalant des relents de maladie et de mort.

— Je ne sais pas où ils sont tous, dit-il. Vous m'en voyez navré.

— Savez-vous où se trouvent *certain*s d'entre eux ?

— Oui, répondit-il.

Elle sut alors qu'elle l'avait touché, car il n'attendit pas les questions suivantes pour lui préciser sa réponse :

— Ils doivent se réunir dans les bureaux de la société Trigon à San Francisco dans quelques jours. Tous ceux qui comptent seront présents. Les autres... Les autres sont comme Thorpe. Ils sont opposés au programme. Mais ils ont été mis en minorité.

Il déglutit. Bryn entendit le son glaireux qu'il produisait, et se souvint de ce que l'on ressentait quand on se décomposait de l'intérieur. Quand on se désagrégeait lentement, inexorablement.

— Si vous voulez stopper tout ça, vous devez les arrêter. Ils détiennent toutes les informations.

Elle hocha la tête.

— Nous le ferons.

Reynolds soutint son regard sans flancher.

— Et maintenant, vous allez me tuer ? demanda-t-il.

Le plus terrifiant était qu'une part d'elle-même y était toujours encline, avait toujours soif de chair et de sang, de souffrances et de hurlements.

— Est-ce que c'est ce que vous voulez ?

— Non, répondit-il. Je préfère vivre.

Encore. Même comme ça.

C'était tellement... humain.

— Alors, nous trouverons le moyen de vous garder en vie, promet-elle, rivant son regard à celui de Patrick au-dessus de Reynolds. D'une façon ou d'une autre.

Enclenchant une vitesse, elle regagna la route peu fréquentée dans un nouveau crissement de pneus. Il faisait de plus en plus froid dans les montagnes et le ciel plombé s'assombrissait. D'épais nuages bordés d'argent annonçaient de la pluie, de la neige, ou pire encore.

— Bryn ? s'étonna Patrick. Ce n'est pas la direction de San Francisco.

— Je sais, répondit-elle. Mais nous devons d'abord aller quelque part.

— Où ça ?

— En Alaska.

Il ne lui demanda même pas si elle était folle.

La parfaite définition de l'amour.

Chapitre 20

Ils troquèrent le camion contre des billets sur un bateau de croisière reliant Seattle à Anchorage. Ils dissimulèrent la dégradation physique de Reynolds en l'installant sur une chaise roulante, relié à une bonbonne d'oxygène, une couverture sur les genoux. Bryn fut surprise par le nombre de personnes infirmes ou diminuées qui voyageaient sur ce bateau... Cela ne paraissait pourtant pas une bonne idée pour des gens qui étaient, par définition, incapables de nager. Malgré tout, elle devait reconnaître que la cabine qu'ils partageaient était très correcte, de même que la nourriture – buffet à volonté, où elle reprit jusqu'à cinq portions de viande rouge à chaque repas. Elle se procura des vêtements de rechange et des articles de toilette dans la boutique du bord, et quand ils débarquèrent à Anchorage, elle avait retrouvé une apparence acceptable et se sentait... normale. Patrick avait repris du poil de la bête, lui aussi. Ne pas franchir les frontières avec le Canada leur avait évité d'avoir à produire leurs passeports, ce qui aurait été... impossible. Grâce aux contacts de Patrick, ils avaient pu passer tous les contrôles à l'embarquement et au débarquement – mais leur influence s'arrêtait là.

Ils n'eurent finalement pas besoin de s'inquiéter, parce qu'une grosse limousine noire et un chauffeur brandissant une pancarte « Dr Reynolds et ses accompagnants » les attendaient à la sortie dès que le bateau fut à quai.

Bryn regarda Patrick, puis le chauffeur. Jeune et avenant, de haute taille, coupe militaire à la tondeuse. Sa livrée lui allait comme un gant.

Il retourna la pancarte et elle lut les mots : « Cadeau de Pansy ».

Bryn faillit éclater de rire. Elle poussa le fauteuil roulant en direction de la voiture, dont le chauffeur ouvrit la portière arrière en souriant.

— Permettez-moi de vous aider, madame, dit-il.

Il avait un accent nasillard des États du Sud tout à fait charmant, longues voyelles appuyées et débit chantant. Il l'aida à faire descendre Reynolds du fauteuil puis à l'installer sur le siège le plus proche. Lorsqu'il se redressa, il lui tendit un téléphone portable ultraplat.

— Mlle Pansy souhaite que vous l'appeliez dès que possible.

Clignant les yeux, Bryn acquiesça et empocha l'appareil. Patrick et elle montèrent dans la limousine par l'autre côté et s'enfoncèrent dans les luxueux sièges de cuir. Le chauffeur chargea le fauteuil roulant, et ils étaient en route moins d'une minute plus tard.

— Je ne vais pas être original, mais... qu'est-ce que c'est que ce délire ?

s'étonna Patrick. Une limousine. Rien que ça.

Bryn haussa les épaules.

— Au moins, on l'a remarquée, pas vrai ?

Elle sortit le téléphone de sa poche et afficha le carnet d'adresses, qui ne contenait qu'un seul et unique numéro. Elle le composa tandis que les pneus de la limousine faisaient craquer la neige – il y avait déjà de la neige – et qu'ils se dirigeaient vers le centre d'Anchorage. Le soleil brillait, se reflétant sur les surfaces de verre et d'acier et les minces plaques de verglas. Une vraie féerie.

Ou une prison de glace, songea-t-elle, pensant aux pionniers du film *Les Aventuriers* avec Richard Burton.

— Bryn ?

Pansy venait de décrocher à l'autre bout de la ligne. Elle semblait fébrile, mais c'était bien elle, et Bryn vacilla intérieurement en entendant cette voix familière.

— Tu vas bien ? s'enquit son amie.

— Plus ou moins, parvint-elle à répondre après s'être éclairci la voix, la gorge serrée d'émotion. Toi et Manny ? Et ma sœur ?

— Oui, tout le monde va bien. Nous avons pratiquement épuisé notre collection de DVD, et on va devoir faire face au problème des rediffs.

— Joe et Riley ?

— Oui... Ils sont arrivés jusqu'ici. Mais ils sont enfermés à double tour dans une autre aile du bunker, parce que Manny... Bah. Tu sais bien. Il est en train de bosser sur la formule qu'ils ont apportée. Vraiment flippant, ce truc.

— Comment nous as-tu...

— Ne quitte pas. Je bascule en mode conférence.

Bryn entendit un clic, puis la voix chaude et grave de Joe retentit :

— Désolé, c'est ma faute. Nous voulions vous localiser. Je connais la plupart des contacts de Patrick, et je me suis concentré sur les plus proches de la zone où nous vous avons laissés. Cela nous a conduits à la fusillade chez le Dr Reynolds à Paradise, et j'ai pensé que Patrick avait pu se réfugier dans le camp de Walt.

— Vous avez appelé Walt ? Et il... il vous a dit où on était allé ?

— Négatif. Je ne l'ai pas contacté. Mais il est inscrit sur les listes fédérales des personnes à surveiller, et un drone survole son camp deux fois par jour. Nous avons vu... Bah, je ne vais pas tourner autour du pot, nous avons vu votre cadavre dans un fossé. Pansy était toute retournée.

— Et pas vous ? Joe, je suis très vexée.

— Je suis plus optimiste, répondit-il. Mais oui, c'était très déstabilisant. Nous avons suivi le pick-up depuis le camp. Et quand on a compris où vous alliez, Pansy a engagé le chauffeur.

— J'imagine que ce n'est pas qu'un simple chauffeur ?

Patrick lui faisait signe de lui passer le téléphone, et elle obtempéra.

— Salut, Joe. Je suppose que la ligne est sécurisée... Oui, évidemment.

Je veux que tu t'assures que ta famille est en sécurité et que tu les déplaces dans un endroit encore plus sûr. Non, rien en particulier. Mais je connais Jane, et on vient de lui faire mordre la poussière à deux reprises alors qu'elle pensait remporter une victoire facile... Trois, si elle se jette dans la gueule de Walt. Elle va vouloir frapper là où ça fait très mal, ce qui veut dire s'en prendre à ce qui nous est cher.

Patrick leva les yeux sur elle, et Bryn déglutit, mal à l'aise. Annalie était à l'abri et Brick lui avait promis de garder un œil sur sa mère et ses autres frères et sœurs. Mais on pouvait leur faire du mal. Jane n'hésiterait pas...

Jane ferait tout ce qui était en son pouvoir pour l'atteindre. Un frisson d'horreur descendit sur Bryn, tel un voile de soie, rapidement consumé par le feu de sa colère. *Nous devons la garder occupée*, songea-t-elle. *Nous devons faire en sorte qu'elle concentre son attention sur nous, et pas sur nos familles.*

Patrick prit congé de Joe et lui repassa le téléphone. Elle entendit de nouveau la voix de Pansy.

— De mieux en mieux, dit cette dernière. Je commence à croire que Manny a fait le bon choix avec sa paranoïa perpétuelle. C'est beau un homme qui a une philosophie de vie et qui s'y tient. Comment te sens-tu ?

— Bien, répondit Bryn.

Ce qui était la vérité. Physiquement, elle était en pleine forme. Mentalement... c'était une autre histoire. Mieux valait éviter le sujet.

— Je devrais faire des croisières plus souvent.

— Les voyages forment la jeunesse. Votre chauffeur est l'un des hommes de Joe ; il prendra bien soin de vous. Il a aussi du matériel pour vous. Euh... puis-je te demander où vous allez ? D'après nos infos, Anchorage n'est pas un foyer d'activités répertorié du groupe Fontaine.

— On ne va pas y rester, expliqua Bryn. Notre destination est Barrow.

— Ouah. Barrow, la ville la plus au nord de l'Alaska. Est-ce que vous allez louer un traîneau à chiens ?

— Je n'en sais fichtre rien. Mais je dois y aller et revenir très vite. Nous devons être à San Francisco dans quelques jours pour la réunion du conseil d'administration de la société Trigon.

— Je... ouah. OK d'accord. Tu vas faire un aller-retour express à Barrow. Laisse-moi... le temps de m'y faire. Bryn ? Tu es sûre que...

— Oui, je suis sûre. Merci, Pansy. Dis à ma sœur que je l'aime.

— Je n'y manquerai pas. Sois prudente.

— Je ne connais pas le sens de ce mot.

Pansy rit de sa blague, mais le cœur n'y était pas. Bryn ressentit un vide dès qu'elle eut raccroché, et resta immobile un moment, cramponnée à la main de Patrick.

— Tu étais sérieux ? demanda-t-elle finalement. Pour la famille de Joe ?

— Oui, répondit-il. Jane ne reculera devant rien.

Non, en effet. Bryn en avait fait récemment la terrible expérience.

— Et... ma famille...

Il ne répondit pas tout de suite, puis porta la main de Bryn à ses lèvres.

— Ils sont sous la surveillance des hommes de Brick.

— Et ce qui n'était jusqu'ici qu'une précaution pourrait bien leur sauver la vie, termina-t-elle.

Bryn n'était pas réellement proche de ses autres frères et sœurs, qui avaient tous pris des chemins très différents dans la vie. Quant à sa mère... Bah. Ils n'avaient jamais formé une famille idéale, mais elle les aimait malgré tout et se faisait du souci pour eux.

Ses nièces et ses neveux ne méritaient pas d'être éclaboussés par cette horreur. *Si j'avais su ce qui nous attendait, j'aurais laissé Jane me conduire à l'incinérateur*, songea-t-elle dans un accès de désespoir. Sauf que cela n'aurait sauvé personne au bout du compte.

La seule façon de les sauver, de sauver tout le monde, était de détruire le groupe Fontaine.

Mais avant ça, elle devait neutraliser Jane. Et pour cela... pour cela, elle devait se rendre aux limites du cercle polaire arctique.

Le chauffeur se retourna vers eux, abaissant la vitre de séparation.

— Madame ? J'ai l'ordre de vous conduire à l'aéroport, vous et M. McCallister. Votre ami... Il a l'air mal en point. Que voulez-vous que je fasse de lui ?

Reynolds. Bryn le considéra ; l'homme était silencieux et avait fermé les yeux. Sa peau avait perdu de son élasticité, à présent, et prit une teinte grisâtre. Il avait encore plusieurs jours devant lui, mais la déliquescence était en marche.

— Quand nous serons dans l'avion, emmenez-le dans un endroit agréable, dit-elle. Il est mourant. Quand je serai de retour... À mon retour, nous aviserons.

Reynolds sortit de sa torpeur à ces mots et la regarda dans les yeux. Ses lèvres se déformèrent dans ce qui était sans doute un sourire.

— J'aimerais que ce soit rapide, murmura-t-il. S'il vous plaît.

— Oui. Je vous le promets.

Il se tassa sur la banquette dans un soupir et referma ses yeux vitreux.

— Tu devrais rester avec lui, dit-elle à Patrick. Ils pourraient essayer de le récupérer, même si ça m'étonnerait. Ils l'ont sans doute rayé de leurs listes quand nous l'avons emmené. Ce n'est pas la loyauté qui étouffe ces gens.

— Je viens avec toi, répondit Patrick.

— Je n'ai pas besoin de toi pour...

— Je viens, insista-t-il d'un ton catégorique, dur et froid comme l'acier, ce qui tira à Bryn un petit sourire moqueur.

— J'adore quand tu joues les hommes à poigne. Très bien. Mais ne viens pas te plaindre si tu te fais dévorer par les ours blancs. C'est déjà la saison froide ici.

— J'adore le froid, répondit-il avec un petit sourire en coin qui réchauffa

le cœur de Bryn. Et je compte sur toi pour les ours.

Chapitre 21

Bryn s'attendait à ce que le chauffeur les conduise au terminal principal, où décollaient les avions d'Alaska Airlines. Mais il bifurqua en direction d'une grille d'accès menant à un vaste aérodrome privé.

— Je croyais qu'on prenait un vol commercial, s'étonna-t-elle. Où allons-nous ?

— Vous ne pourriez pas passer la sécurité avec le matériel que je vous ai apporté, répondit-il. Mes instructions sont de vous conduire ici.

Ils dépassèrent des rangées de petits avions monomoteurs, puis des modèles de luxe plus récents... et arrivèrent à la section des jets privés. La limousine se gara à côté d'un avion fuselé aux formes épurées qui devait valoir un million de dollars au bas mot et semblait paré pour se rendre sur la planète Mars plutôt qu'à Barrow. L'escalier d'accès était abaissé et lorsque le chauffeur leur ouvrit la portière, Bryn reconnut une silhouette familière qui venait les accueillir.

— Joe ? s'exclama-t-elle d'un air ébahi. Comment... Je viens de...

Soudain, cela n'avait plus d'importance. Elle se jeta dans ses bras et Joe lui rendit son étreinte avec force et chaleur, la soulevant carrément de terre, puis échangea avec Patrick de grandes claques viriles dans le dos.

— C'est pas tout ça, dit-il en reculant d'un pas.

Le chauffeur ouvrit le coffre de la limousine et Joe en sortit deux sacs de paquetage militaire kaki, qu'il lança à Patrick et Bryn. Elle fut surprise par leur poids.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Tu sais ce que tu dois faire ?

Cette dernière question était adressée au chauffeur, qui hocha la tête avant d'aider Reynolds à s'extraire de la limousine et à s'installer dans le fauteuil roulant. Il chargea ensuite ce dernier sur l'élévateur pour personnes à mobilité réduite de ce qui ressemblait aux yeux de Bryn à un véhicule aéroportuaire standard pas tout neuf – qui passerait parfaitement inaperçu dans cet environnement. Le chauffeur de la limousine changea de veste et de casquette avec un second homme qui attendait sur le tarmac. La limousine repartit... pour une destination inconnue, et le fourgon se mêla au flot tranquille des autres véhicules.

— Tout le monde à bord, ordonna Joe. Nous sommes parés pour le décollage.

L'avion était... impressionnant. Bryn n'était jamais montée dans un

engin semblable – intérieur lambrissé, épais tapis moelleux, des sièges ultraconfortables et même des tables. On aurait dit un club de la haute société, version volante.

Et à bord de l'avion se trouvaient Manny, Pansy, Liam, Riley et Annie. L'équipe au grand complet du silo à missiles censément imprenable.

Annie sauta pratiquement sur Bryn, la serrant dans ses bras dans un flot de paroles incompréhensibles. Bryn l'étreignit, et ses yeux brûlants de larmes finirent par déborder tandis qu'elle enfouissait son visage dans les cheveux de sa sœur. Elle n'entendait pas ce qu'elle disait, mais c'était égal. Le sens en était clair. Elle aurait voulu ne plus la lâcher, mais Joe lui tapota l'épaule.

— Il faut attacher vos ceintures, mesdames, annonça-t-il d'un air navré.

— OK, dit Bryn, qui se recula en prenant une profonde inspiration.

Elle garda la main d'Annie dans la sienne encore quelques instants avant d'aller s'asseoir à côté de Patrick et de boucler sa ceinture.

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qu'il se passe ? demanda-t-elle. Je suis un peu...

— Larguée ? Tant mieux, répondit Manny, tranquillement assis avec une grille de mots croisés, derrière des lunettes de lecture qui paraissaient curieusement fragiles sur lui. Si vous êtes larguée, j'espère bien que le groupe Fontaine est complètement à la masse.

— Je... Comment avez-vous...

— Vous ne croyez tout de même pas que je me retrancherais dans un lieu sans sortie secrète, n'est-ce pas ? Et quand je dis secrète, je veux dire que même Pansy ne la connaît pas, jusqu'au moment où on a besoin de s'en servir. Désolée, ma chérie. Tu me connais.

— Par cœur, dit Pansy en posant la tête sur l'épaule de son compagnon. Pour faire court, les hommes de main du groupe Fontaine surveillent toujours le silo, et il y a là-bas suffisamment d'activité pour les tenir occupés. Ils ont déjà tenté une bonne dizaine de fois de percer nos défenses, mais ils sont toujours... rappelle-moi ce mot que nous aimons tant, Manny ?

— Capot, dit-il avec délectation. C'est exactement ça.

Il ajouta un mot à sa grille de mots croisés. Au stylo-bille, comme toujours.

— Tout le monde me prend pour un fou furieux paranoïaque qui vit cloîtré dans des bunkers en attendant la fin du monde. Ça peut servir.

— Vous êtes vraiment un fou furieux paranoïaque qui vit cloîtré dans des bunkers. J'ai vu plusieurs de vos... refuges, fit remarquer Joe.

— Mais je suis parfaitement capable de m'adapter si besoin est, rétorqua Manny. Toutes nos communications transitent par le bunker, bien sûr. Tout est prévu pour leur faire croire que nous y sommes toujours. Nous nous sommes même débrouillés pour qu'ils aient l'impression que Riley et Joe y ont fait une entrée fracassante.

— Et ce n'est pas le cas ?

Joe, qui était assis en face d'elle, secoua la tête.

— On n'est jamais arrivés jusque-là. Nous avons reçu un message rédigé sur du bon vieux papier nous demandant d'attendre dans un parking qu'on vienne nous chercher. Et on s'est retrouvés dans cet avion en route pour une autre destination.

— Et... quelle était-elle ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, dit Manny. Nous n'y retournerons pas. J'avais juste besoin du labo pour un temps.

— Avez-vous pu synthétiser le désactivateur de nanites ? lui demanda Bryn.

— L'analyse est en cours, répondit-il. Je crois qu'il existe une autre façon de procéder que celle de Thorpe. Si ça marche, cela pourrait tout changer.

— Pensez-vous qu'il sera prêt à temps ?

— C'est une très bonne question, répondit-il sans quitter sa grille des yeux. Je n'en sais rien.

Bryn n'était pas sûre de devoir le croire. La paranoïa de Manny lui procurait sans aucun doute une couverture bien pratique à certains moments, mais elle faisait aussi intrinsèquement partie de ce qu'il était. Et elle ne devait pas oublier qu'il n'hésiterait pas une seule seconde à lui mentir s'il jugeait plus prudent de lui cacher la vérité. Il voulait pouvoir disposer d'une arme contre elle.

Et il avait probablement raison, vu ce qu'elle était devenue. Ce qu'elle avait fait. Ce qu'elle était capable de faire.

Elle n'insista donc pas, se contentant de hocher la tête et de se mettre en position pour le décollage.

C'est alors qu'elle entendit un jappement et le grattement de pattes griffues sur le plancher, et Mister French, son bouledogue français, apparut à ses pieds, langue pendante, la dévorant de ses grands yeux sombres emplis d'adoration. Elle le prit dans ses bras et le berça contre son cœur, tandis qu'il frétillait en gémissant, léchant les larmes qui coulaient sur les joues de sa maîtresse.

— Comment... ?

— Vous n'avez que ce mot-là à la bouche, l'interrompt Manny d'un air amusé. Demandez au majordome.

— Je ne suis pas un majordome, répondit Liam d'un ton plus résigné qu'offensé. J'ai pensé que vous aimeriez le voir, Bryn. Et je craignais que Jane... Vous voyez ce que je veux dire. Les autres chiens du domaine ont été déplacés dans un nouveau chenil, mais Mister French semblait se languir terriblement de vous. Je me suis dit que ce serait une bonne idée de le prendre avec nous. Il ne descendra pas de l'avion, évidemment.

— Avez-vous dû payer un supplément pour animal de compagnie ? demanda-t-elle, riant à travers ses larmes. Mon Dieu, merci Liam. Merci. Je... J'avais vraiment besoin de lui.

Parce que l'amour inconditionnel de Mister French était la seule chose

qui n'avait pas changé, même si Bryn était consciente que son chien voyait bien qu'elle était... différente. Mais il était sensible à ses humeurs, et constituerait un excellent indicateur. Quand elle lirait le doute dans son regard, elle devrait se poser des questions.

Et s'il se mettait à grogner... c'est que rien n'irait plus.

— Imbécile heureux, murmura-t-elle en lui grattant les oreilles.

Il laissa échapper un grognement de plaisir, presque un ronronnement, et s'affala mollement sur les genoux de Bryn.

— Si tu savais combien tu m'as manqué, le chien.

Ouvrant un œil, il la contempla d'un air hautain comme pour lui dire qu'il n'avait quant à lui pas souffert de son absence.

Menteur.

Le décollage les secoua un peu, mais une fois dans les airs, le vol se déroula sans heurts. Au-dessous d'eux, le paysage de fin d'été d'Anchorage semblait radieux, mais au fur et à mesure qu'ils progressaient vers le nord, la neige se fit plus présente – d'abord par plaques clairsemées, puis en couche épaisse de plus en plus dense. L'hiver n'était pas encore là, mais il arriverait vite. Et dans ces régions du monde, son poing de glace saisissait et broyait tous les pauvres fous qui tentaient de s'y aventurer sans préparation.

Comme elle.

Nous ne resterons pas longtemps, tentait-elle de se rassurer. *On atterrit ; je trouve cette scientifique ; je prends l'échantillon qu'elle a conservé ; on redécouvre et on file vers San Francisco.* Elle faisait confiance à Manny pour brouiller les pistes – c'était le roi de l'évasion et de la désinformation – mais ils avaient laissé Reynolds derrière eux, ce qui pouvait s'avérer une erreur fatale.

— Patrick, dit-elle. Le Dr Reynolds... nous aurions dû l'emmener avec nous. Par précaution. Il est notre point faible.

Il la gratifia d'un long regard indéchiffrable, puis reposa sa nuque sur l'appui-tête en soupirant.

— Tu veux me l'entendre dire ? demanda-t-il. Très bien. Je me suis occupé de lui. J'ai voulu t'épargner cette responsabilité. Tu... as développé des liens avec lui. Tu éprouves de la compassion pour lui, et je peux le comprendre. Mais je ne pouvais pas le laisser là-bas, pas avec tout ce qu'il a appris depuis qu'il est avec nous.

Bryn se redressa sur son siège, tirant sur sa ceinture. Mister French protesta et dut changer de position sur ses genoux.

— Qu'est-ce que tu as fait ? Patrick ?

— Ce que tu aurais fait toi-même si tu avais eu les idées en place, répondit-il. Le chauffeur a fait le nécessaire.

— Tu lui as demandé de le *tuer* ?

Curieusement, cela la dérangeait, presque comme une trahison. Cela n'aurait pas dû. C'était exactement ce qu'elle avait l'intention de faire à son retour. Ce que Reynolds attendait d'elle. Mais que cette décision lui eût été

enlevée la mit soudain hors d'elle, et elle bombardait Patrick d'un regard si furieux qu'elle sentit Mister French s'agiter sur ses genoux. Il posa une patte sur sa main, quémendant visiblement son attention. Elle le caressa et sentit sa colère refluer.

— Patrick, pourquoi n'as-tu pas...

— Tu crois que j'ai donné l'ordre au chauffeur de le tuer ? répéta-t-il en la dévisageant bizarrement. Au contraire, j'ai veillé à ce qu'il reçoive une dose d'Athanax et soit emmené en lieu sûr. Personne ne lui fera de mal. Nous aurons sans doute besoin des informations qu'il détient sur la réunion de San Francisco. J'ai demandé au chauffeur de faire le nécessaire pour qu'il reste *vivant*.

Il avait mille fois raison, bien sûr, et elle se demanda rétrospectivement pourquoi elle n'avait pensé qu'à mettre un terme à cette horreur et pas à lui administrer une injection d'Athanax. Ce n'était qu'un traitement palliatif qui ne le guérirait pas, mais c'était un moyen d'apaiser ses souffrances.

Pourtant, ce n'était que reculer pour mieux sauter et c'était bien le problème. Cela paraissait... dérisoire. Inutile. Et ne faisait que repousser l'inévitable.

— Je voulais que tout s'arrête, confessa-t-elle en s'appliquant à caresser la fourrure douce et chaude de Mister French. Abréger ses souffrances.

— Tu veux plutôt dire les tiennes ?

La voix de Patrick s'était assourdie et elle l'entendit à peine dans le grondement des réacteurs. Il s'empara de son autre main.

— Bryn...

— Peut-être, chuchota-t-elle. Peut-être que c'est en effet ce que je voulais dire, au fond. C'est juste... tellement lourd. Au début, c'est l'adrénaline, la détermination. Et puis on finit par s'y faire. Jusqu'au moment où tout apparaît clairement, notre avenir, ce qu'on va devenir... Je ne veux pas de ça. Je t'aime, mais je ne pourrai jamais supporter de devenir un monstre. Nous essayons de nous persuader que c'est une sorte de... maladie chronique que l'on peut gérer. La mort n'est pas une maladie, Patrick. C'est ce qui y met un terme.

Patrick avait blêmi en entendant ces mots, et ses mains s'étaient crispées sur les siennes.

— Non. Je t'en prie, ne dis pas ça.

— Mon état ne va pas s'améliorer, Patrick. J'aimerais que ce soit possible, mais nous savons tous les deux comment ça finira. Je ne parle pas seulement de l'accumulation de stress post-traumatique dû à toutes ces... résurrections. Il y a autre chose. De bien pire. Cela... altère ce que je suis à l'intérieur. Comme cela a altéré Jane. Promets-moi que...

— Non.

— Promets-moi que si...

— J'ai dit non, Bryn, et je ne changerai pas d'avis.

Il resterait sur ses positions. Elle voyait son regard horrifié même du

coin de l'œil, et elle sentait sa détresse brûlante contre sa peau.

Jamais au grand jamais elle ne voudrait lui faire de mal, mais elle savait... que cela se produirait tôt ou tard. Exactement comme Jane. Elle se remémorait ce sentiment glacé, ce détachement qu'elle avait éprouvé – la sensation d'être étrangère au monde, aux gens. Que plus rien n'avait d'importance.

Cette indifférence n'était pas de la distance, mais une déviance mentale qui gagnait du terrain, lentement mais sûrement. Que se produirait-il quand elle ne serait plus capable de communiquer avec autrui ? Quand les sentiments de Patrick n'auraient plus d'importance ? Quand même la confiance et la douceur de Mister French ne l'atteindraient plus ? Ce serait la fin de son existence en tant que personne humaine. Pire, cela serait le début de son existence en tant que monstre. Elle avait déjà mangé de la chair humaine en désespoir de cause. Quand elle basculerait de l'autre côté, quand elle aurait perdu tout ce qui avait un sens pour elle... elle ne serait plus rien d'autre que cette faim dévorante. Bryn aurait disparu.

Patrick ne pouvait pas comprendre que cette... vacuité... était pire que la mort.

Bon. Elle ne pouvait pas demander cela à Patrick, mais Manny n'aurait pas les mêmes hésitations. Il était assez endurci et il comprendrait le sens de sa requête. Il considérerait tout cela comme une abomination depuis le début – une immense avancée scientifique, à n'en pas douter, mais que l'on devait redouter et non applaudir. Pansy émettrait peut-être quelques réserves, mais elle finirait par comprendre également. Même Joe comprendrait.

Pas Annie, en revanche. Même dans sa position, parce qu'elle était sa sœur.

L'avion entra dans une zone de turbulences et Bryn ferma les yeux. Concentrant ses pensées sur la masse chaude et douce de Mister French sur ses genoux, elle finit par sombrer dans le sommeil.

Elle ouvrit brutalement les yeux, prête à affronter sur-le-champ ce qui l'avait réveillée, et s'aperçut avec stupeur que ce n'était que l'avion qui venait de se poser sur la piste glacée.

Ils étaient arrivés à Barrow.

Restait à présent à localiser la mystérieuse scientifique dont lui avait parlé Thorpe et à récupérer l'ultime dose disponible de l'antidote... avant Jane.

Chapitre 22

Ils trouvèrent le blog d'une certaine Kiera Johannsen en consultant un ordinateur public dans le salon privé de l'aéroport de Barrow. Elle avait cinquante abonnés et y abordait surtout des sujets scientifiques très pointus que Bryn n'essaya même pas de comprendre. La photo qui illustrait son blog montrait une femme souriante d'une quarantaine d'années aux cheveux roux coupés très court, avec le teint hâlé de quelqu'un qui aimait la vie au grand air et la constitution mince d'une randonneuse. Pas vraiment jolie, mais son visage dégageait une force séduisante. Charismatique, songea Bryn.

Elle avait l'air d'une femme qui ne renonçait pas sans combattre.

La station de recherche de Kiera Johannsen ressemblait plutôt à un chalet de rondins, et le GPS indiquait qu'elle était loin de tout... ce qui convenait visiblement très bien à la scientifique. Ce serait un vrai défi d'y accéder, les routes n'étant pas une priorité dans les zones inhabitées du Grand Nord. Mais il existait forcément une voie d'accès, même rudimentaire, menant à la station de recherche. D'après son blog, Johannsen descendait en ville à intervalles réguliers. Elle avait un faible pour la glace à la menthe aux pépites de chocolat, que l'épicerie locale commandait spécialement pour elle en bacs de plusieurs litres. Ils n'eurent pas la chance de tomber sur le jour où elle venait se ravitailler, mais une visite à la petite boutique permit cependant à Bryn de recueillir une foule d'informations – inutiles pour la plupart – sur les habitudes et l'emploi du temps du Dr Johannsen. Elle était venue chercher sa commande mensuelle quatre jours plus tôt et ne reviendrait pas de sitôt, mais le vendeur indiqua à Bryn le meilleur chemin pour gagner la station, qu'il marqua sur la carte.

De retour à l'aéroport, après qu'elle eut montré l'itinéraire aux autres, Joe, Patrick et Riley s'armèrent pour l'accompagner.

— Je ne crois pas qu'on ait besoin d'une équipe de forces spéciales, protesta Bryn. Ce n'est qu'une scientifique, et même Manny serait capable de la neutraliser.

— Probablement, répondit ce dernier, occupé à remplir une nouvelle grille de mots croisés.

C'était pour lui, Bryn l'avait compris, un moyen de s'occuper l'esprit et de gérer sa phobie d'être obligé de fuir sans possibilité concrète de se mettre à l'abri. Il devait se sentir exposé même à l'intérieur de l'avion. Mais il tenait le coup et se montrait plus calme que Bryn ne l'avait jamais vu, sauf au milieu

d'une crise. Pansy, de son côté, était une pile électrique. Elle s'inquiétait visiblement pour son homme et espérait, en vain, que personne ne s'en apercevait.

Manny regarda Bryn dans les yeux par-dessus ses lunettes.

— Ne crachez pas sur la puissance de feu, pauvre gourde. On n'est pas là pour jouer au mikado. Vous connaissez l'enjeu.

Elle le connaissait en effet, et acquiesça d'un signe de tête.

— J'ai loué un véhicule tout-terrain, les informa-t-elle. On devrait pouvoir faire l'aller-retour en moins de deux heures. Que le pilote reste à proximité, nous aurons sans doute besoin de repartir très vite.

— Nous serons prêts à décoller, lui promit Liam.

Bryn nota qu'il portait avec ostentation ce qui ressemblait fort à un pistolet semi-automatique calibre 9 mm Parabellum nonchalamment rangé dans un étui d'épaule, ce qui lui donnait l'air d'un pirate. Quant à Annie, elle paraissait sur des charbons ardents, coudes sur la table, l'expression orageuse, assise du bout des fesses sur son siège où Liam la maintenait d'une main de fer sur l'épaule.

— Ne vous en faites pas, on vous laissera des amuse-gueules, dit-il en souriant.

— Merde, on va rater les amuse-gueules ? soupira Bryn, qui ne plaisantait qu'à moitié. Bon, je crois qu'il est temps de se bouger.

Le fourgon qu'elle avait loué était énorme, pas du dernier modèle, mais parfaitement adapté à son environnement. Et il devait être tout en haut de la chaîne de l'évolution, car il avala la route mi-boueuse mi-neigeuse depuis l'aéroport avec une facilité déconcertante, même si le confort n'était pas au rendez-vous. La faute aux ressorts des banquettes qui avaient rendu l'âme depuis longtemps déjà.

Tout en se cramponnant sagement à sa ceinture pour réduire les vibrations, Patrick lui servait de copilote ; il suivait leur progression sur la carte annotée, et Bryn s'émerveillait qu'il n'ait pas le mal des transports dans de telles conditions. Ils laissèrent bientôt derrière eux la ville de Barrow et pénétrèrent dans la toundra immaculée qui s'étendait à perte de vue, irrégulièrement percée par la végétation.

— Heureusement que l'hiver n'est pas encore arrivé, dit-il. Il aurait fallu creuser un chemin dans la neige pour pouvoir avancer.

Sur sa gauche, Bryn apercevait au loin la courbure de la baie, et au-delà, se trouvait... le pôle Nord. C'était troublant de songer que cette côte était considérée comme la fin du monde civilisé... du moins jusqu'à ce qu'on ait passé le pôle pour accéder à l'autre moitié du globe terrestre. Les yeux abrités derrière des verres fumés, elle ne trouva pas dans un premier temps la réverbération du soleil sur la neige à la hauteur de sa terrible réputation, mais au bout de quelques kilomètres elle comprit la violence de ce rayonnement blanc hypnotique, mais implacable, qui vous brûlait les yeux.

— Ralentis, dit Patrick au bout d'un moment, relâchant sa ceinture pour

lui indiquer un point sur la gauche. Il devrait y avoir un chemin... oui, le voilà. Tourne ici.

Sans les instructions de Patrick, elle aurait manqué le sentier rudimentaire qui ressemblait moins à une route qu'à un vague pli de terrain. Enfoui sous trente centimètres de neige, il était entièrement dissimulé à la vue... à l'exception d'une boîte aux lettres également enneigée, peinte d'un jaune fluorescent très vif, sans doute pour éviter de passer inaperçue.

Alors que Bryn ralentissait, Joe bondit du fourgon de sa propre initiative pour aller vérifier s'il y avait du courrier. La boîte était vide. Il remonta à bord et Bryn suivit les lacets à peine visibles du sentier qui menait en haut d'une butte... où elle distingua un toit enneigé.

Elle immobilisa le véhicule. Joe et Riley en descendirent pour inspecter le périmètre et monter la garde à l'intersection. Bryn et Patrick continuèrent jusqu'en haut. Un froid glacial qu'elle n'avait pas vraiment remarqué jusque-là pénétrait l'habitable.

— Ça se rafraîchit, on dirait ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Patrick. La nuit tombera d'ici une heure ou deux, et nous devons être rentrés à Barrow avant qu'il fasse nuit noire si nous voulons retrouver notre chemin. Ce n'est pas un endroit pour les touristes.

Sans blague. La nuit était certainement opaque et inhospitalière dans ce décor, et se retrouver en rade pouvait s'avérer fatal.

— Tu as prévu un scénario d'approche ? s'enquit-il.

Secouant la tête, elle se gara dans la neige sale et tassée de ce qui tenait lieu de cour devant le chalet.

— Je ne pense pas que ça servirait à grand-chose. Je ne sais pas du tout à quoi m'attendre de la part de cette femme, et je vais devoir improviser. Je compte me montrer le plus honnête possible. Je... je crois qu'on lui doit bien ça. Elle n'a rien à voir avec cette histoire.

Patrick hocha la tête, la laissant juge de la situation, et sur une impulsion, elle déposa sur sa bouche un baiser aussi ardent que lapidaire. Il sourit.

— Sois prudente, lui recommanda-t-il. Je reste dehors.

— Ma dernière ligne de défense ?

— C'est l'idée. Ou c'est toi qui es la mienne, ce qui serait plus proche de la vérité. J'ai toujours aimé les femmes de pouvoir.

— Flagorneur.

— Coupable, votre honneur.

Elle rejoignit rapidement le chalet ; la lumière filtrant aux fenêtres confirmait qu'il y avait quelqu'un – sans doute en train de les observer, l'arrivée impromptue d'un véhicule étranger dans cette étendue glacée loin de tout était forcément un événement.

À peine eut-elle frappé que la porte s'ouvrit sur le double canon d'une carabine, tenue de façon experte par une femme qui avait probablement grandi avec. Le sourire en moins, c'était bien le même visage que celui de la photo

du blog. Kiera Johannsen en personne.

— Pardon de mon impolitesse, mais bon Dieu de merde, qui êtes-vous donc et que venez-vous faire chez moi ?

Bryn leva lentement les mains. Le vent polaire qui balayait la neige la fit frissonner comme il s'engouffrait dans le col de son pull, sous sa parka toujours déboutonnée.

— Je m'appelle Bryn Davis. Vous ne me connaissez pas.

— Vous avez foutrement raison.

— C'est Calvin Thorpe qui m'envoie.

La femme cligna les yeux et recula d'un pas, mais le canon de la carabine ne s'abaissa pas d'un pouce.

— Et pourquoi donc Cal ferait ça ? Où est-il ?

— Il est mort. Je suis désolée. Il a été tué dans une explosion en Californie.

— Oh, fit la femme d'un air absent, comme si elle n'avait pas percuté, ce qui était sans doute le cas. Oh, dit-elle à nouveau, cette fois accablée d'émotion.

Elle vacilla comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans le plexus et ne pouvait plus respirer. Elle ne paraissait cependant pas surprise.

— Vous avez fait tout ce chemin pour m'apprendre sa mort ?

— Non. Je suis ici parce que le Dr Thorpe m'a assuré que je pouvais vous faire confiance. Il vous a laissé un objet en garde, quelque chose dont j'ai besoin. C'est important.

Mauvaise pioche. Les yeux bleus délavés de la femme semblèrent lancer des éclairs et son visage se durcit. Ainsi que sa prise sur son arme, qu'elle pointa plus farouchement sur Bryn.

— Je ne sais pas qui vous êtes. Vous débarquez chez moi sans prévenir et vous me demandez de vous remettre un objet ? Pour quelle raison ferais-je une chose pareille ? Qu'est-ce qui me prouve que Cal est vraiment mort ?

— Je suis désolée, madame. J'aimerais avoir le temps de tout vous raconter, de vous expliquer en détail ce qui est arrivé... mais cela m'est impossible. J'étais avec lui quand cette explosion s'est produite. Il m'a demandé de venir ici, et j'ai bien l'intention de récupérer ce qu'il vous a confié, car cela permettra de sauver des vies. C'était cela qui l'animait au bout du compte. Sauver des vies.

Pendant quelques secondes, rien ne changea, puis Johannsen secoua la tête comme pour se débarrasser d'une mouche importune. Ce n'était pas la fin de non-recevoir à laquelle Bryn s'était attendue.

— C'est tout lui, dit-elle. Il croyait... que la science pouvait guérir tous les maux. Je lui disais qu'il n'était qu'un doux rêveur. Mais il répondait qu'il me prouverait le contraire. Il a même dit... un soir où il avait bu... qu'un jour il vaincrait la mort elle-même.

Elle secoua la tête une nouvelle fois.

— C'était un utopiste. La science est capable de tout, du meilleur

comme du pire. C'est ce que je m'efforçais de lui faire comprendre.

Bryn ne répondit rien. Au bout de quelques secondes, Joahnnsen recula et abaissa le canon de sa carabine.

— Très bien, dit-elle. Vous pouvez entrer. Mais je vous préviens, un geste de travers et je fais de vous de la pâtée pour les ours blancs.

— Oui, madame, répondit Bryn. Vous en voyez beaucoup, des ours blancs ?

— Vous seriez surprise. Asseyez-vous. Non, je ne vais pas vous offrir du thé. Pas si bête. Mais si vous êtes assise, mains à plat sur la table, il y a moins de chances que je sois obligée de vous tirer dessus.

Bryn se dirigea vers la petite table carrée et prit place sur l'une des deux chaises de bois qui s'y trouvaient – fabrication maison à première vue, légèrement bancal. L'un des pieds était trop court et cogna le sol dans un bruit sourd sous son poids. Elle posa les deux mains sur le plateau de la table, et attendit.

— Dites-moi ce qui est arrivé à Cal, ne tarda pas à lui demander Johannsen.

— Vous savez qu'il était en fuite ?

La femme hocha brièvement la tête.

— Il se cachait. Nous avons remonté sa piste parce que nous avions besoin de son aide.

— Pourquoi ?

— Parce que nous tentons d'empêcher ce qu'il redoutait de se produire, expliqua Bryn. Et ses craintes étaient fondées. Il a accepté de nous aider à récupérer le prototype d'un médicament qui pourrait tout changer, mais il a été trahi par son beau-frère.

Cet argument, finalement, fit mouche. Une grimace d'aversion traversa le visage de Johannsen.

— Ça ne m'étonne pas. Et ensuite ?

— Sa boîte aux lettres morte était piégée. Nous nous y sommes fait prendre tous les deux, mais il... s'est sacrifié pour me sauver. Juste avant de mourir, il m'a demandé de venir ici. Parce qu'il vous a confié l'unique autre échantillon de ce produit.

— Je n'ai...

L'espace d'une milliseconde, la femme se figea, puis poursuivit.

— Il ne m'a rien laissé.

— Je suis certaine que si, répliqua Bryn avec une parfaite assurance. Je vous en prie. C'est d'une importance vitale. Ce prototype est notre seul espoir. Cal avait changé d'avis sur les recherches qu'il conduisait, sur ce qu'il pensait juste. Il aurait voulu que vous le sachiez.

Pendant quelques fractions de seconde, les yeux bleu acier de Johannsen parurent s'adoucir. Quelques instants seulement. Elle ne se laissa cependant pas déconcentrer.

— Vous m'avez trouvée sans problème, reprit-elle. Cela doit-il

m'inquiéter ?

— Certainement, dit Bryn. Vous ne vous cachez pas, et c'est très bien. Sauf que ceux qui ont tué Calvin, ceux qui ont tué sa famille... Ils ne s'arrêteront pas là. Quelqu'un doit leur barrer la route. Vous comprenez ? Ils vous tueront aussi parce que vous le connaissiez et que vous pourriez les gêner. Je ne voudrais pas que cela arrive. Donnez-moi le prototype qu'il vous a confié et nous vous aiderons à regagner Barrow. De là, partez ailleurs. Ne me dites pas où vous irez, mais... quittez cet endroit. Et ne revenez pas.

— Mon travail...

— Votre travail n'aura plus d'importance quand vous serez un cadavre et que ce chalet sera réduit en cendres. Ils feront sans doute passer cela pour un accident. Ou bien ils laisseront le chalet debout et feront croire à une attaque d'ours blancs. Personne ne se poserait de questions, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Johannsen. Nous n'avons pas de police scientifique, ici.

Elle se dirigea vers la fenêtre pour regarder dehors.

— Vous êtes venue avec des amis ?

— Trois, répondit Bryn. Deux sont restés près de la boîte aux lettres pour surveiller la route. Le troisième monte la garde à côté du fourgon. Ils sont ici pour votre protection autant que pour la mienne.

Cette réflexion lui valut un pâle mais authentique sourire.

— Sauf si je vous tire dans la poitrine, dit-elle. Vous auriez pu utiliser la force pour vous emparer de ce que vous vouliez.

— Exact, dit Bryn, mais toujours à plat sur la table. Et c'est encore une possibilité.

C'était un avertissement, tout en douceur, et Johannsen en prit acte. Elle réfléchit quelques secondes, puis soupira et traversa la petite pièce pour aller ouvrir la porte. Se penchant à l'extérieur, elle appela :

— Hé, vous là-bas. Il fait froid dehors. Venez vous réchauffer. J'accepte de vous donner ce que vous êtes venus chercher.

Avec prudence, Patrick entra dans le chalet, pistolet à la main, et son regard se posa immédiatement sur Bryn. Elle hocha la tête et il se détendit, sans rengainer son arme pour autant.

— Madame, salua-t-il Johannsen, qui refermait la porte derrière lui. Je commençais à me faire du souci.

— Je devais m'assurer de vos intentions. Si vous voulez bien vous asseoir. Mais sur la table, comme votre amie. Je vais chercher ce que vous voulez.

Elle avait relevé le canon de sa carabine qu'elle tenait contre sa poitrine. Elle ne les menaçait plus directement, mais Bryn lut l'hésitation sur le visage de Patrick.

— Non, madame, finit-il par dire. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préfère vous accompagner. Je veux être prêt à toute éventualité en cas d'hostilités.

— Très bien, venez avec moi, et qu'on en finisse, consentit-elle en le guidant vers la pièce du fond.

Bryn se leva et leur emboîta le pas.

Le laboratoire qu'ils découvrirent était totalement différent de la pièce à vivre du petit chalet rustique, bourdonnant du souffle des ordinateurs et d'autres équipements électriques que Bryn était incapable d'identifier à première vue. D'énormes réfrigérateurs occupaient presque tout l'espace – ils portaient tous des étiquettes dont les libellés lui restaient abscons. Des carottes de glace, supposa-t-elle. C'était le genre de trucs que recueillaient les climatologues, non ?

Johannsen les dépassa et poursuivit jusqu'à un petit frigo isolé, du genre qui aurait contenu des bières dans une maison ordinaire, peut-être dans une salle de jeu. Celui-ci contenait une collection de petits flacons parfaitement alignés.

Johannsen en préleva un que rien ne différenciait des autres, presque au fond de la deuxième étagère. Il portait une étiquette libellée à la main : « CT échantillon inactif NPD ».

— Ne pas détruire – c'était ses instructions, expliqua-t-elle en remettant à Bryn la fiole réfrigérée. C'est tout ce qu'il m'a donné. Je ne sais pas ce que c'est ; il m'a seulement demandé de le conserver pour lui. Est-ce que... c'est dangereux ?

— Non, répondit Bryn. C'est même tout le contraire. C'est un antidote dont nous avons un besoin vital. Merci.

Johannsen hocha la tête. Elle n'était pas certaine d'avoir pris la bonne décision, mais semblait résignée, ce qui était une bonne chose.

— Vous disiez que d'autres gens s'y intéressent aussi. Qu'est-ce que c'est, une grosse affaire de... d'espionnage industriel ? À quel point dois-je m'inquiéter ?

— Qu'en pensait le Dr Thorpe ? lui demanda Patrick.

Elle le regarda d'un air sombre.

— Vous connaissez la réponse à cette question, poursuivit-il. Et le fait est qu'il ne s'est pas inquiété suffisamment. À vous de juger. Je suis sûr que Bryn vous a déjà prévenue que d'autres allaient venir, et je peux vous assurer qu'ils ne seront pas aussi courtois que nous. Vous devez quitter cet endroit au plus vite et ne jamais revenir. N'utilisez que de l'argent liquide. Bon Dieu, embarquez donc sur un navire marchand pour la Russie – ce sera moins risqué et plus rapide. Mais, docteur... ne remettez pas les pieds ici. Nous ne pourrons pas vous protéger.

Il se tourna vers Bryn.

— C'est tout ce qu'il te fallait ?

— Je crois que oui, répondit-elle.

Elle enveloppa soigneusement le prototype dans un morceau de papier bulle qu'elle avait apporté à cet effet, puis le rangea dans une poche intérieure de sa parka.

— On peut y aller, dit-elle.

— Docteur, salua Patrick avec un signe de tête en reculant vers la porte.

Il ne pointait toujours pas son arme sur la scientifique, mais gardait celle de Johannsen à l'œil. Il laissa Bryn sortir la première du labo, la rejoignit, puis lui indiqua du menton de le précéder dehors, ce qu'elle fit.

Johannsen les suivit, sa carabine toujours calée au creux de son bras, le canon pointé vers le sol.

— Merci, docteur, dit Bryn. Je vous en prie, partez d'ici. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur. Le Dr Thorpe ne l'aurait pas voulu non plus.

La femme opina brièvement, et Bryn comprit qu'elle n'obtiendrait rien de plus. Patrick et elle regagnèrent le fourgon en toute hâte et repartirent en cahotant sur le chemin menant à la boîte aux lettres.

Patrick pianota sur la petite radio accrochée au col de sa parka.

— Joe, tiens-toi prêt. Nous arrivons.

— J'espère que tu apportes du café, répondit Joe. On se les pèle, ici. Si je devais pisser, le jet gèlerait sans doute avant de toucher le sol...

Il s'interrompit subitement, et lorsqu'il parla de nouveau, sa voix avait changé. Du tout au tout. Elle était devenue froide et sans timbre, ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

— Pat, on est mal barrés. Décro...

Et puis soudain, la communication fut interrompue. Silence radio.

— Joe ?

Patrick cliqua sur le bouton de sa radio, à deux reprises, sans obtenir aucune réponse.

— Bordel de merde. Accélère.

Bryn obtempéra, autant qu'elle le pouvait compte tenu de l'état de la route. Les sillons des pneus du camion étaient engorgés de neige durcie, et tandis que la température continuait de chuter, celle qui avait dégelé sous l'effet du soleil se transformait en verglas. Bryn dérapa sur une plaque, le véhicule fit une embardée sur la droite alors qu'elle négociait le dernier virage, et la boîte aux lettres jaune fluo apparut devant eux.

Joe était agenouillé au milieu de la route, bloquant le passage, et Riley se tenait derrière lui. Bryn enfonça la pédale de frein en leur hurlant de dégager comme le camion continuait de glisser vers eux. Les roues avant mordirent dans une plaque de neige fraîche, dans laquelle elles trouvèrent prise, projetant violemment en avant Bryn et Patrick, retenus par leurs ceintures. Alors qu'elle poussait un immense soupir de soulagement, Bryn comprit que quelque chose ne tournait pas rond.

Joe était à genoux, les mains le long du corps, et Riley, debout dans son dos, avait les yeux fixés sur la cabine du camion.

Son pistolet était braqué sur la tête de Joe.

Patrick ouvrit sa portière d'un coup sec et sortit sur le marchepied, pointant son arme droit sur Riley. Cela ne l'impressionna pas, bien sûr, et elle s'autorisa même un petit sourire.

— Même si vous faites mouche, j'aurai le temps de presser la détente. Personne n'est obligé d'y laisser la vie, Patrick. Jetez votre arme et descendez du véhicule. Bryn, coupez le moteur. Maintenant.

Quel choix avait-elle ? Si elle continuait d'avancer, Joe serait le premier sur sa trajectoire. Elle mit donc le camion au point mort et coupa le contact.

Après une longue hésitation, Patrick leva les mains et jeta son pistolet dans la neige à trois mètres de distance – à mi-chemin entre lui et Riley. Il sauta ensuite du marchepied, referma la portière et s'agenouilla sur la route, mains croisées sur la nuque.

— Bryn, même chose, ordonna Riley. Jetez votre arme, sortez du véhicule et mettez-vous à genoux.

— Désolé, dit Joe d'une voix sèche emplie de colère contenue. J'ai été pris au dépourvu. J'aurais dû me méfier. Mais on s'habitue à ses animaux de compagnie et on oublie qu'ils peuvent mordre.

— J'ai dit que j'étais désolée, ajouta calmement Riley, qui semblait amusée. Bryn, à cinq je lui fais sauter la cervelle, puis ce sera le tour de Patrick. S'il ne reste que vous et moi, j'aurai à coup sûr l'avantage. Vous le savez, et vous aurez sacrifié ces deux-là pour rien. Ce n'est pas ce que je veux, et vous non plus.

Bryn sentit une rage meurtrière monter en elle, les mains frémissantes du désir d'arracher la chair de Riley. Cela se voyait-il sur son visage ? Sans doute, parce que l'autre femme se crispa et resserra sa prise sur le col de Joe.

— Pas de ça, Bryn. Sortez du véhicule. Exécution.

Ouvrant la portière d'un coup sec, elle jeta son arme et s'agenouilla dans la neige, les mains derrière la tête.

— Vous êtes à la solde de Jane, cracha-t-elle.

— Jamais de la vie, protesta Riley. Je vous l'ai dit, je prends mes ordres du gouvernement. C'est ce que j'ai toujours fait, et cela ne changera pas. Vous pouvez encore éviter que ça tourne mal. Donnez-moi seulement la formule et je vous laisserai tous partir. Vous serez certes à l'étroit dans le chalet de Johannsen, mais vous ne mourrez pas de froid. Elle possède certainement un véhicule et pourra vous ramener à l'avion demain matin quand le sol aura dégelé.

— Vous essayez de vous donner bonne conscience ? railla Patrick. Nous avons besoin du prototype pour arrêter Jane. Et nous ne savons toujours pas ce que vaut la formule que nous avons donnée à Manny.

— Exact, et ce flacon est peut-être notre dernière chance. Votre petite vendetta personnelle devra attendre, votre gouvernement a plus besoin de ce produit que vous. Vous m'en voyez navrée, mais nos chemins se séparent ici. Nous nous occuperons du groupe Fontaine. Nous sommes mieux armés que vous pour en finir avec eux, et vous le savez.

— Tout ce que je sais, c'est que le gouvernement fédéral est à moitié infiltré par ces tarés, gronda Joe. Vous le savez aussi, Riley. Bon Dieu, vous étiez là. Vous avez vu le bataillon d'hélicoptères de combat prêts à nous rayer

de la carte dans le Kansas. Qui vous dit que ceux à qui vous remettrez le produit en feront bon usage ?

— Il a raison, appuya Bryn. Riley, servez-vous de votre cerveau. Les ordres que vous avez reçus peuvent très bien émaner du groupe Fontaine, bien trop contents de vous faire faire leur sale boulot.

— On est mal barrés de toute façon, dit Joe. Elle a envoyé des rapports, ce qui veut dire qu'il y a déjà eu des fuites dans la chaîne de commandement. Nous avons de la chance qu'ils ne nous aient pas encore descendus...

— Fermez là ! aboya Riley en tirant brutalement sur son col. Joe, je vous aime bien, mais vous racontez des foutaises. Personne ne nous trahira. Je travaille pour le FBI, pas pour le bureau de la corruption d'une république bananière...

Bryn aurait pu jurer avoir entendu quelque chose, mais ce n'était sans doute pas le drone lui-même ; ces engins étaient sinistrement silencieux. Plutôt le missile qu'il avait largué sur sa cible. En une fraction de seconde, elle prit conscience dans un frisson d'horreur qu'il y avait un *gros problème*, puis le chalet tranquille et isolé du Dr Johannsen explosa dans une boule de feu qui illumina la neige d'un halo orangé avant que l'onde de choc ne se propage jusqu'à eux. Bryn fut projetée en avant et le fourgon soufflé latéralement sur la route verglacée. Elle avait heurté le sol le visage tourné sur le côté et vit le pare-brise et les vitres de verre trempé éclater en milliers de confettis tandis que le véhicule dérapait...

... en direction de Joe et Riley, qui avaient eux aussi été renversés par l'explosion.

Riley eut juste le temps d'envelopper Joe de ses bras et de ses jambes et de le faire rouler hors de la trajectoire du fourgon avant que sa monstrueuse roue avant gauche vienne broyer la neige là où ils se trouvaient un instant plus tôt.

Bryn se détendit en direction du pistolet qu'elle avait jeté, pendant que Patrick l'imitait de l'autre côté de la route, quatre mètres plus loin. Ils se relevèrent l'arme au poing à la même seconde. Riley était clouée au sol sous le poids de Joe, qui était également parvenu à s'emparer d'une arme – un couteau de combat, qu'il tenait appuyé sur la carotide de l'agent du FBI.

Le chalet de Johannsen n'était plus qu'un brasier ardent crachant des fumées noires tourbillonnantes. En dépit de la distance, Bryn sentait la chaleur contre-nature de cette fournaise dans son dos.

— Vous disiez, Riley ? demanda Joe.

Il avait presque retrouvé le ton bon enfant qui était sa marque de fabrique, mais les muscles de sa mâchoire étaient tendus, et ses yeux plissés restaient froids.

— Que vous ne travailliez pas pour le Bureau fédéral de la corruption ? Excusez-moi, mais j'ai dû mal entendre dans le boucan d'enfer de cette putain d'explosion qui vient de tuer une femme innocente.

Riley ne répondit pas. Elle ne fit pas un geste, se contentant de secouer

la tête. Davantage en signe de déni qu'en réponse à la question de Joe, songea Bryn. Son monde venait de voler en éclats. Littéralement.

— Allons-y, dit Patrick en tapant sur l'épaule de Joe. Il faut dégager au plus vite. S'ils ont un drone, ils vont faire un second passage.

— C'est illusoire d'essayer de le distancer, répondit Joe, qui soulagea néanmoins Riley de son poids et la remit sur pied.

Tandis qu'il la maintenait, Patrick la palpa rapidement d'une main experte pour s'assurer qu'elle n'était pas armée, puis la poussa sans ménagement en direction du fourgon. Joe monta à l'arrière à côté d'elle, la tenant en joue avec le pistolet qu'il avait récupéré. Déblayant les débris de verre sur la banquette, Bryn prit le volant et mit le contact. Après quelques essais infructueux, le moteur finit par rugir au moment où Patrick claquait la portière côté passager et bouclait sa ceinture.

— On procède comment ? lui demanda Bryn.

— En terrain plat couvert de neige à perte de vue ? Aucune idée, répondit-il. Nos armes légères ne nous seront pas non plus d'un grand secours. Contente-toi de... rouler. Tâchons au moins de leur en donner pour leur argent.

Niveau stratégie, ce n'était pas génial, mais Bryn dut reconnaître qu'ils n'avaient malheureusement pas d'autres options. Et si le drone lâchait un second missile sur eux, ils n'auraient pas le temps de s'en rendre compte. Même des Régénérés 2.0 comme Riley et elle seraient carbonisés dans une explosion de cette envergure. Le ciel, clair dans la journée, s'était assombri au cours des dernières heures et d'épais nuages gris occultaient toute vision et les empêchaient de repérer une menace à l'approche. Ils laissèrent derrière eux les restes encore incandescents du chalet de Johannsen, vomissant flammes et fumées noires dans le ciel, tandis qu'ils gagnaient de la vitesse sur la route verglacée et cahoteuse. Bryn commençait à éprouver des douleurs cervicales à force de se concentrer sur la conduite et de se tordre le cou pour surveiller le ciel, bringuebalée par les secousses de la route creusée d'ornières.

Mais ils auraient mieux fait de surveiller le sol au lieu de s'inquiéter d'une menace aérienne. Alors qu'ils franchissaient le sommet d'une butte dévoilant au loin la ville de Barrow, elle découvrit en même temps que Patrick et Joe l'éclat métallique des véhicules déployés dans la plaine. De gros fourgons tout-terrain, comme celui qu'elle conduisait. Et devant les fourgons, des hommes en demi-cercle, nombreux et tous armés de ce qui avait tout l'air de fusils d'assaut militaires.

— J'ai déjà dit qu'on était mal barrés ? demanda Joe.

— Deux fois, répondit Patrick. Ce qui n'en reste pas moins vrai. Riley ?

— Je n'ai pas été informée qu'il y aurait des renforts, dit-elle. On m'avait parlé d'une opération toute simple. Récupérer le prototype, vous laisser au chalet et rentrer à Barrow.

— À vue de nez, je dirais que leur intention était de tous nous tuer en même temps que le Dr Johannsen, dit Bryn. Vous auriez ensuite été

réceptionnée par ce comité d'accueil, qui vous aurait liquidée après s'être emparé de la formule. C'était plié en moins d'une heure, net et sans bavures.

— Ce ne sont pas des fédéraux, dit Joe. Le drone a sans doute été emprunté aux forces armées régulières, mais ces types-là ne sont certainement pas des militaires.

— En effet, confirma Patrick d'une voix blanche.

Bryn immobilisa le fourgon. Ils étaient faits comme des rats ; fuir dans la toundra ne les mènerait pas bien loin. Ils s'enliseraient dans les dépressions du terrain ou casseraient un essieu... sans oublier qu'un drone décrivait sans doute des cercles autour d'eux.

— Ce sont des hommes à elle, continua Patrick.

Il sonnait... creux, songea Bryn. Vidé de toute émotion. Elle était dans le même état. Trop de chocs successifs, plus assez d'adrénaline. Son corps ne prenait plus la peine de mobiliser son énergie.

Jusqu'à ce qu'elle voie Jane.

L'ex-femme de Patrick était debout sur le marchepied de l'un des véhicules. Malgré la capuche de sa parka rabattue sur sa tête, Bryn la reconnut sans peine au premier coup d'œil, même à cette distance. Quelque chose dans sa posture, son langage corporel – cette exaspérante confiance qui lui donnait envie d'en découdre personnellement avec Jane malgré la puissance de feu dont elle disposait.

— Et merde, dit Joe. Riley ? Vous voulez encore nous parler des intentions pures et sacrées du gouvernement fédéral ? Je suis tout ouïe, bordel.

Les hommes armés de fusils automatiques les cernaient. Même dans un véhicule blindé, leurs chances auraient été très minces, et ils ne disposaient que d'un modèle commercial, en outre privé de ses vitres, soufflées par l'explosion du chalet. Des courants d'air glacés s'engouffraient par les ouvertures béantes, fouettant le visage de Bryn. Ses oreilles et ses doigts étaient engourdis par le froid. Les engelures arrivaient vite dans le Grand Nord.

La mort aussi.

— Options ? demanda Joe.

— Je n'en vois pas, répondit Patrick. À moins que tu n'aies la cavalerie en réserve.

— J'ai oublié d'embarquer les chevaux. C'est trop bête. J'imagine qu'on va...

— Capituler ? finit Patrick dans un sourire légèrement psychotique, qui inquiéta soudain Bryn. Tu crois vraiment que je vais capituler devant cette garce ? Je préfère encore mourir sous les balles, pas toi ?

— Certains d'entre nous n'ont pas cette possibilité, fit remarquer Riley d'une voix sourde. Je suis désolée. C'est ma...

— Votre faute ? C'est bien vrai. Et vous savez où vous pouvez vous mettre vos excuses, la coupa Joe. Bon. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On les descend tous, dit Patrick. C'est tout ce qui nous reste.

Saisissant soudain Bryn par les épaules, il l'attira violemment contre lui pour l'embrasser. Un baiser fougueux et désespéré, et elle comprit avec horreur que c'était un adieu.

Ils ne s'en sortiraient pas vivants.

Puis, Patrick se détacha d'elle, mit en joue et se mit à tirer avec calme et précision sur les hommes qui avançaient vers eux. Bryn dégaina aussi son arme et fit feu par la fenêtre, comptant les hommes qu'elle abattait. Ses mains tremblaient à cause du froid et de la peur et elle ne parvenait à toucher sa cible qu'une fois sur deux. Sur la banquette arrière, Joe avait dû armer Riley, qui ajouta ses tirs aux leurs.

Les hommes de Jane ne ripostaient pas.

Merde, pensa-t-elle dans un moment de froide lucidité. *Ils nous veulent vivants*. Ils allaient mettre la main sur le prototype. D'une façon ou d'une autre, ils s'en empareraient... à moins que... Elle n'avait pas une seconde à perdre.

Reposant son arme, elle sortit le flacon de la poche intérieure de sa parka et le débarrassa du papier bulle. Il n'était pas bien gros, mais suffisamment pour l'impressionner.

Elle n'avait pas le choix.

Bryn mit le flacon dans sa bouche, l'enfonça dans sa gorge avec sa langue et s'obligea à déglutir convulsivement.

Le flacon obstruait son larynx, obstacle solide et brûlant, et elle fut prise d'un accès de panique.

Avale, pauvre idiote, avale-le ! Au quatrième essai, le tube de verre descendit dans son œsophage.

Elle le sentit tomber au fond de son estomac et faillit le régurgiter. Elle parvint de justesse à le garder.

Jane hurla un ordre et Patrick lui cria : « Ils vont lancer des grenades ! » avant de la pousser à l'abri du tableau de bord. Ce n'était pas des grenades offensives, mais incapacitantes. Sentant ses forces l'abandonner, aveuglée, Bryn fut prise de vertige. Ils avaient lancé dans le lot des grenades lacrymogènes et elle avait du mal à respirer, la bouche emplie de bile et de salive quand les gaz atteignirent ses poumons.

Son instinct lui hurlait de quitter le véhicule et elle parvint à se dégager tant bien que mal, roulant dans la neige sur la route. La brûlure du froid glacial sur son visage était un soulagement, de même que l'air relativement pur dont elle aspira de grandes goulées.

L'effet des grenades incapacitantes s'estompait, mais elle sentit la morsure des menottes qui se refermaient sur ses poignets et des attaches autobloquantes autour de ses chevilles bottées. Elle se débattit en se tortillant, s'efforçant de se libérer, et comme elle roulait sur le dos, lui apparut le visage honni de Jane qui souriait.

Cette dernière essuya d'un revers de la main la morve et la salive qui souillaient le visage de sa captive.

— Oh, Bryn, dit-elle. Nous allons bien nous amuser, toutes les deux. Mais laissez-moi d'abord saluer mon mari.

— Ex, hoqueta Bryn d'une voix rauque dans une quinte de toux qui lui arracha tripes et boyaux. Espèce de putain de tarée.

— C'est très bien d'exprimer votre ressentiment. Vous pouvez même pleurer si vous en avez envie. C'est fini, Bryn. J'ai gagné. *Nous* avons gagné. À partir de maintenant, tout va changer.

Jane la gratifia de son sourire radieux de psychopathe, presque angélique, avant d'aller exulter auprès des autres.

Non. L'estomac de Bryn se révolta tandis qu'elle se remémorait la dernière fois qu'elle s'était retrouvée aux mains de Jane. Elle s'efforça de repousser ces images. Elle avait besoin de toute sa tête pour penser clairement et évaluer la situation. Liam et Annie étaient avec Manny et Pansy. Encore libres. La paranoïa de Manny devait être entrée en action à l'heure qu'il était et ils avaient sans doute filé se mettre à l'abri. Manny possédait la formule. Ce n'était pas fini.

Ça ne pouvait pas finir comme ça.

Cela en avait pourtant toutes les apparences, alors qu'elle était emmenée, impuissante, vers le fourgon de Jane.

Le flacon qu'elle avait avalé pesait lourdement sur son estomac. Il était hermétiquement scellé, mais les acides gastriques pouvaient attaquer le bouchon... Que se passerait-il alors ? Si Thorpe avait dit vrai, elle allait simplement... mourir. Cesser de fonctionner.

Elle ne sentirait sans doute rien.

L'homme qui la convoyait, un Latino-Américain à la mâchoire carrée et au crâne rasé, paraissait trop jeune pour la fonction, mais son regard indifférent était chargé de vécu quand il la poussa brutalement sur la banquette arrière. En vain, elle tenta de lutter. Il l'ignora le temps de remplir une seringue d'un produit prélevé dans une bouteille, puis lui enfonça l'aiguille dans le bras. Une chaude torpeur chimique se répandit rapidement dans ses veines, qu'elle essaya de combattre.

Mais elle dut s'avouer vaincue.

Elle était déjà engourdie quand ils chargèrent Joe à côté d'elle, drogué lui aussi. Puis Patrick. Et enfin Riley, hébétée et marmonnante, qu'ils jetèrent sans ménagement en travers de leurs genoux.

Bryn se sentit sombrer dans un état proche de l'inconscience.

Elle avait perdu connaissance lorsque le fourgon se mit en branle.

Chapitre 23

Bryn émergea de sa torpeur avec la nausée, un mal de crâne lancinant et un goût de cendre dans la bouche. Submergée par un sentiment général de désespoir. Partiellement induit par des messages chimiques, bien sûr, mais sa situation n'incitait pas non plus à l'optimisme.

Elle était seule, dans une pièce vide. Pas de fenêtres. Des murs en béton lisse et un éclairage encastré en hauteur protégé par un grillage solide. Une porte, sans poignée intérieure ni charnières visibles.

L'unique élément de décor notable était une bonde d'évacuation dans le sol de huit centimètres de diamètre. Un frisson glacé la parcourut. Elle pensa à un autre séjour dans une pièce semblable où on l'avait laissée pourrir vivante ; le trou d'évacuation permettait de faire facilement le ménage une fois que les hurlements avaient cessé. La seule différence avec les chambres de la mort de chez *Pharmadene*, carrelées de blanc et équipées de fenêtres d'observation, était que cet endroit ressemblait davantage à... un tombeau.

Ne pas savoir où ils avaient emmené Patrick, Joe ou Riley la terrifiait. Elle avait accepté depuis longtemps l'idée de sa propre mort – même lente et douloureuse. Mais la mort des gens qu'elle aimait lui était intolérable... Elle avait perdu une sœur quand elle était plus jeune sans qu'elle ait jamais su ce qu'il était advenu. Elle avait perdu nombre d'amis et de personnes de confiance depuis que sa vie était devenue ce cauchemar.

Mais elle ne s'y *habituaît* pas. L'idée de ne plus jamais revoir Patrick l'emplissait d'un grand vide obscur. Et de penser que le dernier visage qu'il contemplerait serait celui de Jane...

Je dois la tuer, décida Bryn avec une lucidité fulgurante. *Même si c'est la dernière chose que je fais de ma vie, je dois trouver un moyen de tuer Jane.*

Il n'y avait rien dans cette pièce qui puisse être utilisé comme une arme. Ils l'avaient dépouillée de ses vêtements et revêtue d'une combinaison jetable en intissé d'un vilain bleu fort peu seyante. Et on lui avait mis des couvre-chaussures d'hôpital aux pieds.

Son regard retourna sur l'orifice d'évacuation, qu'elle examina attentivement. Ce n'était pas qu'une simple ouverture dans le sol. Il était recouvert d'une plaque de laiton percée de trous, sans doute destinée à dissuader les rats de l'utiliser comme voie d'accès. Pas de vis apparentes. Elle tenta de la déloger, sans qu'elle bouge d'un pouce. Elle s'y cassa les ongles et

se fit saigner les doigts, mais parvint finalement à la décoller d'un côté et à y glisser deux phalanges de manière à faire levier.

La grille céda avec un claquement sec. Elle était lisse et de forme arrondie, et ne lui était d'aucune utilité en l'état. La vis s'était cassée tout net et il n'y avait pas moyen de la désolidariser de la bonde.

Bryn contempla les bords inoffensifs de la plaque pendant de longs instants, puis lécha le sang sur ses doigts, la saisit d'une main ferme et entreprit de la racler d'avant en arrière contre le sol de béton. Il lui faudrait des heures pour l'entamer.

Elle avait tout le temps du monde.

De longues heures s'écoulèrent, que Bryn consacra à frotter inlassablement la plaque de laiton sur le sol. Lorsqu'elle eut obtenu un tranchant, elle se mit à l'affûter à petits gestes vifs. Son père possédait un rasoir de barbier, dont elle l'avait souvent vu aiguiser la lame sur une lanière de cuir suspendue dans la salle de bains contre le carrelage vert d'eau. La même lanière dont il se servait pour corriger ses enfants lorsqu'ils faisaient des bêtises, rencontraient des problèmes à l'école, ramenaient de mauvaises notes...

Depuis toutes ces années, Bryn n'avait jamais beaucoup pensé à son père. Pour elle, il n'était qu'un vide, qu'une silhouette sans visage, mais aiguiser ainsi sa lame de fortune lui rappelait ce geste familier et comblait ce vide. Son père avait les mêmes yeux clairs qu'Annie ; il aimait se raser de près et s'asperger d'after-shave. Il portait des tee-shirts immaculés sous ses chemises de travail.

La lanière de cuir. La lanière avait disparu à un moment donné. Bryn s'en souvenait. Elle se remémorait une dispute de ses parents. C'était à peu près à l'époque où sa sœur Sharon s'était volatilisée à l'âge de dix-huit ans... et aussi celle où Grace, seize ans, s'était retrouvée enceinte.

D'une façon ou d'une autre, tous ces événements l'avaient marquée. La lanière. Sharon. La grossesse de Grace. Elle avait refoulé tout ça ; son père et ses frères en colère, sauf Tate, qui n'avait que onze ans, et dont elle était restée proche.

C'était la lanière l'élément-clé, mais Bryn ne se rappelait pas pourquoi. Elle se souvenait seulement de la dispute, et des cris. De Grace qui pleurait. De portes qui claquaient.

De Sharon... qui avait disparu. Pour ne plus jamais revenir.

Bryn cessa d'aiguiser sa lame et s'immobilisa comme un bruit venait de la porte – le cliquètement distinct d'une serrure que l'on déverrouille. Elle s'assit par terre contre le mur du fond, les genoux relevés, la grille de laiton dissimulée dans sa main droite. Elle en testa le tranchant sur son auriculaire. Le fil n'était pas affûté comme celui d'un rasoir, mais suffisamment tout de même pour trancher dans la chair si on y appliquait assez de force.

Elle était sûre que c'était Jane et ne fut pas déçue.

Jane entra dans la pièce et referma la porte derrière elle, avant de s'y

adosser en croisant les bras.

— Bien, dit-elle. Voyez-moi ça. On dirait que vous allez mieux.

— En effet, répondit Bryn. J'adore ce que vous avez fait de cet endroit, Jane. Vous avez un vrai don pour la décoration.

— C'est exact, répliqua Jane avec un sourire satisfait. C'est ici que vous allez mourir, et je suis ravie que ça vous plaise. Bien sûr, à cause de vos nanites améliorés, cela prendra... un certain temps. Mais privés d'eau et de nourriture... vos petits assistants mourront de faim. Selon nos estimations, vous devriez résister au moins trois ou quatre semaines avant de commencer à perdre des membres. C'est comme ça que ça se passe, le saviez-vous ? Les nanites se délestent des bagages excédentaires pour préserver les organes vitaux. Les jambes d'abord, l'une après l'autre. Puis les bras. Vous ne serez plus alors qu'une tête sur un tronc qui roulera sur le sol en hurlant. Je n'ai aucune idée de ce qui se passera après ça ; nos études sont encore embryonnaires.

— Heureuse de pouvoir aider la science, rétorqua Bryn.

Malgré sa gorge sèche, elle parvint à produire un sourire presque aussi cynique que celui de Jane.

— Avez-vous des questions à me poser ? demanda cette dernière.

Bryn haussa les épaules.

— Pas vraiment.

— Pas même au sujet de Patrick ?

Bryn ne broncha pas, le regard fixé dans le vague au-dessus de Jane. Il était important de ne pas flancher maintenant. De ne rien montrer dont cette vraie sadique tirerait un plaisir pervers.

— Vous serez contente de savoir qu'il était réticent à remettre le couvert avec moi, dit-elle. Mais c'est le miracle de la médecine. Ces petites pilules bleues se moquent bien que vous trouviez votre partenaire à votre goût.

Sale garce. C'était de viol qu'elle parlait, du viol de Patrick, et Bryn s'efforça de ne pas lui offrir la moindre réaction.

— On ne vous l'a peut-être jamais dit, mais la queue ne fait pas l'homme, répondit-elle.

— Ouah. Vous avez gardé votre âme de scoute. Je suis admirative. Vous ne me demandez même pas s'il est toujours vivant ?

— Pourquoi vous ferais-je ce plaisir ?

Jane eut un petit rire et secoua la tête.

— Vous vous êtes endurcie depuis la dernière fois qu'on a joué ensemble, Bryn. Je dois vous reconnaître ça. Je pensais vous briser facilement, mais... vous me surprenez, et ça me plaît. J'espère que vous serez toujours aussi distrayante quand vous n'aurez plus que la tête sur les épaules.

Ouvre cette porte, foutue garce. Ouvre-la.

— Nous avons trouvé le prototype à l'endroit où vous l'aviez caché, lâcha Jane comme une bombe. J'ai pensé que vous aimeriez le savoir.

Le choc fut si violent que Bryn chercha involontairement son regard.

Jane lui adressa un sourire triomphant.

— Le prototype existe donc toujours. C'est bien ce que je pensais. Pauvre Patrick qui s'est donné tout ce mal pour essayer de me faire croire qu'il avait été détruit dans l'explosion du chalet. Vous venez de réduire ses efforts à néant d'un seul regard inconsideré. Je lui dirai que vous l'avez baisé. Puis je le baiserais, et ensuite je reviendrai. Nous passerons un bon moment ensemble le temps que vous vous décidiez à me dire où vous l'avez planqué.

Sur ces mots, Jane tourna les talons et frappa à la porte, dont la serrure cliqueta de nouveau.

Bryn serra le poing autour de sa lame de fortune tout en la regardant s'en aller.

La porte se referma sur elle.

Cela aurait été jouissif de la tuer tout de suite, mais contre-productif. Cette salope lui avait appris quelque chose d'important à son insu. Ils l'avaient déshabillée et fouillée – cavités comprises, probablement. Ils avaient passé au peigne fin chaque centimètre carré du fourgon. Peut-être même tamisé la neige autour du chalet et sur la route.

Mais Jane n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait.

Bryn respira un grand coup, dégrafa sa combinaison et s'assit toute nue par terre contre le mur.

Elle allait en baver.

Elle appuya le fil de sa lame en laiton sur la peau frémissante de son ventre, priant que les nanites soient encore assez forts pour qu'elle puisse aller jusqu'au bout.

Puis elle l'enfonça dans sa chair.

Chapitre 24

Bryn perdit connaissance à trois reprises avant de parvenir à extraire le flacon. Remettre ses intestins en place lui coûta d'horribles efforts, et elle dut maintenir les bords de la plaie, couchée sur le côté, jusqu'à ce que la chair se ressoude suffisamment pour les contenir. Elle s'évanouit de nouveau, serrant le prototype dans sa main libre. Le bouchon était toujours étanche, ce qui était surprenant, même s'il montrait des signes de dégradation dus aux acides de son estomac.

Elle ne prit pas vraiment la peine de se nettoyer. Quand le sang eut séché, elle se contenta de renfiler sa combinaison pour dissimuler le plus gros des dégâts et cracha dans ses mains pour effacer les éclaboussures visibles sur sa peau. Ce fut plus difficile que prévu, car elle était privée d'eau depuis un long moment et sa salive se faisait rare. Elle vida sa vessie et se servit de son urine pour laver le sang sur le sol. Le béton restait taché, mais la nature des souillures n'était pas identifiable. Si Jane lui posait la question, elle dirait qu'elle avait perdu le contrôle de ses sphincters.

Cela réjouirait cette garce.

Elle dut attendre plusieurs jours avant que sa tortionnaire vienne la narguer de nouveau. Bryn avait choisi sa place avec soin – contre un mur de façon à pouvoir bondir sur Jane par le plus court chemin.

Celle-ci entra dans la pièce accompagnée de deux gardes vêtus de treillis des surplus de l'armée. Bryn ne s'était pas attendue à ça, et un frisson glacé la parcourut. Elle doutait fort d'être à la fois capable de se débarrasser de deux hommes armés et de s'occuper de Jane comme elle en avait l'intention. La lutte serait trop chaotique et laisserait à son ennemie le temps de réagir.

Mais Jane avait décidé de faire monter les enchères. Derrière les deux gardes, Bryn aperçut Patrick. Pâle, pas rasé, couvert d'ecchymoses, il marchait les yeux baissés sur le sol, les épaules affaissées... Son allure avait radicalement changé.

Il avait l'air... brisé.

— Je vous ai amené un ami, fanfaronna Jane. Patrick tenait à vous accompagner dans cette... épreuve.

Elle le poussa en avant jusqu'au centre de la cellule. Bryn avait du mal à respirer et le contempla malgré elle avec horreur. Ses cheveux, ternes et sales, avaient poussé de plus d'un centimètre.

Il ne leva pas les yeux sur elle, se contentant de... rester planté là.

— Vous devriez commencer à ressentir les premiers symptômes... des fourmillements dans les membres. Une perte de sensation des doigts et des orteils.

Bryn ne lui prêta pas la moindre attention. Patrick non plus, mais il semblait coupé du monde qui l'entourait, comme Jane.

Cette dernière attendait quelque chose – une réaction quelconque de la part de Patrick ou de Bryn. Comme le silence s'éternisait, elle fronça les sourcils.

— Bon, je vais vous laisser reprendre vos marques tous les deux, dit-elle. On se verra dans quelques jours. Nous viendrons enlever les morceaux que vous aurez perdus. Oh, et le corps de Patrick, car vous finirez forcément par le dévorer.

Elle fit signe à ses gardes de sortir les premiers, visiblement certaine de ne plus courir aucun danger.

Patrick releva alors la tête et croisa le regard de Bryn. Elle comprit instantanément qu'il jouait la comédie et n'avait jamais été brisé.

Elle bondit en avant. Jane avait raison, elle se sentait gauche – les bras et les jambes affaiblis, les doigts gourds autour de sa lame de laiton. Peu importait. Jane la vit venir et recula, tirant la porte derrière elle.

Patrick la devança, interposant un bras dans l'ouverture. Jane claqua le battant sur lui et Bryn entendit le craquement des os, mais il parvint à repousser la porte et à empoigner Jane pour la tirer à l'intérieur et la propulser en direction de Bryn. Alors que Jane reprenait son équilibre et dégainait son arme, la main droite de Bryn décrivit un arc de cercle exécuté avec une précision qu'elle n'avait encore jamais atteinte de sa vie.

C'est ainsi qu'elle trancha la gorge de Jane, lui ouvrant la trachée. Le sang gicla et Jane se rejeta en arrière, mais Patrick lui saisit les bras et la désarma ; dans le même élan il se retourna et fit feu sur les deux gardes qui venaient de comprendre que quelque chose clochait. Il les abattit tous les deux.

Jane tomba à genoux, les deux mains crispées sur sa gorge d'où jaillissaient des flots de sang. Bryn s'accroupit près d'elle sans se soucier d'être éclaboussée et croisa le regard surpris et furibond de l'autre femme.

— Non, cela ne vous tuera pas, dit-elle. Je sais. Mais je crois que vous cherchiez le prototype.

Jane lui montra les dents tel un animal pris au piège tentant de mordre.

— Eh bien, poursuivit Bryn en rompant le sceau du flacon qu'elle tenait à la main. Félicitations. Vous l'avez trouvé.

Elle eut le temps de savourer le regard d'incompréhension de Jane, et l'horreur qui l'envahit l'espace d'une seconde, avant de lui tirer la tête en arrière en lui empoignant les cheveux, puis versa le sérum directement dans la plaie béante.

D'un coup de pied, elle repoussa Jane qui se vidait de son sang et se tourna vers Patrick.

Il contemplait son ex-femme du regard le plus glacial que Bryn ait jamais vu. Davantage encore que celui de Jane elle-même. Mais il s'adoucit, très légèrement, lorsque ses yeux se posèrent sur elle.

Il lui tendit la main et elle la prit. Ils restèrent le temps de voir Jane commencer à convulser tandis que le sérum neutralisait ses nanites.

Mettant fin à sa vie.

Ils quittèrent alors la pièce. La porte se referma très vite sur eux, étouffant un étrange son ressemblant à un sifflement, que Bryn mit quelques secondes à identifier.

Les cris que Jane essayait de pousser.

Elle aurait dû en éprouver de la culpabilité, mais à la vérité, elle était seulement soulagée.

Patrick s'était arrêté pour prendre les pistolets des gardes et lui en lança un. Elle vérifia le chargeur, hocha la tête et lui emboîta le pas comme il repartait. Gênée par ses couvre-chaussures, elle s'en débarrassa et poursuivit pieds nus le long d'un étroit couloir de béton bordé de murs de parpaings. Il y avait d'autres portes, toutes fermées. Patrick entra un code sur l'une des serrures, qui s'ouvrit, et Bryn découvrit Riley dans la cellule, allongée sur le sol, un bras couvrant ses yeux. Elle se redressa vivement en position assise pour les regarder. *Cette combinaison d'intissé ne lui va pas mieux qu'à moi*, fut la première pensée de Bryn, mais en dépit de ce que Riley avait fait, de ce que ça leur avait coûté... elle éprouva une joie indéniable à retrouver sa comparse.

Riley se mit debout et les rejoignit d'un pas chancelant. Bryn la serra dans ses bras pendant quelques brèves secondes, puis lui donna un pistolet.

— Parée ? demanda-t-elle.

— Bon Dieu, oui, répondit Riley, qui vérifia à son tour le chargeur de son arme. Où est cette garce maléfique ?

— En train d'agoniser, dit Bryn.

Relevant la tête, Riley sourit de toutes ses dents.

— Bien.

Patrick avait déjà ouvert la cellule suivante. Elle était vide, ainsi que la suivante.

Dans la quatrième, ils trouvèrent Joe.

— Oh, mon Dieu, murmura Bryn avec épouvante.

Leur ami était allongé sur le dos, comme Riley, mais la comparaison s'arrêtait là. Sa peau affichait des marques noires et bleues, et il était couvert de sang. Sa poitrine se soulevait, mais sa respiration laborieuse était terriblement sifflante. Patrick s'agenouilla près de lui. Après lui avoir jeté un coup d'œil horrifié, Riley se détourna pour surveiller le couloir, prête à tirer.

— Patrick...

Celui-ci entreprit de dégrafer la combinaison de Joe, qui était imbibée de sang, découvrant une blessure abdominale béante. Une flaque de sang s'étalait sous son grand corps, et s'écoulait en direction de la bonde d'évacuation au

milieu de la pièce.

L'hémorragie durait depuis un bon moment – massive, fatale. Il devait perdre son sang depuis plusieurs heures, peut-être même plusieurs jours.

Sous les ecchymoses, sa peau était livide, presque bleue. C'était un vrai miracle qu'il soit vivant et qu'il respire encore, mais... la bataille était perdue d'avance.

Tous en étaient conscients.

— Joe, appela Patrick en lui posant une main sur le front. Joe, est-ce que tu m'entends ?

Joe battit des paupières, le regard vague, et répondit d'une voix ténue :

— Bon Dieu, il t'en a fallu du temps. Cette salope a eu ma peau. Désolé. Je me suis laissé emporter.

— Toi ? Jamais.

Les yeux de Joe plongèrent lentement dans ceux de Patrick.

— Ça fait un bail qu'on est des potes, toi et moi, dit-il d'un filet de voix qui s'amenuisait encore. Des frères.

— Des frères, oui, acquiesça Patrick, qui s'empara de la main de Joe que ce dernier avait faiblement levée.

— Elle a dit qu'elle s'envoyait en l'air avec toi. Je devais la faire taire, tu comprends ?

Les yeux de Patrick se fermèrent un instant et il se figea, mais son sourire ne faiblit pas. Bryn savait ce que cela lui coûtait.

— Repose-toi, vieux frère. On va s'occuper de toi.

— Ça ne servira à rien ; nous le savons tous les deux. N'essaie pas de me mentir, dit Joe. Tu diras à Kylie combien je l'aime. Et à mes gosses aussi, hein ? Je compte sur toi pour t'occuper d'eux.

— Entendu. Mais tu restes avec moi, mec, tu restes...

Cela arriva d'un coup, comme un interrupteur qu'on éteint. Joe se tétanisa et un long souffle incontrôlé s'échappa de ses lèvres. Ses yeux étaient toujours ouverts, toujours humides, mais ils demeurèrent immobiles quand Patrick prononça son nom.

Joe n'était plus. Il venait de rendre... son dernier soupir.

— Merde ! gronda Patrick, exprimant toute sa colère, son abattement et son désespoir dans ce seul mot. Putain, Joe, tu ne peux pas me faire ça...

Riley s'était éclipsée, ce dont Bryn ne s'aperçut que lorsqu'elle revint dans la cellule après ce qui lui parut une éternité. Elle s'accroupit près de Patrick, à qui elle tendit une seringue encapuchonnée.

— J'ai trouvé ça planqué dans le sac de Jane au bout du couloir, dit-elle. Faites-le. Administrez-lui le produit.

C'était une dose d'Athanax. *Il ne voudrait pas ça*, songea Bryn. *Il préférerait mourir proprement et ne pas être régénéré.* Elle en était persuadée, et savait que Patrick aussi, mais elle savait également qu'il était impossible, dans cette horrible pièce vide et dans ces conditions, de prendre une décision rationnelle.

Pas alors qu'il y avait encore une *chance*. Telle était la malédiction de l'Athanax... le fait d'avoir le choix. Parce que, au bout du compte, on voulait prolonger la vie de ceux que l'on aimait.

Patrick prit la seringue offerte dans la paume de Riley, la décapuchonna d'un coup de dent et la plongea sans hésiter dans la veine du cou de Joe qui avait cessé de battre. Il enfonça le piston, retira l'aiguille et se débarrassa brutalement de la cartouche vide, qu'il jeta loin de lui, recrachant l'embout dans le même élan.

Ce qu'il venait de faire le révoltait, mais il espérait en même temps que cela sauverait son ami.

— Allez, Joe, allez... tu t'es toujours battu jusqu'au bout...

Pas de réaction. Étrangement, sur un plan méta-mécanique, Bryn était capable de suivre la progression des nanites dans le système sanguin de Joe, elle les *senta*it pénétrer tout son organisme, mais quelque chose clochait. Ils ne se comportaient pas comme ils l'auraient dû. Ils se déplaçaient trop lentement... comme s'ils manquaient d'énergie. Il s'agissait peut-être d'un lot défectueux. Ou le produit avait dépassé sa date de péremption.

Quoi qu'il en soit, cela ne fonctionnerait pas. Elle le savait.

Et l'accablement qu'elle lisait dans les yeux de Patrick montrait qu'il le savait aussi.

Les sentiments se bousculaient en elle, douleur, désolation, faim, colère, frustration, désespérance, et le refus pur et simple de perdre un être cher – encore un innocent qui *ne méritait pas de mourir, bon Dieu de merde !* Elle se rendit compte qu'elle tremblait. Fébrile, elle sentit soudain une force... quelque chose d'impérieux qui prenait possession d'elle, qui échappait à tout contrôle.

Elle se souvint de ce que Riley lui avait dit alors qu'elle venait d'être contaminée par les nanites 2.0 : « Ils sont programmés pour une transmission directe si l'hôte est éveillé et libre de ses mouvements. Ils transmettent la nouvelle colonie au premier allié identifié. »

Joe n'était-il pas son allié ?

Elle marcha vers Patrick et Joe, mue par un élan indépendant de sa volonté.

— Bryn ! entendit-elle Riley crier derrière elle. Bryn...

Elle sentit un mouvement à l'intérieur d'elle-même, sous sa peau, dans sa chair, la terrifiante sensation d'un flux qui se libérait, se détachait, *prenait* vie... et elle n'avait plus aucun contrôle sur la main qui écarta Patrick.

Saisissant le bras de Joe, elle le porta à sa bouche et un flot de chaleur intense afflua dans son sang, à travers tout son corps, presque orgasmique en dépit de la douleur fulgurante que cela lui infligeait... et elle mordit dans la chair, dans les muscles, jusqu'à l'os, qu'elle broya de ses dents. La morsure n'était pas nécessaire pour le contaminer, mais... elle en éprouvait le besoin. Un besoin forcené émanant d'une partie obscure de son être.

Et le transfert serait plus rapide que par simple transmission cutanée.

Elle était consciente que Patrick essayait de la repousser, mais son instinct de survie était aux abonnés absents ; il n'y avait plus pour elle qu'une seule chose qui importait.

La transmission.

Les nanites quittèrent son corps et se déversèrent dans la plaie de Joe telle une armée de combattants microscopiques chargeant dans une bataille presque déjà perdue. Ce n'était pas un choix réfléchi de sa part, pas plus que lorsqu'elle les avait reçus... Riley l'avait prévenue que ses nanites allaient se développer, se reproduire, dans le but de coloniser un nouvel hôte.

C'était un moindre mal que cela ait servi à sauver quelqu'un qu'elle aimait.

Patrick parvint au bout du compte à l'arracher à Joe et la projeta contre le mur, avec suffisamment de violence pour lui ouvrir le crâne contre le béton. Elle s'en moquait. La transmission l'avait laissée exsangue et elle n'eut pas l'énergie de réagir quand il la souleva du sol et la secoua assez fort pour que des gouttes de sang s'échappent de sa blessure.

— Qu'est-ce que tu as fait ? lui demandait-il, alors qu'il ne le savait que trop bien. Bryn, *bon Dieu*...

Joe ne bougeait toujours pas. Un silence pesant descendit sur eux. Personne ne pipait mot. Au point d'entendre une goutte de sang de Bryn tomber sur le sol... puis Patrick la relâcha et s'agenouilla à côté de Joe pour lui prendre le pouls.

Il secoua la tête.

— Attends, dit Bryn.

Elle se sentait à présent d'un calme surnaturel. C'était... presque comme si elle pouvait sentir les nanites qui avaient quitté son corps, les sentir se répandre et accomplir leur travail, stimuler la minuscule armée libérée par la première injection.

— Attends, répéta-t-elle.

Une minute s'écoula. À la porte, Riley changea de position, exprimant son malaise.

— Quelque chose ne va pas... ça ne devrait pas être aussi long. Nous devons partir, dit-elle. Bryn...

— Le ressentez-vous ? demanda Bryn. Ce besoin compulsif de les transmettre ?

— Non, répondit Riley.

Cela n'avait aucun sens. Elles étaient toutes les deux des usines à nanites, des incubateurs destinés à contaminer d'autres hôtes. Ceux de Riley auraient même dû arriver à maturité avant les siens.

— Je suis désolée pour Joe, mais nous devons absolument fichez le camp d'ici.

— Attendez.

— C'est fini, dit Patrick, qui se rassit sur ses talons. Ça n'a pas marché. Il est mort.

— J'étais morte, moi aussi, dit Bryn. Garde espoir.

Ils attendirent encore une longue minute, et soudain Joe ouvrit les yeux et poussa cet horrible cri tellement troublant – le cri d'un nouveau-né arraché à la sécurité et au confort du ventre maternel pour être expulsé dans un monde brutal et glacial.

Le hurlement d'une âme arrachée à la paix et projetée en enfer.

Patrick lui prit la main et la serra.

— Tout va bien, Joe, tout va bien. Je suis là. Nous sommes avec toi. Respire. Respire.

Ce qu'il fit, avidement, aspirant de grandes bouffées convulsives d'air qui crépitait dans ses poumons, puis il cracha du sang. Ses respirations suivantes, toujours paniquées, furent plus faciles.

Hochant la tête, Riley quitta la pièce.

Patrick inspecta la blessure abdominale de Joe. Elle était toujours à vif, mais son aspect s'était amélioré. L'hémorragie avait cessé.

— Seigneur, murmura-t-il en secouant la tête, presque comme une prière. Ce n'est pas la première fois que je vois ça, mais... Nous devons quitter cet endroit. Joe, es-tu en état de marcher ?

— Pat ?

Joe cligna les paupières, comme s'il le voyait pour la première fois.

— Cette salope m'a planté, Pat. J'aimerais pouvoir te dire que je lui ai rendu la pareille, mais...

— Tout va bien, mec, Jane n'est plus de ce monde. Viens. Lève-toi.

Bryn aida Joe à se relever, mais il se mit à trembler violemment après quelques secondes. Il blêmit et ses yeux... prirent une expression étrange. À la fois vides et pétrifiés.

— Faim. J'ai faim, prononça-t-il d'une voix sourde.

Évidemment qu'il avait faim. Bryn prit conscience avec effroi qu'il avait employé toute l'énergie des nanites pour guérir sa blessure et avait un besoin urgent de carburant.

Faute de quoi il s'attaquerait à Patrick, qui constituait la source de protéines la plus proche.

Riley l'avait déjà compris. Elle revenait en traînant... un corps derrière elle. L'un des hommes de Jane que Patrick avait tué dans le couloir.

— Oh, mon Dieu, murmura Bryn, mais elle savait qu'il n'y avait pas d'autre issue.

Le visage de marbre, Riley dénuda l'un des bras du cadavre.

— Patrick, dit-elle. Vous devriez sortir. Bryn...

Trop heureuse d'échapper à ce spectacle, elle s'empressa de le suivre dans le couloir.

Patrick ne dit rien, mais l'expression crispée de son visage disait assez à quel point cela le révoltait.

C'est ma faute, songea Bryn, horrifiée. *C'est moi qui lui ai fait ça.*

Elle s'efforça de faire abstraction des sons provenant de l'intérieur.

Quelques minutes plus tard, Joe ressortit de la pièce, visiblement ragaillardi. Il était secoué, confus, mais solide sur ses jambes. Son visage et ses mains ne portaient aucune trace du repas qu'il venait de consommer – il fallait remercier Riley, qui avait eu cette délicatesse. Le traumatisme viendrait plus tard, pensa Bryn. C'était inévitable. Mais pour l'instant... seule la survie importait.

— Paré à évacuer, dit Joe d'une voix rauque.

Ce qu'ils firent sans traîner.

Riley prit la tête du groupe jusqu'au bout du couloir. Il y avait une porte, fermée par une serrure à code, et elle s'effaça pour laisser Patrick accéder au clavier. Il tapa son code magique, qu'il avait sans doute retenu en regardant Jane le composer... et la porte s'ouvrit.

Une alarme stridente se déclencha aussitôt et des lumières stroboscopiques se mirent à pulser.

— Allez-y ! hurla Patrick.

Bryn chargea au pas de course sur les talons de Riley. Ils se trouvèrent dans un second couloir de béton, aussi cauchemardesque que le premier avec sa succession de cellules, jusqu'à une nouvelle porte munie d'une serrure à code. Patrick l'ouvrit comme la première, déclenchant une nouvelle alarme.

Cette fois-ci, des tirs nourris les accueillirent dès qu'ils franchirent le seuil. Riley reçut plusieurs balles, ce qui ne l'empêcha pas de riposter, et Bryn prit position à côté d'elle, éliminant calmement trois hommes en plus des deux abattus par Riley. Ceux-ci portaient également des treillis militaires – pas les tenues de camouflage actuelles de l'armée, mais celles que portaient les soldats déployés en Irak pour l'opération Tempête du désert. Sans marques identifiables.

Joe s'efforçait de rester égal à lui-même et y parvenait presque.

— *Ladies and gentlemen*, annonça-t-il en s'emparant du pistolet-mitrailleur d'un des hommes qu'elles avaient abattus. Nous sommes officiellement très mal barrés s'il s'agit d'une opération militaire.

Seuls le tremblement de ses mains et son regard hanté trahissaient son état.

Il avait cependant raison. Ce couloir-ci était percé d'une fenêtre, dont le châssis était peint et les vitres nettoyées, à travers laquelle Bryn distinguait un sol de graviers blancs proprement ratissé. Des haies taillées. Des véhicules tactiques peints de motifs camouflage et le drapeau américain hissé haut sur un mât.

Très mal barrés était un euphémisme.

Et tous les quatre, avec leurs combinaisons tachées de sang, ne ressemblaient certes pas à des militaires.

— Joe, Pat, ceux-là font approximativement votre taille... dit-elle en montrant deux des soldats à terre, avant d'en déshabiller un autre plus petit.

C'était une sensation effrayante et déshonorante de dépouiller ainsi des soldats. Mais ils n'avaient guère le choix. *Pardon*, s'excusa-t-elle

silencieusement devant le corps sans vie qu'elle venait de dévêtir. *J'espère que tu n'étais pas qu'un soldat innocent obéissant aux ordres.*

Et bon Dieu, j'espère que tu n'étais pas un vrai soldat tout court.

Ses cheveux blonds ayant tout juste commencé à repousser en halo autour de son crâne lui donnaient l'allure d'une recrue particulièrement zélée. Les cheveux coupés court de Riley passaient encore. En revanche, la tignasse emmêlée et les joues mal rasées de Patrick ainsi que les ecchymoses noirâtres de Joe seraient plus difficiles à dissimuler, mais s'ils marchaient vite et rejoignaient les véhicules sans avoir l'air de fuir, ils avaient une chance.

Les alarmes qu'ils avaient déclenchées leur posaient bien sûr un autre problème... que Joe résolut en moins de deux. Tandis que des portes claquaient à l'autre bout du couloir, où se déversait un flot de soldats, il saisit par le col l'un des cadavres en tenue militaire, qu'il remorqua en direction des nouveaux arrivants.

— Brancardiers ! hurla-t-il. Il nous faut une équipe médicale... On a des hommes à terre, nom de Dieu !

La confusion provoquée par le vacarme des sirènes et les éclairs des lampes stroboscopiques était suffisante pour que les soldats le prennent pour l'un des leurs. Bryn, Riley et Patrick, tous dûment vêtus de treillis et traînant eux aussi des cadavres, achevèrent de les convaincre, et ils les dépassèrent sans broncher.

Joe lâcha l'homme qu'il remorquait dès que les soldats se furent éloignés et se dirigea vers la sortie au pas de course. Les autres le suivirent. Bryn avait une conscience aiguë que leur supercherie pouvait être découverte à tout instant, mais le chaos général – et la nature sans aucun doute secrète de cette opération, où personne ne savait ce qu'il se passait ni qui était censé être là ou non – joua en leur faveur et ils purent quitter le bâtiment sans être inquiétés.

Ils atteignirent les véhicules rangés en bordure du gravier, et Patrick écarta Joe d'un coup de coude pour prendre le volant. Les clés étaient sur le contact, et ils étaient à mi-chemin du portail – où des hommes étaient postés – avant que l'alerte soit donnée et que des cris s'élèvent derrière eux.

Patrick accéléra. Les balles sifflaient autour d'eux comme le véhicule prenait de la vitesse ; Bryn fut touchée, au bras et à l'épaule, mais ils défoncèrent les barrières juste avant que la herse escamotable ne soit relevée, et virèrent sur les chapeaux de roues dans un crissement de pneus pour s'engager sur la route principale.

Lorsqu'elle se retourna, Bryn eut la confirmation qu'il ne s'agissait pas d'une base militaire – c'était impossible. Aucune signalétique officielle, rien que des panneaux « propriété privée » et « défense d'entrer sous peine de tir à vue ». Ils se trouvaient au cœur de ce qui ressemblait à un... désert de broussailles.

— Où sommes-nous ? demanda Riley.

Certainement plus en Alaska ; pas un flocon de neige en vue. Les

montagnes dans le lointain offraient un relief bleuté qui évoquait des contreforts rocheux. Cela ressemblait à un paysage du Sud-Ouest, mais Bryn n'en fut certaine que lorsqu'ils bifurquèrent dans un virage en épingle à cheveux sur une autre route goudronnée en direction de l'ouest.

Soudain, l'impression persistante de familiarité qu'elle éprouvait depuis un moment prit tout son sens.

— Je connais cet endroit, s'exclama-t-elle. Bon Dieu. Nous sommes à El Paso. Ou pas loin, en tous les cas.

— El Paso où ça ? demanda Riley. En Californie ?

— Au Texas, répondit Bryn. À l'intersection du Texas, du Mexique et du Nouveau-Mexique.

— Ce n'était pas Fort Bliss, dit Joe. Je suis allé à Fort Bliss.

— J'y ai été affectée, ajouta Bryn. La base où nous étions est un camp paramilitaire, sans doute racheté par Jane ou dont elle s'est emparée. Si nous avions été à Fort Bliss, ils nous auraient tués dans le couloir.

— On n'aurait jamais pu en sortir, confirma Joe, avant de marquer une pause. Qu'est-ce qu'il vient de m'arriver ? reprit-il.

— Vous le savez très bien, répondit calmement Riley. Vous étiez mourant, Joe. Vous êtes même *mort*. N'en voulez pas à Bryn. Elle a fait ça pour vous sauver la vie.

Joe se tourna alors vers Bryn, qui fut assaillie d'une bouffée d'horreur et de culpabilité. Ce n'était pas ce qu'elle avait voulu.

— Non, c'est entièrement ma faute, dit-elle. Je suis désolée. Tellement désolée, Joe. Les nanites m'y ont poussée, mais je voulais... je voulais aussi vous aider. Jane vous avait laissé crever dans cette cellule, et cela m'était insupportable. Pour Kylie, pour vos enfants. Et parce que vous... valez mieux que ça.

Elle était au bord des larmes, submergée d'émotions. Elle n'avait pas oublié à quel point elle avait détesté son propre réveil... Le traumatisme que cela avait été.

Joe lui sourit. Presque un véritable sourire, elle devait lui reconnaître ça. En dépit des efforts qu'il déployait, le doute, l'horreur et le choc transparaissaient, mais il tenait le coup. *De l'autosuggestion consciente, comme dans la méthode Coué. Quand on veut, on peut.* Ce devait être la devise de sa famille.

— Je ne vous en veux pas. Moi aussi, j'ai envie de vivre pour eux, même si je voyais ça autrement. Et regardons les choses en face : être quasi invulnérable, dans mon métier... ce n'est pas un désavantage. Vous m'avez transmis la dernière génération de nanites, c'est bien ça ?

— Oui, répondit Bryn, qui le dévisagea sans rien dire pendant un long moment. Ça ne vous pose pas de problème ?

— Bien sûr que si !

Enfin une réponse sincère venue du fond du cœur.

— Beaucoup de choses me posent problème là-dedans. Mais si j'étais

tombé sur le champ de bataille et que vous ayez dû m'amputer d'une jambe pour me sauver la vie, je l'aurais accepté parce que l'autre solution de l'alternative aurait été bien pire. La douleur de l'amputation et toutes ses conséquences me poseraient problème, mais on n'a rien sans rien. Je veux me persuader que c'est la même chose.

— Ce n'est...

Elle sonda les autres du regard. Riley haussa les épaules. Quoi qu'elle en pense, il n'était pas utile de rajouter ses états d'âme à la détresse de Joe. Il était trop pâle, et se débattait encore avec ça, s'efforçant de se dominer. Elle préféra donc lui laisser ses illusions, tant que ça lui permettait d'encaisser le choc.

— J'imagine que vous avez raison, ce n'est pas différent.

— J'aurai tout le temps de pleurer sur mon sort plus tard, dit-il. Mais au moins, je serai en vie pour le faire. Tranquillisez-vous, Bryn. Je prends les choses avec philosophie.

— Et c'est pour ça qu'on t'aime, ajouta Patrick.

Cela se rapprochait trop de ses émotions brutes pour Joe, comprit Bryn, qui le vit remettre aussitôt son armure.

— Question suivante... Où est Jane ?

— Elle est morte, l'informa Bryn. Je lui ai tranché la gorge et j'ai versé l'antidote de Thorpe directement dans l'ouverture.

— Bon Dieu !

— Elle a eu ce qu'elle méritait.

— Oui, je sais bien, mais *bon Dieu*, Bryn. J'ai cru l'entendre parler l'espace d'une seconde ; vous vous en rendez compte ?

Oui, elle s'en rendait compte et se mura dans le silence. Patrick continua de rouler, à pleine vitesse, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un embranchement – en réalité il le dépassa, fouilla du regard cette portion de la route, puis effectua une manœuvre et fit demi-tour pour le prendre.

Au bout de huit cents mètres sur une petite route mal goudronnée, ils tombèrent sur un regroupement de mobile homes qui devait avoir formé une joyeuse communauté dans les années 1970, avec une boutique, une piscine et des espaces de campement. Ne restaient plus aujourd'hui que de vieilles caravanes rouillées aux fenêtres crasseuses, un tas d'ordures et des chiens errants qui rôdaient. La piscine était vide et servait de décharge. La boutique était abandonnée depuis longtemps et des tagueurs y avaient exprimé leur mal-être à coups de graffitis dans des couleurs primaires.

— À quoi pensez-vous donc ? demanda Riley. Cet endroit m'a tout l'air d'un repaire de labos clandestins. Un vrai paradis de la *crystal meth*.

— Vous savez ce qu'il y a de bien chez les dealers de méthamphétamines ? Ils possèdent généralement de fortes sommes d'argent en liquide et conduisent des voitures puissantes, répondit Patrick. Ils aiment aussi les armes et appellent rarement la police pour un cambriolage.

— Ah, dit Joe. On va au ravitaillement.

— Oui, et je suis pratiquement sûr que ce fourgon est balisé, et qu'ils nous suivront à la trace. Cerise sur le gâteau, s'ils prennent cet endroit d'assaut et tirent sur tout ce qui bouge...

— Ils trouveront du répondant, termina Riley avec un grand sourire.

— Et il y a un autre avantage. La fabrication de drogues de synthèse est un business à risque, et le mélange des produits chimiques avec des armes à feu est explosif. Je crois que nos amis trouveront ici de quoi s'occuper un moment.

— Regardez ça, dit Bryn en montrant quelque chose du doigt.

Devant une caravane particulièrement décrépite, vestige d'un glorieux passé de l'ère disco, était garée une Dodge Challenger flambant neuve d'un beau noir mat profond. Tout à fait le genre de voiture sport et décontractée qu'aurait choisie Batman pour ses missions, songea Bryn – et les Challengers en avaient sous le capot. Assez puissantes pour les tirer du pétrin.

— Exactement ce qu'il nous faut, s'écria Patrick. Riley...

Le gratifiant d'un salut militaire moqueur, cette dernière sauta du fourgon dès que celui-ci se fut immobilisé. La Dodge était fermée à clé – sage précaution compte tenu du voisinage. Riley farfouilla sur le sol rocailleux autour d'une benne à ordures et en revint avec un long morceau de métal mince et plat qu'elle transforma d'une main experte en crochet à serrure.

— Quelqu'un devrait dire au FBI de vérifier le passé criminel de leurs agents, dit Joe. Ce n'est pas la première fois qu'elle fait ça.

Quinze secondes plus tard, Riley était au volant de la voiture ; encore quinze secondes et le puissant moteur prenait vie – Bryn en sentait la vibration même à travers le blindage du véhicule tactique à bord duquel ils se trouvaient.

— On y va, ordonna Patrick, quittant le fourgon pour rejoindre Riley.

Bryn n'était pas encore montée dans la voiture quand un individu maigre et livide en sous-vêtements tachés ouvrit la porte de la caravane et sortit sur l'escalier branlant, la bouche tordue dans un hurlement outragé. Toutes ses dents de devant étaient manquantes.

Elle lui adressa un salut de la main avant de se glisser sur la banquette arrière, et Riley démarra en trombe dans une odeur de caoutchouc brûlé.

Joe partit d'un éclat de rire, et les autres l'imitèrent. Détrousser un préparateur de méthamphétamine était certainement la chose la plus drôle qu'il leur fût arrivée depuis longtemps, et ça faisait du bien de rigoler un peu.

Dans un dernier hoquet nerveux, Bryn se laissa tomber contre Joe, posant la tête sur son épaule.

— Je suis *vraiment* désolée, tu sais, dit-elle, passant spontanément au tutoiement.

Il haussa les épaules, tout en prenant soin de ne pas la déloger.

— Pas de soucis. Je m'adapterai, et Kylie aussi. Promis juré.

À l'avant, Patrick interrogeait Riley sur ses compétences de pilotage. Celle-ci choisit de répondre par un silence régalien et glacé que Bryn trouva

comique.

Jane était morte. Ils avaient convaincu au moins une partie du gouvernement de la nécessité de cibler directement le groupe Fontaine, s'ils devaient en croire Riley. Et contre toute attente, ils étaient tous ensemble et encore vivants.

Pourtant, en dépit de ces progrès inattendus, Bryn éprouvait un sentiment d'appréhension qui dominait tout le reste. Pendant que Jane les torturait dans son petit camp de la mort perdu dans le désert, la réunion du groupe Fontaine avait eu lieu et s'était déroulée sans encombre. Ils avaient manqué leur chance de décapiter le monstre.

Et ils n'avaient toujours pas de noms ni le début d'une piste.

— On est mal barrés, murmura-t-elle, reprenant à son compte l'expression préférée de Joe.

Elle ferma les yeux tandis que Riley bifurquait sur une bretelle d'accès pour s'engager sur l'autoroute menant vers l'est. Comme l'agent du FBI, Bryn savait seulement qu'ils n'avaient rien à faire à l'ouest, où ne se trouvait que le Mexique. Inutile donc de se demander où aller avant d'avoir atteint un lieu où ils pourraient prendre une décision... Ce qui, à partir d'El Paso, devrait attendre au moins trois cents kilomètres.

Ils fouillèrent la voiture, dans laquelle ils trouvèrent plusieurs choses intéressantes – dont quelques pistolets mal entretenus et une liasse de billets de banque tachés, surtout des coupures de vingt et cinquante dollars, dissimulés dans les portières. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour faire le plein, ils découvrirent dans le coffre des gobelets vides usagés et des emballages de fast-food... sous lesquels étaient cachés une bonne dizaine de téléphones portables prépayés encore dans leurs blisters.

Bryn en prit un et composa le numéro qu'ils avaient l'habitude d'appeler quand ils voulaient joindre Manny avant... avant que leur vie tourne à cet enfer.

— Vous croyez qu'il répondra ? s'interrogea-t-elle.

— Je crois surtout que quand il ne nous a pas vus revenir à Barrow, il a plié bagage et a pris la tangente avec tous ceux qui étaient dans l'avion, répondit Patrick. Il a dû considérer que nous étions morts. Parfaitement logique.

Rien à opposer à ce raisonnement, mais une question taraudait Bryn... une question bien plus essentielle.

— Patrick... Manny connaît les enjeux mieux que nous tous. Il est conscient de la menace que représente le groupe Fontaine si on lui laisse les mains libres. Ils s'empareront d'atouts stratégiques, comme l'armée, ou le gouvernement lui-même. Une fois qu'ils seront dans la place, c'en sera fini de l'humanité. Ils visent l'éternité... pour eux et ceux qu'ils auront soigneusement sélectionnés. Tôt ou tard, nous serons tous sous leur coupe. Tout leur appartient. Que peut faire Manny contre ça ?

— Il possède l'antidote, lui répondit Patrick tout en surveillant le

compteur pendant que la Challenger avalait le carburant. Il concentrera ses efforts à le réduire à ses molécules essentielles jusqu'à ce que son mode d'action n'ait plus de secrets pour lui. Puis il le reconstituera, le synthétisera et il s'en servira.

— Tu penses qu'il va agir ?

— Oui. Il le fera parce que cela doit être fait.

Il secoua la tête et son expression s'assombrit.

— Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés... là-bas. Est-ce que tu en as une idée ?

— Trop longtemps. Assez pour que mes nanites aient le temps d'arriver à maturité et de migrer vers un nouvel hôte.

Subitement, elle songea de nouveau à Riley... qui n'avait pas montré de signes de ce besoin de transmission, alors qu'elles avaient été contaminées à la même période... Riley même juste avant elle.

— Riley, vous ne... ?

L'autre femme, qui était occupée à transvaser les ordures du coffre de la Challenger dans une poubelle de la station-service, ne releva pas la tête.

— Jane a récolté mes nanites, dit-elle. Hier. Elle m'a amené l'un de ses hommes.

— Et vous lui avez transmis vos nanites améliorés ? demanda Patrick.

Son ton sonnait comme une accusation, bien qu'il n'en eût sans doute pas eu l'intention.

— Je n'ai pas eu mon mot à dire, figurez-vous, répliqua-t-elle sèchement. Demandez à votre petite amie. Bref. Il a été... Jane n'aime pas partager. Elle l'a fait abattre.

— *Abattre* ? répéta Bryn, qui se figea. Que voulez-vous dire par là ?

— On peut encore nous tuer, Bryn. Il faut le savoir. Ce n'est pas beau à voir, et ce n'est pas facile à faire, mais on arrive à tout avec suffisamment d'ingéniosité et de cruauté.

Bryn la dévisageait toujours et Riley détourna les yeux.

— De l'acide. Elle l'a dissous dans de l'acide. Croyez-moi, vous n'avez pas besoin de connaître les détails.

— Pour quelle raison a-t-elle fait ça ?

— Parce qu'elle en avait le pouvoir, répondit Patrick. Et parce qu'elle voulait s'assurer qu'elle avait la possibilité de détruire un Régénéré 2.0 si nécessaire. Joindre l'utile à l'agréable, sa combinaison préférée. Je suis désolé, Riley. Elle a trouvé le moyen de nous faire du mal à tous d'une façon ou d'une autre. C'était sa spécialité.

Riley hocha la tête.

— Au moins, maintenant, je ne suis plus contagieuse avant trente jours. Bryn non plus.

— Je ne crois pas que nous tiendrons aussi longtemps, dit Patrick d'une voix calme et résignée, puis il fit un signe de tête à Bryn. Appelle Manny. Il décrochera peut-être. C'est tout ce qu'on peut espérer.

Mais Manny ne répondit pas. Bryn laissa sonner le téléphone dans le vide, jusqu'à ce qu'un message enregistré à peine audible l'informe que le numéro n'était plus attribué.

Manny s'était envolé et il avait emmené Pansy, Liam et Annie avec lui. Ils lui avaient même pris son chien.

C'était tellement ridicule, après tout ce qu'elle avait subi, d'avoir envie de pleurer pour ça, mais... tout à coup, se voir privée de ce dernier vestige de sa normalité était plus qu'elle n'en pouvait supporter, et elle dut prendre appui contre l'aile de la Challenger pour ne pas s'effondrer. Elle referma lentement le clapet du téléphone, qu'elle glissa dans une poche de son treillis.

Patrick la regardait. Elle ne pouvait pas se permettre de craquer maintenant ; de le laisser tomber. C'était tout ce qui leur restait... Ils n'étaient plus que tous les quatre et devaient être forts les uns pour les autres. Elle refusait d'être le maillon faible.

Elle se contenta donc de secouer la tête, et il ne parut pas surpris. Mais son expression était sombre.

Une fois le réservoir rempli, Patrick fit un tour aux toilettes de la station-service, qui n'étaient sûrement pas reluisantes. Bryn consacra l'un des billets de vingt dollars du dealer à l'achat d'eau et de barres protéinées pour Riley, Joe et elle-même. Elle ne leur avait pas demandé, mais elle était affamée, et Riley devait en être au même point.

Ils roulèrent encore plus de cent soixante kilomètres à travers le désert sans rencontrer de villes dignes de ce nom. Le paysage était seulement ponctué d'éruptions de rochers, d'arbres de Josué et de mesquites tordus et noueux. De grosses touffes vertes de sauge du désert sur des monticules de sable blanc. Des cabanes en ruine. Un ciel sans nuage sous une atmosphère implacable sèche comme de l'étaupe.

Et rien à l'horizon.

Ils parlèrent peu. Bryn proposa un téléphone à Joe pour appeler sa famille, mais il déclina ; Riley en réclama un pour contacter ses supérieurs du FBI, qui lui fut refusé.

— Ouais, la dernière fois que vous avez fait votre rapport, ils vous ont demandé de me pointer une arme sur la nuque avant de nous envoyer Jane, objecta Joe. Pour moi, les initiales FBI signifient Foutus Bâtards d'Indics. Pas de téléphone pour vous.

Riley le fusilla d'un regard noir, mais se le tint pour dit. Il était fort probable qu'elle-même se méfie du Bureau, songea Bryn. Les seules personnes en qui ils pouvaient désormais avoir confiance se trouvaient toutes dans cette voiture.

Ils étaient encore à quatre-vingts kilomètres de la ville la plus proche – Van Horn – quand le téléphone de Bryn se mit à sonner.

Ils se figèrent tous, les yeux braqués sur elle tandis qu'elle le sortait de sa poche. La sonnerie stridente emplissait l'habitacle.

— Un faux numéro ? demanda Patrick.

— Si seulement, répondit Bryn.

Elle n'avait pas le choix, à vrai dire. Son écran affichait « indisponible » pour l'identification du numéro. Elle ouvrit l'appareil d'un rapide mouvement du poignet et répondit.

— Allô ?

Quelques secondes de délai, lui donnant l'impression que la communication transitait par différents relais, puis la voix de Manny se fit entendre :

— Bryn ?

— Affirmatif.

Il laissa échapper un soupir de soulagement.

— Nous étions pratiquement certains que vous étiez tous...

— Nous sommes vivants, le coupa-t-elle. Et Jane est morte.

— Vous avez réussi à tuer *Jane* ?

— Si le prototype de Thorpe est efficace, on ne peut plus rien pour elle.

— Oh, il l'est, répondit-il. Encore plus que nous n'osions l'espérer. Il faut environ deux minutes pour neutraliser les nanites, cinq tout au plus. Et il est impossible de les réactiver.

— Comment le savez-vous... ?

— Vous verrez bientôt une sortie en direction de la route 285. Prenez-la vers le nord-ouest en direction du Nouveau-Mexique. On vous y attendra.

— Manny, *attendez* ! Annie...

Un « clic » sur la ligne ; il avait raccroché.

Bryn avait du mal à respirer. *Deux minutes. Cinq tout au plus.*

Et il est impossible de les réactiver.

Il ne disposait pas de cobayes sur lesquels effectuer des tests.

À l'exception de sa sœur. *Non, non. Elle n'a pas été contaminée par la nouvelle version des nanites.*

Mais qu'est-ce qui pouvait empêcher Manny d'y remédier ? Il avait des échantillons, elle en était sûre. Il en avait toujours. Il s'en était peut-être même procuré sur elle quand il l'avait eue à portée de main.

Bryn se sentit défaillir et serra si fort le téléphone que le plastique céda dans sa paume. *Ne t'avise pas de lui faire du mal, espèce de malade. On lui en a déjà assez fait.*

— Bryn ? l'interrogea Patrick, qui paraissait inquiet.

Elle déglutit.

— Prends la sortie pour l'autoroute 285 en direction du Nouveau-Mexique.

— Pourquoi ?

— Je crois que Manny a tué ma sœur.

Chapitre 25

Ils n'arrivèrent jamais nulle part sur cette route étroite. Tous les panneaux annonçaient pourtant le parc national des grottes de Carlsbad et toutes ses splendeurs du passé, mais juste avant de franchir la frontière de l'État du Nouveau-Mexique, Joe déclara :

— Pat, hélico à l'approche. Rectification. Deux hélicos, à huit heures.

C'était de gros aéronefs de type militaire, à défaut d'appartenir réellement à l'armée, peints de motifs camouflage pour se fondre dans le désert. Alors que Patrick se rangeait sur le bas-côté, les deux appareils se mirent à décrire des cercles de plus en plus serrés au-dessus d'eux. Le premier descendit dans un tourbillon de poussière et de boules d'amarante pour venir se poser une centaine de mètres plus loin, tandis que l'autre demeurait en vol stationnaire en aplomb de leur véhicule.

Pansy sauta du premier hélicoptère et courut vers la Challenger. Bryn avait déjà ouvert sa portière avant qu'elle ne l'atteigne, et Pansy lui sourit, s'attendant certainement à des effusions de joie. Mais son sourire s'effaça quand Bryn la plaqua violemment contre la voiture.

— Qu'est-ce que ce dingue a fait à ma sœur ? lui hurla-t-elle pour couvrir le bruit des rotors. Qu'est-ce qui est arrivé à Annie ?

— Bryn, lâche-moi... lâche-*moi* !

Pansy n'était pas un poids plume ; elle parvint à se dégager de la prise de Bryn et la repoussa à deux mains, la faisant reculer de deux pas. Riley, Joe et Patrick étaient sortis du véhicule, mais aucun d'eux ne fit mine d'intervenir... jusqu'à ce que Bryn tende la main vers le pistolet qui allait avec son uniforme, et Riley l'en empêcha.

— Du calme, déclara l'agent du FBI. Attendez de voir ce qu'elle a à dire.

— Merci, dit Pansy en massant son bras endolori.

Elle avait l'air... en pleine forme. Bien nourrie, reposée. Tendue, mais sinon tout à fait normale.

— Eh bien, j'étais sur le point de vous dire à tous combien nous étions heureux que vous soyez encore des nôtres, mais...

— Annie, la coupa Bryn. Je veux savoir ce que vous avez fait de ma sœur.

— Annie va bien, Bryn. Qu'est-ce que tu croyais donc ? Que Manny...

Pansy comprit alors les craintes de son amie et se couvrit la bouche de la

main.

— Non. *Non*. Il ne ferait jamais une chose pareille. Il n'est pas comme Jane, bon Dieu !

— Dans ce cas, comment peut-il savoir que l'antidote est aussi efficace ?

— Parce que j'ai persuadé Brick de nous aider à chercher des informations. Il a découvert une autre clinique pour les malades d'Alzheimer que le groupe Fontaine utilisait comme unité de production, répondit Pansy. On ne pouvait plus rien pour ces gens, Bryn. Manny a confié le prototype à Brick, qui l'a... testé in vivo. Il ne l'a pas fait de gaieté de cœur, mais c'était un mal nécessaire. Et le remède est efficace. Sur les Régénérés de base, traités à l'Athanax, ainsi que sur les nanites nouvelle génération.

Pansy jeta un coup d'œil à l'hélicoptère, dont le pilote lui faisait signe.

— Nous devons repartir. Tout de suite.

Bryn n'avait jamais aimé les hélicos et elle n'était pas près de changer d'avis. Tandis qu'elle se cramponnait à la poignée de sécurité, Patrick posa d'autres questions. Elle n'entendait pas grand-chose dans le vacarme ininterrompu, mais il parut se satisfaire des réponses de Pansy.

Joe lui tendit sans mot dire un gros morceau de bœuf séché au poivre, qu'elle accepta et mâchouilla machinalement ; elle n'avait pas eu conscience d'avoir faim, mais engloutit six autres lanières protéinées de la réserve de Joe, au grand amusement de ce dernier. Riley avait moins besoin de carburant, mais se sustenta néanmoins. Bryn songea à demander à Pansy où ils allaient, mais cela ne l'aurait avancée à rien, sauf à sauter par la fenêtre, ce qui, de cette hauteur, n'était pas une perspective très réjouissante.

Son supplice fut au moins de courte durée, car l'appareil se posa de nouveau au sol moins d'une heure plus tard. Comme ils étaient toujours dans le désert, Bryn en déduisit qu'ils avaient dû voler vers l'ouest, même si elle avait du mal à s'orienter dans les airs. L'une des raisons pour lesquelles elle ne s'était jamais engagée dans l'aviation militaire.

Une fois sur la terre ferme, du sable en l'occurrence, elle s'aperçut que le pilote les avait déposés... au milieu de nulle part. Elle ne distingua qu'un petit bâtiment de béton, grêlé par le vent et le temps. Pas plus grand qu'une armoire. Pas de fenêtres. Une porte d'acier épais dont la peinture fanée n'offrait plus qu'un brun terne qui se confondait avec le sable.

Les hélicoptères leur avaient seulement servi de moyen de transport, et repartirent aussitôt dans un tourbillon de poussière et le brouhaha des rotors en direction de l'est dès qu'ils furent descendus tous les cinq. Le silence du désert était assourdissant quand ils eurent disparu à l'horizon. Bryn avait toujours considéré les étendues désertiques comme l'un des paysages les plus paisibles au monde, et celle-ci lui parut encore plus insonore qu'elle ne l'avait imaginé.

— Bienvenue chez nous, dit Pansy en écartant les mains pour embrasser le décor stérile qui les entourait.

Qui, hormis les serpents et les lézards, pouvait bien avoir envie d'habiter

un tel enfer inhospitalier ? Un sentiment d'anachronisme s'en dégageait.

Une atmosphère hostile.

Pansy se dirigea vers la petite structure de béton, appliqua une main au centre de la porte et attendit. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit avec un sifflement audible.

— J'espère que personne n'a la phobie des escaliers, dit-elle. On va descendre très profond. Attention, les marches sont raides.

À l'intérieur, des éclairages électriques encastrés recouverts de grillage semblant dater de la Guerre froide diffusaient une faible lumière. Une cage d'escalier en béton creusée de marches hautes et étroites s'enfonçait dans le sol. Rien d'autre, à l'exception d'un panneau jaune criard à peine altéré par le temps sur lequel on pouvait lire : « ZONE DE HAUTE SÉCURITÉ SOUS SURVEILLANCE, GARDEZ VOS PIÈCES D'IDENTITÉ VISIBLES À TOUT MOMENT ».

Bryn referma la porte derrière elle et frissonna quand celle-ci se verrouilla avec un claquement sourd et sinistre.

Elle suivit les autres dans l'escalier.

Elle compta plus de cent marches avant d'abandonner. Ils passèrent plusieurs paliers qui leur permirent de reprendre leur souffle, mais selon les estimations de Bryn, ils descendirent plus de six niveaux avant d'atteindre une grande salle vide percée d'une autre porte.

Celle-ci ne présentait ni clavier, ni capteurs, ni même de loquet. Pansy se contenta de se placer devant, le visage levé vers une caméra à dôme, et la porte s'ouvrit.

Encore un silo à missiles, supposa Bryn, ce en quoi elle se trompait.

— Bienvenue à LCB-Un, annonça Pansy en les guidant dans un couloir circulaire tapissé de moquette bleue. LCB pour Laboratoire de Confinement Biologique. Le gouvernement y a manipulé des gaz innervants dans le bon vieux temps, puis l'a adapté pour l'étude d'agents pathogènes comme l'anthrax, la toxine botulique, les virus de la grippe et des fièvres hémorragiques. Toutes les armes de la guerre biologique, tout ce qui possède un haut pouvoir de dissémination et un taux de mortalité élevé, a été cultivé et évalué ici, jusqu'à la fin des années 1980, expliqua-t-elle. Et quand ils ont mis un terme à ces recherches, ils ont nié jusqu'à l'existence de ce laboratoire. Cela coûtait trop cher de retirer les équipements, et personne n'a voulu prendre l'initiative de la destruction de ce lieu, qui est donc resté en l'état. Manny l'a racheté il y a dix ans. Et depuis, c'est notre maison.

— Votre maison, répéta Bryn. Je croyais que vous n'aviez pas vraiment de maison.

— C'est ici que nous conservons ce qui compte pour nous, répondit Pansy, plus grave que Bryn ne l'avait jamais vue. C'est notre dernier rempart. Alors, oui. On peut dire que c'est chez nous.

La dernière rénovation des lieux devait dater de la fin des années 1960 ou du début des années 1970... L'endroit dégageait une ambiance aseptisée,

vaguement futuriste, évoquant un vaisseau spatial, jusqu'à la forme bizarroïde des portes. Au départ, le décor devait avoir été d'un blanc immaculé, mais le plastique avait mal vieilli... et tout avait jauni.

— Oui, je comprends ce qui vous plaît ici, dit Joe. Le côté nid douillet.

Cette remarque tira finalement un petit sourire à Pansy.

— Par ici.

Elle bifurqua sur la droite, dans un autre couloir arrondi, puis ouvrit une porte sur sa gauche.

La pièce dans laquelle ils entrèrent était également circulaire, dans un style moderne du milieu du XX^e siècle avec un mobilier à l'avenant : un lit rond, des chaises et des bureaux vaguement futuristes. L'écran plat encastré dans le mur ne semblait pas déplacé.

Pas plus qu'Annie, allongée à plat ventre sur le lit, qui regardait *Star Wars* sur l'écran plasma. Sa longue chevelure bouclée cascada dans son dos, elle était vêtue d'un short rose pâle et d'un débardeur blanc ; une image de sa sœur dans la même position, jusqu'aux chevilles croisées et aux poings calés sous le menton, revint à la mémoire de Bryn.

Elle avait quatorze ans à l'époque, et elle n'avait pas changé.

— Bryn ! s'exclama Annie, qui bondit hors du lit, se jeta sur elle et la fit tourner. Oh, mon Dieu, mon Dieu, mon *Dieu* ! Je savais bien que tu n'étais pas morte, ils me disaient que tu l'étais, mais je le savais bien, tu ne pouvais pas me faire ça...

À court de mots, elle se suspendit au cou de Bryn, qui la serra contre son cœur.

Mister French déboula alors de sous le lit, tout en jappements joyeux, leur sautant dans les jambes.

La maison.

C'était exactement ça.

— Comme tu vois, elle va bien, déclara Pansy. Je te l'avais dit.

Bryn repoussa sa sœur et la tint à bout de bras. Elle paraissait... en pleine forme. Pas une égratignure.

— Ils ne se sont pas servis de toi pour faire des expériences ?

— Manny ? Jamais de la vie. Il me fait seulement des piqûres quand j'en ai besoin. J'ai eu la famille au téléphone il y a une semaine... Enfin, Maman et Grace, mais elles vont donner des nouvelles aux autres. Je leur ai menti. Je leur ai dit qu'on était ensemble et que tout allait bien. Je ne pouvais pas leur raconter tous les détails, bien sûr. Mais ça les a rassurées. Et tout le monde va bien.

Annie scruta le visage de sa sœur, et Bryn lut l'inquiétude dans ses yeux.

— Tu as une mine affreuse, ma chérie. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— Je te raconterai plus tard, éluda Bryn. Tant que tu vas bien, je vais bien.

Elle se tourna ensuite vers Pansy, adossée à la porte.

— J'imagine que Manny veut nous voir.

— Manny piaffe d'impatience en mordant les liens de sa camisole, retentit la voix du chimiste sortant des haut-parleurs encastrés dans le faux plafond de plastique. Pansy, arrête de jouer aux sept familles et fais-les monter. Tout de suite.

— Oui, maître, répondit-elle en lui faisant un doigt d'honneur.

— Je t'ai vue, la rabroua-t-il.

— Il ment, précisa Pansy. Il n'y a pas de caméras dans les chambres. Je m'y suis opposée. Mais venez quand même. Il veut vous parler.

— Annie vient aussi, insista Bryn.

Pansy soupira.

— D'accord. Mais le chien reste ici.

Bryn fit semblant de ne pas avoir entendu. Mister French était trop excité pour qu'on le laisse tout seul et elle ne le renvoya pas lorsqu'il les suivit.

Il y avait finalement un ascenseur, dans le bloc central. Il les emmena deux ou trois niveaux plus haut, puis Pansy leur fit franchir de nouvelles portes sécurisées avant de les introduire dans... un bureau.

Le bureau de Manny.

Un grand pupitre blanc, derrière lequel il était assis, un tapis rouge sang et quelques sièges de la même couleur pour les visiteurs. Des tableaux d'art moderne étaient accrochés sur les murs, curieusement avant-gardistes pour quelqu'un comme lui, mais Bryn avait appris à ne plus se fier aux apparences.

Liam se tenait debout près de la table et consultait un rapport dans un dossier, qu'il reposa quand ils entrèrent en file indienne, les accueillant d'un signe de tête et d'un sourire – ni poignées de main ni tapes dans le dos, ce n'était pas de circonstance.

Manny leva les yeux. Il avait sur le nez les mêmes lunettes de lecture rectangulaires et tapait sur les touches du clavier d'un ordinateur portable comme s'il leur en voulait personnellement.

— Je pensais ne jamais vous revoir, tous autant que vous êtes, dit-il, sans s'interrompre.

— Heureux de te voir aussi, Manny, répondit Patrick.

Il proposa un siège à Bryn, qui le refusa en secouant la tête, et Annie s'y installa, jambes croisées. Elle semblait parfaitement détendue, mais c'était bien la seule. Même Mister French ne tenait pas en place, tournant autour des jambes de Bryn en se frottant contre elle pour lui montrer à quel point elle lui avait manqué.

— Je suppose que Bryn t'a dit que Jane était morte, poursuivit Patrick.

Cela lui valut un autre regard et Manny haussa les sourcils.

— Tu confirmes ?

— J'étais là. Si l'antidote est efficace, elle n'est plus de ce monde. Mais cela ne résout pas notre problème, n'est-ce pas ?

— En effet. Ce n'est pas pour rien que nous nous trouvons dans le bunker de la dernière chance. Tu te souviens de votre ami le major Plummer ? Celui qui est venu à votre secours dans son hélicoptère étincelant ? D'après

lui, un nouveau programme de vaccination est en cours dans certaines branches de l'armée. Je crois que nous pouvons deviner de quoi il s'agit.

— L'Athanax, dit Patrick.

— Ils en ont produit suffisamment dans les laboratoires militaires pour approvisionner les secteurs clés. Pour ce que j'en sais, la nouvelle version est réservée aux troupes d'élite, comme les Rangers, les équipes du SEAL et tous les autres. La CIA a sans doute mis en place ses propres programmes. De même que toutes les agences à initiales de ce pays. D'autres nations tentent de se procurer des souches pour les synthétiser.

— Que fait le groupe Fontaine ?

— Ce qu'il a toujours fait : en tirer des profits, répondit Manny avec amertume. Je sais qui ils sont. Bon Dieu, je sais même où ils sont. Ce sont les mêmes gens qui exploitent le monde pour s'en mettre plein les poches. Ils possèdent les unités de production. Jusqu'ici clandestinement, mais ils sont désormais couverts. Ils sont comme cul et chemise avec le gouvernement fédéral et tout ce joli monde fricote avec les nanites. Ils ont obtenu ce qu'ils ont toujours désiré : le pouvoir et l'argent. C'est fini. Ils ont gagné.

Bryn regretta d'avoir cédé son fauteuil à Annie, car ses genoux se déroberent soudain sous elle. Elle dut s'agripper au bras de Patrick, assez fort pour y laisser une marque.

— Ce n'est pas possible. Ils ne peuvent pas gagner, Manny. On ne peut pas... abandonner.

Il la dévisagea un moment sans rien dire. Puis les autres, chacun leur tour. Et Bryn eut la nette et désagréable impression qu'il ne leur disait pas tout.

— Tu as la solution au problème, avança Patrick. L'antidote est efficace. Tu viens de nous l'affirmer.

— L'antidote de Thorpe est efficace, confirma Manny. Mais la partie est perdue d'avance. Nous ne pourrions jamais en produire assez ni suffisamment vite. Pire, personne ne voudra l'administrer. On ne peut pas traiter contre leur gré cent, mille, un million de personnes. Voire un milliard. Car c'est ce qui se profile. Une progression exponentielle, comme avec un virus. Personne n'a envie de mourir, Pat. Tu ne veux pas mourir. Je ne veux pas mourir. C'est le talon d'Achille de l'espèce humaine. Notre instinct de survie.

— Des parents contamineront leurs enfants pour les sauver de la mort, intervint Pansy. C'est compréhensible. Qui a envie de voir mourir ses enfants ? Ses parents, ses proches, ses amis ? Ça ne s'arrêtera pas. Ça ne peut pas s'arrêter, à moins que nous y mettions un terme.

Ils savaient tous qu'elle disait vrai – Joe, ici présent, et récemment contaminé, en était la preuve vivante.

— Vous... Vous venez de dire que ce n'était pas possible, dit Annie. Pansy ? Vous me faites peur.

— Parfait, reprit Manny. Parce que ce que je vais vous montrer est foutrement terrifiant.

Personne ne fit de commentaire. Liam baissa les yeux. Il était déjà au courant, comprit Bryn. Pansy également, mais elle regardait Manny, qui reprit la parole.

— Je n'ai jamais voulu de ce fardeau. C'est toi qui me l'as mis entre les mains, Pat. Tu m'y as impliqué jusqu'au cou. Mais je ne prendrai pas la décision finale. L'un de vous... C'est à l'un de vous qu'elle revient. Parce que, quel que soit votre choix, Pansy et moi n'en serons pas affectés.

— Vous croyez ? demanda Liam. Et quand Pansy tombera malade ? Cela lui arrivera un jour. Telle est la condition humaine. Elle développera une faiblesse, une maladie quelconque, qui la précipitera vers la fin. Que ferez-vous alors ? La laisserez-vous mourir ?

— Oui, répondit Pansy. Il me laissera mourir. Parce qu'il sait... il sait que c'est dans l'ordre des choses.

— Alors, nous avons tous tort, c'est ça ? s'exclama Joe. Tort de vouloir nous battre pour vivre ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Je ne peux pas parler à votre place, mais seulement en mon nom. Tout ce que je dis... c'est que je préfère ne pas faire partie de la prochaine phase de l'humanité. Je ne veux pas jouer à ce jeu-là.

— Tu affirmes donc avoir les moyens de mettre un terme à tout ça, dit Patrick à Manny. On demande à voir.

Manny tapota quelques touches sur son clavier et le mur blanc derrière lui coulisssa, dévoilant une baie vitrée du sol au plafond. Derrière se trouvait une énorme batterie de serveurs.

— Cette salle était conçue à l'origine pour abriter les grosses machines obèses qu'ils utilisaient dans les années 1960, expliqua-t-il. Lecteurs de cartes perforées et dérouleurs de bandes. Elles ont été remplacées par les superordinateurs Cray dans les années 1980. La puissance de calcul qui est concentrée aujourd'hui derrière cette vitre a de quoi rendre Google jaloux. Ils sont indétectables, mais ces serveurs sont connectés à tous les relais des réseaux de radiocommunications. Toutes les tours de télévision et tous les satellites. Les réseaux GPS. J'ai profité de votre absence pour travailler tous azimuts avec les plus grandes organisations de cyberterrorisme dans le monde pour arriver à ça ; je dois être à présent sur la liste des cybercriminels les plus recherchés... du moins, s'ils savaient qui je suis. Voyez-vous, Thorpe avait vu juste, mais c'était un médecin. Il raisonnait comme un médecin, qui a affaire à des individus. J'ai raisonné en technicien.

— Les nanites sont des machines, poursuivit Liam. Incroyablement miniaturisées, certes. Incroyablement limitées par certains aspects. Mais elles restent sensibles à certains signaux spécifiques. L'antidote de Thorpe avait mis le doigt sur le point essentiel... Il ne détruisait pas les machines, il les désactivait grâce à un code séquentiel.

Bryn fut soudain parcourue d'un frisson glacé. Elle dit tout haut ce que tout le monde pensait tout bas.

— Vous disposez d'un code tueur capable de désactiver les nanites à distance et du moyen de le délivrer. Plus de seringues et de sérum à administrer individuellement. Vous êtes capable de les éliminer tous, où qu'ils soient, simultanément.

— Tant qu'ils sont à portée des supports de transmission, oui, confirma Manny. Et vous avez raison de parler de code tueur. Si nous le déclenchons aujourd'hui, trois personnes dans cette pièce y laisseront la vie : Bryn, Riley et Annie.

— Quatre, dit Joe, et Manny parut dévasté. Désolé. J'avais l'intention de vous en informer, mais vous m'avez pris de court. C'était ça ou crever sur le sol d'une cellule.

Manny prit une profonde inspiration.

— Quatre personnes dans cette pièce, reprit-il. Mais ce n'est pas tout. Il y a tous ceux dehors que nous ne connaissons pas... les survivants de *Pharmadene*. Ceux que le groupe Fontaine a volontairement contaminés. Ceux qui ont été contaminés par d'autres organisations. Je n'ai pas la moindre idée du nombre de vies humaines que cela représente... des milliers, peut-être des dizaines de milliers. Mais demain, il y en aura encore davantage. Combien de jours pouvons-nous laisser passer sans prendre la responsabilité d'agir ?

Le silence qui s'ensuivit était si absolu que Bryn pouvait entendre les battements cardiaques de Patrick. Son cœur s'était emballé. Le sien aussi, pompant l'adrénaline dans ses veines en longues vagues puissantes et inutiles. *Le combat ou la fuite*. Dans le cas présent, aucune des deux options n'était possible.

— Je n'appuierai pas sur ce bouton, déclara Manny. C'est au-dessus de mes forces. Cela m'a obsédé depuis le jour de votre disparition ; je voulais faire payer ces enfoirés. C'est la vengeance qui m'a animé pour mettre au point ce disrupteur... La vengeance et la paranoïa, parce que oui, je suis paranoïaque, je le reconnais. Mais vous avez appelé. *Vous êtes revenus*.

Secouant la tête, il se leva et contempla à travers la vitre son armée de serveurs.

— Je n'ai pas le cran de diffuser le signal.

— Personne n'a ce cran-là, dit Riley. Ni vous ni nous. Cela revient à jouer à Dieu de la même façon que la partie adverse.

— Il faut pourtant le faire.

Cela venait de la dernière personne de qui l'on aurait pu attendre une telle force de caractère. Annalie. Toujours assise dans son fauteuil, avec son air juvénile, doux, vulnérable. Son regard clair transperçait celui de Manny comme un rayon laser.

— On ne peut pas faire autrement. Nos vies ne comptent pas. Les vies de tous les innocents qui vont mourir ne comptent pas. Il faut arrêter ça maintenant ou ça ne s'arrêtera jamais. Si nous redoutons d'appuyer sur ce bouton à cause des quatre personnes dans cette pièce, ou du millier de personnes dehors... que se passera-t-il quand il y en aura un million ?

Ses yeux s'emplirent de larmes, qu'elle refoula très vite d'un battement de paupières.

— On ne m'a pas demandé mon avis pour me contaminer. À aucun de nous, en vérité. Je dis qu'il faut appuyer sur ce bouton.

— Ce n'est pas un vote, dit Patrick. La vie de votre sœur est en jeu, et je ne laisserai pas cela arriver. Je me suis battu trop dur. Je ne vais pas simplement... baisser les bras. Il y a forcément un autre moyen.

— Aucun qui sera efficace, répondit Manny, tournant l'ordinateur vers eux. Il suffit d'appuyer sur la touche « entrée ». Le code est prêt à être transmis.

Sur l'écran s'affichait une simple boîte de dialogue : « Débuter la transmission ? », suivi de deux cases à cocher. Le bouton « OK » était en surbrillance.

— Liam ? demanda Manny.

L'interpellé se figea et Bryn vit ses doigts trembler un instant... mais il secoua la tête et détourna les yeux.

— Patrick ?

— Va te faire foutre, répondit Patrick sèchement. Non.

— Pansy ?

— Non, murmura-t-elle. Je suis désolée. Je ne peux pas.

La décision revenait donc à l'un des quatre Régénérés.

— Non, dit Riley sans qu'on lui ait rien demandé. Le prix à payer est trop élevé.

— Vous voulez parler de votre vie ?

— C'est exactement ce que je veux dire, répondit-elle, et Bryn reconnut dans ses yeux la même froideur prédatrice vide d'émotions qu'elle avait vue à maintes reprises dans ceux de Jane.

Nous ne sommes plus les mêmes, songea-t-elle, prise de vertige. Et nous continuerons de changer. Il a raison. Nous sommes peut-être encore humains, mais ça ne durera pas.

Joe se contenta de secouer la tête quand les yeux de Manny se posèrent sur lui. Ne restaient plus qu'Annie et Bryn.

Bryn tendit la main et Annie la saisit.

— Ensemble ? demanda-t-elle.

— Bryn ! hurla Patrick en l'agrippant de toutes ses forces. Non. Non, tu ne vas pas faire ça.

— Si, je vais le faire, dit-elle. Toi, tu ne le vois pas. Tu ne l'as jamais vu.

— Vu *quoi* ?

— Le monstre, répondit-elle. Et je préfère que tu ne le voies jamais.

Sa main s'approcha du clavier.

Riley la frappa par derrière, l'envoyant heurter violemment le coin du bureau tête la première. Les os craquèrent, le sang jaillit. Bryn roula sur elle-même, la déséquilibrant, et parvint à lever un bras in extremis pour dévier le couteau que Riley s'apprêtait à lui enfoncer dans l'œil. La lame se ficha dans

son avant-bras, coincée entre les deux os ; Bryn s'en servit de levier pour l'arracher des mains de Riley. Elle frappa Riley à coups de poing, encore, la repoussant contre le mur, puis planta le couteau au milieu de son plexus, perforant le diaphragme. Riley poussa un cri, tandis que l'air s'échappait de ses poumons ; elle griffa Bryn au visage avec l'énergie du désespoir, faisant couler le sang.

— Voilà ce que nous sommes devenues, parvint à hoqueter Bryn. Pas d'avenir, pas de famille, pas d'enfants pour nous succéder. Rien que des monstres, jusqu'à ce que mort s'ensuive, et cela ne fera qu'empirer. Voilà l'avenir de l'humanité. *Appuie sur ce bouton !*

Patrick en avait oublié sa sœur, hypnotisé par cette violence que Bryn et Riley s'infligeaient l'une à l'autre.

Personne ne songea à arrêter Annie, qui se leva, en larmes, se dirigea vers le bureau, et valida « OK ».

Patrick poussa un long cri rauque et inarticulé exprimant le déni, l'horreur, l'anéantissement – mais il était trop tard. La main d'Annie était calme et déterminée, et Bryn se laissa retomber au sol, privée de forces, et attendit. Ils attendaient tous.

Patrick se précipita vers elle et la prit dans ses bras, la berçant contre lui.

— Non, murmura-t-il. Non, mon Dieu, non, ne me fais pas ça, ne me fais pas ça...

— Je n'aurais jamais dû revenir la première fois, dit-elle. Je suis désolée. Je t'aime.

Annie la rejoignit, croisant ses longues jambes en tailleur comme la petite fille qu'elle était encore il n'y avait pas si longtemps.

— Tu te souviens de Sharon ? demanda-t-elle à Bryn.

— Sharon...

Elle avait quitté la maison. Elle n'était jamais revenue.

— Bryn, je te le jure... c'était un accident. Je n'ai jamais voulu faire ça... on se disputait, comme d'habitude. Elle m'a poussée, j'étais dans la cuisine en train de couper une pomme, et je suis tombée. Elle a perdu l'équilibre et elle est tombée elle aussi, sur le couteau que j'avais à la main... elle s'est ouvert la cuisse, et le sang... il y avait du sang partout. Je n'avais pas *l'intention* de faire ça... je te promets. C'était un accident. Papa a essayé de lui faire un garrot. Il est allé chercher la lanière de cuir, tu sais, celle qui était dans la salle de bains ? Il l'a serrée autour de sa cuisse, ici, dit-elle en montrant l'endroit sur sa propre jambe. Mais il n'a pas pu la sauver et elle est morte. Ils ont voulu que ça reste un secret. Papa l'a emmenée. Maman et moi, on a tout nettoyé. Je ne sais pas où il l'a emmenée. Mais je suis un monstre, moi aussi, Bryn. Ce jour-là, je suis devenue un monstre. Je ne l'ai jamais dit à personne, mais... je voulais que tu le saches avant de mourir. Je suis tellement désolée.

Bryn la serra dans ses bras, puis se cramponna à Patrick. Riley perdait toujours son sang, et bien que sa blessure soit en train de se refermer, cela

semblait plus lent que d'habitude.

Joe laissa échapper un long soupir chevrotant.

— Je me sens...

Il chancela, reprit son équilibre, et se laissa choir sur une chaise. Il passa les deux mains sur son crâne rasé.

— Est-ce que je peux parler à Kylie et à mes gosses ?

Le visage baigné de larmes, Pansy sortit son téléphone et composa un numéro avant de le lui donner.

Bryn se sentit soudain faiblir. Un vacillement interne, comme une défaillance annonçant une coupure de courant. Un élément défectueux commençant à lâcher.

Annie hoqueta, comme si elle l'éprouvait aussi. Elle exhala alors un lent soupir et sa tête s'affaissa sur l'épaule de Bryn.

Elle n'avait pas souffert. Elle était juste passée subitement... de vie à trépas.

— Ce n'était pas ta faute, lui dit Bryn.

Annie ne l'entendait plus, mais elle continua quand même.

— Tu n'étais qu'une gamine, ma chérie. Ce n'était pas ta faute.

Elle baissa la tête. Sa sœur avait les yeux ouverts et semblait apaisée.

Riley luttait encore, mais cela ne dura pas. Aucun son ne sortait de sa bouche, mais le feu dans ses yeux continuait de brûler, de se battre et de crier sa rage, jusqu'à ce qu'il finisse par s'éteindre. Elle aussi avait rendu l'âme.

Le murmure de Joe se tut. Bryn entendit Pansy laisser échapper un sanglot.

Mister French avait posé sa tête sur ses genoux et gémissait de chagrin. Il avait compris, lui aussi. Pauvre bête. Elle posa une main sur sa tête chaude.

— Il faut me laisser partir, dit-elle à Patrick. S'il te plaît, laisse-moi m'en aller. Je ne veux pas devenir un monstre. *Nous* ne serons jamais ça.

Il l'avait accepté, au bout du compte. Le dernier baiser qu'il lui donna lui montra qu'il avait compris.

Et ce fut l'ultime chose dont elle fut consciente.

Un dernier éclat de lumière, une dernière bribe de son. La voix de Manny. *Apporte-moi le...*

Le quoi ? Jusqu'au bout, elle était encore curieuse.

Mais cela n'avait soudain plus d'importance... Elle avait cessé de vivre.

Chapitre 26

Bryn n'eut pas conscience du moment précis où elle revint au monde ; ce fut une sensation progressive. Un éclair de lumière filtrant au travers de ses paupières papillonnantes. Un horrible goût de papier mâché dans la bouche – comme si elle avait avalé de la poussière. La sensation fulgurante de terminaisons nerveuses qui crépitaient comme des courts-circuits.

La douleur. Massive, en vagues brûlantes qui montaient et descendaient en elle comme la marée.

Des visages.

— Elle reprend connaissance, dit une voix.

Elle entendait les mots sans les comprendre. Son cerveau était lent et ne percevait pas, comme en retard sur les sensations de son corps.

— Rythme sinusal, son cœur est régulier. Oh, mon Dieu.

Elle se sentait si lasse. Elle ferma les yeux quelques instants, puis les rouvrit à cause d'une pression douloureuse exercée par des phalanges au milieu de son sternum.

— Aïe, murmura-t-elle.

Ses lèvres parcheminées la tiraillaient. Tandis qu'elle clignait les yeux pour chasser le brouillard, elle sentit qu'on glissait une paille contre sa bouche et aspira machinalement une gorgée d'eau fraîche et douce. Elle avala, but une seconde gorgée, puis la paille lui fut retirée.

— Salut.

Une voix rauque et familière, et cette fois-ci, lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle reconnut le visage de Patrick. Il semblait... différent. S'était-il laissé pousser les cheveux ? Il était amaigri, aussi. Elle tendit une main hésitante, presque malgré elle. Il s'en empara et l'effleura d'un baiser.

Les souvenirs de Bryn affluèrent alors. Pas tous, seulement par bribes... Manny. L'ordinateur. Les doigts minces d'Annie qui appuyaient sur « OK ».

Son décès.

— Non, murmura-t-elle. Je ne veux pas... revenir...

— Tu n'es pas revenue, dit Patrick.

Ses yeux étaient brillants de larmes, qu'il balaya d'un battement de cils pour les empêcher de couler.

— Tu n'es pas revenue. Manny disait que si tu avais suffisamment récupéré de tes blessures avant la désactivation des nanites, ton système nerveux autonome pourrait se remettre en marche. Il t'a envoyé des chocs

électriques pour faire repartir ton cœur. Les nanites n'y sont pour rien. C'est nous qui t'avons ramenée à la vie.

Elle secoua la tête. Mais ces douleurs dont elle était percluse... Les nanites les auraient supprimées.

— C'est impossible, dit-elle.

— Il te faut une preuve ?

Tendant la main vers la table de nuit où se trouvaient un verre, un pichet d'eau et une paille, il y prit un miroir à main.

— Regarde-toi.

Elle était dans un sale état. Couverte d'ecchymoses. Son nez avait été fracturé, et une attelle plâtrée maintenait l'arête en place. Son visage était labouré de griffures partiellement cicatrisées, et elle se souvint des ongles de Riley lacérant sa peau dans sa lutte désespérée pour la vie.

Elle tâta ses bleus, qui étaient douloureux. Son nez aussi lui faisait mal, une souffrance sourde et lancinante.

Le processus de guérison était en cours, très lentement. Au rythme d'une humaine.

Il y avait aussi autre chose. Une congestion plus bas dans son ventre. Une douleur pesante et familière, qu'elle avait oubliée.

— Je saigne là, dit-elle en montrant son bas-ventre.

Cela le fit sourire. Bien sûr. Les hommes ne savaient pas ce qu'étaient les règles.

— Oui, dit-il. C'est la preuve que tu es bien vivante, Bryn.

La preuve par la douleur. La douleur, l'inconfort, les cycles menstruels étaient l'apanage de la vie.

Elle réprima un sanglot. Tout ce à quoi elle avait renoncé par la force des choses, toutes ces possibilités étaient de retour : l'amour, une famille, des enfants, un foyer... La vie.

— Annie ? voulut-elle savoir.

Le sourire de Patrick s'éteignit, et des larmes brûlèrent la gorge de Bryn.

— Oh, non. *Non*.

— Nous n'avons pas pu la ranimer. Je suis désolé, nous avons essayé. C'était... je ne comprends pas. Les blessures de Riley étaient trop sévères, nous n'avons pas pu la sauver, mais Annie... Annie aurait dû s'en sortir.

Sans doute ne le voulait-elle pas, songea Bryn. Peut-être qu'Annie avait enfin trouvé ce qu'elle cherchait au fond de cette obscurité. Elle avait retrouvé Sharon.

— Et Joe ?

— Il est chez lui avec Kylie et les enfants, dit Patrick. C'est fini, Bryn. La plupart des disruptions se sont produites individuellement sans lien les unes avec les autres... Des hommes riches ont succombé à des crises cardiaques un peu partout dans le monde, à des accidents de la route, des attaques d'apoplexie. Le groupe Fontaine a cessé d'exister et ne reviendra plus.

— L'armée ?

— Le Pentagone a délivré hier une communication. Leurs pertes resteront un secret. La plupart des morts étaient des volontaires, encore au stade des essais cliniques. Ils ont détruit les souches survivantes. Le danger est écarté de toute façon, car nous possédons désormais le disrupteur, et nous avons fourni le code à des hackers dans le monde entier. Ils ne pourront jamais tous nous localiser, et ce ne pourra plus être un avantage stratégique.

Il posa une main chaude sur son front, et c'était tellement bon. Tellement *réel*.

— Tu es restée cinq jours dans le coma. Nous ne savions pas si tu nous reviendrais.

— Nous ? répéta-t-elle avec un petit sourire. Qui ça, nous ?

— Eh bien, Manny, Pansy et Liam, mais surtout...

Il se pencha et souleva Mister French. Son bouledogue français s'allongea sur elle, la couvant de ses yeux intelligents. Il lui lécha la main en poussant de petits gémissements. Elle lui caressa la tête et il frétila de plaisir.

— Surtout ce petit bonhomme, continua Patrick. Il n'a pas quitté ton chevet.

— Toi non plus, on dirait.

Pour toute réponse, il lui sourit, puis se leva et s'étira.

— Je vais informer tout le monde de ton réveil. Prépare-toi à la foule. Kylie veut venir te voir avec les enfants dès que tu seras en état.

— Pas tout de suite, dit-elle en lui prenant la main. Pour le moment, je ne veux que toi.

— Que nous, la corrigea-t-il avant de l'embrasser.

Elle était de nouveau... vivante.

Et qu'elle soit longue ou courte, heureuse ou malheureuse... cette vie-là désormais lui appartenait.